This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 08243759 5

TABLEAU

POLITIQUE ET STATISTIQUE

DE

L'EMPIRE BRITANNIQUE

DANS L'INDE.

IMPRIMERIE DE GUIRAUDET ET JOUAUST,
RUE SAINT-HONORÉ, 315.

India-Government

TABLEAU

POLITIQUE ET STATISTIQUE

DE

L'EMPIRE BRITANNIQUE

DANS L'INDE,

EXAMEN DES PROBABILITÉS DE SA DURÉE

ET DE SES MOYENS DE DÉFENSE EN CAS D'INVASION,

PAR

M. le Général Comte de BIORNSTIERNA,

Ancien Ministre de la guerre

Envoyé extraordinaire de Suède à la cour de Londres, etc., etc.

Traduit librement de l'allemand,

AVEC DES NOTES ET UN SUPPLÉMENT HISTORIQUE,

Par M. PETIT de BARONCOURT.

ASTOR LIBRARY NEW-YORK

PARIS,

CHEZ AMYOT, LIBRAIRE,

RUE DE LA PAIX, 6.

1842

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR FRANÇAIS.

L'ouvrage que nous donnons aujourd'hui a été publié en langue suédoise il y a quelques années ; il fut aussi publié en 1839 à Stockholm en langue allemande, et c'est cette traduction qui nous a servi de guide.

Nous avons cru pouvoir prendre sur nous de supprimer quelques redites inutiles, et de donner à cet effet une traduction plutôt fidèle que littérale. Nous avons aussi pris la liberté de placer quelques notes sur les points où nous ne partagions pas entièrement les vues de l'auteur, bien que nous professions la plus haute estime pour ses vastes connaissances et son noble caractère.

M. le lieutenant général comte Biornstierna n'est pas seulement un ancien chef d'état-major général de l'armée suédoise, il a encore été long-temps chargé du portefeuille de la guerre, puis envoyé extraordinaire de Suède à la cour de Londres, en

sorte qu'il réunit toute la capacité et tous les titres propres à inspirer la plus haute confiance.

Un séjour de dix ans en Angleterre et ses relations avec les hommes célèbres de ce pays l'ont mis à même de recueillir les matériaux les plus précieux, et assurent à son ouvrage un intérêt supérieur à tous ceux qui ont traité ces importants sujets.

Le lecteur trouvera donc ici un tableau plus vrai, plus attrayant et plus profond, de l'état actuel de l'Inde et des peuples qui l'habitent, que dans aucun autre livre publié jusqu'à ce jour; un tableau qui excitera au même degré la sympathie du savant, du philosophe, de l'ami de l'humanité, de l'homme d'état et du militaire.

Le coup d'œil pénétrant de l'auteur paraîtra d'autant plus manifeste et donnera d'autant plus de poids à ses jugements, que beaucoup d'événements arrivés dans l'Inde depuis qu'il a écrit sont venus confirmer une grande partie de ses prévisions, comme, par exemple, l'expédition anglaise contre Bouschir et l'occupation permanente de cette clef du golfe Persique; la prise de possession d'Aden, qui commande sur la mer Rouge; l'invasion du Kaboul et du Kandahar; l'expulsion de Dost Mohammed, roi des Afgans, et son remplacement par un prince soumis indirectement à la compagnie anglaise.....; la soumission non moins probable du roi de Lahore, qui succède à Rundjet-Sing, mort l'année dernière comme pour mettre le sceau à la puissance universelle des Anglais;

événements qui sembleraient autant de prédictions de l'auteur.

Telles sont les puissantes considérations qui nous ont déterminé à publier cette traduction, et qui lui mériteront un bon accueil dans tous les pays où la langue française est répandue : car jamais question plus importante que celle de la possibilité d'une expédition militaire contre l'Inde britannique ne fut traitée, et celle-ci l'a été avec un mérite transcendant. Outre cela, l'auteur, ayant eu l'avantage de puiser à des sources inconnues jusqu'à ce jour, était mieux à même que personne d'éclairer la discussion du plus grand problème qui puisse être proposé.

Cependant, quelle que soit notre haute estime pour son ouvrage, nous croyons de notre devoir de signaler le seul défaut que nous y ayons observé. Ce défaut est une tendance bien prononcée pour tout ce qui peut être favorable à l'Angleterre, soit dans l'énumération des difficultés, soit dans celle des forces, soit dans les conclusions philosophiques. L'auteur nous permettra entre autres de ne pas compter un régiment de Cipayes comme équivalent à un régiment des grandes armées européennes. Sans doute ils valent mieux aujourd'hui qu'au temps des Lally, des Bussy; mais ils n'ont fait jusqu'ici leurs preuves que contre des hordes sans consistance, et on ne pourrait juger d'après cela ce qu'ils feraient contre des troupes russes ou françaises, surtout si un revers venait détruire l'illusion de supériorité qui les enchaîne aux dra-

TABLEAU

POLITIQUE ET STATISTIQUE

DE

L'EMPIRE BRITANNIQUE

DANS L'INDE.

nement de princes particuliers, mais qui sont pourtant sous la suzeraineté réelle de la Compagnie (1). Cet empire s'étend sur une surface de 500 mille lieues carrées, formant une des contrées les plus fertiles de la terre, depuis le huitième jusqu'au trente-cinquième degré de latitude, et du soixante-huitième degré de longitude au quatre-vingt-douzième; c'est-à-dire un espace égal à celui qui comprend depuis la Sicile jusqu'à Torneo, aux confins de la Laponie, et depuis Lisbonne jusqu'à Smolensk. On peut conclure de là qu'on ne saurait la comparer, soit pour l'étendue, soit pour la population, ou pour les diversités de climats et de température, qu'à l'Europe entière elle-même.

Cet empire renferme dans son sein des chaînes de montagnes couvertes de glaces éternelles, les *Gauts* et l'*Himalaya ;* les dernières, s'élevant à vingt-sept mille pieds au dessus du niveau de la mer, ont ainsi presque le double des plus hautes Alpes (le Mont-Blanc, la Jungfrau). Il est coupé de fleuves qui, comme l'Indus, la Jumna, le

(1) L'auteur en fait ici l'énumération; mais, comme elle se trouve détaillée au chap. XI, nous nous dispensons de la répéter, l'indication sommaire étant suffisante pour cet aperçu. On peut recourir pour le détail au susdit chapitre.

Suttledje, le Gange, le Brahmapotra, ont un cours navigable d'environ six cents lieues (1), et dont les deux derniers surtout, dans certaines saisons, produisent un fluent d'eau d'un milliard de pieds cubes par heure (2).

Il possède pour sa défense une armée permanente très bien disciplinée et supérieure en nombre à l'armée autrichienne en temps de paix. (Celle-ci compte 280 mille hommes, et la Compagnie en a eu sur pied 290 mille dans la guerre avec les Birmans [3]).

Il jouit d'un revenu qui ne monte pas à moins de 500 millions. Dans ses provinces, on rencon-

---

(1) Les lieues dont nous ferons mention seront toujours des lieues de poste de 2 mille toises ou 30 au degré, formant la moitié d'un mille d'Allemagne ; en les réduisant d'un sixième, on aura des lieues géographiques de 25 au degré. L'auteur suédois s'est servi tantôt de milles d'Allemagne, tantôt de milles géographiques ; ce qui a mis beaucoup de confusion dans ses évaluations, puisque les milles géographiques sont en France de 60 au degré : or il serait impossible que cela s'accordât avec ses calculs.

(2) Selon Burness, l'Indus produit un fluent d'eau de 80 mille pieds cubes par seconde, même dans les temps de sécheresse, ce qui surpasse quatre fois le cours du Gange, et équivaut à la masse d'eau du Mississipi.

(3) L'armée autrichienne compte 100 mille hommes de plus que l'auteur ne le dit. (*Trad.*)

tre des villes qui comptent jusqu'à un million d'habitants, comme Calcutta; d'autres qui en ont de 3 à 500 mille, comme Delhi, Agra, Benarès, Lucknow et Poonah.

D'autres enfin, comme Madras et Bombay, font un commerce plus grand que l'ancienne Carthage, ou que les républiques marchandes de Gênes et de Venise dans le temps de leur plus grande splendeur.

Il a pour vassaux des rois qui comptent plus de sujets que les rois de Naples (1) et sont issus de dynasties plus anciennes que celles des Bourbons. Enfin, le successeur direct du Grand-Mogol siége à Delhi, sur son trône d'or, entouré de toute la magnificence des rois de l'Orient, comme un prisonnier ou un otage de la puissance britannique.

Mais qui a donc été le conquérant, quel est le souverain dominant sur ce vaste empire, élevé au milieu du continent asiatique comme par un coup de baguette magique, qui surpasse en gran-

---

(1) Le Nizam, à Hyderabad, compte 10 millions de sujets; le nabab d'Oude en a 6 millions. Parmi les princes pensionnés et dépossédés, on cite le nabab du Bengale, qui a une pension de 8 millions de francs; celui de Carnatic 5 millions; l'empereur de Delhi, 4 millions; le rajah de Tanjore, 3 millions; le fils de Tippoo, 1 million et demi; mais on commence, dit-on, à ne les plus payer. (*Trad.*)

deur les empires engloutis d'Alexandre le Grand, de Tamerlan et de Nadir-Schah?...

Qui?... Une compagnie de marchands et d'actionnaires pacifiques, habitant une petite île dans une autre partie du monde, siégeant dans une rue étroite où le soleil a peine à se faire jour au travers des brouillards et de la fumée de charbon : tels sont les conquérants, les maîtres absolus de cet empire sans cesse éclairé par le soleil. En vain chercherait-on d'autres exemples dans les annales du monde qui puissent entrer en comparaison, vu la rapidité avec laquelle cette domination a marché du néant à son élévation colossale. Rome employa neuf siècles à porter sa puissance à son apogée, et celle des Anglais dans l'Inde s'est élevée presque au même degré dans moins de cinquante ans.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est son état actuel de splendeur, quand on pense qu'elle ne fut point le résultat d'une force armée supérieure, comme la conquête des Tartares en Chine, ou comme l'empire des Goths et des Vandales dans l'Europe occidentale à l'époque où des peuples entiers, errant à l'aventure, se précipitaient les uns sur les autres. Elle ne ressemble pas non plus à la puissance des Arabes en Afrique, où le fanatisme religieux armait les bras et guidait les épées; bien moins encore aux conquêtes fantasti-

ques des Espagnols en Amérique, dont les habitants simples et paisibles prenaient les soldats de Pizarre pour des êtres surnaturels ou des centaures, et le feu de leurs armes pour le feu du ciel.

Loin de là, au contraire, nous voyons ici une poignée d'Anglais obtenant d'abord, par suite d'habiles opérations commerciales, l'entrée dans une contrée lointaine, s'y répandre successivement, fortifier leurs comptoirs ; ensuite, avec la fameuse devise des Romains : *Divide et impera*, combattre les princes indiens les uns par les autres, et, avec des moyens fort bornés, former en moins de soixante ans un des empires les plus redoutables, dans un pays habité par des peuples guerriers, au nombre desquels les Mahrattes seuls pouvaient lever une armée de 200 mille hommes, dont une partie était organisée par des officiers français et avait une artillerie nombreuse (1).

C'est surtout sur les rapports existants entre la petitesse des moyens et l'immensité du résultat

---

(1) Les Mahrattes n'eurent jamais plus de 30 mille hommes un peu organisés à l'européenne, et encore furent-ils cause de leur malheur : car celui qui les commandait les vendit, dit-on, aux Anglais au moment décisif de la lutte qui décida de leur sort. Le reste de leur armée ne consistait qu'en bandes indisciplinées.

(*Traducteur.*)

que j'appelle l'attention de mes collègues de l'Académie, auxquels j'adresse cet ouvrage : car c'est la preuve la plus significative de la grande supériorité de la civilisation européenne sur la demi-culture de l'Orient, des grands avantages de la force intellectuelle sur la force matérielle et de la puissance des sciences sur l'ignorance. A qui pouvais-je mieux adresser cette esquisse qu'à l'honorable assemblée appelée à répandre la lumière des sciences dans la patrie, et qui par cela même contribue tant au développement de sa force ! car, Messieurs, les connaissances sont une puissance, et ce n'est que par une supériorité relative de ces connaissances qu'un état inférieur peut espérer avec le temps de résister à un plus puissant.

Une double crainte me saisit en abordant ces importantes matières : la première vient de mon peu d'aptitude à traiter convenablement des questions dont l'étendue est telle, qu'elles exigeraient la vie entière d'un homme si on voulait les résoudre complétement; la seconde résulte de la difficulté de concentrer dans les bornes d'un mémoire académique les objets même les plus indispensables parmi les nombreuses parties dont se composent les diverses questions contenues dans ce tableau.

Si, en bravant tant de difficultés, je hasarde

cet essai, je le fais avec l'espoir que l'Académie l'accueillera avec la réserve qui est la compagne ordinaire de la supériorité.

L'Inde, avec sa langue sanscrite, si énergique pour les figures métaphoriques; avec ses systèmes profondément philosophiques, dans lesquels Platon même, Pythagore et Origènes, ont puisé; avec sa religion mystique, qui semble avoir cherché ses dogmes jusqu'au milieu des nues; avec son esprit poétique et ses riches épopées, offre un objet de méditation digne des recherches du savant comme du philosophe, et par là même digne, Messieurs, de fixer toute votre attention.

Les plus anciennes traditions que nous ayons sur ce pays proviennent d'Alexandre le Grand et des relations que ses compagnons d'armes en rapportèrent en Grèce (1). Elles ne pouvaient être que très incertaines, parce que les Grecs ignoraient la langue du pays, et que les vainqueurs voient ordinairement la puissance des vaincus à travers un microscope. D'ailleurs, Alexandre ne poussa ses conquêtes que jusqu'à l'Hyphase (aujourd'hui le Bejah, qui se jette dans le Suttledje),

(1) Les temps fabuleux des Égyptiens parlent bien d'une conquête de l'Inde par Sésostris; mais on n'en a conservé que de vagues traditions. (*Traducteur.*)

c'est-à-dire jusqu'à la partie nord-ouest de l'Inde, qui forme aujourd'hui le royaume de Lahore, contrée intermédiaire, entre l'Inde britannique et l'état Afghan, du royaume de Kaboul.

Alexandre, qui n'avait réussi qu'à grand'peine à franchir l'Hydaspe (aujourd'hui le Jelum), en présence d'une armée nombreuse, s'avança, après avoir vaincu Porus, jusqu'à l'Hydraotas, et enfin jusqu'à l'Hyphase (le Bejah), la dernière des cinq rivières qui descendent des monts Himalaya dans la plaine de l'Inde et se réunissent à l'Indus.

Le conquérant rencontra sur l'Hyphase Agrames, roi des Gangarides, qui lui barra le chemin avec une armée de 20 mille chevaux, 200 mille fantassins et deux mille chariots de guerre (selon Arien et Quinte-Curce). Cette force redoutable, jointe au soulèvement de son armée, mit enfin des bornes à la carrière victorieuse du héros, qui jusque là n'en avait pas connu.

Alexandre retourna sur l'Hydaspe, y construisit des bateaux, descendit par là dans l'Indus et navigua sur le fleuve jusqu'à son embouchure dans l'océan Indien, côtoya ensuite le golfe Persique, pour regagner par l'Euphrate et le Tigre les provinces qu'il avait conquises sur Darius. La résistance que les princes indiens lui opposèrent, leur nombreuse armée, et la quantité de chariots armés

qu'elle traînait, l'excellente qualité de leurs armes, enfin la force de leurs villes, dont le siége faillit coûter la vie au bouillant roi de Macédoine, attestent suffisamment ce que l'Inde était déjà à cette époque. Les récits d'Hérodote, Diodore et Arien, les premiers historiens qui aient fourni quelques renseignements à l'Europe, le prouvent également. Les plus circonstanciés proviennent néanmoins de Mégasthènes, qui avait été envoyé par Alexandre en mission auprès des princes indiens (probablement ceux d'Oude et Bahar).

Diodore et Arien racontent le haut degré de culture que l'Inde avait déjà atteint à cette époque, en affirmant qu'elle était remplie de villes grandes, riches, populeuses, et faisant un immense commerce; qu'elle possédait de bonnes routes, pourvues de bonnes auberges pour les voyageurs, et de pierres miliaires. Strabon et Plutarque confirment ces assertions.

Durant plusieurs siècles, on n'eut aucuns renseignements nouveaux; les seuls que l'on reçut furent d'une nature fort suspecte et donnés par les pères de l'Église, saint Clément et saint Ambroise. Marco Paulo, le célèbre envoyé de Venise, peut être regardé après ceux-ci comme la meilleure source pour l'état de l'Inde au moyen âge, bien qu'il soit rempli de récits si merveilleux, qu'on aurait de la peine à y ajouter foi.

Un écrivain plus extraordinaire encore, mais

qui sous tous les rapports mérite plus de croyance, est Ibn Batuta. C'était un Marocain, originaire de Tanger, qui entreprit un voyage en Orient en 1324, et y employa vingt-neuf ans. Batuta, qui était un homme pieux et fort instruit, visita Alger, Tunis, Tripoli, l'Égypte, la Syrie, l'Arabie, la Perse, le Khorassan, l'Afghanistan; il alla deux fois dans l'Inde, visita aussi le Thibet, la Chine, Sumatra, Java, et revint enfin par Ormus, Schiras, Ispahan, la Mecque, Jérusalem et Gibraltar, à Maroc; expédition fort étonnante dans tous les temps, et qui paraît miraculeuse pour l'époque.

Durant son séjour à Delhi, Batuta eut l'avantage de gagner la confiance de l'empereur mongol Mohamed, qui l'envoya en Chine avec son ambassade. Ce Mohamed était descendant des sultans de Khorassan, qui avaient conquis l'Inde, et dont toute la dynastie prit le surnom d'Oddin, circonstance que l'auteur croit devoir faire remarquer sans doute à cause de la similitude du nom avec celui du barde scandinave.

L'ambassade qu'accompagna Batuta ne comptait pas moins de mille personnes; elle partit de Delhi en 1342, et les présents qu'elle portait donneraient une haute idée de la magnificence et du luxe qui régnaient alors à la cour de Delhi : ils consistaient en cent chevaux arabes richement

harnachés, cent bayadères remarquables par leur beauté et leurs riches vêtements brodés de pierres précieuses, cinq cents habillements tissus d'or et de soie, mille vêtements d'autres riches étoffes, des vases d'or et des armures ornés de pierreries. Du reste, la relation de Batuta, à part ses aventures personnelles, ne contient guère que la nomenclature des endroits qu'il a visités, et offre peu d'intérêt à la science; elle est écrite en arabe, traduite en extrait par Kosegarten, et puis ensuite en totalité par l'Anglais Samuel Lee.

Ces données imparfaites sont tout ce que le moyen âge nous avait laissé sur l'Inde; mais une nouvelle ère s'ouvrit bientôt : Vasco de Gama ayant découvert la route directe du cap de Bonne-Espérance, les Portugais fondèrent Goa au 16e siècle; leurs missionnaires, auxquels succéda bientôt la propagande des jésuites, pénétrèrent dans le pays, et les sources de nos connaissances sur ces contrées devinrent de jour en jour plus abondantes.

Dans ce nombre, on doit signaler les relations du jésuite du Halde, car elles sont les plus complètes de l'époque; mais comme il s'en est rapporté exclusivement au dire des Indous, elles n'ont pas toute la valeur qu'elles mériteraient sans cela.

Après les jésuites vinrent deux Français, Bernier

et Tavernier, qui donnèrent les meilleures notions de l'Inde. Le premier fit son voyage de 1640 à 1645, sous l'empereur mongol Schah Jehan, père du célèbre Aurenzeb ; Tavernier y voyagea un peu plus tard ; mais ils manquaient tous les deux de la connaissance des langues orientales, et on reproche même au dernier son défaut total d'instruction.

Anquetil et Herbelot ont rendu plus de services à la science dans la Bibliothèque orientale ; mais comme leurs assertions ne reposent que sur celles des missionnaires, elles ne présentent pas des garanties suffisantes, et sont d'ailleurs surannées.

Les voyages de Gentil dans la mer des Indes et le traité de Bailly sur l'astronomie indienne sont plus satisfaisants, du moins pour leurs spécialités. Dans le temps même où Bailly écrivait (1780 à 1790), les encyclopédistes, ayant Voltaire à leur tête, traitaient les antiquités, la religion et la philosophie de l'Inde, dans un esprit beaucoup moins digne d'éloges (1).

Voltaire, cet homme doué d'un esprit si vaste, mais dont le coup-d'œil vif et hardi ne pénétrait jamais au delà de la superficie des objets, et qui s'efforçait de ramener tout à un ordre de choses

(1) Surtout d'Alembert et Diderot... Bailly est le même maire de Paris qui mourut sur l'échafaud en 1793.

ou à un système qu'il se créait d'avance, chercha à utiliser les enseignements des brahmines pour en combattre d'autres plus saints, et il puisa dans les rapports des missionnaires, tout en altérant souvent leur texte, des arguments pour mettre en doute des principes sacrés qui devraient être constamment placés au dessus de toute controverse douteuse.

La même marche fut suivie par deux de nos contemporains, Volney et Dupuis : le premier dans son ouvrage intitulé *Les Ruines*, le second dans celui *sur l'origine de tous les cultes ;* l'un et l'autre ont également présenté les doctrines des brahmines de la manière la plus fausse, en les entremêlant de non-sens allégoriques, qui rendent leurs réflexions et leurs jeux d'esprit entièrement erronés.

Il était réservé aux Anglais d'arriver à un résultat plus satisfaisant, tant pour la justesse des vues que pour la connaissance exacte des choses ; et il était naturel que personne ne pût l'atteindre aussi bien que les maîtres actuels de l'Inde. La carrière fut ouverte par sir William Jones, président de la première société savante à Calcutta en 1787. A une instruction étendue, variée et solide, sir William joignait la connaissance parfaite des langues orientales, le sanscrit, le persan, l'arabe, l'indoustani ; outre cela, un séjour

de trente années dans l'Inde donnait à ses travaux un poids immense. (*Recherches asiatiques*, etc., etc.)

Après lui vint Colebrook, qui a le plus de mérite pour les renseignements qu'il a donnés de l'Inde, surtout sous le rapport de la religion et de la philosophie (1). Pour l'histoire, nous citerons Mill; pour d'autres objets, Crawfurt, Houghton, Todd; mais nous signalerons par dessus tout le général sir John Malcolm, qui a donné une histoire de l'Inde centrale et une de la Perse; puis l'ex-gouverneur de Bombay Mounstuart Elphingstone, qui a publié la relation de l'ambassade de Kaboul. Enfin, pour les monuments de l'Inde, lord Valentia est l'homme qui mérite le plus de foi.

---

(1) Essais sur la philosophie des Indous et Digeste des lois indoues.

CHAPITRE 1er.

DE L'ANCIENNE CIVILISATION CHEZ LES INDOUS.

L'ancienne histoire de l'Inde est, plus que celle d'aucun autre peuple, enveloppée d'un voile mystérieux et presque impénétrable. On serait tenté de croire que les castes supérieures, les Brahmines et les Kétrys, sont descendues du Nord dans l'Inde, soit en franchissant l'Himalaya, soit en venant du côté de l'Indus. La couleur moins foncée des hommes de ces castes semble attester une origine étrangère et septentrionale, ainsi que la grande analogie de leur langue primitive, le sanscrit, avec celle dans laquelle Zoroastre a écrit son livre religieux de *Zend Avesta*, car ce législateur était originaire de l'Asie centrale. Les basses classes, et surtout les Pahrias, semblent au contraire provenir des aborigènes ou habitants primitifs de l'Inde, qui, chassés par les conquérants, errèrent à l'abandon comme tant de peuples au moyen âge.

L'origine étrangère des hautes castes est encore

confirmée par le mythe indien, la plus ancienne légende du monde, et par ses histoires héroïques ou chevaleresques, dont plusieurs chantent l'arrivée des brahmines et leurs victoires sur les habitants.

Il est étonnant que ce mythe indique l'origine de ces castes comme provenant d'un pays qui, d'après la grande ressemblance du nom, ne devrait être autre chose que la Scandinavie. Il partage la terre en sept zones, à partir de l'extrémité sud jusqu'à l'extrémité nord; il nomme la zone septentrionale *Thul*, et dit que le dieu de la guerre, *Skand*, y règne (en Scandinavie), et que son épouse se nomme *Svad-ha*, ce qui a, en effet, une singulière analogie avec la Suède.

L'ancien poëme indou *Maha Barata* nomme le pôle nord *Gutha* (Gota ou Gothie) et prétend que les brahmines en proviennent.

Par une autre concordance aussi singulière, ces conquérants divisèrent l'Inde en bailliages de cent hameaux, comme les *Ases* divisèrent la Suède à leur retour; et les chefs de ces bailliages se nomment encore *Foudgar* dans l'Inde et *Fodgar* en Suède.

Déterminer exactement l'époque à laquelle cette migration dans l'Inde eut lieu serait fort difficile, à cause des ténèbres qui couvrent ces époques reculées; cela n'aurait d'ailleurs qu'un faible inté-

rêt, puisqu'il est assez indifférent de savoir quand une race à peu près nomade changea de séjour pour se transplanter d'une partie à l'autre d'un continent; tandis qu'au contraire il est intéressant pour le philosophe, de même que pour le savant, de savoir comment la civilisation de l'humanité s'est développée sur le globe et quels peuples y ont devancé les autres.

Sous ce point de vue, l'histoire des Indous est digne de fixer l'attention, car elle donne des motifs spécieux de penser que ce peuple a été un des premiers, et peut-être même le premier civilisé du monde, et qu'il a devancé les autres dans les arts et les sciences. De même l'Indostan paraît avoir été aussi le berceau du dogme religieux fondé sur un seul Dieu, éternel et tout-puissant. Bien qu'alors ce ne fût encore qu'une fiction spéculative, et non une vérité démontrée comme elle l'a été par le christianisme, cela signale toujours le bon sens précoce et profond de ce peuple. De l'Inde, il paraît que ce dogme, de même que les autres sciences, passa en Egypte, ensuite en Grèce, puis à Rome. Après les grandes migrations de peuples et les ténèbres qui couvrirent le moyen âge, les sciences et les arts surgirent de nouveau en Europe, pour se répandre de là, accompagnés des doux préceptes de Jésus-Christ, dans les autres parties du monde, afin de con-

duire de plus en plus le genre humain vers le grand but de la perfection auquel il doit atteindre.

Sans vouloir adopter en rien les calculs exagérés que les Indous eux-mêmes ont publiés sur la haute antiquité de la civilisation de leur pays, et qui ont été répétés par leurs commentateurs européens, on peut néanmoins la faire dater de fort loin, pour peu que l'on consulte leurs livres religieux, leurs lois, leurs tables astronomiques, leurs recherches géométriques, et surtout les immenses monuments des temps les plus reculés. Nous examinerons successivement chacun de ces objets en particulier.

Le plus ancien des livres saints *écrits* qui existent dans l'Inde est le *Vedam* (1). Il est composé de quatre livres, rédigés par Vjâsa, saint homme que les Indous ne regardent cependant que comme le compilateur des préceptes donnés par Brahma lui-même, soit dans des écrits, soit par des traditions.

En comparant la langue sanscrite, dans les Vedas, avec le sanscrit que l'on trouve dans les plus anciennes collections de lois indoues, nommées les *Institutions de Ménou*, on voit qu'ils se rapportent entre eux comme le latin sous les décemvirs (dont on trouve encore douze tables à Rome)

---

(1) *Vedam* fait au pluriel *vedas*, l'ensemble *vedanta*.

avec le latin qu'on écrivait au temps de Lucrèce, ce qui suppose un espace de trois siècles au moins.

Un pareil intervalle est attesté par les listes nominatives des maîtres et des disciples qui ont reçu et répandu l'enseignement des saintes doctrines du Vedam, depuis Vjâsa jusqu'à Ménou.

Pour connaître l'antiquité des Vedas, il suffit donc de connaître celle de la loi de Ménou; or, comme, d'après les savantes recherches de sir William Jones, elles remontent au moins à 800 ans avant Jésus-Christ, mais datent, selon toute apparence, encore de cinq siècles plus loin, il en résulte que, d'après les plus grandes probabilités, la date du Vedam peut être comptée, au minimum, à 1100 ans, et, selon toute probabilité, à 1580 ans avant la naissance de Jésus-Christ; ce qui, d'après les calculs hébreux, serait contemporain à la naissance de Moïse.

A cette époque reculée, les Indous possédaient donc déjà des livres religieux *écrits*. Les questions métaphysiques et abstraites qui y sont traitées attesteraient de nouveau le haut degré de lumières que ce peuple devait déjà avoir atteint. Le Vedam dit « Que les anges se rassemblent devant le trône du Tout-Puissant, et lui demandent avec humilité : O Ruder (Dieu), nous désirons savoir comment l'âme est unie avec le

corps, comment le Ciel fut créé, comment l'âme se met en rapport avec la divinité; quelle est la grandeur et la mesure du monde, celle du soleil, de la lune, des étoiles, de la terre; enfin ce qui est le but de tout!! »

C'est une chose remarquable que la certitude avec laquelle le dogme de l'immortalité de l'âme et de sa présence après la séparation du corps est énoncé dans ce livre saint des Indous. Chez eux, cette croyance ne formait pas seulement une doctrine philosophique, mais bien un dogme religieux; ce qui leur assure la supériorité sur les anciens peuples, sans en excepter même les Hébreux, qui admettaient l'immortalité de l'âme sans la considérer comme un précepte divin.

Cicéron, qui a exposé dans un langage si pur et si noble tout ce que les sages de la Grèce et de Rome ont écrit de plus distingué sur l'immortalité de l'âme, fait remarquer l'incertitude qui règne sur ce sujet important parmi tous les philosophes de l'antiquité.

Ils reconnaissaient à la vérité que, les facultés matérielles de l'homme n'ayant rien de commun avec les facultés de penser, avec la mémoire, l'imagination et le jugement, ces dernières facultés formaient donc une partie séparée du corps, une partie spirituelle, indestructible, et de nature impérissable, qui, en s'échappant de sa prison cor-

porelle, s'élevait dans de plus hautes sphères, où elle acquérait un degré de vertu, de félicité et de perfection, auquel la portion matérielle de l'homme ne pouvait atteindre.

Mais de là ces philosophes tiraient une conclusion hasardée en prétendant que l'âme n'était pas immortelle dans l'avenir seulement; mais qu'elle avait existé de tout temps, et n'était qu'une émanation de l'esprit éternel qui a rempli le monde et qui l'entretient, émanant de lui comme les rayons émanent du soleil, sans diminuer la chaleur et la puissance de ce corps céleste. Cette manière de juger la faculté qu'avait l'âme d'acquérir un plus haut degré de béatitude, de sagesse et de perfection, devait naturellement amener à conclure qu'il s'agissait plutôt de la somme de félicité, de sagesse et de perfection, à laquelle elle pouvait atteindre, que de son identité, soit relativement à l'individu, soit relativement à la génération qui devait jouir de ces biens (1).

En admettant la marche progressive du genre humain vers la perfection, Socrate à sa mort et Socrate mille ans plus tard ne sauraient être regardés comme un même personnage, pas plus que Newton enfant ne saurait être comparé au

(1) Je donne cette phrase mot à mot, n'ayant pu mieux en déchiffrer le sens allemand. (*Trad.*)

Newton de l'époque où il découvrit la force du mouvement et de l'attraction dans le système des planètes : dans cette hypothèse, que pourrait demander le Socrate de l'Elysée au Socrate d'Athènes?

Ce point de vue de philosophie spéculative tendrait également à détruire ce que l'homme a de plus précieux, « *l'espérance de son existence individuelle après la mort* »; espérance qui, fondée sur le roc de la religion révélée, est pour nous d'un plus grand poids que toutes les rêveries de la métaphysique.

Entraîné par l'importance de la question, je me suis écarté de mon sujet, ayant pour but de prouver que les Indous, dont l'immense majorité reconnaît l'immortalité de l'âme comme un dogme religieux, ont devancé de beaucoup, sur ce point important, les Grecs et les Romains, chez lesquels un petit nombre de philosophes seulement parvint à s'élever jusqu'à cette hauteur de vues, et où la masse du peuple, liée par les chaînes du matérialisme aux pieds des autels de ses faux dieux, ne recherchait que des biens passagers.

Le dogme des brahmines sous ce rapport était également supérieur à l'enseignement de Moïse, qui, dans son Pentateuque, ne fait aucune mention de l'immortalité de l'âme, ainsi que les plus grands théologiens l'ont prouvé, notamment, entre autres, Warburton et Calmer.

Ces vieux recueils de lois dont nous avons parlé, les *Institutions de Ménou*, qui, selon sir William Jones, sont probablement antérieurs de treize siècles à Jésus-Christ, jettent donc un grand jour sur la civilisation précoce de l'Inde. Ces lois contiennent des règlements relatifs au commerce, aux ouvriers, aux fabricants, qui servent encore aujourd'hui de guides; elles fixent les intérêts des capitaux prêtés, et touchent même quelque chose qui ressemble déjà à des combinaisons de banque ou de signe représentatif des monnaies : ainsi, à une époque où les Israélites adoraient les idoles, où les Grecs assiégeaient Troye, nous trouvons déjà dans l'Inde un ordre social bien organisé, du commerce, des fabriques et un intérêt fixé.

Le livre saint, le *Vedam*, dit que *Bhrim* a seul créé le monde, mais en quatre longues périodes; la première : nommée *Satya-yong*, aurait duré un million 728 mille années; la seconde, *Trita-yong*, un million 296 mille ans; la troisième, *Dewapar-yong*, 864 mille ans; enfin la quatrième, qui est la période où nous vivons, et se nomme *Kali-yong*, doit durer 432 mille ans.

Entre chacune de ces périodes de la création ou du développement du monde il y eut un déluge universel, qui contribua à donner la forme ultérieure du globe. Cette assertion ne semble-t-elle pas entièrement confirmée par les découvertes

récentes des géologues? Et d'où peut provenir cette étrange connaissance? L'attribuer à une révélation chez un peuple idolâtre serait contraire à nos idées religieuses ; les imputer à une tradition populaire est bien moins possible encore, puisque l'origine de l'espèce humaine, du moins selon les principes de la géologie, n'appartient point aux premières périodes d'existence de la terre, mais seulement à la dernière. Quel autre parti reste-t-il à prendre, si ce n'est d'admettre que les Indous, dans ces temps reculés, s'ils ne possédaient pas déjà la science des Cuvier, des Werner, des Buckland, des Berzelius, en avaient déjà le pressentiment philosophique; pressentiment dont les étonnantes découvertes des grands naturalistes modernes ont prouvé la sagesse?

Bhrim, dit le *Vedam*, créa d'abord le temps, puis le soleil et la lumière, ce qui est répété à peu près dans les mêmes termes par la Genèse de Moïse; ensuite il fit la mer et la terre, puis les cinq éléments, par le mélange desquels *Bhrim* créa les animaux, et enfin l'homme : le *Vedam* dit aussi qu'il donna à la terre la forme ovale d'un œuf.

Cette dernière circonstance est des plus curieuses, et prête aux suppositions les plus extraordinaires. Christophe Colomb aurait-il eu connaissance de cette doctrine des brahmines que la terre avait la forme d'un œuf; doctrine professée mille

ans avant celles de Copernic et de Ptolomée? Et devrait-on à ce hasard la grande entreprise de Colomb, dont le résultat fut la découverte du Nouveau-Monde?

Le *Kali-yong*, qui est la période actuelle du globe, a commencé, selon les calculs astronomiques des Indous, 3102 ans avant Jésus-Christ, le 10 février, à deux heures vingt-sept minutes (précision pour le moins singulière). Ils disent qu'à ce moment, il y eut une conjonction des planètes, et leurs tables indiquent en effet cette conjonction.

Bailly, dans son traité de l'astronomie des Indous, dit que Jupiter et Mercure, à cette époque, tombèrent dans le même degré de l'écliptique, Mars éloigné de huit lieues et Saturne de sept seulement; d'où il résulterait qu'à l'époque indiquée par les brahmines pour le commencement du Kali-yong, ces quatre planètes doivent avoir été successivement couvertes par les rayons du soleil: d'abord Saturne, puis Mars, ensuite Jupiter et Mercure; elles se montraient ainsi dans une sorte de conjonction, et, bien que Vénus ne fût pas visible à cette époque, il était naturel de dire qu'il y avait eu une conjonction des planètes.

La manière de compter des brahmines est confirmée par nos tablettes européennes, ce qui

prouve qu'elle est le résultat d'observations réelles. La raison pour laquelle ils fixent le calcul des temps à dater de cette époque est inconnue. On suppose que ce moment fut celui de la mort de *Krishna*, lequel, d'après l'enseignement des brahmines, était une des incarnations du dieu Wischnou.

Bailly nous apprend également que Laubère, envoyé par Louis XIV au roi de Siam, en rapporta, en 1687, des tables et calculs d'éclipses; Patouillet, un des missionnaires dans l'Inde, envoya de pareilles tables qui lui avaient été données à Krischna-Pouram, ville du Carnatic; enfin un sieur Gentil en avait aussi apporté en Europe qui lui avaient été données par un brahmine de Tirvalore.

Dès lors, plusieurs tables astronomiques des Indous ont été envoyées en Europe par les soins des Anglais, et toutes sont concordantes entre elles, bien qu'elles aient été dressées par différentes personnes, à des époques et dans des contrées éloignées.

Bailly fait sur ces tables les observations suivantes: « Le mouvement calculé par les brahmines ne s'éloigne pas, dans le long espace de 4383 ans, d'une seule minute des tables de Cassini et de Mayer. Or, comme les tables apportées par Laubère en 1687 arrivèrent incontestablement à

une époque où celles de Cassini et de Mayer n'existaient pas, il faut reconnaître que leur grande concordance n'est autre chose que le résultat d'observations astronomiques faites de part et d'autre avec la plus stricte exactitude. »

On peut encore se fonder sur un fait non moins positif, c'est que les tables indoues indiquent une variation annuelle dans la lune, que Tycho-Brahé a découverte le premier en Europe, et qui était également inconnue à l'école d'Alexandrie, et aux Arabes, qui en suivaient les enseignements.

Ces faits suffisent sans doute pour attester la haute antiquité et l'étendue des connaissances astronomiques chez les Indous. Toutefois, la géométrie vient encore à l'appui de ces preuves. On trouve dans le journal de l'empereur Akbar, écrit au 16e siècle, que les Indous reconnaissent de temps immémorial que le diamètre d'un cercle se rapporte à sa périphérie comme 1250 à 3927. Ce rapport est une approximation très voisine de la quadrature du cercle, et diffère très peu du rapport de 113 à 355 indiqué par Metius. Pour chercher par le chemin le plus élémentaire et le plus simple ce résultat, trouvé par les brahmines, il est indispensable de tracer un polygone à 768 côtés dans l'intérieur d'un cercle, opération qu'on ne saurait exécuter sans une con-

naissance des propriétés spéciales des courbes, et sans faire au moins neuf extractions de la racine carrée. Les Grecs ni les Arabes n'avaient rien offert d'aussi précis en ce genre.

Si les Indous, d'après ce qu'on vient de lire, possédaient déjà de si vastes connaissances en astronomie et en géométrie quatre mille ans avant l'époque où écrivit Bailly, on peut juger combien de siècles avaient dû s'écouler depuis l'origine de leur civilisation, car ce n'est que pas à pas et très lentement que l'esprit humain avance dans la carrière des sciences. Un tel calcul nous fait remonter si loin dans la nuit des siècles, que l'esprit en reste confondu.

Outre les différentes preuves que nous venons d'exposer en faveur de l'ancienne civilisation des peuples de l'Inde, il en est d'autres plus palpables encore : ce sont ces immenses monuments dont l'Indostan est rempli, et auprès desquels le temple de Minerve, à Athènes, et celui de Vesta, à Rome, ne sont que des édifices modernes.

Parmi ces monuments, il faut citer surtout les restes des temples gigantesques taillés dans des chaînes de rochers granitiques, près d'Elephanta et d'Ellora (1), dans le nord-ouest de l'Inde cen-

(1) Voyez le voyage de lord Valentia et de Grindlay,

trale, qui rivalisent de grandeur avec les pyramides d'Egypte, et les surpassent même de beaucoup sous le rapport du mérite architectonique, témoignage irréfragable du haut degré de civilisation où l'Inde était alors parvenue, puisque l'architecture en forme une des principales branches et en est un des plus beaux résultats.

Le premier siége de cette civilisation paraît avoir été dans le nord de l'Indostan, le Rajastan, Malva et Oude, d'où elle descendit au centre, à Kandeisch, Berar et Bengale, pour aller plus tard au midi de la péninsule, à Hyderabad, Mysore et Carnatic. Cette marche de la civilisation n'est pas seulement attestée par les traditions indoues, mais aussi par la nature des monuments conservés, et qui portent dans le nord un caractère d'antiquité beaucoup plus marqué que dans le sud.

De l'Inde, il paraît que la civilisation et les doctrines religieuses ont passé en Ethiopie et à Méroë, la résidence des gymnosophistes (1); elle descendit de là le Nil pour s'étendre en Egypte,

---

ainsi que les tableaux pittoresques de Caunser et Daniell. Ces derniers ont été publiés en France; bien que sur une échelle très rétrécie, ils offrent un grand intérêt.

(1) Voyez Philostrate, *Vie d'Apoll.*

puis en Grèce, d'où elle se répandit, après un certain laps de temps, dans les autres contrées de l'Europe.

Tout semble indiquer effectivement que les dogmes mystiques des Egyptiens, comme leurs sciences et leurs institutions civiles, ont pris naissance dans l'Inde. De même que les Indous, les Egyptiens étaient divisés en quatre castes principales : les prêtres, les guerriers, les artisans et les agriculteurs (1). Ils croyaient comme eux à la métempsycose ou migration des âmes, et ils adoraient les mêmes dieux, quoique sous des noms ou symboles différents (comme Apis, Phallus, et les fleurs de Lotos). En reconnaissant aussi que déjà les monuments de la haute Egypte portent un caractère de plus haute antiquité que ceux de la basse Egypte, on en inférera que la civilisation est venue de la première à la seconde; or, comme il ne s'en trouve pas la moindre trace dans l'Arabie Pétrée, ni dans le centre de l'Afrique, on peut supposer qu'elle est réellement venue par l'Ethiopie.

La série des monuments antiques de l'Egypte commence à Tentyris, descend de là le Nil jusqu'à l'étonnant temple de Jupiter Ammon et à la

(1) Voyez Platon, dans Timachus; Aristotelès, Hérodote et Strabon.

Thèbes aux cent portes (1); de là, elle s'étend par Latopolis, Herneontis et Edfou jusqu'au temple d'Apollon, ensuite au Caire et à Memphis, où les pyramides bravent encore les siècles, puis enfin aux bouches du Nil, d'où, suivant Hérodote, Strabon et Diodore, la science se propagea en Grèce.

Nous trouvons ainsi que la civilisation a suivi dans sa marche de l'Inde la direction du nord au sud, tandis qu'en Égypte, elle a marché du sud vers le nord; ce que nous devons regarder comme un don de la Providence, puisqu'elle nous apporta en Europe les germes de ces sciences qui ont produit de si précieux fruits, et ont élevé cette partie du monde à un si haut degré de culture, qu'elle domine toutes les autres par sa prépondérance intellectuelle.

Les faits que l'on vient de rapporter attestent assez que la civilisation est beaucoup plus ancienne chez les Indous que chez les peuples du nord ou de l'ouest, sans même en excepter les Égyptiens. Et si quelqu'un voulait disputer cette

---

(1) Ces monuments sont bien connus aujourd'hui, depuis le fameux ouvrage de Denon et de la commission d'Égypte. On assure qu'il va en paraître un nouveau d'un officier suédois, nommé Croustrand, qui a passé là plusieurs années, et en a rapporté d'admirables dessins.

priorité à l'Inde, il faudrait alors en chercher le berceau chez les Chinois, les habitants du Thibet ou ceux de Siam, Ava et Cochinchine.

Bien qu'un examen approfondi de cette dernière hypothèse n'entre pas précisément dans le cadre que je me suis tracé, je crois pouvoir jeter un coup d'œil rapide, et hasarder quelques conjectures sur cet intéressant sujet.

D'après ce que nous avons exposé plus haut, les castes supérieures de l'Inde, notamment celle des brahmines, à laquelle la civilisation dut son premier lustre, étaient venues du Nord en conquérantes, soit par l'Himalaya, soit par l'Indus. Ce n'est pourtant pas une preuve irréfragable que ces conquérants aient apporté dans l'Inde une civilisation qui ne s'y serait développée que plus tard : car elle est si étroitement liée avec les doctrines religieuses des Indous, et celles-ci sont tellement inhérentes aux rives du Gange, dans les flots seuls duquel les Indous peuvent trouver l'absolution de leurs péchés, que l'on doit croire que cette civilisation a pris naissance sur les bords de ce fleuve.

A l'époque fort reculée où ces conquérants vinrent dans l'Inde, ils n'étaient qu'une race nomade ; en sorte qu'ils ne pouvaient posséder aucunes lumières profondes : ce fut long-temps après leur arrivée dans l'Inde que les doctrines des

brahmines furent enseignées, et imprimèrent un mouvement plus actif à la propagation de la civilisation. Leur plus ancienne épopée chante les conquêtes fabuleuses de Rama dans l'Inde méridionale; mais ce Rama était à la fois un demi-dieu des plus célèbres de la mythologie indoue et un prince de la famille régnant alors, et régnant même encore dans un district du royaume d'Oudé sur les bords du Gange; ce qui induit à croire que cet enseignement brahmine prit naissance sur les bords de ce fleuve.

La Perse et le Khorassan n'ont aucuns titres pour disputer à l'Inde l'honneur d'une priorité en fait de civilisation; ni leur religion, ni leurs mœurs, ni leurs monuments, ne leur en donnent le droit. Le *Zend-Avesta* de Zoroastre est de mille ans postérieur aux livres sacrés des Indous.

La religion dominante en Chine est celle de *Fo*, une sorte de bouddhisme qui n'est autre chose qu'un culte brahmane modifié. D'après les traditions chinoises elles-mêmes, ce fut de l'Inde que ce Fo arriva environ 1200 ans avant Jésus-Christ; il se donnait pour une incarnation de Wischnou, l'un des membres de la Trinité des brahmines; preuve assez convaincante que le dogme religieux des Chinois provient de l'Inde; et, comme le culte exerce toujours une grande influence sur la civilisation, on peut en déduire

également que celle-ci fut plus jeune dans le Céleste Empire que dans l'Indostan.

Les mêmes rapports existent avec Siam, Ava, Pégu et la Cochinchine; leur religion est une sorte de bouddhisme qui a été importé des rives du Gange avec quelques additions.

Le missionnaire jésuite Tachard rapporte, dans les ouvrages qu'il a publiés sur ces contrées, que, d'après les croyances religieuses qui existent, une Vierge inspirée par le Ciel, errant dans le désert, conçut par la puissance d'un rayon du soleil, et, quoique vierge, mit au monde un fils; mais n'ayant pas la faculté d'allaiter ce fils, il lui arriva heureusement *la fleur de Lotos*, également sacrée dans l'Inde, fleur qui, nageant au dessus de l'onde, vint à sa rencontre, s'épanouit, prit l'enfant et lui donna le sein. La mère, livrée à une profonde méditation, se trouva, comme à son insu, entourée par des anges et emportée au ciel. Un saint ermite prit alors l'enfant du sein de la fleur Lotos, et s'enfuit avec lui à Camboje, où on lui donna le nom de *Godana*. Dès l'âge de douze ans, Godana fit de grands miracles, revint à Siam, et y enseigna le bouddhisme, c'est-à-dire un culte brodé sur celui de Brahma.

Les meilleures notions que l'on possède sur la religion du Thibet nous ont été données par un Anglais nommé Bogle, qui avait été envoyé en

ambassade dans ce pays, par le gouverneur général Hastings, en 1780. Cet envoyé eut ainsi occasion de se mettre en rapport avec le lama de Taeschu-Lombo, qui est le pape du pays (1). C'était un homme fort instruit et usant avec douceur de son pouvoir. Dans une conversation avec Bogle, il dit que les Thibétains vénéraient Brah-

---

(1) Les rapports du Dalaï-lama de Lhassa (capitale du Thibet, peuplée de 500 mille habitants) avec le lama de Taeschu-Lombo, qui porte le titre de Bautsching Rinbotscha, sont fort singuliers. Voici comment Turner les raconte dans les *Recherches asiatiques* : « Le plus grand événement de cette année, dit-il, a été l'inauguration du lama Taeschu, un enfant de deux ans, dans lequel l'âme immortelle du chef des Thibétains doit être ressuscitée, et auquel le Dalaï-lama est venu rendre un hommage volontaire. » Cet enfant était le même lama auquel Bogle fut envoyé trente ans plus tard; alors mourut le Dalaï-lama, et Bogle raconte que le lama Taeschu, ayant découvert l'enfant dans lequel l'âme de ce chef du pays avait fait sa migration, en avait fait son rapport à l'empereur de la Chine, qui exerce la suprématie sur le Thibet, et qui s'empressa de reconnaître l'enfant et de lui envoyer une ambassade. On peut en conclure, dit l'auteur, que le Dalaï-lama et le lama de Taeschu se désignent réciproquement; mais on ne sait pas lequel gouverne réellement. Il aurait pu ajouter que, se désignant dès l'enfance, ils ont ainsi des notions plus sages sur les dangers des gouvernements électifs que bien des fabricants de chartes européennes.

ma, Wischnou et Siva, mais comme de saints hommes seulement, et non comme des dieux, à l'exemple des Indous : que les Thibétains possédaient huit siècles auparavant de nombreux temples dans l'Inde; mais que les mahométans les avaient détruits dans leurs invasions; que l'Inde était la véritable patrie de leurs dieux et de leur culte, et que c'était pour cela qu'il le priait d'obtenir du gouverneur général l'autorisation de reconstruire quelques temples sur les bords du Gange.

Ainsi la religion du Thibet provient également de l'Inde, et sa civilisation doit être par la même raison postérieure; ce qui nous ramène toujours à conclure que, si ce dernier pays ne fut pas le berceau de la civilisation du monde, ses peuples entrèrent du moins des premiers dans cette glorieuse carrière, et méritent sous ce rapport d'être étudiés avec soin par les savants et les philosophes.

Mais s'il est vrai que la civilisation eut son berceau dans l'Inde, il faut convenir qu'elle y est restée terriblement stationnaire, et tandis qu'en Europe tout était mobile et passager, sur les bords du Gange, au contraire, tout demeurait calme et immuable. Ici le temps exerce sans doute toute sa puissance délétère absorbante; mais il ne peut rien sur l'édifice roide et escarpé des institutions

indoues. Le sabre prosélytique des Musulmans ni la douce lumière des doctrines du christianisme n'y ont pu exercer la moindre influence, et l'Indou reste devant l'autel de ses dieux avec la même résignation et le même dévoûment qu'à l'époque où Orphée enchantait les bêtes féroces avec sa lyre, et où Moïse gravissait le mont Sinaï. Croyances religieuses, mœurs, usages, habillement, culture, tout est resté immuable comme les temples d'Ellora taillés dans ses montagnes de granit.

Quel vaste champ d'étude pour l'esprit à la fois rêveur et investigateur du philosophe! Quelles observations à faire sur l'influence qu'exercent les institutions et les usages civils sur le sort du genre humain! car il faut bien croire que cette éternelle immobilité provient surtout de la division des Indous en castes et des rapports de cette division avec leurs dogmes religieux. Ce sont donc ces rapports qu'il importe d'examiner pour apprendre à mieux connaître le peuple singulier qui fait le sujet de cet ouvrage.

CHAPITRE 2.

DE LA THÉOGONIE, PHILOSOPHIE ET POÉSIE DES INDOUS.

Si nous avons réuni ici ces trois sujets, qui en Europe sont si différents, la cause en est dans la grande connexité qui existe entre eux chez les Indous, où la religion reconnaît comme dogmes des points qui ne sont pour nous que des systèmes de philosophie, et où elle est en même temps un ouvrage des poëtes, dont la riche imagination, à l'exemple d'Homère, a ourdi le tissu mythologique dans laquelle elle se trouve aujourd'hui enveloppée.

Cette religion, qui se nomme la *Brahmine*, a été, dans le principe, un pur monothéisme, qui, avec la suite des temps, et en conséquence de la disposition naturelle du genre humain pour les signes extérieurs, a dégénéré en polythéisme.

D'après ce qui a déjà été dit, le *Vedam* se compose de quatre livres et constitue la base de cette religion; l'extrait qui en a été fait par *Vjâsa* se nomme *Vedanta*, et c'est le livre qui est plus

particulièrement étudié par les brahmines. Voici un de ses passages les plus remarquables :

« Les anges s'assemblèrent autour du trône du Tout-Puissant et lui demandèrent avec humilité ce qu'il était lui-même, et il répondit : « Si j'é-
» tais un autre que moi, je me ferais dépeindre
» par lui-même; j'ai existé de toute éternité et
» resterai éternel; je suis la cause première de
» tout ce qui arrive à l'orient comme à l'occident,
» au nord comme au sud, en haut comme en
» bas; je suis tout, plus ancien que tout, le roi
» des rois, la vérité, l'esprit de la création, la
» création elle-même; je suis la pénétration, la
» clarté, la pureté..... Enfin je suis le Tout-
» Puissant ! »

Ces paroles vraiment sublimes ne peuvent manquer de nous convaincre que les *Vedas* reconnaissent un Dieu tout-puissant, éternel, existant par lui-même, et qui est le maître et la lumière du monde.

Comment ce culte sublime a-t-il pu dégénérer en idolâtrie, ainsi qu'on peut le nommer aujourd'hui? C'est ce qu'on ne saurait s'expliquer que par les causes suivantes. Les attributions que les *Vedas* donnent au Tout-Puissant ne sont pas seulement celles de créateur et de conservateur du monde; ils y ajoutent celle de destructeur, probablement à cause des quatre grandes pério-

des désignées sous le nom de *Yougs*, qui furent employées au développement final du globe, et sont séparées entre elles par des bouleversements et des destructions effroyables.

La liaison du principe créateur avec celui de la destruction fait une des pensées fondamentales de l'enseignement des brahmines, car on la retrouve à chaque pas dans leurs *Schastras* (livres saints), exprimée avec une élévation que les plus éloquents de nos jours ne sauraient surpasser. Ainsi, par exemple, les Vedas disent, dans leur cosmogonie ou histoire de la création :

« Les bouleversements du globe se sont succédés sans nombre; la création, la destruction, la reprocréation, n'ont été qu'un jeu pour le Tout-Puissant. Laissez aussi succéder la vie à la mort et la mort à la vie. »

Les trois grands attributs du Tout-Puissant, créer, conserver et détruire, sont désignés par les brahmines au moyen des noms de *Brahma*, *Wischnou* et *Schiva*.

Cette division des attributs a produit une sorte de trinité symbolique (Trimurti). Elle est représentée dans le grand temple d'Elephanta, ainsi que dans plusieurs autres, au moyen d'une tête colossale qui porte trois figures tournées de différents côtés comme celles de Janus. L'unité divine fut ainsi changée en trinité, mais n'en resta pas

là dans son développement successif. Wischnou et Schiva étaient descendus sur la terre sous la forme humaine, pour délivrer l'humanité de l'ascendant fatal qu'avait pris l'esprit du mal dans une progression déplorable. Cette descente sur la terre fut nommée *Avantares* ou incarnations : Wischnou en fit neuf et Schiva deux, et on les invoque sous divers noms dans les prières adressées à la divinité (1).

Ce nombre des dieux fut encore augmenté par l'influence du symbole. Schiva n'était pas seulement le dieu de la destruction, il fut aussi celui de la reprocréation, car le dieu créateur fut toujours Brahma. Le symbole de la destruction était un bident comme celui de Pluton; celui de la création était l'organe mâle du sexe masculin nommé *Lingam* en langage symbolique, et que les Egyptiens nommaient *Phallus*. C'est sous ces

---

(1) L'auteur relève ici une erreur échappée à Chateaubriand dans le *Génie du christianisme*, lorsqu'il nomme les trois personnes de la trinité indoue, Brahma, Wischnou et Rudren (au lieu de Schiva). Ruder ou Rudren est un des noms symboliques par lesquels on désigne quelquefois le premier personnage de la trinité, qui est cependant généralement nommé *Bhrim* ou *Brahma*. Quelques uns des théologiens de l'Inde prétendent même que Bhrim fut le créateur de Brahma comme des deux autres, Wischnou et Schiva.

deux symboles, le Bident et Lingam, que Schiva a ses temples dans l'Inde, desservi non seulement par des prêtres, mais, ce qui est pire encore, par des prêtresses.

Celles-ci, comme les vestales de Rome, font le vœu de chasteté, et encourent la peine de mort en cas d'infraction; ce qui paraît d'autant plus sévère que les prêtresses des autres dieux sont prises parmi les bayadères, qui ont une vocation presque entièrement opposée, c'est-à-dire de sacrifier à l'amour même au profit de leur temple; tandis que celles du Lingam vivent en vestales. Etonnante contradiction de l'esprit humain, qui prescrit d'apporter en sacrifice dans un temple la vertu, l'honnêteté et la pudeur, tandis que dans l'autre, temple d'un dieu obscène, il impose la peine capitale à celle qui oserait porter la moindre atteinte à ces vertus!

Nous avons vu comment le dogme de l'unité a amené celui de la trinité, et comment les Avatares ont fait de ces différents personnages trinitaires un olympe tout entier. Ce nombre des dieux devait être encore augmenté par la poésie. Les héros qui s'étaient illustrés par leur courage, leurs vertus ou leurs bienfaits, furent divinisés par les poëtes de l'Inde, comme Bacchus, Hercule et Saturne, par ceux de la Grèce. A ceux-là se joignirent encore des forces, des éléments, des corps

célestes personnifiés, même des fleuves et certains arbres, etc., etc.; en sorte que le nombre des dieux et déesses ne monta pas à moins de trois millions, qui tous sont aujourd'hui invoqués par les peuples de l'Inde selon les circonstances, comme les catholiques invoquent les saints.

Tel a été le destin de l'unité divine dans l'Inde; il est vrai toutefois que ce culte des idoles n'a point été partagé par les brahmines et les Indous éclairés. Sceptiques dans leur intérieur, ils favorisent néanmoins l'idolâtrie dans leurs démonstrations extérieures; ils disent que la raison humaine se consume en réflexions sur la nature divine lorsqu'elle suit une route qui ne la mène à aucun but et où l'on manque de point de repos. C'est donc un bonheur pour elle lorsqu'elle trouve un objet sur lequel elle puisse s'appuyer. Selon eux, ce serait faire des athées que de vouloir imposer des idées métaphysiques sur la divinité à des hommes ensevelis dans des objets sensuels et ne vivant que dans un monde matériel. Pour ce qui concerne la masse du peuple, disent-ils encore, elle ne veut pas se contenter d'un Dieu qui ne se conçoit que par la pensée, et ne saurait être conduite avec de tels moyens. Elle exige des moyens qui parlent aux sens et obtient par là le repos de sa conscience et la paix dans les affaires de la vie; avantages qui, dans la ba-

lance des destinées humaines, doivent avoir plus de poids que les plus belles spéculations de la philosophie. *Il y a*, disent-ils enfin, *un trésor ou arche du temple qu'il ne faut jamais exposer aux regards du vulgaire!*

Cette conduite sceptique des brahmines est cause qu'il y a chez les Indous deux cultes fort distincts, celui des prêtres et celui du peuple : le premier reposant sur les dogmes des Vedas et l'existence d'un seul Dieu; le dernier dégénéré en véritable idolâtrie. Et afin que la ligne de démarcation qui les sépare ne puisse jamais être franchie, les Vedas interdisent la lecture des livres sacrés aux castes inférieures. Ceux des castes supérieures peuvent les lire, mais non les divulguer, ce soin étant réservé aux brahmines seuls. En conséquence, ceux-ci président à toutes les écoles de l'Inde et forment à la fois un corps religieux et un corps enseignant dans toute sa puissance.

Les enseignements des brahmines sur les livres saints tendent surtout à expliquer au peuple la partie du Vedam qui concerne la migration des âmes, sur laquelle, il paraît, est fondée toute la morale pratique des Indous. Il est certain que, si le dogme d'une vie à venir avec récompense ou punition est un frein salutaire pour l'esprit humain, ce dogme sera plus puissant en-

core lorsqu'il ajoutera que, si l'on est heureux dans cette vie, ce n'est qu'à titre de récompense pour les vertus que l'on aurait déjà pratiquées dans un précédent séjour sur la terre, et que, si l'on y est malheureux, c'est aussi à titre de punition pour les fautes que l'on aurait commises. Au moyen de cette fiction, la vie présente n'est plus qu'un fragment de la chaîne que forme notre existence actuelle liée avec le passé et l'avenir; chaîne qui, quoique formée par l'idolâtrie, doit être aussi puissante que la mort même.

C'est à cette doctrine de la métempsycose ou de la transmigration des âmes que l'on peut attribuer les phénomènes moraux qui se présentent chaque jour dans l'Inde, et qui excitent tantôt l'admiration, tantôt la pitié des spectateurs européens. Qui de nous, en effet, n'éprouverait pas un mélange d'horreur et de compassion en voyant une jeune veuve monter sur le bûcher à la mort de son mari, qu'elle a à peine connu et n'a jamais aimé, pour s'y faire brûler vive avec une barbare mais héroïque résignation? Qui n'éprouverait pas le même sentiment en voyant, près du temple de Jagernaut, un pèlerin se précipiter volontairement sous les roues du char triomphal d'une idole, ou des milliers d'hommes se jeter dans les flots du Gange pour y trouver la mort, convaincus qu'ils sont de la sainteté du fleuve! Enfin

pourrions-nous voir, sans frémir, le seigneur féodal du Rajasthan apporter lui-même à sa fille un breuvage empoisonné, si à l'âge de douze ans elle n'a pas trouvé un mari d'une naissance égale à la sienne ?

Cependant le cœur paternel ne bat pas moins fortement dans l'Inde que chez nous; l'Indou aime assez la vie pour ne pas se jeter par désespoir sous les roues d'un char; la femme n'aime certes pas plus le bûcher que celles de l'Europe; c'est donc la migration des âmes qui est le seul et puissant mobile de tous ces dévoûments. Celui qui se sacrifie compte revenir bientôt sur la terre dans une situation meilleure, comme récompense de son abnégation; ce double trajet, de courte durée, doit paraître moins repoussant et moins aventureux que le noir trajet dans les espaces inconnus et imaginaires du séjour des ombres.

La grande crainte qu'ont les Indous de détruire un animal, et surtout ceux qui passent pour sacrés, provient aussi de la même cause : car, en tuant une poule, il redoute de tuer peut-être sa tante; comme, en tuant un lièvre, il croirait peut-être tuer son oncle, et il a en horreur tout ce qui peut mener à un pareil crime.

D'après les doctrines des brahmines, la migration de l'âme n'est pas absolue ou inévitable; on peut la racheter à force de piété, de vertu, et de

ponctualité à suivre les préceptes du *Vedam*, surtout ceux qui honorent Dieu, uniquement par amour et par reconnaissance, et non par crainte de châtiment ou par espoir de récompense; alors l'âme de ces élus peut, sans migration aucune, atteindre de suite à la félicité éternelle, *Nivani;* ce qui, selon ces mêmes doctrines, est le retour de l'âme à sa haute origine, et sa réunion avec son essence divine.

Inébranlable dans ses dogmes, l'Indou n'est cependant point fanatique, et ne cherche nullement à les imposer aux autres par le prosélytisme; il dit que, si Dieu le créateur avait donné la préférence à une religion quelconque, elle serait la seule régnante sur la terre; mais que, comme il en existe un grand nombre, il faut bien que cela soit agréable à Dieu. « Les hommes éclairés, dit le brahmine, savent bien que le Créateur a donné à chaque peuple le culte qui lui convient le mieux, et doit, par conséquent, voir avec la même bienveillance les différentes manières qu'on emploie pour l'adorer. Nous croyons Dieu présent dans la mosquée, nous le croyons avec ceux qui s'agenouillent devant la croix de Jésus-Christ, comme il est présent dans le temple où Brahma est vénéré. »

Ces maximes sont, certes, plus sages et plus en harmonie avec les véritables enseignements du

Christ que celles des fanatiques qui élevaient des autodafés en Espagne, et brûlaient les malheureux assez hardis pour nier l'infaillibilité du Pape, la divinité de la Vierge, la puissance miraculeuse des images et l'efficacité des indulgences.

La profession de foi chez les Indous, que le célèbre brahmine Ram-Mohun-Roy exposa en 1832 à la société asiatique de Londres, serait du reste le meilleur document pour la bien juger. Elle s'exprime comme il suit :

« Les Indous ne peuvent pas justifier le culte des idoles qu'ils pratiquent maintenant : au lieu de chercher des motifs pour justifier leur conduite, ils se bornent à invoquer les usages reçus, et l'exemple de leurs pères.

» Quelques uns d'entre eux sont irrités contre moi parce que j'ai renoncé à ce culte des idoles pour n'adorer que le seul et vrai Dieu. C'est précisément pour défendre ma propre croyance et celle de nos ancêtres que je me suis efforcé d'éclairer mes concitoyens sur le vrai sens de nos livres sacrés ; et ces croyances, bien que contraires à celles de nos contemporains, sont loin de mériter le blâme que les hommes irréfléchis ont prononcé contre moi.

» La religion des Indous est renfermée en entier dans les Vedas, qui doivent être contempo-

rains de la création. Ces livres sont d'une très grande étendue, et comme ils sont écrits dans un style pompeux et plein de métaphores, ils sont en beaucoup d'endroits inintelligibles, et semblent parfois se contredire. C'est pour cela que le grand *Vjâsa*, considérant combien il était difficile d'utiliser ces sources précieuses, en rédigea avec une grande pénétration un extrait complet, et fit concorder entre eux les passages qui paraissaient impliquer contradiction.

» Il nomma ce travail *Vedanta*, nom formé de deux mots sanscrits qui signifient : explication des Vedas. Cet ouvrage est encore, à l'heure qu'il est, l'objet de la vénération des Indous, et on y recourt toujours de préférence aux arguments trop verbeux des Vedas, dont il n'est du reste que l'essence. Toutefois, comme cet ouvrage est enveloppé dans toutes les obscurités de la langue sanscrite, et comme les brahmines ne permettaient à personne de le lire, il est resté fort peu connu du peuple, et c'est par ce motif que les pratiques religieuses d'un très petit nombre sont restées conformes à ses préceptes.

» Pour ma justification, j'ai traduit en langage indostani et bengali cet ouvrage, jusqu'à ce jour inconnu, ainsi qu'un extrait qui en a été fait, et j'ai distribué gratuitement cette traduction à mes concitoyens. Elle prouvera, j'espère, que le culte

des idoles aujourd'hui introduit dans la religion des Indous n'a rien de commun avec l'esprit épuré de ses dogmes primitifs.

» Les Indous d'aujourd'hui croient fermement à l'existence d'un grand nombre de dieux et de déesses, qui ont, chacun dans sa sphère, une puissance indépendante et absolue, et c'est pour obtenir leur faveur, non pour adorer le vrai Dieu, que l'on bâtit des temples et que l'on y célèbre le service divin. Cependant il est hors de doute que chacun de ces services d'église, en particulier, eut pour principe une invocation allégorique à la véritable et unique divinité ; mais ce principe est oublié, et même, aux yeux de bien des brahmines, ce serait un acte d'hérésie que d'en parler.

» Mon but n'est pas de prouver ici la supériorité de ma religion sur les autres cultes ; le résultat d'une lutte de cette nature n'est jamais satisfaisant, car la force de conception qui amène les hommes à conviction dans les sujets qu'ils peuvent comprendre reste impuissante dans des questions qui s'élèvent au dessus de l'entendement humain. Je veux seulement constater que, si la réflexion et les leçons d'une saine raison nous conduisent à la croyance d'un Être éternel, sage et puissant, qui gouverne l'immensité du monde, nous devons reconnaître aussi que l'essence su-

blime d'un pareil être est au dessus de toutes nos conceptions et de toutes les descriptions que nous prétendrions en faire. Quoique la plupart des hommes sans culture d'esprit, et d'autres plus instruits, mais aveuglés sur ce point par des préjugés, choisissent pour but de leur culte des objets sensuels et qui s'offrent sans cesse à leur vue, l'inconvenance d'un tel système n'en est pas moins palpable.

» Mes réflexions sur les usages injurieux pour la majesté divine, dont le culte des Indous est surchargé, ont souvent excité ma compassion pour mes concitoyens, et m'ont déterminé à chercher tous les moyens de les tirer de leur erreur, en faisant plus ample connaissance avec leurs livres sacrés, et de les mettre ainsi à même de reconnaître avec réflexion *l'unité et l'universalité du Dieu tout-puissant.*

» En suivant cette marche, qui m'a été uniquement inspirée par ma conscience et par mon amour de la vérité, je me suis néanmoins attiré, en ma qualité de brahmine, les reproches et les plaintes même de mes parents, dont les préjugés sont fortement enracinés, ou dont le bien-être passager dépend du maintien de la religion actuelle. Mais je supporterai ces reproches, et bien d'autres encore, dans l'espoir qu'il viendra un jour où l'on appréciera mieux mes faibles efforts

et où l'on m'en aura de la reconnaissance. Dans tous les cas, et en dépit de tout ce que les hommes puissent dire, on ne m'enlèvera pas la certitude consolante que mes intentions seront accueillies avec bienveillance par l'Être qui voit tout en secret et récompense ouvertement. »

Les expressions de Ram-Mohun-Roy, et ce que nous avions déjà exposé précédemment, indiquent assez l'étonnant mélange de bien et de mal dont se compose la religion des Indous. Idéalisme et matérialisme, idolâtrie et scepticisme, déisme et panthéisme, tout s'y trouve. Mais, de ce chaos d'éléments contestables il sort par-ci par-là des éclairs d'une si excellente nature, qu'on pourrait les prendre pour une lueur de la première révélation, et comme un pressentiment de la douce et pure lumière que les doctrines du Christ ont répandue sur la terre, et qui nous a conduits à travers les obscurs sentiers de la vie, comme la colonne de feu conduisit les Israélites à travers le désert dans la terre promise.

Ce qu'il faudrait au culte de Brahma, dans sa dégénération actuelle, ce serait un réformateur qui, à l'exemple de Luther, serait assez puissant pour la ramener à sa pureté primitive. Ram-Mohun-Roy en fit l'essai, mais échoua, et personne n'y parviendra sans prendre la forme d'un nouvel Avatare : car, par les moyens de convic-

tion ordinaires, on ne saurait faire des prosélytes en Asie.

Après l'examen de la religion des Indous, il conviendrait sans doute de jeter un coup-d'œil sur les systèmes philosophiques qui lui appartiennent et en sont pour ainsi dire une partie intégrante, mais ils offrent trop d'étendue et trop d'harmonie pour que nous puissions nous imposer cette tâche; nous observerons seulement qu'ils appartiennent tous à la classe du panthéisme. Ils prétendent que Dieu et le monde, l'esprit et la matière, ne font qu'un; que Dieu est tout et que tout est Dieu.

Au nombre de ces systèmes, il en est un néanmoins qui mérite d'être cité, autant pour sa bizarrerie que pour le grand nombre de ses partisans : c'est le système des *Majas* ou des illusions. D'après ce système, il n'y a rien de réel dans le monde que *Bryhm*, le grand esprit : le ciel et la terre, la mer et le continent, les hommes et les animaux, ne sont que des Majas ou des fictions, des fantômes; ce que nous voyons, entendons et sentons, n'est qu'un rêve, une pensée dans le sommeil; la mort n'est qu'un réveil de cette léthargie, alors que l'âme retourne à sa haute origine.

Mais que serait donc la vie dans cet ordre de pensées? Rien que le rêve d'une ombre! Une telle

manière de voir le monde ne serait-elle pas le produit d'une piété mystique plutôt que celui d'une investigation philosophique; d'une piété qui s'attache avec tant d'ardeur à l'idée de la petitesse des choses créées et à la grandeur du Créateur, qu'elle a passé du langage comparatif au positif? Il est souvent difficile d'établir une juste distinction entre le scepticisme et le mysticisme.

Si le dogme de Brahma, outre les altérations que lui ont fait subir les divers systèmes de métaphysique, en a encore éprouvé de plus graves, celles de la fantaisie des poëtes, il faut convenir néanmoins que l'olympe qui en est résulté peut lutter avec celui des Grecs, tant pour la richesse que pour l'éclat de ses couleurs. Nous en citerons un exemple.

Le dieu de l'amour se nomme *Kama* dans la mythologie des Indous; cette mythologie raconte qu'il était fils de *Makia* (la séduction), marié à *Retty* (l'affection), et ami de *Vassant* (le printemps). Il est représenté comme un jeune homme très beau, mais fripon, qui, muni d'une couronne de fleurs et entouré de nymphes, s'envole au clair de lune, enfourché sur un perroquet babillard. Une telle image n'est-elle pas aussi poétique et aussi frappante de vérité que celle des Grecs? Il faut convenir néanmoins que ni l'une ni l'autre ne représente l'amour pur, faisant abnégation de

lui-même, et ne vivant que dans son essence; l'amour qui sacrifie tout et ne demande rien à l'objet qui l'anime. Mais comment pourrait-on s'attendre qu'un tel amour, si rare même dans nos froides contrées, ait des autels sous le climat brûlant de l'Inde, où la bayadère est érigée en prêtresse?... Non, l'amour platonique n'est pas fait pour ce pays.

D'après les assertions de sir William Jones, l'olympe des Grecs serait le fils de celui des Indous, et il est certain qu'il existe dans celui-ci des dieux qui ont beaucoup de ressemblance avec Mars, Apollon et Hercule, en ce qu'ils ont les attributs de la guerre, des arts et de la force; mais les deux peuples n'ont-ils pas pu employer des métaphores à peu près identiques et personnifier des attributs de la même manière, sans que pour cela ils se soient emprunté leurs fictions? La différence qui existe entre les deux olympes est par trop grande pour qu'on puisse leur attribuer une origine commune.

Sir William Jones prétend que *Krischna* est le même qu'Apollon; mais, excepté que tous les deux sont représentés comme jeunes et beaux, on ne voit pas la moindre ressemblance entre eux. Krischna était fils de prince, conquérant, avatare, ainsi un symbole de la grandeur, de la guerre et de la divinité; tandis qu'Apollon est le symbole

des beaux-arts, de l'harmonie et de la lumière, qui n'ont guère d'analogie avec les attributs précédents. L'imagination riche et orientale de sir Jones l'a souvent entraîné à des conclusions hasardées, et celles que nous venons de citer pourraient bien être de ce nombre.

Comme quelques unes des épopées des Indous appartiennent à leurs doctrines religieuses, nous devons, pour compléter cet aperçu, en dire aussi quelques mots. Toutefois, comme elles font également partie de la littérature indoue, nous devons d'abord jeter un coup d'œil sur celle-ci.

La littérature de l'Inde, que l'on n'a commencé à étudier en Europe que vers l'année 1780, lorsque William Jones et Collebrocke en eurent montré le chemin, n'a pas fait plus de progrès que la littérature grecque n'en avait fait au 16e siècle. Il n'est donc pas temps encore d'y appliquer la critique européenne, puisqu'on ne la connaît guère mieux elle-même que la langue dans laquelle elle est écrite. Cependant, quelque peu connue qu'elle soit, elle a déjà fait naître un schisme parmi les savants: les uns voulant tout attribuer à la sagesse de l'Orient; les autres persistant à regarder l'instruction hellénique comme le point de départ de la philosophie et de la poésie, et ne voulant pas laisser ébranler l'édifice littéraire élevé sur ce système.

Décider laquelle des deux prétentions est la mieux fondée, et affirmer si la littérature indoue est l'arbre généalogique d'où descend celle des Grecs, ou bien si celle-ci est la vraie souche originelle, est chose fort difficile : car les poëtes de l'Inde, méprisant les traditions historiques et chronologiques, vivent exclusivement dans la sphère éthérée de leur imagination; tandis que les Grecs ont du moins des dates et des faits qu'on ne saurait révoquer en doute. Ce que l'on pourrait dire de l'antiquité des deux littératures reposerait donc uniquement sur des conjectures, et non sur des faits ayant quelque authenticité historique.

Quant à ce qui concerne le mérite intrinsèque de la littérature des brahmines, on peut, malgré le petit nombre de livres sanscrits qui ont pénétré en Europe, affirmer avec certitude qu'elle nous révèle un grand peuple, dont la littérature embrasse toutes les branches des connaissances humaines, et que, sous ce rapport, elle mérite une place distinguée dans l'histoire du développement intellectuel de l'humanité.

La poésie domine tout chez les Indous; elle a même prêté ses formes et son charme aux sciences exactes, et jusqu'aux recherches les plus abstraites de la philosophie et de la métaphysique. Sans doute celles-ci ont perdu en clarté et en précision;

mais, en échange, le voile poético-mystique dans lequel elles se trouvent enveloppées leur prête un charme que la simplicité de la prose ne comporte pas, et ouvre ainsi à la force spéculative de la pensée un champ plus vaste que cette dernière (1).

Les poëmes sacrés des Indous, nommés *Puranas*, répondent à peu près aux légendes des catholiques ou à la théogonie des Grecs. Ils sont au nombre de dix-huit, et chantent Brahma, Wischnou, Schiva, Brahmanda, Lingua, Womana, Skanda, Agni, ou autres dieux et demi-dieux de l'Inde. Chaque Purana contient cinq parties : la création, la destruction, le renouvellement du mõnde, les avatares, enfin la généalogie et l'histoire des dieux et demi-dieux auxquels ils sont spécialement dédiés. Les dix-huit chants contiennent ensemble 400 mille sentences. Une partie a été traduite en anglais par Wilson, et une autre par Mackenzie. Les Hupapuranas sont considérés comme moins sacrés que les Puranas ; il y en a de même dix-huit.

Ensuite vient la poésie épique, dont deux pro-

---

(1) C'est ainsi, du moins, que Frédéric Schlégel en a jugé, et c'est aussi la raison pour laquelle il a donné ses traductions du sanscrit en vers, et même en vers de la même nature que l'original.

ductions portent le caractère sacré : ce sont *Ramayana* et *Mahab-harata*. La première de ces épopées, qui est attribuée au poëte Valmiki, chante les exploits du guerrier *Rama* contre le tyran Ravannah, qui était roi de Lonkas et avait entamé une lutte contre le dieu Indra. *Rama*, quoique fils d'un roi nommé Ayodhya, était regardé comme une incarnation du dieu Wischnou, qui était descendu sur la terre pour punir le tyran et ses acolytes. Ceux-ci ont quelque analogie avec les Titans des Grecs et avec les anges déchus du christianisme.

Dans l'introduction de ce poëme, Brahma prononce lui-même ces paroles prophétiques : « Aussi long-temps que les montagnes seront debout et que les fleuves couleront, Ramayana vivra parmi les hommes » ; prédiction qui s'est en effet réalisée depuis plus de trois mille ans. L'autre poëme épique, *Mahab-harata*, chante les exploits de Krischna contre les parties méridionales de l'Inde, et la conquête de l'ile de Ceylan. Il parle aussi de Humanam, être moitié dieu, moitié singe, ainsi que de son armée, composée de la même espèce de créatures.

Krischna est la dernière des incarnations de Wischnou et la plus célébrée ; il a partout des temples dans l'Inde, et il est surtout vénéré par le beau sexe : car Krischna était un Apollon pour la

beauté, un don Juan pour les aventures, et un Alexandre pour les exploits guerriers.

On ne trouve pas dans les anciennes poésies de l'Inde cette ardente imagination et cette hardiesse d'images que l'on attribue ou que l'on reproche même aux poëtes arabes et persans. En général la poésie des Indous a beaucoup, dans les expressions et dans les formes, de la noble simplicité des chants d'Homère.

Lorsque *Mahab-harata* fut écrit, le fanatisme du culte brahmine ne s'était pas encore étendu jusque dans la vie de famille : on n'y trouve aucun de ces sacrifices ou suicides que l'usage a imposés dès lors aux veuves et aux pèlerins; on n'y retrouve pas non plus le despotisme que les hommes exercent aujourd'hui envers les femmes (et qui a sans doute été importé par les invasions musulmanes). Le poëte expose, dans son plus beau jour, le noble caractère et le dévoûment plein de sentiment de l'épouse, et prouve que nous avons en Europe une bien fausse idée de l'état des femmes dans l'Asie, principalement à des époques plus reculées. En général, nous en jugeons par les mœurs des Turcs et des Persans, qui sont plus voisins de nous; mais ces mœurs sont bien différentes dans l'intérieur de l'Asie, et l'étaient davantage encore il y a quelques siècles. Alors il existait dans l'Orient une religion à vues élevées, une morale pure.

Il en est advenu de cette partie du monde comme des autres; elle a eu son âge d'or, sa décadence et sa chute; elle aura bien un jour sa résurrection. Juger l'Orient après sa décadence serait aussi injuste que de prétendre juger le peuple romain du temps de la république d'après ce qu'il est aujourd'hui sous la domination des papes.

Dans les lois de Menou (titre 3, art. 55), on lit ce qui suit : « Les femmes doivent être estimées et honorées par leurs pères, leurs frères, leurs maris et leurs beaux-frères, autant que ceux-ci désireront d'être heureux eux-mêmes. Les dieux se réjouissent là où les femmes sont honorées; là où cela ne se pratique pas, les sacrifices sont inutiles; là où l'on maltraite les femmes, la famille se perd; là où le contraire arrive, elle prospère toujours. »

Dans le *Mahab-harata*, le roi Duschmanta exprime ces belles paroles : « La femme est l'honneur de la famille, elle qui lui donne ses enfants; la femme est l'esprit vital de l'homme, elle qui lui reste toujours fidèle; la femme est la moitié de l'homme, la meilleure amie, la source de tout bonheur; la femme avec sa parole aimable est la compagne dans la solitude, la mère des opprimés, le repos dans le voyage à travers le désert de la vie. »

Des idées aussi élevées du mariage et des de-

voirs réciproques des époux devaient nécessairement exclure la polygamie : aussi les Indous n'épousent-ils ordinairement qu'une femme, bien que la loi de Ménou en autorise quatre. Plusieurs passages de ces lois font supposer néanmoins que dans les plus anciens et les plus sacrés règlements la monogamie était formellement prescrite. La crainte de mourir sans postérité a été sans doute la cause de l'introduction de la polygamie : car, d'après les prédications des brahmines, c'est un des plus grands malheurs que celui de se séparer de ce monde sans y laisser un successeur, qui, par ses vertus et ses actions pieuses, puisse gagner pour ses parents *Nivani* ou la félicité éternelle. Dans le Ramayana, on promet le paradis à ceux qui n'épousent qu'une femme, et la mythologie des Indous ne donne jamais qu'une épouse à ses dieux.

Quant à ce qui concerne la littérature dramatique, elle n'a été connue en Europe que par la traduction que sir William Jones a faite de l'un de ses chefs-d'œuvre, *Sacontala ;* et ensuite par les six drames que Wilson traduisit et fit imprimer à Calcutta en 1827. Ces drames ont un mérite réel, tant par le charme du style que par la vérité des tableaux de mœurs. Le nom de l'auteur de *Sacontala*, et en même temps de l'un des drames, est Kalida, l'un des neuf joyaux de la cour du roi

Vicramiditya, contemporain de l'empereur Auguste.

Les Mille et une nuits, qui ont eu tant de succès en Europe, proviennent aussi d'originaux indous écrits en langue sanscrite, et traduits ensuite en arabe et en persan; on les nomme en sanscrit *Vrihatkat'ha*.

CHAPITRE 3.

SUR LE BOUDDHISME ET LE JAINAISME.

Quoique nous ayons déjà beaucoup occupé nos lecteurs de la religion des Indous et des systèmes métaphysiques et mythologiques qui en dépendent, nous devons cependant, avant de quitter cet important sujet, jeter un regard sur la religion descendant du culte de Brahma, qui a envahi une grande partie du globe, et forme la croyance d'une grande portion du genre humain : nous voulons parler du culte de *Bouddha* (1), qui, sous différentes dénominations, est pratiqué par tous les peuples situés dans la partie orientale de l'Asie.

Cette religion porte en Chine, en Cochinchine et à Corée, le nom de *Doctrine de Fô :* dans le royaume de Siam, Ava, Pegu, Sumatra, Java et

(1) L'auteur estime qu'il existe 200 millions de chrétiens, 140 millions de mahométans, 200 millions de brahmistes, 380 millions de bouddistes, 3 millions de juifs et 77 millions de sectes sauvages.

Malacca, on la nomme *Doctrine de Godama;* enfin dans le Thibet (1), la Mongolie et la Tartarie, elle est appelée culte de *Dalay-lama;* dans la partie de l'Indostan au nord-est du Gange, le Nepaul, elle est aussi la religion dominante.

En additionnant la population de ces diverses contrées, on trouve que le nombre des disciples de Bouddha ne s'élève pas à moins de 380 millions; si l'on ajoute à ce nombre celui de 200 millions qui professent la doctrine de Brahma, dont le bouddhisme n'est qu'une ramification, on trouvera que plus de la moitié de l'espèce humaine pratique ces croyances. Cette étonnante proportion pourrait justifier en partie ce que dit Burke dans son célèbre ouvrage sur le *gouvernement de Dieu*, où il affirme « qu'après la religion révélée, il n'en est aucune qui ait contribué autant que le culte de Brahma à conduire l'humanité vers un but plus élevé, en lui enseignant l'immortalité de l'âme, et l'existence d'un créateur unique et tout-puissant. »

---

(1) Un écrivain chinois, dont le nom ressemble fort à un de ces caractères hiéroglyphiques qui se trouvent sur les caisses de thé, dit dans un ouvrage sur le Thibet, traduit en russe par l'archimandrite Hyacinthe Bitschourin, que le culte de Fô s'est répandu dans tout le Thibet, et qu'on y prie Bouddha. Ses quatre grands temples sont à Botala, à H'lassa, capitale du Thibet, à Sera et à Djachici.

La religion des bouddhistes n'a pas été fondée par un seul, mais par plusieurs prophètes, qui ont paru dans des contrées fort éloignées les unes des autres, comme l'Inde, Siam, la Chine, le Thibet et la Perse, où ils ont vécu à des époques si différentes, que plus de mille ans séparent les premiers de ces fondateurs d'avec les derniers qui ont paru sur la scène. Il est remarquable que tous aient été désignés sous le nom de Bouddha, qui signifie un saint homme, ou un prophète divin.

Les divers fondateurs du bouddhisme, quoique fort divisés dans leurs opinions, se sont néanmoins tous accordés à prendre la doctrine de Brahma pour base de la leur; mais ils ont plus ou moins cherché à la débarrasser des annexes qui l'ont peu à peu dénaturée, et qui en ont fait un polythéisme défiguré, au lieu d'un monothéisme sublime. Tous les Bouddhas se sont également accordés à supprimer la division en castes, et à prêcher l'égalité des hommes devant Dieu, à l'exemple du Christ; on peut les considérer d'ailleurs comme de vrais réformateurs, en tout semblables à Luther.

La religion des bouddhistes diffère aussi de celle de Brahma, en ce que le Dieu de la dernière anime et pénètre toute la nature de son action incessante; tandis que le dieu des premiers, sembla-

ble à ceux des disciples d'Épicure, se repose sans s'inquiéter des choses de ce monde, qui, après avoir reçu leur grande impulsion du Dieu suprême, continuent à marcher tranquillement sans qu'il se mêle d'en régler le cours. D'après leurs doctrines, Dieu ne juge pas les actions individuelles des hommes, et ne les punit pas plus qu'il ne les récompense : s'il fallait admettre de tels dogmes, ce serait la même chose que s'il n'existait point de Dieu. Ils pensent encore que le bien vient de la vertu comme le mal vient du vice, et que tous les deux portent avec le temps leur récompense ou leur châtiment. Toutefois, comme l'esprit humain doit nécessairement avoir un objet quelconque dans lequel il puisse placer sa confiance, et sur lequel il lui soit possible de fonder ses espérances, un être enfin auquel il puisse adresser ses vœux ou ses prières, ces prophètes enseignent qu'à cet effet il s'est présenté de loin en loin sur la terre des hommes d'une grande piété et d'une abnégation entière d'eux-mêmes. Ces élus, en raison de leurs rares vertus, ont obtenu après leur mort un état de sanctification et de béatitude éternelle; avantage qui, selon eux, ne consiste du reste qu'à vivre exempt de peines, de soucis et de souffrances. Ces hommes ainsi sanctifiés après leur mort font l'objet particulier de la vénération des bouddhistes ; ils ont d'ailleurs différents noms

selon les pays où ces doctrines ont pénétré.

De tous ces saints personnages ou Bouddhas, le plus intéressant pour l'auteur est *Sakia*, anachorète qui habitait l'Asie centrale à l'époque où Cyrus régnait sur la Perse (540 ans avant Jésus-Christ) : car, selon William Jones, ce Sakia Bouddha doit être le même que l'Oddin des Scandinaves ; cependant ce fut un des derniers venus sur la scène, il y en avait paru d'autres bien des siècles auparavant.

Le principal siége du bouddhisme doit avoir été de toute antiquité dans l'Indostan ; c'est ce qui est attesté par les temples granitaires d'Ellora et d'Ajunta, dont la plus grande partie était dédiée à Bouddha, et dont l'antiquité a été indiquée, au chapitre 1er, comme celle des plus anciennes traditions de l'Inde. La doctrine des bouddhistes sur l'abolition des castes fut certainement ce qui excita contre eux la haine des castes supérieures de l'Inde, de même que les idées d'égalité répandues chez les premiers chrétiens devinrent les causes des persécutions exercées contre eux sous le règne de Néron. (Les expressions de Tacite indiquent assez comment les Romains envisageaient les maximes politiques de la nouvelle secte.) Du reste, les bouddhistes reconnaissent la trinité divine et les Avatares, aussi bien que les disciples de

Brahma, en sorte qu'aucun schisme ne pouvait s'élever entre eux à ce sujet.

La guerre qui éclata dans l'Inde entre les bouddhistes et les castes supérieures se termina par l'expulsion des premiers hors du pays. Il en fut différemment dans les autres contrées de l'Asie, où les bouddhistes triomphèrent, et se répandirent à l'est et au nord-est en Chine, Corée, Cochinchine et Siam; à l'ouest, ils pénétrèrent dans l'Asie mineure et la Chaldée, où les Samanéens d'Aram adoptèrent plusieurs de leurs dogmes, ainsi que les Gnosticiens. Les chrétiens même suivirent en partie cet exemple : l'historien Jean Muller prétend en effet que Clément, l'un des disciples de l'apôtre Pierre, partageait leur manière de voir, et que Simon surnommé Magus était non seulement un chrétien gnosticien, mais encore un bouddhiste.

Quelques traces de ces dogmes sont parvenues jusque dans le Nord, et l'auteur pense qu'elles se retrouvent dans le mythe des Goths, bien que d'une manière imperceptible. Il cite à l'appui de cette idée 1° la consonnance des mots Bouddha et Oden, qui est surtout sensible dans la prononciation orientale; 2° la particularité que le quatrième jour de la semaine porte le nom de Bouddha chez les bouddhistes, comme il porte le nom

d'Oden chez les Scandinaves; 3° la ressemblance entre le serpent de Mitgardt et celui de Wischnou, qui tous deux entourent le globe (1).

La plus étonnante des concordances est cependant celle qui existe entre les portes de *Walhallas*, dont le nombre se montait à 540 d'après l'indication de l'Edda. En multipliant ce chiffre avec celui des *Einheriens* (2), qui pouvaient sortir au nombre de 800 à la fois par chacune de ces portes, à en juger par leur largeur, on trouve pour résultat 432 mille; or c'est le même indiqué par les doctrines de Brahma et par celles de Bouddha comme le nombre qui forme la période actuelle du monde (ou yougs), qui doit durer 432 mille ans. Ce terme de la période actuelle, comparé à ceux des trois périodes plus anciennes dont les livres brahmines font mention, et dont nous avons

---

(1) Les serpents jouent du reste un rôle dans presque toutes les religions du globe, même à Mexico, où l'idole Vitzli Putzli avait pour compagnon un serpent.

(2) Ce mot *Einherien* n'est pas à traduire. Dans la note qui suit, l'auteur en parle comme d'êtres armés...; on peut les comparer aussi à des griffons ou des sphinx. 540 portes existaient à Walhalla, 800 Einheriens pouvaient sortir de front quand ils devaient combattre le loup. Ici on parle du combat malheureux contre le loup de Fenris à la fin du monde, où Oden s'avance contre lui à la tête de 432 mille Einheriens armés en guerre.

parlé au chapitre précédent, indique que chacun des chiffres attribués aux diverses périodes est en rapport exact avec le nombre de 432 mille, car la troisième période en forme le double, la deuxième le triple, et la première le quadruple.

Cette concordance a porté plusieurs savants estimés à regarder le mythe des Goths comme descendant de celui de l'Inde : l'accord semble néanmoins trop minime et les discordances trop majeures pour pouvoir justifier cette supposition. Quelques traditions venues de loin, comme celle des Yougs des Indous, que l'auteur de l'Edda aurait peut-être recueillies, ont pu conduire à leur attribuer une origine commune; mais, pour prouver cette origine, il faudrait s'appuyer sur des données moins vagues et moins incertaines, et sur des analogies réelles dans la nature et l'essence même des dogmes, sans lesquelles aucune parenté ne saurait exister entre eux. Une telle similitude n'existe point entre le mythe des Goths et le culte de Brahma : le premier, de sa nature rude et sensuel, est l'expression d'un peuple encore dans son état primitif, voisin de la barbarie; l'autre, au contraire, porte le cachet d'un peuple déjà fort avancé dans la carrière de la civilisation. La fable des Goths célèbre dans ses héros la force et la valeur comme le triomphe de l'espèce humaine; les leçons de Brahma le cherchent dans

l'exercice de la réflexion, l'élévation de la pensée, l'examen et l'abnégation de soi-même. On ne trouve plus dans les mythes gothiques aucune de ces allégories, qui distinguent si éminemment les leçons de Brahma : ni l'unité de Dieu, ni une trinité divine, ni une incarnation, rien enfin de l'immortalité de l'âme.

Nous ne suivrons pas plus loin l'auteur dans cette digression, entièrement relative à la Suède et tout à fait étrangère à l'objet de cet ouvrage.

Ce qui a été brièvement exposé ci-dessus sur le bouddhisme est le résultat de nombreuses recherches faites dans les meilleurs auteurs qui ont écrit sur la nature et l'origine de ce culte, et qui, pour être parfois en désaccord, nous ont néanmoins amené à la conviction que produit le vraisemblable : en Orient, il n'y a rien d'incontestable.

Il existe une autre secte inhérente au culte de Brahma : c'est celle des *Jaïnas*. Ils ressemblent aux bouddhistes ; mais ils regardent Dieu comme si inconcevable dans son essence, qu'il ne peut être compris par l'esprit humain, et qu'il n'est donné qu'à un petit nombre d'élus de le concevoir. Ce nombre est si minime, qu'ils n'en comptent que vingt-quatre depuis la création du monde, auxquels ils ont donné le nom de *Tirchankars*. Leurs images ornent les temples, et y sont vénérées.

C'est particulièrement dans le Nord de l'Inde que se trouvent les *Jaïnas*, mais ils sont en petit nombre; leurs pagodes sont ordinairement plus grandes et plus riches que celles des brahmines, et eux-mêmes sont moins idolâtres et plus civilisés que les disciples orthodoxes du dogme.

Ce qui a été dit dans ce chapitre comme dans le précédent sur les diverses sectes du culte de Brahma peut servir de guide pour distinguer à laquelle de ces sectes appartient une statue de temple, un bas-relief, un tableau ou une médaille. Il sera brahminique si l'idole est représentée avec plusieurs bras, avec une figure bizarre, sous la forme moitié homme, moitié animal, une vache, un singe, un paon, un bident, ou l'ignoble signe du Lingam. Il sera bouddhistique s'il n'a que deux bras et une stature naturelle; si le temple a la forme d'une pyramide ou d'une demi-boule, et s'il renferme dans une même file dix images d'hommes, qui sont celles des dix *Avatares* ou incarnations de Wischnou, dont Bouddha était la dixième; tandis que les brahmines ne comptent que neuf de ces incarnations du dieu. Si au contraire le temple contient vingt-quatre de ces images dans un même rang, c'est la preuve qu'il appartient à la secte des Jaïnas, et représente leurs Tirchankars : du reste les temples de ces derniers ressemblent entièrement à ceux des bouddhistes.

CHAPITRE 4.

SUR LES RACES MAHOMÉTANES DE L'INDE, LES GUÈBRES, LES PARSES, ET LES CHRÉTIENS DE SYRIE.

Quoique le culte de Brahma avec ses subdivisions soit sans comparaison le plus généralement suivi dans l'Inde, on y trouve néanmoins plusieurs autres religions, dont les sectateurs forment encore une partie assez considérable de l'immense population de l'empire. La première place parmi celles-ci appartient aux races mahométanes, descendantes des anciens conquérants de l'Inde, les Mongols, les Afghans, les Perses, dont le nombre ne s'élève pas à moins de 15 millions d'âmes, en sorte que la jeune reine d'Angleterre compte plus de sujets musulmans sous son sceptre que le grand-seigneur n'en a conservé sous le sien depuis qu'il a perdu l'Égypte.

La conquête de l'Indostan par Tamerlan et la continuation de sa dynastie sur le trône de Delhi durant le cours de plusieurs siècles, de même que les irruptions des Afghans Doronéens

et Patanéens, qui étaient tous mahométans, ont été cause qu'un grand nombre de princes indiens sont encore aujourd'hui sectateurs de ce culte, tant ceux qui règnent par eux-mêmes que ceux qui sont pensionnés de l'Angleterre, laissant à la Compagnie le soin de gouverner leurs sujets. Ces princes descendent en effet des chefs qui avaient été préposés par le vainqueur et par ses successeurs au gouvernement des différentes provinces de l'empire mogol, ou proviennent de familles du pays qui ont embrassé la religion de Mahomet par intérêt ou par conviction. L'entourage de ces chefs professant le même culte qu'eux, il en résulte qu'une grande partie des notables de l'Indostan est composée de musulmans.

Pour donner une idée de ces proportions en même temps que de la colossale puissance des Anglais dans l'Inde, nous citerons ici les plus puissants de ces princes, qui sont : le Grand-Mogol, empereur de Delhi, le Nizam ou soubabdar du Décan, le roi d'Oude, les successeurs de Tippoo-Saeb à Mysore, les nababs du Bengale et d'Hydrabad ; quant aux autres, nous nous bornerons à les indiquer dans la note ci-après (1).

(1) Seize autres princes musulmans plus ou moins puissants sont soumis à la Compagnie, savoir : Nababs de Bhopal, Camboje, Surate, Furnokabad, Joomagour, Kurve-

Cette notice démontrera combien le culte de Mahomet doit avoir encore d'influence dans l'Indostan, où tant de princes puissants sont appuyés de 15 millions de coreligionnaires. La puissance anglaise pourrait donc avoir plus à craindre de ces descendants des anciens conquérants que de la population brahmanique, qui est en général moins guerrière; mais ce qui peut la rassurer un peu c'est que tous ces musulmans sont de la secte des *Sunnites*, tandis que leurs voisins, les Persans, appartiennent à celle des *Schiites*. Ces sectes se détestant plus entre elles que si elles professaient des religions entièrement différentes, il est peu probable qu'elles en viennent jamais à s'unir contre la domination anglaise.

---

jie, Mangool, Masulipatam et Banda; l'émir Khan de Malva, les princes de Guzarate, le nabab de Carnatic, les zemindars de Dussara, les begums de Sumro, les scheiks de Waée, etc., etc. Cependant le nombre des princes indous professant le culte de Brahma est bien plus considérable encore. Parmi ceux-ci il y en a neuf de la caste brahmine, dix qui sont de la caste des Ketrys; quinze princes mahrattes, entre lesquels figurent Scindiah et Holkar; cinquante-quatre princes rajepoutes, enfin quatre princes des Sicks. On doit y ajouter trois princes chrétiens d'Abyssinie, qui possèdent des principautés dans l'Inde.

Les mahométans sont, en général, un peuple plus moral que les disciples de Brahma, du moins tels que ceux-ci sont aujourd'hui avec leur religion dégénérée en idolâtrie. Les premiers partagent avec les chrétiens la croyance aux vérités de l'ancien Testament; ils admettent aussi la sainteté du nouveau et reconnaissent même le Christ comme un grand prophète. La grande faute de leur culte, sans parler des erreurs, c'est de trop rabaisser la femme. Sans doute cet abaissement est plutôt le résultat de la fâcheuse influence des mœurs orientales que du dogme, car il ordonne d'honorer la femme vertueuse; mais la polygamie détruit tout, c'est une source inépuisable de démoralisation, par la vie, privée de sentiments, que l'on mène dans les chaînes du harem; et, ce que l'on aurait peine à croire, c'est qu'elle est aussi une cause réelle de dépopulation, car le nombre des enfants est moindre chez ceux qui ont plusieurs femmes que chez ceux qui n'en ont qu'une.

A côté des Musulmans, les Guèbres ou Parses sont un des peuples les plus remarquables de l'Inde. Ils invoquent et prient le soleil comme l'image la plus noble de l'Être suprême, et entretiennent dans leurs temples le feu sacré comme symbole de l'astre divin. Zoroastre fut le fondateur de leur culte; le *Zend-Avesta* est, comme

nous l'avons déjà dit, leur livre sacré. Descendus, il y a près de mille ans, de l'Asie centrale dans l'Inde, ils se sont étendus surtout dans la partie occidentale de la péninsule, où la ville de Bombay seule en compte au delà de dix mille. Ils se distinguent de tous les autres habitants par leurs belles figures, leur aisance et leur industrie; ce sont eux qui, après les Anglais, font le plus de commerce dans l'Inde occidentale, et ils sont surtout d'excellents constructeurs de navires. Les Parses appartiennent tous à la classe moyenne et ne s'adonnent point à l'agriculture. Après eux viennent les chrétiens syriaques; leur culte se fonde sur les dogmes que l'apôtre Thomas doit avoir prêchés lui-même dans cette partie de l'Inde. Ils y avaient plus de mille temples au 16e siècle; mais ils furent poursuivis avec tant d'acharnement par les Portugais catholiques, qu'ils ont été en grande partie détruits (1). Ils ne sont plus aujourd'hui qu'en petit nombre et ne possèdent que 150 chapelles. La dignité de prêtre est héréditaire dans les familles auxquelles l'apôtre Thomas a confié lui-même cette sainte mission, ce qui atteste qu'ils se marient. Ils ne reconnaissent,

(1) Ces fanatiques toléraient les musulmans et les brahmines, mais poursuivaient à outrance leurs coréligionnaires chrétiens.

du reste, ni l'infaillibilité du pape, ni l'essence divine de la Vierge, ni la confession, ni les images, et se rapprochent ainsi beaucoup des dogmes de Luther; leur rite est néanmoins latin. On trouve enfin dans l'Inde britannique un certain nombre de Chinois, d'Abyssiniens, d'Arabes et de Juifs.

Dans l'Himalaya existe une race qui, quoique d'origine indoue et de croyance brahmane, diffère néanmoins beaucoup des autres sectateurs de ce culte, surtout dans ce singulier point, qu'au lieu d'autoriser la polygamie, elle autorise les femmes à avoir plusieurs maris. A cet effet, celles-ci choisissent de préférence leurs frères. Fraser donne, dans sa nouvelle description de l'Himalaya, d'intéressants détails sur cette singulière caste.

Indépendamment des nombreux peuples qui habitent ce vaste empire de l'Inde, la race indoue se divise en plusieurs branches, qui diffèrent autant entre elles pour le caractère, l'extérieur et les coutumes, que les divers peuples de l'Europe peuvent le faire. Dans ces races, on en trouve qui sont braves, guerrières et pleines de vivacité; d'autres, au contraire, qui sont molles, paresseuses et lâches. Parmi les premières, on compte principalement celles qui habitent le nord de la péninsule : le *Rajasthan* (que l'on nomme aussi

Rajepoutna, du nom de ses habitants, qui sont les Rajepoots); le *Punjab*, habité par les Sicks; *Malva*, *Oude* et *Rohilcound*, dont les habitants prétendent être tous des Ketrys d'origine.

Dans le Rajasthan, qui est presque aussi vaste que la France, on se croirait transporté au centre de l'Europe dans le moyen âge et au milieu du régime féodal. Au sommet de chaque montagne, on trouve des châteaux forts, avec des tourelles et des fossés, qui ne le cèdent en rien à ceux dont on voit de si belles ruines sur les bords du Rhin ou du Danube. Là vit le noble rajepoote entouré de ses vassaux, de même que les anciens seigneurs féodaux le faisaient jadis en Europe. On le voit également ceindre l'épée au jeune page et le proclamer chevalier; on le voit, monté sur un ardent palefroi, casque en tête, couvert de son bouclier et la lance à la main, se mettre en campagne pour combattre un voisin hostile, dont la haine héréditaire ne peut être étouffée que dans le sang. On voit enfin ses jeunes filles, montées sur leurs tentes arabiques, chasser courageusement le tigre, ou soigner avec délicatesse dans le castel de leur père le jeune guerrier blessé dans les combats.

Au sein d'une contrée très peu éloignée de celle-ci, dans le Punjab, domicile des Sicks à mœurs guerrières comme les Rajepootes, s'offre néan-

moins un spectacle tout différent. De même que chez les anciens Romains, chaque Sick est à la fois cultivateur et soldat, brave et laborieux, frugal et dur, franc et noble. Ces peuples suivent les doctrines prêchées dans le seizième siècle par un saint homme nommé *Baba-Naneck* : c'est un déisme pur, basé sur les préceptes de Brahma, mais repoussant ses idoles. Ses temples sont dédiés à l'*Être incompréhensible ;* le culte est célébré ordinairement la nuit, à la lueur des flambeaux. Leur ville sainte se nomme *Umritsir*. Parmi ces Sicks existe une secte si fanatique, qu'aucun chrétien ou musulman n'oserait se montrer chez elle sans exposer sa vie ; cependant leur haine se porte avec prédilection sur les derniers, et ils forment ainsi une bonne avant-garde ou barrière pour l'Inde contre les Afghans. Leur roi est Rundjet-Sing; il règne sur l'empire de Lahore : c'est un Napoléon au petit pied, qui a fondé lui-même son empire (1). Son pouvoir s'étend sur tout le Punjab, contrée un peu humide, mais très fertile, située entre l'Indus et les cinq grandes rivières qui se jettent dans son cours; il possède également la province de Peshawer et le riant pays de Cachemire. Son armée, organisée, com-

(1) On sait que ce prince est mort cette année, et que ses états menacent déjà ruine. (*Traducteur.*)

me on le sait, par le général Allard, Français d'origine, compte trente mille hommes, dont dix mille exercés à l'européenne par des officiers français et italiens.

Au sud-ouest du Rajasthan, sur les rives de la Nerbudda, nous trouvons un peuple en tout semblable aux Sicks; ce sont les Mahrattes. Ces sectateurs fanatiques du culte de Brahma avaient conquis la majeure partie de l'Indostan, et même Delhi, la capital du Mogol, au moment où la révolution française éclatait. On les a vus parfois, avec une masse de trente à quarante mille cavaliers, fondre avec la rapidité de l'éclair sur des contrées fort éloignées, ravageant tout sur leur passage, et aujourd'hui encore, bien que fortement contenus par la puissance anglaise, leur cavalerie n'en est pas moins redoutable.

Plus sauvages encore que les Marhattes sont les *Pindaris*, qui habitent à peu près la même contrée : l'auteur les qualifie de *bandes de voleurs*, mais ces bandes seraient de telle nature, qu'il y a quinze ans elles mirent jusqu'à trente mille cavaliers en campagne (1).

---

(1) Je ne sais trop pourquoi l'auteur les désigne comme une bande de voleurs, car il paraît que c'est une peuplade toute particulière, et non point une horde ramassée de toutes les parties de l'Inde. Plus d'un motif ont pu ex-

Comme contre-partie à ces peuples guerriers, nous trouvons dans l'est de la péninsule, dans le Bengale, les Circars et le Carnatic, un peuple débile, efféminé et pusillanime, qui cultive son riz, plante son indigo et attend la maturité de son sucre, sans s'inquiéter le moins du monde de savoir qui domine dans l'Inde.

Autant ces divers peuples offrent des contrastes entre eux, autant leurs villes, leurs temples, leurs demeures, diffèrent les uns des autres. *Delhi*, l'ancienne capital du Mogol, où le sang de Timour conserve une ombre de puissance, est entourée de ruines qui en grandeur et en étendue ne le cèdent en rien à celles de Rome, *la ville éternelle*. Non loin de Delhi on trouve la seconde capitale des Mogols, la superbe *Agra*, dont les palais de marbre disputeraient la palme aux plus beaux de l'Europe, tant pour la magnificence de l'architecture que pour la noblesse du style, principalement celui qui porte le nom de *Taj-Mal*.

Plus au sud de l'Indostan on trouve de nouveau *Sattarah*, l'ancienne capitale des rois mah-

---

citer ces peuples à se jeter sur les possessions anglaises sans mériter pour cela une épithète pour le moins singulière. Les peuples du Belouchistan seraient-ils donc, comme les Afghans, des bandes de voleurs, parce qu'ils sont pillards et barbares? (*Traducteur.*)

rattes; plus loin *Bejapoore*, nouvelle Palmyre avec ses quatorze cents mosquées tombant presque toutes en ruines, et parmi lesquelles celle de Burra-Gamboor possède un dôme plus grand que celui de Saint-Paul à Londres, et qui approche de fort près celui de Saint-Pierre à Rome; une autre nommée Rumna-Mushed, avec des voûtes gothiques semblables à celles de la cathédrale de Séville, mais incrustées d'or et de lapis-lazuli.

Si l'on veut au contraire voir l'Europe transplantée au centre de l'Asie, on peut se satisfaire à *Calcutta*. Les édifices et les quais le disputent à ceux de Saint-Pétersbourg en grandeur et en magnificence; les magasins et les équipages ne le cèdent point à ceux de Paris ou de Londres, et le genre de vie des habitants est entièrement celui des hautes classes de nos grandes villes européennes.

Toutefois la véritable capitale de l'Inde est l'antique cité de *Bénarès*, la ville sacrée des Indous, située sur les rives du Gange, avec ses immenses marches en marbre conduisant jusqu'au fleuve, avec les coupoles d'or de ses temples et son observatoire, dont l'origine remonte à trois mille ans. Plus de cent mille pèlerins arrivés des contrées les plus éloignées de l'Inde viennent ici faire leurs dévotions et laver leurs péchés dans les eaux du Gange. Le nombre de ses habitants est de

500 mille; les maisons, toutes construites en pierres taillées, sont hautes de cinq étages, et les rues tortueuses comme des labyrinthes. Ici on voit les bœufs sacrés de Brahma frapper de leurs cornes les pèlerins qui ne se rangent pas pour les éviter, et des milliers de singes voués à *Humanam* égratigner sans gêne les habitants; on entend enfin un nombre égal de paons voués à *Madava* faire retentir l'air de leur cri rauque et augmenter ainsi le tumulte bizarre qui règne de toutes parts. Mais, au milieu de ce burlesque spectacle, il est beau de voir dès le lever du soleil ces flots de peuple descendre solennellement et pleins de dévotion les marches de marbre, pour aller se plonger dans les eaux du Gange en élevant leur prière vers Brahma.

Tout est particulier, grandiose et romantique, dans ce pays, avec sa civilisation de cinquante siècles, depuis le chevalier bardé de fer du Rajasthan, jusqu'au brahmine qui adore ses idoles dans Jagernaut; depuis le Mahratte monté sur son cheval fougueux, jusqu'au nabab qui se traîne mollement sur son palanquin ou sur son éléphant; depuis l'amazone qui chasse audacieusement le tigre, jusqu'à la bayadère qui sacrifie voluptueusement dans le temple des idoles. De même la nature est prodigue de ses nuances dans ces déliceuses contrées, alternant entre son ciel de feu

et les déluges de la saison des pluies, entre ses riches productions des tropiques et ses immenses déserts de sables, entre les monts Himalaya, qui se perdent dans les nues, et les plaines immenses de Berar et d'Hydrabad (1). En comparaison de l'échelle gigantesque sur laquelle tout se mesure dans l'Inde, combien tout doit paraître mesquin et uniforme dans notre étroite Europe! bien plus encore dans la prosaïque Amérique, qui peut avoir un avenir et des chemins de fer, mais qui manquera toujours d'un passé et de grands souvenirs (2)!

---

(1) Il y a deux villes qui portent le nom de Hydrabad et de Hyderabad : la première près des bouches de l'Indus; l'autre, au contraire, au centre du Décan. On ne saurait éviter de les confondre souvent l'une avec l'autre, bien qu'écrites un peu différemment.

(2) Ceci est une déclamation tant soit peu poétique, car les proportions des bassins du Mississipi et des Amazones et les montagnes des Cordilières ne sont pas sur une échelle mesquine. Quant au passé, l'Inde a bien des monuments, mais peu de glorieux souvenirs; et celui de la guerre de l'indépendance d'Amérique est, selon moi, plus noble que celui de l'asservissement de cent millions d'Indous par une poignée d'Anglais. (*Traducteur*).

CHAPITRE 5.

SUR LA DIVISION DES PEUPLES DE L'INDE EN CASTES.

La pierre fondamentale de l'ordre social dans l'Inde est la division par castes; sa première origine se trouve dans les dogmes mêmes du culte de Brahma, car les livres saints, les Vedas, Schastras et Upanishaden, l'adoptent également comme un article de foi. Cela seul peut expliquer comment un fait aussi extraordinaire que celui d'une organisation sociale tendant à détruire le sentiment d'égalité, si fortement enraciné dans le cœur humain, a pu subsister sans altération durant l'immense espace de cinquante siècles!

D'après les livres sacrés des Indous, Brahma créa quatre espèces d'hommes, dont chacune forma sa caste particulière. Il créa la première de sa tête : c'est celle des *Brahmines*, dont le but est de diriger et d'éclairer l'espèce humaine; il tira la seconde de son bras (*Khatry*) : c'est celle des *Ketrys*, qui doivent la défendre; il forma la troisième de son ventre (*Vaysias*), et la desti-

na à nourrir le genre humain; la quatrième, tirée de ses pieds (*Sudras*), fut créée pour obéir aux autres et pour les servir.

D'après ces lois divines, les brahmines se sont réservé l'interprétation des écritures saintes, et peuvent, en conséquence, exercer seuls le sacerdoce, dont les trois autres castes sont formellement exclues. Outre cela, ils sont médecins, parce que les maladies sont regardées comme des punitions du Ciel pour certaines fautes commises; ils sont, de plus, juges, parce que personne ne saurait mieux connaître les lois du pays que ceux qui lisent seuls les livres sacrés (ce qui est aussi dans les préceptes du Coran et a produit les oulemas). Outre ces fonctions, qui lui sont exclusivement réservées, l'individu de la caste brahmine peut aussi exercer les états permis aux deux castes suivantes : il peut porter les armes comme les *Ketrys*, et faire le commerce comme les *Vaysias*. De ces différentes vocations des brahmines dérivent les classes qui existent parmi eux. La plus élevée est celle qui explique les écritures saintes, c'est-à-dire celle des prêtres. Ses membres sont vénérés même par les rois, leurs biens sont francs de tout impôt, eux-mêmes sont exempts de toute punition corporelle, et tuer un brahmine serait le plus horrible des crimes.

Au milieu de tous ces avantages, les brahmi-

nes sont soumis à tant de devoirs pénibles, qu'à l'exception du célibat, il n'est aucun ordre monastique en Europe qui s'en impose de plus rudes. Il doit passer de nombreuses années dans la maison de son précepteur, jusqu'à ce qu'il soit profondément versé dans la connaissance des livres sacrés, étude aussi longue qu'aride; ensuite il faut qu'il se marie et soit lui-même père de famille. Sa vie journalière est soumise à des exercices minutieux et sévères; le grand nombre de prières, de macérations, d'ablutions, de sacrifices, auxquels il est tenu, emploient la presque-totalité de son temps. La crainte de se souiller par le moindre acte défendu l'oblige à une surveillance incessante de lui-même. Il ne doit pas se hasarder à manger avec un personnage des castes inférieures, fût-il même prince, ni à tuer un animal vivant, si ce n'est pour l'offrir en sacrifice sur les autels; clause qui lui a fait interdire aussi de manger aucune viande, excepté celle qui provient de ces sacrifices. Dans sa vieillesse, l'usage exige qu'il vive dans la solitude, la retraite et la contemplation, seul moyen de gagner le Nivani (absorption dans l'essence suprême). Ils observent entre eux une hiérarchie rigoureuse, et qui les expose à des peines sévères en cas d'infraction; cette mesure est, du reste, commandée par la multitude de desservants, dont le nombre est tel,

que, dans le temple seul de Jagernaut, il ne s'élève pas à moins de trois mille; en sorte que l'on ne saurait y maintenir l'ordre qu'à l'aide d'une forte discipline. Il est d'ailleurs remarquable à quel point cette caste des Brahmines se distingue, dans toute l'étendue de l'Inde, des castes inférieures par une figure plus noble, un teint plus blanc et plus vif, une taille plus élevée et plus élégante (1); ils ont la même supériorité sur les Mahrattes, Tamules et Telingas, habitants plus anciens et plus colorés de la péninsule.

La seconde caste, celle des *Ketrys* ou guerriers, a subi de grandes variations par les invasions successives auxquelles le pays a été exposé. Dans de telles circonstances, cette caste ne pouvait naturellement pas conserver sa forme et son organisation, car c'était sur elle que l'orage éclatait avant tout : aussi a-t-elle en quelque sorte cessé d'exister comme caste, et forme plutôt une peuplade séparée qui, outre l'état militaire, exerce aussi dans son propre sein le commerce, l'industrie et

(1) Malgré ces avantages naturels, il est inconcevable que la supériorité de cette caste ait résisté à l'action du temps durant cinquante siècles, tandis que l'égalité des blancs et des noirs a été tant proclamée en Europe.

(*Trad.*)

l'agriculture. Tous les Rajepoutes, c'est-à-dire tous les habitants du Rajasthan, se regardent comme appartenant à la caste des Ketrys, de même que ceux de Malva, Boundelcound, Punjab et Merva; semblables en cela aux habitants de certaines provinces d'Espagne, dont chaque individu se croit bien réellement noble.

La loi permet aux Ketrys d'entendre les Vedas et les saintes écritures, mais non de les lire eux-mêmes, et encore moins de les expliquer. Ils doivent faire des aumônes, mais n'en recevoir aucune; ils doivent fuir la volupté des sens et vivre simplement, comme il convient à un homme de guerre. A peu d'exceptions près, tous les rois, princes et notables de l'Inde, appartiennent à cette caste, qui peut être, en conséquence, regardée comme la première, bien que les lois des Vedas la subordonnent à celle des Brahmines.

La troisième caste, celle des *Vaysias*, comprend, ainsi qu'on l'a déjà dit, les commerçants, artisans et agriculteurs; mais chacune de ces différentes classes forme en elle-même une branche distincte de la caste principale; puis elles se subdivisent encore dans leur sein en une multitude de portions qui ressemblent assez aux corporations existantes autrefois en France, et qui existent encore en Allemagne ainsi que dans plusieurs autres pays; elles ont même, surtout pour

les ouvriers, à peu près la même organisation que ces corporations européennes.

Dans le Bengale, où la division des castes est plus rigidement observée que dans le reste de l'Inde, ces subdivisions ne se mêlent jamais entre elles, pas même par le mariage, en sorte que chaque métier forme pour ainsi dire une caste séparée.

Les Brahmines, Ketrys et Vaysias, portent un ceinturon ou ceinture nommé *zenar*, et dont l'espèce diffère pour chaque caste. C'est pour cela que dans les lois de Ménou les individus qui en font partie sont nommés les *nouveaux-nés*, parce qu'on regarde comme une seconde naissance le moment où l'on ceint le zenar.

Les individus de la quatrième caste, les *Sudras*, n'appartiennent pas aux nouveaux-nés, parce qu'ils ne ceignent point la ceinture : on les nomme *nés une fois* (1). Un Sudra, dit Ménou, fait au mieux lorsqu'il peut servir un Brahmine, ensuite un Ketry, puis enfin, à défaut de ceux-ci, un Vaysia : s'il ne peut trouver aucun de ces services, alors il peut exercer un métier. *Celui qui sert fidèlement un Brahmine parviendra certaine-*

---

(1) Ne connaissant pas le terme indou, je ne puis trouver un mot français qui corresponde bien à *Einmalgebohrne*, employé dans le texte allemand. (*Trad.*)

ment, à l'époque de la migration de son âme, dans une caste supérieure ! !

La loi de Ménou permet aux trois premières castes de s'allier par le mariage, mais seulement en secondes noces; alors, l'homme d'une caste supérieure peut épouser une femme d'une caste suivante, tandis que la femme ne peut jamais épouser nn homme de caste inférieure à la sienne. Pour conserver sa caste, il faut que l'on soit issu de père et de mère égaux en naissance. Un fils de Brahmine ne peut pas être Brahmine si sa mère ne l'est pas également; étrange anomalie, condamnée par le bon sens plus encore que par nos mœurs européennes. Les Sudras ne peuvent se marier que dans leur caste; un mélange avec les Sudras produit une race souillée. La plus vile de ces races est celle des *Pahrias*, qui du reste ne forment pas aujourd'hui une caste, puisqu'ils sont rejetés en dehors de toutes les castes : on peut dire que c'est une race ou peuplade spéciale. Leur abaissement est poussé à un tel degré, que si l'ombre seule d'un Pahria venait à se refléter sur un Brahmine, celui-ci en serait souillé et obligé d'aller se jeter dans les eaux du Gange pour se purifier de cette insigne profanation.

Par le mélange des mariages, le nombre des castes s'est tellement multiplié, que l'on en compte actuellement jusqu'à quatre-vingt-quatre dans le

Bengale, dont chacune a un nom et exerce une industrie particulière.

Le plus grand malheur que puisse éprouver un Indou est celui de perdre sa caste, ce qui peut lui arriver aussi par un jugement. Les siens mêmes, dans ce cas, fuient sa présence; on le chasse de partout où il se montre. Le *ban* du moyen âge n'était rien en comparaison.

Mettre les castes de l'Inde en parallèle avec les diverses classes de la société européenne serait une chose absurde. La caste des prêtres est héréditaire, ce qui n'est pas le cas pour le clergé chrétien, qui, comme de raison, n'a rien de commun avec la naissance, mais sort des masses populaires, et ouvre ses rangs au pauvre comme au riche, au plebéien comme au patricien. L'égalité selon la naissance est une maxime posée par le Sauveur lui-même aussi bien que par les apôtres; mais, plus tard, de cette égalité ressort la hiérarchie, qui peut élever le fils du plus humble à la même dignité que le fils du plus haut, c'est-à-dire du prince. Toutefois, le point de départ est le même, et le chemin est ouvert à tous les mérites, tandis que chez les Indous la naissance seule ouvre le chemin pour parvenir à la tiare.

La caste des Brahmines offre moins d'analogie encore avec notre noblesse européenne : celle-ci est de sa nature chevaleresque et guerrière, tan-

dis que la caste brahmine est un corps enseignant de nature pacifique, auquel même il est défendu de verser du sang ; qui, dans sa jeunesse, est soumis aux plus rudes épreuves, dans son âge viril à l'abstinence la plus sévère, et dans sa vieillesse à la vie d'anachorète. Les priviléges des Brahmines ne se rapportent donc en quelque sorte qu'à un monde intellectuel, à une force spirituelle, et non à un monde matériel qui s'attache à la puissance et à la richesse, but principal de la noblesse européenne. On ne saurait donc les mettre en parallèle.

La caste des Ketrys ne peut pas davantage être comparée à la noblesse de nos contrées, puisque leur privilége sur les autres castes consiste quelquefois seulement dans la faculté de servir comme simples soldats, et de répandre leur sang pour le maître du pays, qui est aujourd'hui la Compagnie anglaise ; en effet, le Ketrys, comme les autres naturels, ne peut espérer que de remplir l'emploi de sous-officier (1). Ainsi, malgré leur haute origine, les Ketrys, issus du bras même de

(1) A la vérité, ils peuvent obtenir jusqu'au rang de capitaine dans les Cipayes; mais, dans ce grade même, ils sont subordonnés à des sous-lieutenants anglais, en sorte qu'on peut les assimiler à des sergents décorés plutôt qu'à des officiers.

Brahma, n'ont pas le moindre des avantages de la noblesse des autres pays.

Comme les deux castes supérieures de l'Inde, et bien moins encore les inférieures, n'ont aucune similitude, ni avec cette noblesse européenne, ni avec une véritable aristocratie, il en résulte que cet élément aristocratique manque totalement dans les institutions indoues. Cette circonstance explique assez pourquoi le despotisme des princes de l'Indostan est devenu si illimité, si cruel et si sanglant, et pourquoi le peuple, dénué de points d'appui et de réunion, a été ainsi foulé aux pieds, sans pouvoir opposer la moindre résistance pour défendre ses troupeaux et ses foyers contre les avides conquérants étrangers qui l'ont tenu durant des siècles entiers sous un joug affreux.

Chaque page de l'histoire du monde prouve que tous les états qui dans leur organisation négligèrent d'introduire l'élément aristocratique tombèrent bientôt sous le despotisme d'un seul, ou, ce qui est bien pire encore, sous le despotisme de la multitude, contre lequel les citoyens les plus honorables ne trouvent aucun recours. En parlant d'élément aristocratique, nous entendons néanmoins ce mot dans sa plus noble acception, c'est-à-dire l'aristocratie dont les rangs sont ouverts à tous les grands services et à tous les grands mérites, comme la pairie d'An-

gleterre et de France (1) ou même les sénats de Rome et de Venise.

L'histoire atteste également que tous les peuples qui ont fait de grandes choses, tout en conservant leur liberté, depuis les Romains jusqu'aux Anglais, ont toujours eu dans leur sein une aristocratie plus ou moins puissante par son influence : car l'élément gouvernemental qui peut marcher avec suite et persévérance vers son but est sans contredit l'élément aristocratique. La masse du peuple peut être égarée par son défaut de connaissances ou céder à des impulsions momentanées (2).

---

(1) Les divisions intestines et les passions désordonnées des partis ont beaucoup affaibli la pairie en France. Quelques choix pour le moins bizarres, mais imposés par l'esprit fatal de nivellement, et cet esprit de nivellement lui-même, ont diminué la considération d'un corps destiné par sa nature à être la sauvegarde des droits réciproques du trône et de la nation. C'est le pivot ferme et solide qui manque au balancier. Toutefois l'institution a survécu aux plus tristes orages; et il faut espérer que la pairie reprendra avec le temps la position qui lui appartient pour assurer une bonne direction au vaisseau de l'état, si long-temps agité.

(*Trad.*)

(2) L'auteur aurait pu ajouter que là même où le peuple est représenté par des notables, pris dans les classes moyennes pour un temps donné, ces chambres électives et passagères ont presque tous les inconvénients du peuple

Les rois peuvent être séduits par leurs alentours et entraînés par des passions; ils sont souvent inconstants dans leurs projets et toujours mortels. Un corps aristocratique au contraire est trop nombreux pour pouvoir être aussi facilement égaré, et ne l'est pas assez pour être entraîné par des impressions vives et momentanées. Il ressemble, en un mot, à un homme calme, fort et éclairé, qui jouirait en même tems du privilége d'être immortel.

L'auteur a consacré une longue note à justifier une opinion qui n'en a pas besoin : car c'est un fait reconnu par tous les hommes possédant la moindre notion en matière de législation politique, « que la multitude ou la majorité des masses ne saurait en général rien produire de bon en s'immisçant dant les affairés du gouvernement», et pour la

---

lui-même; elles auront le même défaut d'unité et de persévérance, les mêmes passions. Elles peuvent être utiles; mais, pour cela, il ne faut pas qu'elles prétendent gouverner. Du reste, l'auteur oublie dans ce paragraphe que Louis XIV et Pierre le Grand, Frédéric II et Catherine, firent d'aussi grandes choses qu'aucun gouvernement à contre-poids aristocratique. Nous pourrions ajouter à ces noms Gustave Adolphe et Napoléon. La monarchie pure a ses avantages, et celui de la grande impulsion que peut recevoir une nation de la forte volonté d'un seul homme n'en est pas le moindre. (*Trad.*)

prouver il cite le passage suivant de l'ouvrage de Tocqueville sur les États-Unis, extrait de l'article intitulé : *De la tyrannie des majorités :*

« Ce que je reproche le plus au gouvernement démocratique tel qu'on l'a organisé aux États-Unis ce n'est pas la faiblesse, comme beaucoup de gens le prétendent en Europe, c'est au contraire sa force irrésistible (1) ; et ce qui me répugne le plus en Amérique, ce n'est pas l'extrême liberté qui y règne, c'est le peu de garantie que l'on y trouve contre la tyrannie. Lorsqu'un homme ou un parti souffre d'une injustice aux États-Unis, à qui voulez-vous qu'il s'adresse? A l'opinion publique ? C'est elle qui forme la majorité et lui obéit aveuglément. Au pouvoir exécutif ? Il est nommé par

(1) Cet habile écrivain se trompe si, politiquement parlant, il ne reconnaît pas l'excessive faiblesse du gouvernement américain; les exemples du procès de Mac-Leod, les affaires des banques, ce qui se passe au sud contre les noirs et au nord contre les partisans de l'esclavage, en sont de grandes preuves. Ce n'est pas seulement le fédéralisme qui en est la cause, les formes républicaines démocratiques y sont pour beaucoup. Si les Etats-Unis étaient uns et indivisibles, et menés par un sénat aristocratique, ils feraient moins peut-être sous le rapport industriel; mais ils seraient formidables comme puissance politique, et les lois y seraient plus fortes que la populace. (*Trad.*)

la majorité et lui sert d'instrument passif. A la force publique ? Elle n'est autre chose que la majorité sous les armes. Au jury ? Le jury, c'est la majorité revêtue du droit de prononcer des arrêts. Les juges eux-mêmes, dans certains états, sont nommés par la majorité. Ainsi, quelque inique ou déraisonnable que soit la mesure qui vous frappe, il faut vous y soumettre sans appel. »

L'auteur observe que les assertions de Tocqueville se sont fortifiées en dernier lieu en partie par la nouvelle application de la loi barbare de Lynch (pouvoir le plus tyrannique l'on puisse imaginer et qui autorise la populace à arracher les yeux au premier individu qui lui déplaît), et en partie par la dernière crise financière, qui a été le résultat de la haine du parti démocratique pour toute espèce de supériorité, même pour celle de la richesse, qui suit de près la supériorité de la naissance ou des rangs.

Lorsqu'on voit l'aristocratie anglaise faire les plus grands sacrifices pour abolir l'esclavage à l'instant même où la démocratie américaine proclame la loi de Lynch contre ceux qui oseraient même prononcer le mot d'émancipation des noirs, on peut juger de quel côté des deux penche la balance de la valeur morale (1).

---

(1) Loin de nous la pensée de contester tout sentiment

Tout ce que la démocratie pure amène de fléaux dans un grand état se résume encore mieux par ce qui se passe en Espagne et ce qui s'est passé en Portugal. Ce qu'il y a de plus plaisant chez ces ultra-démocrates, qui ne veulent souffrir aucun

---

philanthropique à la nation et au gouvernement anglais; mais ce dont nous sommes bien convaincus, c'est que ni l'un ni l'autre ne sacrifieraient le moindre de leurs intérêts à ce sentiment. Après ce qui se passe pour l'empoisonnement systématique du peuple chinois, on ne saurait attribuer l'abolition de la traite des noirs qu'à l'esprit profondément spéculateur de l'Angleterre. Nous admettons que l'humanité puisse faire prononcer une loi pour abolir la traite chez soi; mais qu'elle aille jusqu'à armer des vaisseaux de guerre pour l'empêcher chez les autres, ce n'est évidemment que dans un intérêt tout anglais, celui de s'arroger le droit de visite et celui de faire tomber peu à peu la culture du sucre dans les Antilles pour la transporter dans le Bengale, où elle réussit fort bien. Et, au moment où nous mettons cet ouvrage sous presse, nous lisons dans le *Journal des débats* du 10 novembre « que la culture du sucre a fait de si rapides progrès, que l'exportation de cette denrée de l'Inde en Angleterre, qui était à peine de quelques milliers de quintaux en 1830, monte déjà cette année à l'énorme chiffre de quatre-vingt-dix mille tonnes (180 millions de livres) ». Voilà le nœud de l'énigme de la grande tendresse pour les noirs!! Cependant, il faut l'avouer, le résultat philanthropique en est du moins honorable, car l'humanité a été en cela la puissante auxiliaire de la spéculation. (*Trad.*)

élément aristocratique dans l'organisation sociale, c'est qu'ils poursuivent un rêve, une chimère insaisissable, une *Fata Morgana* dans le désert, qu'on ne saurait jamais atteindre: car, quoi qu'ils puissent tenter, et quel que soit le nivellement qu'ils réussissent à introduire, il restera toujours une espèce d'aristocratie qui se jouera de leurs efforts, ne fût-ce qu'une aristocratie semblable à celle des pâtres de vaches dans les petits cantons suisses, qui haïssent et méprisent les pâtres de chèvres en se croyant bien supérieurs à eux. La lutte entre ces pâtres aristocratiques nommés *Hornmänner* et leurs adversaires les *Klaumänner*, a été récemment si acharnée, que la confédération a dû envoyer des troupes contre eux pour les ramener à l'ordre. D'après le rapport fait au gouvernement fédéral, ces Hornmänner dominent le canton comme une province conquise et jouent les tyrans sous le voile de toutes les formes démocratiques, car ils prescrivent à leur gré des assemblées générales, où ils prennent des arrêtés et formulent des lois, sans qu'aucun de leurs adversaires ose s'y montrer, sinon pour se taire. Le rapport conclut de là que la ruine du canton est inévitable si la diète fédérale n'intervient pour y rétablir l'ordre.

A ce tableau, l'auteur en ajoute un autre tracé par Sismondi, dont le libéralisme, loin d'être

suspect, est plutôt exagéré. Il dit dans ses études sur les constitutions des peuples libres : « Les cantons d'Uri, Schwitz et Unterwald, ont une constitution purement démocratique. On ne crut pas devoir introduire une force suspensive et conservatrice parmi des pâtres égaux en fortune et en instruction, et on leur laissa le suffrage universel (le rêve des radicaux anglais et français), en sorte que chaque individu né dans le canton eut sa voix dans les assemblées générales sans remplir aucune condition de cens ou autre. Mais quel fut le résultat de ces résolutions ultra-démocratiques ? Il fut si tyrannique et si rétrograde, que ces cantons sont les seuls pays en Europe, sans en excepter la Russie et la Turquie, où la torture soit en vigueur, les seuls qui vendent des recrues à l'étranger et qui maintiennent la servitude de la presse dans toute sa rigueur, avec la censure et la peine de mort (1) ! ! »

---

(1) La Suisse, quoi qu'on en dise, n'a jamais vendu des soldats à l'étranger; cette assertion est une de ces misérables déclamations trop communes de nos jours. Ne pouvant ouvrir une carrière à tous ses jeunes gens, la Suisse a autorisé la formation de régiments nationaux au service étranger, et c'était un grand bien pour le pays. Le recrutement étant volontaire, y va qui veut; personne n'est donc vendu. Du reste, l'auteur attribue à la démocratie des petits cantons une législation sur la presse qui est

Tels sont les résultats que la démocratie sans contre-poids ou dominant exclusivement produit dans les grandes républiques, comme les États-Unis, aussi bien que dans les petites, comme la Suisse. Les unes et les autres sont pires dans leurs excès que le despotisme le plus absolu, ou les aristocraties qui ne sont point contenues par le frein des lois. Le mélange seul des trois éléments peut produire la liberté bien entendue, et la conserver ensuite dans son intégrité. C'est ce qui est attesté par l'histoire du monde, et tous les esprits sages de la terre sont d'accord sur ce point. Cicéron dit, dans son excellent traité *de Republica :* « Des trois formes de gouvernement la meilleure est la monarchie, mais ce qui est encore meilleur que la monarchie, c'est un mélange et un équilibre entre les trois formes de l'organisation sociale. »

Pour en revenir à nos Hornmänner, ou pâtres de vaches, leur exemple récent confirme de la manière la plus péremptoire ce que l'histoire la plus ancienne nous a toujours enseigné, savoir : « *Qu'une égalité sociale complète est chose impossible, parce que toujours une certaine classe finira par s'élever*

---

surtout l'ouvrage du clergé, car les autres cantons où la démocratie domine également n'ont aucun des abus signalés ici.

au dessus des autres, et, fût-elle choisie parmi les plus purs éléments démocratiques elle sera toujours la plus dure et la plus tyrannique.

Une vérité aussi incontestable amène naturellement à demander quel sera le meilleur pour un peuple, d'une aristocratie de naissance, illustre par des souvenirs historiques, distinguée par son éducation et ses lumières et animée de sentiments patriotiques désintéressés, ou d'une aristocratie de pâtres de vaches.

Observation du traducteur.

Nous avons été entraîné, par l'auteur suédois, des bords du Gange dans la sphère nébuleuse des théories politiques; cependant nous croyons pouvoir nous dispenser de le suivre dans la comparaison qu'il fait de la caste des Vaysias avec les corporations d'ouvriers en Suède, parce que cette comparaison, d'un intérêt tout local, est entièrement étrangère au but de l'ouvrage.

Toutefois, avant de retourner avec lui dans l'Inde et de raconter les invasions auxquelles elle fut en proie, nous nous permettrons d'ajouter quelques observations aux pages intéressantes qui précèdent.

L'auteur se montre ici partisan de l'Angleterre autant en Europe que dans l'Indostan : car on

ne peut se dissimuler que ces pages n'aient pour but de faire valoir les avantages des institutions anglaises.

Nul gouvernement, en effet, n'a été jusqu'ici aussi bien pondéré que celui de ce pays; mais un des pivots les plus puissants de son équilibre vient d'être brisé par l'abolition de l'abus, fort criant sans doute, des *bourgs-pourris*. A la vérité la réforme électorale est restée dans de sages bornes; on a conservé à l'aristocratie une grande et nécessaire influence, fortifiée encore par celle du haut clergé anglican : cependant les rouages sont modifiés, et il faudra voir ce que le temps y amènera de froissements. Du reste, il faut en convenir, un équilibre parfait des pouvoirs est une espèce de pierre philosophale que les alchimistes politiques n'ont pas encore trouvée ; il faudrait, pour y réussir, se persuader avant tout que ce qui peut être parfait pour un peuple ne saurait convenir à un autre : les mœurs, les usages et surtout le caractère d'une nation, peuvent rendre détestable chez elle ce qui ferait la grandeur de ses voisins. La France n'a point été heureuse dans ses essais imitateurs; elle a cependant ouvert une arène assez vaste et assez commode aux fabricants d'institutions, car les deux assemblées nationales et la convention avaient fait table rase et bien déblayé le terrain ; il ne s'agis-

sait plus que de savoir construire..... Tout le monde s'est mis à l'œuvre : chambellans, sénateurs, avocats, philosophes, publicistes à utopies, puis par dessus tout Napoléon, Louis XVIII, et enfin les improvisateurs de 1830. Les uns ont voulu parodier les Etats-Unis, d'autres l'Angleterre, d'autres Rome et Sparte. Quel a été en définitive le résultat de tous ces efforts décousus et mal dirigés ? C'est que dix fois depuis vingt-cinq ans l'édifice a menacé ruine et a craqué de toutes parts ; c'est que le régime électoral a été trois fois mutilé, que la pairie a été absorbée, qu'une dynastie a été expulsée, que le pouvoir royal est tous les jours mis en question et placé entre l'anarchie ou des coups d'état ; que la guerre aux portefeuilles a succédé aux grandes guerres de Napoléon, et qu'avec *des ministres qui se succèdent tous les six mois, la France n'a plus de politique extérieure possible ;* et c'est cependant la politique extérieure qui fait le destin des empires, quoi qu'on en dise. Enfin les affaires des coteries ont partout dominé celles de l'état, l'intérêt individuel et l'intérêt de localité ont arrêté jusqu'aux chemins de fer, et il a fallu les mystifications du 15 juillet pour obtenir un commencement de système de défense, défectueux sans doute, mais qui vaut mieux que rien.

Cependant la France a des chambres, un roi,

un gouvernement calqué sur celui d'Angleterre; d'où vient donc cette différence de résultat? Elle vient de la différence d'éléments, c'est-à-dire des mœurs, du caractère et de l'esprit national, et avant tout *d'une société démoralisée sous le rapport politique par les fausses théories dont on l'a saturée;* elle vient enfin de la jalousie méticuleuse de petits esprits qui frémissent au seul nom de supériorité de rang.

Loin de nous la pensée d'attacher à des titres purement honorifiques une valeur qu'ils ne sauraient avoir; nous sommes au contraire fortement d'avis que les titres qui ne mènent à rien qu'à rester en dehors des affaires, ou à former une camarilla de favoris sans consistance et sans durée, font plus de mal à un corps social qu'ils ne peuvent lui produire de bien. Mais là où les titres seront accordés aux services rendus au pays dans tous les temps; là où ils mèneront à une chambre haute formant le second des pouvoirs en dignité et en considération; là où ils formeront le lien entre le trône et le pays, et entre le peuple et le trône; alors l'aristocratie ainsi réglée, ouvrant ses rangs à tous les mérites, sera le vrai palladium de la grandeur nationale. Une telle aristocratie n'aura certes aucune analogie avec les castes de l'Inde.

CHAPITRE 6.

DES DIVERSES INVASIONS DANS L'INDE.

Le tableau de ces différentes invasions forme à peu près toute l'histoire de l'Inde depuis huit siècles, pendant lesquels ce pays fut sans cesse la proie de dominateurs étrangers, et souvent livré à l'oppression la plus affreuse. Il ne partagea pas ainsi le sort heureux des contrées dont l'histoire est stérile et monotone, parce que leur destinée fut pacifique et paisible. Les annales de l'Indostan, au contraire, sont souillées de sang et abondent en calamités de toute espèce.

Retracer les détails de ces révolutions incessantes serait une tâche trop grande; il suffira donc d'en tracer une courte esquisse, plutôt dans le but de servir d'introduction à la puissance actuelle des Anglais, qu'avec la prétention d'offrir une œuvre historique.

Hérodote, le Nestor des historiens, raconte que, Cyrus ayant conquis la majeure partie de l'Asie, et son troisième successeur Darius-Hys-

taspes ayant tourné ses armes du côté de l'Inde, la partie septentrionale de ce pays, nommée aujourd'hui le Punjab (1), forma une des vingt-quatre provinces de l'empire persan; c'était environ 160 ans avant l'expédition d'Alexandre le Grand, qui l'entreprit sans doute pour faire rentrer cette province sous son autorité, parce qu'elle avait cessé de payer tribut.

Après cette époque (c'est-à-dire 300 ans avant Jésus-Christ), il paraît que l'Indostan eut le bonheur de se trouver durant treize siècles à l'abri des irruptions étrangères, et de jouir pendant ce long espace de temps de toutes les douceurs de la paix et de la sécurité. Toutefois la tempête effroyable qui devait sévir durant huit siècles entiers sur ce malheureux pays se formait lentement à l'horizon, et éclata enfin au dixième siècle après Jésus-Christ; ce furent les Turcomans, peuple jusques là inconnu, qui commencèrent alors à jouer un grand rôle dans cette partie du monde.

Ce peuple, fixé d'abord dans les monts Altaï, puis dans les déserts sablonneux entre l'Oxus et la mer Caspienne, ou il mène encore aujourd'hui une vie nomade des plus misérables, adonné au brigandage et au pillage, s'était emparé d'une

(1) C'est, du moins, l'opinion du major Rennel, qui a donné une des cartes de l'Inde les moins défectueuses.

partie de l'Afghanistan et y avait fondé un empire dont Ghuzni devint la capitale. Cette ville, qui existe encore non loin de l'Indus, donna son nom au nouvel état.

De temps à autre les Turcomans, qui ne sont autres que les Afghans de nos jours, réussirent à faire des incursions dans les plaines de l'Inde, où le plus heureux de leurs chefs, sultan Mahmoud, parvint à soumettre toute la partie septentrionale depuis Cachemir à Guzarate.

Environ deux siècles plus tard, un Mongol de basse origine, le fameux Gengis, qui s'était élevé par sa valeur et son habileté à la dignité de Khan de sa horde, commença à paraître comme un sanglant météore sur le théâtre de l'Asie.

Gengis-Khan avait déjà conquis une partie de la Chine jusqu'à Pékin, lorsqu'il s'avança, à la tête d'une immense armée entièrement composée de cavalerie mongole, contre la Bactriane et le Khorassan, tourna de là à l'ouest, pénétra en Europe jusqu'au cœur de la Russie et même de la Pologne, où il établit sa domination, puis retourna sur la mer Caspienne, où il mourut en 1227, laissant à ses trois fils son immense empire, qui s'étendait de Pékin à Cracovie, et de l'Indus jusqu'à l'Oder.

Un de ses fils fut le premier Mongol qui pénétra dans l'Indostan; mais son entreprise n'eut pas de

durée, et le sultan afghan demeura même sur le trône de Delhi. Une preuve de la puissance et des richesses que ce dernier possédait déjà, c'est que, d'après Fetitscha, le meilleur des historiens persans, le visir du sultan de Delhi reçut l'ambassade de Hoolakool, grand-père de Gengis, à la tête de cinquante mille cavaliers, deux mille éléphants, et trois mille chariots armés d'artifices ou sorte de fusées à la congrève. Comme autre preuve de cette puissance, on raconte que vingt-quatre rois et princes qui s'était soustraits par la fuite au glaive des Mongols résidaient à sa cour. (*Mill's history of India.*)

Les irruptions des Mongols continuèrent dès lors durant près de deux siècles, sans empêcher néanmoins les Turcomans, ou pour mieux dire la dynastie afghane, de conserver le trône de Delhi, qui se trouvait plus menacé par des révoltes intestines que par les invasions étrangères.

Un nouveau météore menaçant se montra vers cette époque sur l'horizon de l'Inde. Ce fut Timour-Khan, plus connu en Europe sous le nom de Tamerlan, fils d'un chef mongol qui commandait à dix mille cavaliers. Timour était né en 1358 à Samarkand, où régnait alors une horrible guerre civile. A l'aide de ces troubles, il parvint à établir sa toute-puissance sur ces con-

trées (1), et à fonder ensuite par ses conquêtes le plus formidable empire.

Après avoir subjugué la Tartarie, la Perse, la Mésopotamie, Tamerlan tourna en 1397 ses armes contre l'Indostan et eut le bonheur d'en soumettre une grande partie. Ce chef mongol, à l'exemple de César, a voulu aussi raconter ses exploits, et nous a laissé un ouvrage assez remarquable sous le titre d'Institutions politiques et militaires de Timour-Khan. (Ce livre, traduit du mongol en persan par Abutauleb, a été traduit en anglais par le major Davy et en français par l'académicien Langlès.) Un tel conquérant était bien en effet le seul capable d'expliquer ses actes ; nous citerons quelques unes de ses expressions, dont la simplicité élevée porte un caractère de grandeur que l'on ne retrouve guère que dans la Bible.

« Je commandai, dit Tamerlan, 1000 chameaux rapides, 1000 chevaux légers et 1000 fantassins d'élite pour se porter sur le chemin de l'Inde et me rapporter des nouvelles des princes. J'appris que Tonktumisch-Khan, battu par Auroos, me demandait du secours ; j'appris que les princes

(1) Le royaume dont Samarkand était le chef-lieu se composait alors du Khorassan, du Kaboul, de la Bactriane, de la Transoxiane et du Zagataï.

indiens étaient désunis entre eux, que Mahmoud à Delhi, Mulloo à Lahore et Sanriing à Moltaun, étaient ennemis les uns des autres. Alors la conquête me parut facile, bien qu'elle parût fort dangereuse à mes soldats. Je résolus de l'entreprendre et de m'emparer de l'empire de l'Inde. *Je l'ai fait.* J'appris ensuite que l'empereur de Rome (1) était tombé sur mes provinces de l'ouest, et que le peuple de Géorgie y avait aussi enlevé quelques unes de mes forteresses; alors je pensai que, si je poursuivais la guerre dans l'Indostan, Eraun pourrait s'insurger : je résolus donc de mettre mon empire de l'Inde en ordre et de marcher contre l'empereur de Rome, dont je conquis les provinces. »

Quelle distance n'y a-t-il pas de ce style grandiose, et comme tracé par un burin vigoureux, au bavardage vide et traînant des mémoires modernes !

Les instructions de Tamerlan à ses généraux de cavalerie peuvent encore aujourd'hui servir de

---

(1) Dans l'Asie centrale, on donne encore aujourd'hui au sultan de Constantinople le nom de *Calife de Rome.* Tamerlan parle donc ici probablement de Bajazet, qui avait sa capitale à Andrinople : car les derniers des Paléologues régnaient encore à Constantinople, bien qu'ils ne possédassent presque rien hors de ses murs.

modèle; elles ont été traduites du mongol en anglais.

Ce conquérant, qui s'était avancé avec la rapidité de l'éclair de Samarkand à Delhi en renversant la dynastie des Afghans, n'avait cependant rien fondé à sa place. Après lui l'Indostan se divisa en plusieurs états, entre lesquels éclata une guerre civile dont Fetitscha a donné les meilleures relations, et il en résulta un état d'anarchie qui dura jusqu'en 1525 : à cette époque Baber, sultan de Samarkand, descendant par son père de Timour et par sa mère de Gengis-Khan entreprit une invasion de l'Indostan, gagna la grande bataille dans les plaines de Paniput, où les destinées de l'empire se décidèrent plus d'une fois, et se proclama empereur de Delhi.

De ce sultan Baber descendirent les princes dits Grands-Mogols, qui sont en quelque sorte encore les possesseurs du trône et les vrais descendans de Tamerlan et de Gengiskhan. Cette ancienne dynastie, à côté d'une foule de tyrans, compte néanmoins quelques princes distingués : au nombre de ces derniers il faut placer Akbar, un des plus grands monarques qui aient régné sur l'Inde; son aïeul, Schah-Jehan, qui a laissé de superbes monuments, et son fils Aurengzeb, connu surtout en Europe par les relations de Bernier. Cet empereur mourut en 1707, et son empire

fut de nouveau déchiré par de sanglantes guerres intestines qui ouvrirent le chemin de l'Inde à un nouveau conquérant, Nadir-Schah, plus connu en Europe sous le nom de Thamas-Kouli-Khan. Ce Nadir, qui n'était lui-même que le fils d'un berger du Khorassan, commença son étonnante carrière par être voleur de grand chemin; il parvint néanmoins par un de ces bouleversements dont l'Orient offre tant d'exemples, à s'élever jusqu'à la dignité de schah de Perse; il pénétra en 1739, jusqu'à Delhi, pillant, massacrant et détruisant tout, n'épargnant pas même les enfants au berceau.

Après ces sanglants triomphes, Nadir-Schah rendit toutefois le trône au faible Mohamed XIV, fils d'Aurengzeb, et retourna aussitôt après à Ispahan avec le butin le plus immense qui ait jamais été cité par l'histoire. Parmi ces richesses on remarquait le fameux trône représentant la queue d'un paon, entièrement composée de diamants ou d'autres pierres précieuses. Ce trône est le même qui orne encore actuellement la salle d'audience du palais de Téhéran, et sur lequel le schah, entouré de ses grands officiers (y compris le bourreau, qui en fait aussi partie), manifeste ses volontés suprêmes, et par un certain signe qu'il donne à ce fonctionnaire fait tomber la tête qui lui déplaît ce jour là; véritable type du des-

potisme quand il a atteint son apogée, c'est-à-dire quand, à l'exemple du radicalisme, il a tout nivelé autour de lui.

La grande faiblesse dans laquelle l'empire mogol était tombé de nouveau à la suite de la sanglante irruption des Persans fut mise à profit par les Mahrattes, ancien peuple habitant le centre de l'Inde, entre autres Kandeïsch, Berar, Aurungabad, la Nerbudda. Ce peuple sauvage est en même temps guerrier, car il dit lui-même que le trône de ses princes est le dos d'un cheval, leur sceptre une épée, et leur empire celui qu'ils savent conquérir (1). Comme symbole de ses actions, lorsqu'une guerre éclate, le Mahratte coupe une poignée d'épis avec son sabre et éclabousse son cheval de sang.

Leur résistance contre les conquérants mongols fut si vive, qu'ils ne furent jamais subjugués par les empereurs de Delhi; toutefois leur puissance, qui s'intitulait la confédération mahratte, aurait fini par s'écrouler comme toutes celles des états fédératifs, si un de ces hommes privilégiés et fait pour fonder les empires ne s'était élevé

(1) Les Spartiates disaient que tous les pays où la pointe de leur lance pouvait atteindre leur appartenaient; les Anglais pourraient dire cela avec autant de raison de la proue de leurs vaisseaux.

parmi eux. Cet homme était Sewaji. Sa vie fut une suite non interrompue de ces aventures romanesques si communes en Orient : toutefois celles-ci eurent une fin sérieuse, car elles se terminèrent par la réunion de toute la puissance mahratte sur la tête de ce chef et par la fondation d'un état assez redoutable pour culbuter l'empire du Grand-Mogol et l'empereur de Delhi. Par suite de ces événements, cet état prit alors une forme assez semblable à celle de l'empire d'Allemagne aux 17e et 18e siècles, ayant à sa tête un Peishwa, espèce d'empereur, qui résidait à Poonah, grande et riche cité située non loin de Bombay et au pied du versant occidental des montagnes des Gauts.

Nous touchons maintenant à l'époque où les Anglais apparaissent sur la scène politique de l'Inde, qui fait le sujet de cet ouvrage. A la vérité ils avaient établi long-temps auparavant des comptoirs de commerce; mais comme conquérants ils n'apparaissent qu'en 1760, vingt ans après Thamas-Kouli-Khan. Leur premier entrepôt de commerce avait été établi à Surate dès 1611, le second à Madras en 1654, le troisième à Bombay en 1664 : ils n'eurent cependant aucune influence politique sur les affaires intérieures du pays, où les Portugais, puis les Hollandais, enfin les Français, avaient devancé les Anglais. Une circonstance extraordi-

naire vint néanmoins fonder la puissance des derniers : un médecin nommé Boughton, qui accompagna une mission envoyée par le comptoir de Surate à Agra, près de l'empereur mongol Shah Jehan, eut le bonheur de sauver la vie à une fille chérie de ce prince et reçut le droit de trafiquer dans tout l'empire mongol. Boughton vendit ce droit à la Compagnie, qui se hâta d'en profiter en établissant un nouveau comptoir sur les rives de l'Hoggly, un des bras du Gange dans le Bengale, où se trouve actuellement Calcutta.

Cette nouvelle factorerie du Bengale, ainsi que les anciennes de Surate, Bombay et Madras, étendirent dès lors de jour en jour leurs relations commerciales au centre de l'Inde, mais sans néanmoins songer à l'influence politique, qui appartenait plutôt aux Portugais à Goa, aux Hollandais à Negapatnam, et surtout aux Français de Pondichéry et de Chandernagor.

En 1756 s'éleva entre le nabab de Bengale et la factorerie anglaise une dissension dont les suites furent importantes.

Les Anglais avaient fortifié leur établissement de Calcutta en construisant le fort William, ce qui engagea le nabab à l'assaillir et à s'en emparer : la faible garnison fut jetée dans un noir souterrain, où elle périt par l'excessive chaleur et le défaut d'air.

Dès que l'avis en parvint à Madras, le conseil résolut d'envoyer le colonel Clive à la tête d'un millier de soldats anglais dans le Bengale pour y venger cet attentat. Clive reprit le petit fort et marcha aussitôt après à la rencontre d'une armée de 20 mille hommes que le nabab envoyait contre lui, la battit complétement, et obtint pour prix de la victoire le droit de trafiquer dans tout le pays et de fortifier ses comptoirs.

Une guerre civile survenue peu de temps après entre deux prétendants à la couronne du Bengale fournit à Clive l'occasion de s'allier à l'un d'eux, Meer-Jaffier, parce que l'autre, Souraja, était soutenu par les Français, qui avaient alors aussi un comptoir fortifié dans le Bengale à Chandernagor, un peu plus haut, sur le même fleuve Hoggly (1).

---

(1) L'auteur suédois, franchissant d'un saut l'espace qui sépare l'invasion des Persans de l'administration de lord Clive, rend compte des succès de cet habile gouverneur d'une manière qui n'est guère conforme aux documents historiques, et va même jusqu'à oublier la lutte opiniâtre qui s'engagea à cette époque dans l'Inde entre la France et l'Angleterre. Afin de réparer cette lacune nous croyons rendre service à nos lecteurs en consacrant un chapitre particulier pour rétablir les faits comme ils se sont passés, et en plaçant à la fin du volume un précis historique de cette lutte. [Voyez chapitre 19.] (*Trad.*)

Souraja avait une armée de 60 mille hommes avec 50 canons et plusieurs officiers français pour commander ses corps. Clive marcha à elle avec 900 Anglais, 2 mille cipoys et 10 pièces de canon, et la battit à plate couture près de Plassajee. La déroute fut complète; Souraja, abandonné des siens, prit la fuite et fut massacré par ses propres soldats. Le trône échut alors à Meer-Jaffier, le protégé de l'Angleterre.

De cette célèbre bataille de Plassajee date la prépondérance anglaise dans le Bengale, et Clive en fut le vrai fondateur. Son protégé, Meer-Jaffier, paya à la Compagnie, à titre de remboursement des frais de la guerre, 22 millions de roupies d'argent (60 millions de francs) et lui céda un territoire de vingt-quatre communes. Mais l'avantage politique excéda de beaucoup le profit pécuniaire que la Compagnie retira de cette victoire : car dès lors elle s'arrogea le droit d'établir le nabab du Bengale, droit que le Grand-Mogol seul avait exercé jusque là à titre de seigneur suzerain. Ce pays, formé en partie par le delta des bouches du Gange, et le plus fertile peut-être du globe, lui fut en quelque sorte acquis dès cette époque. Cette importante conquête fut l'ouvrage de 900 Anglais, mais ils étaient conduits par un Clive (1).

(1) Clive fut certes un grand homme; mais, comme

Les Hollandais, dont la jalousie fut portée au plus haut degré par ces succès des armes britanniques, firent quelque temps après une tentative contre Calcutta; le colonel Clive les repoussa. Deux entreprises furent également formées par le Mogol, après 1760, pour faire rentrer le Bengale sous sa domination; mais elles n'eurent pas plus de succès, quoique Clive fût alors parti pour l'Europe. La Compagnie anglaise se fit même céder Mazulipatam par le Nizam et trois districts importants par le nabab du Bengale.

Clive revint dans l'Inde en 1765, avec la dignité de gouverneur général du Bengale (1). Dans

---

nous le verrons plus loin, il ne fit qu'exécuter le plan que l'habile Dupleix avait conçu avant lui, savoir de s'assurer de la prépondérance dans l'Inde en se servant des ambitions des princes indous, et en les armant les uns contre les autres pour acquérir une puissance territoriale; plan dont Dupleix fut blâmé en France, et dont les biographes modernes ont encore eu le front de lui faire un crime. On verra du reste aussi, par le précis de la lutte que nous donnerons à la fin du volume, combien les faits diffèrent de l'aperçu qu'en trace l'auteur. (*Trad.*)

(1) L'Angleterre, bien différente de la France, sut toujours récompenser ses grands hommes. Tandis qu'elle conférait les plus hautes dignités à lord Clive, en France on jetait en prison Labourdonnaye, on laissait Dupleix dans la misère, et on livrait au bourreau le brave Lally-Tollendal, qui commit, il est vrai, des fautes, mais qui les

la position où les affaires se trouvaient, il sentit qu'il ne s'agissait pas de s'endormir au sein de la victoire et qu'en bornant son ambition à jouir des avantages obtenus, on s'exposerait à tout perdre. Il commença alors ses opérations politiques et militaires contre les princes voisins, et en employant tour à tour la force des armes ou les négociations, il sut amener en peu d'années les choses au point que l'empereur de Delhi abandonna pour jamais à la Compagnie toutes ses prétentions sur le Bengale, contre une rente perpétuelle de 330 mille livres sterling (8 millions de francs) assurée à ses successeurs. Le nabab Nudjib-Dowla, fils de Meer-Jaffier, lui vendit également tous ses droits pour une somme annuelle de 16 millions. Immédiatement après, Clive réussit également à déterminer le roi d'Oude à se reconnaître vassal de la Compagnie.

De cette manière, par un étrange mélange de force et d'adresse à profiter de la vénalité de ces princes, la Compagnie anglaise dans l'Inde fut changée en peu d'années de l'état d'un simple comptoir en une puissance de 30 millions d'habi-

---

racheta par un grand courage et un dévoûment digne d'un meilleur sort. Si on eût reconnu à Paris le mérite de Dupleix et de son système, et qu'on en eût confié l'exécution à un Bussy, l'Asie eût changé de face.

tants, avec un revenu de 25 millions de roupies, ou 75 millions de francs. Cette puissance s'accrut encore considérablement en 1775, époque à laquelle le roi d'Oude abandonna à la Compagnie la province de Benarès, l'une des plus peuplées et des plus riches de l'Indostan.

Pendant ces progrès gigantesques de la puissance britannique dans le nord de la péninsule, les succès politiques de la Compagnie n'étaient pas moins grands dans le sud, où elle obtint du soubab du Décan l'abandon des belles provinces de Gontoor et des Circars. A cette époque, la charge de gouverneur général était confiée à un homme d'état devenu célèbre, Warren-Hastings, lequel peut être regardé, après Clive, comme le principal fondateur de l'immense empire qui est aujourd'hui soumis au sceptre britannique en Asie.

Hastings y gouverna de 1772 à 1785, époque où il fut rappelé en Angleterre, pour y être mis en accusation. Son procès devint une des causes célèbres de l'Europe, grâce surtout au talent oratoire que Burke y déploya. Il dura sept années entières et eut du moins le grand avantage d'initier plus exactement le parlement dans les affaires de l'Inde et de son gouvernement. Plus heureux que Lally, Hastings fut déclaré innocent en 1795. L'accusation d'avoir écrasé les peuples

de l'Inde par ses actes despotiques fut démentie par les acclamations mêmes des indigènes, qui y répondirent par leurs bénédictions ; le reproche d'énormes exactions qui devaient s'élever à plusieurs millions tomba devant la médiocrité de sa fortune ; enfin l'accusation d'avoir méconnu ses devoirs comme administrateur fit place au titre de bienfaiteur du pays (1).

Dans cet intervalle il était apparu sur l'horizon de l'Inde un de ces hommes fortement trempés, qui, à force de sagesse et de persévérance, s'élèvent des rangs les plus subalternes de la société jusqu'au faîte de la puissance. Cet homme était Hyder-Ali : il avait été dans sa jeunesse conduc-

---

(1) D'après ce résultat, on doit s'étonner qu'un tel homme ait pu être sept ans sous jugement. Il est vrai qu'après le scandaleux et horrible procès de Lally, on ne peut s'étonner de rien en ce genre ; cependant il est difficile de comprendre qu'un homme accusé d'actes de barbarie et d'abus effrayants de son autorité soit proclamé le bienfaiteur du pays ! ! ! Sa conduite, qui souleva la population de Benarès en 1775, et ses ordres barbares envers la famille de son meilleur allié, le rajah Bulwantsing, sont de singuliers bienfaits, de même que la guerre d'extermination aux Rohillas et la spoliation des begums d'Oude. Si l'amour de la grandeur et de la puissance nationale justifie tout, on peut comprendre l'acquittement d'Hastings ; mais on ne saurait lui décerner des couronnes.

teur de chameaux, ensuite simple soldat, puis il finit par devenir souverain absolu du pays où il était né, après avoir détrôné et enfermé le souverain légitime et confiné même ses partisans dans des cages de fer. Hyder-Ali était du nombre de ces hommes d'état qui ne sont pas cruels sans raison, mais qui ne savent pas non plus ce qu'est la clémence quand elle peut leur nuire en quoi que ce soit. Il avait voué une haine mortelle à l'Angleterre et soutint plusieurs guerres contre la Compagnie. Secondé par la France, il s'empara même de Madras, la capitale des possessions anglaises dans le sud de la péninsule; mais il fut forcé de la restituer. Il mourut en 1782 au milieu d'une nouvelle expédition contre Madras, laissant une armée de 50 mille hommes en campagne et un trésor de 75 millions de francs à son fils Tippoo-Saeb.

Ce nouveau sultan de Mysore professait la même haine que son père pour les Anglais, et se prépara non seulement à continuer la guerre, mais à exécuter les vastes plans qu'Hyder-Ali avait formés pour chasser les Anglais de l'Indostan, de concert avec les Mahrattes et les Afghans. Dans ce temps, lord Cornwalis se trouvait gouverneur général du pays; il parvint, après plusieurs campagnes, à repousser Tippoo jusque dans Seringapatnam. Battu encore sous les murs de sa capitale, le sultan de My-

sore fut forcé de livrer ses fils pour otages, de payer 75 millions, et de céder aux Anglais une étendue de 12 mille lieues carrées le long de la côte de Malabar (1).

La paix ne dura cependant pas long-temps; les enfants de Tippoo lui ayant été rendus en 1798, il se prépara à la guerre en se mettant en relations avec le Peischwa de la confédération mahratte, et avec le Nizam, qui avait alors un corps de 12 mille hommes formés et disciplinés à l'européenne par des officiers français, outre une force irrégulière de 80 mille hommes. Indépendamment de cela, il se mit aussi en rapports avec les Français, qui venaient de conquérir l'Égypte, et qui, s'il faut en croire l'auteur, lui promirent un secours de 30 mille hommes, envoyés des îles de France et de Bourbon, bien qu'à cette époque on n'ignorât point que les Anglais pouvaient empêcher le moindre bâtiment de s'approcher de la côte de l'Inde.

Encouragé par les promesses fallacieuses du directoire, Tippoo-Saëb déclara de nouveau la guerre aux Anglais, non seulement par des entre-

(1) Le texte porte 24 mille meilen, sans autre désignation; et comme il compte tantôt en milles d'Allemagne de 15 au degré, tantôt en milles géographiques de 60 au degré, nous ne savons quelle valeur nous devons adopter.

prises contre leurs possessions, mais encore par des démonstrations plus que facétieuses de la part d'un despote de l'Orient, c'est-à-dire en plantant devant son palais le bonnet rouge des Jacobins, et en ajoutant le titre de citoyen français à celui de sultan de Mysore (1).

A cette époque, l'heureuse étoile de l'Angleterre avait porté au gouvernement de l'Inde un homme d'état remarquable, le marquis de Wellesley, frère aîné d'un homme plus célèbre encore, le duc de Wellington, avec qui il eut le bonheur de partager l'avantage, jusqu'à présent sans exemple dans l'histoire, de décider du sort des deux hémisphères, c'est-à-dire du sort des Indes par la chute de Tippoo et des Mahrattes, et de celui de l'Europe par la chute de la domination non moins oppressive de Napoléon (2).

---

(1) Nous verrons au chapitre 19 qu'à part cette pasquinade burlesque, Tippoo fut un homme habile et remarquable.

(2) L'auteur nous paraît tant soit peu exagéré dans son enthousiasme britannique. Quelque disposés que nous soyons à rendre la plus grande justice au génie militaire de lord Wellington, nous devons élever la voix contre l'assertion qui lui attribue la décision du sort de l'Europe. Ce fut à Moscou, et à Leipzig surtout, que le sort de l'Europe fut décidé bien plus qu'à Waterloo. En supposant même le contraire, nous sommes convaincu que Blucher

Le nouveau gouverneur, instruit des préparatifs hostiles de Tippoo, ne balança pas à le prévenir en tombant d'abord sur le nizam du Décan; il le força à dissoudre son corps organisé à l'européenne par Raymond, et à se joindre même aux Anglais avec le reste de ses forces. La seconde mesure fut d'envoyer sur-le-champ une armée de 20 mille hommes contre Mysore, sous les ordres des généraux Harris et Baird, et où le colonel Arthur Wellesley, aujourd'hui duc de Wellington, avait un commandement. Ce fut le dernier qui donna d'abord sur l'armée de Tippoo et la mit en fuite en la chargeant à la baïonnette. Le sultan se réfugia dans sa capitale, où il fut assiégé par le général Baird, et qui fut prise d'assaut le 4 mars 1799. Le carnage fut terrible, et Tippoo lui-même tomba bravement sur ses remparts, ses fils se rendirent prisonniers, et le trône de Mysore fut restitué, pour la forme, au dernier rejeton de la dynastie dépossédée par Hyder-Ali, jeune enfant

---

eut au moins une part égale à cette dernière victoire, si ce ne fut pas lui qui la décida réellement. Du reste, il nous paraît peu convenable de mettre en parallèle Napoléon et les Mahrattes. Enfin, nous ferons observer que l'Europe et l'Asie ne forment point deux hémisphères, mais ont toujours appartenu à la même moitié du globe qui composait l'ancien monde. (*Traduct.*)

de dix ans, qui ne fut plus que le préfet des débris de cet empire.

A la suite de cette victoire et des négociations avec les nababs de Carnatic et de Tanjore, qui en furent le résultat, la Compagnie acquit encore un territoire de 20 mille lieues carrées, renfermant les provinces de Coïmbactor, Canara, Wynaad, Tanjore, etc., etc., et l'année suivante (1800) un nouvel accroissement de 10 mille lieues carrées dans le royaume de Hyderabad, que le sultan de Mysore avait conquis, et qui échut encore à la Compagnie.

Tandis que cette guerre contre Tippoo était conduite avec tant de bonheur, les armées anglaises ne remportaient pas des avantages moins grands dans le nord de la presqu'île indienne, où le gouverneur Wellesley arrachait, partie par les armes, partie par des négociations, à l'empire chancelant du Mogol, les provinces de Bareilly, Meradabad, Rohilcund, Doab et Allahabad, qui, avec les conquêtes faites au sud, contenaient 40 mille lieues carrées et une population de 15 millions d'habitants.

Par ces progrès soutenus et par ses extensions incessantes, la Compagnie arriva enfin en contact immédiat avec les états de rivaux puissants, les Mahrattes. Dowlut-Sindiah, fils de Madaji, le plus illustre de leurs chefs, commandait alors une

armée irrégulière de 200 mille cavaliers, avec 30 mille hommes disciplinés à l'européenne par des officiers français et 100 pièces d'artillerie. A l'aide de ces forces Madaji-Sindiah avait conquis presque tout l'empire mogol de Schah-Allaum et tenait ce prince lui-même dans une étroite captivité. Delhi et Agra étaient tombées au pouvoir de Sindiah, qui devenait inquiétant pour les possessions du Bengale.

Lord Wellesley apprécia ce danger, et avec cette énergie de caractère qui distingue le véritable homme d'état il résolut de prendre l'initiative contre la puissante confédération mahratte, et assembla à cet effet une armée sous les ordres du général Lake, qui s'avança en juillet 1803 sur Delhi, où Dowlut-Sindiah avait réuni la sienne. A son arrivée, le général dépêcha un envoyé à Sindiah avec l'ordre de mettre sans délai le Grand-Mogol en liberté et de lui rendre son trône!! Ainsi parlaient les Romains sous César, Auguste ou Trajan, qui disposaient d'un seul mot des destinées des trônes (1).

---

(1) L'auteur admire beaucoup cette singulière sommation, et lui donne même le nom d'*ordre*. Que penserait-il d'un général européen qui disposerait ainsi du trône de Suède?

(*Traducteur.*)

Lake triompha dans deux batailles des efforts de Sindiah : la première fut livrée près de Coël dans le Doab, et la seconde sous les murs de Delhi. Dans la dernière, le gros de l'armée anglaise n'était point encore arrivé ; Lake n'avait avec lui que 4,500 hommes, moitié Européens, moitié Cipayes ; l'armée de Dowlut-Sindiah comptait encore 20 mille hommes en grande partie dressés à l'européenne : la position des Mahrattes était si forte, que toute attaque eût été téméraire ; le général anglais fit mine de se retirer et entraîna ainsi les ennemis à quitter leur poste avantageux pour le poursuivre ; mais Lake, faisant volte-face, les assaillit à son tour et les détruisit entièrement.

Delhi fut le fruit de la victoire ; le descendant de Timour, Schah-Allaum, délivré de sa prison, fut replacé pour la forme à la vérité sur le trône de ses ancêtres, car il ne lui resta qu'un vain titre avec des honneurs extérieurs et l'humiliante pension de 4 millions qui lui fut allouée annuellement pour son entretien : la puissance effective demeura à la Compagnie anglaise. Du reste l'auteur pense que ce triomphe fut encore un bonheur pour Schah-Allaum, qui, confiné dans un cachot, échangea les mauvais traitements des Mahrattes contre toutes les jouissances *du luxe et de la grandeur apparente ;* mais il permettra à ses

lecteurs de ne pas s'extasier avec lui sur ce genre de bonheur (1).

Dans une troisième bataille livrée le 1er novembre 1803, Lake triompha de nouveau des efforts de Dowlut-Sindiah (2), qui fut contraint à conclure une paix désastreuse, livrant à la Compagnie toutes les conquêtes qu'il avait faites, savoir : les provincee de Doab, Delhi, Agra, Hurrajana, Meerut, Etawah, Cuttak, Ballasère et Jagernaut, qui composent ensemble un territoire de 18 mille lieues carrées.

La puissance des Mahrattes, quoique fort ébranlée de ce choc, était cependant encore loin d'être détruite. Holkar, qui était, après Sindiah, le plus puissant des chefs de leur confédération, rassembla en 1804 une armée qui montait à 50 mille

---

(1) Le véritable maître à Delhi est un résident anglais, espèce d'ambassadeur ou plutôt de gouverneur. La politique anglaise a trouvé bon de conserver une ombre de la dignité impériale au successeur de Tamerlan, à cause de l'influence que le nom de son aïeul exerce encore sur les populations musulmanes de l'Inde. Tamerlan n'eût pas accepté un tel marché. (*Trad.*)

(2) Si les Mahrattes luttèrent avec ce reste d'énergie, on peut croire que, s'ils eussent agi en 1792 pour seconder Tippoo au lieu de le combattre, et que quelques Européens eussent dirigé leurs coups, la puissance anglaise eût été fort compromise à cette époque, et même en 1799. (*Idem.*)

hommes, dont 10 mille fantassins exercés à l'européenne, et fondit à sa tête sur les possessions britanniques dans l'espoir de reprendre les provinces perdues. Sir Arthur Wellesley (aujourd'hui lord Wellington) commandait dans ces provinces. Ses forces disponibles étaient de 5 mille hommes, dont 2 mille de troupes européennes, avec lesquelles il se porta au devant de Holkar, qu'il rencontra dans les plaines d'Assaye et sur lequel il remporta une victoire complète(1). Le reste des forces de Holkar, comptant environ 40 mille hommes, avait été également battu en novembre 1804 par les généraux Lake, Frazer et Ochterlony.

Ce chef mahratte se vit par là contraint à chercher un refuge dans la forteresse redoutable de Bhurtpore, qui soutint quatre assauts meurtriers, mais qui fut emportée au cinquième par le général Lake. Holkar lui-même parvint à s'échapper, mais son fils fut fait prisonnier, et les Mahrattes perdirent de nouveau plusieurs provinces, qui furent incorporées aux possessions anglaises.

Le marquis de Wellesley, sous la vigoureuse administration duquel ces victoires avaient été remportées, quitta le pays en 1805. Un officier de marine distingué servant sous lui (Basil Hall) a tracé dans son ouvrage sur l'Inde une

(1) Ce récit est plein d'erreurs. Voyez chap. 19.

esquisse flatteuse et qui caractérise bien cet homme d'état célèbre.

Lord Wellesley fut immédiatement après son retour nommé premier ministre en Angleterre, haute distinction dont il sut également se rendre digne et qu'il remplit avec une grande capacité.

Après les guerres susmentionnées avec les Mahrattes, l'Inde jouit de plusieurs années de paix, dont lord Minto, et lord Cornwalis, qui remplissait pour la seconde fois les fonctions de gouverneur, profitèrent pour organiser les conquêtes si heureusement faites et pour asseoir plus fortement la puissance anglaise dans l'Inde.

Cette paix fut néanmoins bientôt troublée, et cela par un des phénomènes qui appartiennent exclusivement à ce monde indien, où tout se présente sur une échelle gigantesque. Ce phénomène était une bande de voleurs qui ne comptait pas moins de 30 mille cavaliers, auxquels on donnait le nom de Pindaris. Ces bandits n'avaient pas de femmes ni de familles, mais se recrutaient, à l'exemple des mamelucks égyptiens, par des enfants enlevés ou dérobés, dont l'éducation consistait en quelques idées du mahométisme et dans l'exercice du vol. Ils dévastaient de la manière la plus barbare tous les lieux où ils passaient, et la pitié était un mot inconnu pour eux.

Cette bande, qui s'était formée dans les provin-

ces montagneuses de Malva et Bhopal, commença en 1817 à franchir les limites des possessions anglaises et à y répandre aussi la dévastation et la terreur. Par bonheur pour l'Inde, un homme distingué en tenait alors les rênes. Lord Moira, qui avait pris le commandement depuis 1813, marcha en personne contre ces bandes, et pour y prouver à quel point la puissance anglaise s'était accrue depuis l'époque où Clive ne commandait qu'à 2 ou 3 mille hommes, nous ferons observer en passant que cette armée de Moira comptait déjà 81 mille hommes d'infanterie, 33 mille de cavalerie et 300 bouches à feu de campagne. A la vérité, ces forces imposantes ne furent pas seulement employées contre les Pindaris, mais aussi contre les Mahrattes, car le Peischwa se disposait par de grands préparatifs à profiter de l'occasion pour fondre sur les possessions anglaises si les Pindaris obtenaient quelques succès (1).

Par l'habileté de ses opérations, lord Moira

(1) Les Anglais n'ont jamais manqué de trouver des prétextes pour assaillir les états qui se disposaient à se mettre en mesure contre eux. Ils entendent bien pouvoir conquérir un hémisphère entier sans que personne ait le droit de leur en demander compte; mais ils s'arrogent sans façon le droit de tomber sur celui même qui organise ses armées ou ses flottes. Ils firent au Peischwa ce qu'ils ont fait au Danemarck en 1807. (*Trad.*)

réussit à entourer les forces des Pindaris de telle manière, qu'après deux batailles, livrées en 1818 et 1819, elles furent entièrement anéanties. Le Peischwa, qui dans ces entrefaites s'était hasardé à se mettre en campagne avec une armée assez nombreuse, dut payer cette imprudence par le nouvel abandon de quelques provinces importantes, notamment celles situées sur la Nerbudda, en sorte que la Compagnie acquit un nouvel accroissement de territoire d'environ 14 mille lieues carrées.

Depuis cette guerre, les Anglais n'eurent d'autre lutte à soutenir dans la presqu'île qu'une querelle insignifiante avec un rajah de Bhurtpore, qui avait égorgé l'héritier légitime de ce pays. Lord Amherst, alors gouverneur général (1825), envoya contre lui une armée de 25 mille hommes, sous les ordres de lord Combermes, qui s'empara du pays ainsi que de sa redoutable forteresse (qui, comme nous l'avons déjà dit, avait été si bien défendue par Holkar), et replaça le prince sur son trône.

Toute la péninsule, depuis l'Himalaya et l'Indus jusqu'au cap Comorin et le détroit de Ceylan, fut enfin soumise au sceptre britannique, soit sous la forme de possession directe, soit par des princes tributaires, soit par des alliés tenus à fournir des contingents. Nous expliquerons plus loin

ceux que l'on comprend dans les dernières catégories.

Le temps était donc venu où les Anglais devaient chercher hors de l'Inde une proie pour leurs armes victorieuses. Les Birmans commencèrent en 1824 des hostilités contre les possessions de la Compagnie (1). Bien que ce peuple soit assez guerrier, puisqu'il était lui-même conquérant de la majeure partie de la presqu'île orientale formée par les royaumes de Siam, Ava, Pegu, il ne put toutefois empêcher une petite armée de 8 mille hommes, sous les ordres de sir Archibald Campbell, de pénétrer depuis Rangoon, à l'embouchure de l'Erouvaldi, jusqu'à 150 lieues dans l'intérieur du pays, très près de la ville d'Ava, capitale de l'empire birman, où elle imposa une paix fort onéreuse avec une cession d'une côte de 200 lieues située le long de la mer de Bengale et du district considérable de Tanasserin, au sud d'Ava. Le roi d'Ava paya en outre 50 millions pour indemniser la Compagnie!!!

---

(1) Il est pour le moins douteux que les Birmans aient pris l'initiative des hostilités contre une puissanc aussi redoutable pour eux; mais, dans le système de la Compagnie, il faut subir le joug qu'elle entend imposer ou être traité en ennemi. Ce système n'est pas nouveau pour elle; depuis 1756 elle n'en eut pas d'autre. (*Trad.*)

Dès lors, ni la mer du Bengale ni les chaînes de montagnes gigantesques de l'Himalaya ne purent poser des limites aux progrès de la puissance anglaise, qui planta ses bannières jusqu'au delà de ces montagnes en s'emparant de la province de Kanavar et de Hangarang, sur le plateau du Thibet (1), où elle confine désormais avec la Chine par ses provinces tributaires de Ladack.

A cette courte esquisse des diverses conquêtes de l'Indostan, au nombre desquelles celle qui en a été faite par les Anglais est certainement la plus

---

(1) Ce plateau, qui n'a pas moins de 350 lieues de tour, est situé à 15 mille pieds au dessus du niveau de la mer, ainsi plus haut que le sommet du Mont-Blanc, et se trouve néanmoins dégagé de neiges durant plusieurs mois de l'année, bien que l'on ait prétendu que les limites des neiges éternelles étaient à 10 mille pieds au dessus de ce niveau, même sous la ligne de l'équateur. Le plateau de Pamers est, dit-on, aussi élevé que le Thibet; il forme un steppe de 180 lieues de tour, au milieu duquel se trouve le grand lac de Surikool, d'où sortent l'Oxus et le Sir, qui tombent dans la mer d'Aral. Le Surikool n'est gelé que pendant six mois, ce qui détruit aussi l'opinion que les neiges ne fondent pas à la hauteur de 10 mille pieds au dessus du niveau de la mer. Un autre phénomène, c'est que la limite des neiges éternelles sur l'Himalaya est de quelques mille pieds plus bas au versant du sud qu'à celui du nord; ce qui est sans doute causé par la grande pureté de l'atmosphère de ce côté septentrional.

extraordinaire, l'auteur ajoute ici l'énumération des hommes qui y ont le plus contribué; comme ils ont été déjà nommés dans ce chapitre, nous croyons superflu de les répéter et de changer cet aperçu en biographie. Lord Aukland, qui est le gouverneur actuel de cet immense empire, a ajouté un nom illustre de plus à ce tableau par la soumission du Kaboul, et l'importante expédition contre la Chine, qui n'appartient pas encore à l'histoire. On lui conteste néanmoins déjà les avantages et l'opportunité de ces conquêtes hors de l'Inde. Les journaux du mois dernier contiennent une longue énumération des charges et des embarras que l'occupation du pays des Afghans occasionne au gouvernement de l'Inde, et que ceux de la guerre de la Chine ne feront probablement qu'accroître. Mais, dans le Céleste Empire, il y aura du moins de grandes compensations par les avantages commerciaux qui en résulteront.

Il est temps de dire quelque chose de l'origine et du sort actuel de la compagnie qui a produit de si étonnants résultats.

CHAPITRE 7.

DE L'ORIGINE, DES CHARTES ET DU SORT DE LA COMPAGNIE DES INDES.

Un tableau complet de l'origine de cette compagnie, des diverses transformations qu'elle a subies, des priviléges modifiés ou renouvelés qui lui ont été accordés, et des diverses révolutions qu'elle a éprouvées, exigerait à lui seul un ouvrage spécial excédant mes forces et mes lumières dans cette partie. Je me bornerai donc à tracer les principaux traits de ses premières destinées et de son régime actuel.

La compagnie des Indes-Orientales fut créée déjà en 1599 par la reine Elisabeth; les priviléges qui lui furent accordés n'eurent d'autres résultats que l'envoi de quelques vaisseaux dans l'Inde, où les Portugais exerçaient alors la plus haute influence.

Cet octroi, se trouvant expiré en 1635, fut renouvelé par Charles Ier; mais Cromwell l'abolit en 1653, et proclama le commerce avec l'Inde entiè-

rement libre. Cette faute fut réparée quatre ans après par le rétablissement de la Compagnie, à laquelle tous ses priviléges furent rendus. Elle possédait alors un capital de 18 millions de francs. Dans l'année 1661 elle reçut de nouvelles concessions, avec des droits plus étendus, commença à établir des comptoirs permanents sur le continent indien, puis étendit, quatre ans après, son commerce jusqu'à la Chine.

En 1698, une seconde compagnie s'établit en rivalité avec la première; mais, comme elles se nuisaient réciproquement, elles furent réunies en 1702, sous le ministère de Godolphin. Dès ce moment, les comptoirs de la Compagnie prirent une importance si manifeste, qu'en 1726 on fut forcé d'y établir des cours spéciales de judicature pour juger non seulement les affaires contentieuses, mais criminelles.

Dans l'année 1756, la Compagnie commença à jour un rôle politique sur le continent de l'Inde, et acquit son premier territoire dans le Bengale, comme on l'a dit plus haut.

Le bénéfice de ses relations commerciales fut déjà estimé vers cette même époque à la somme de 50 millions de francs, et le capital qui y était employé montait à 150 millions, divisés en 6 mille actions de 25 mille francs.

Dès 1760 ce capital rapporta un bénéfice net

de 12 à 15 pour 100, en sorte que le prix des actions doubla de valeur : ce qui représentait un capital réel de 300 millions.

Le parlement, prévoyant sans doute que les dividendes pourraient encore augmenter, prit, en 1769, la sage résolution de fixer à 10 pour 100 au plus la portion du dividende qui serait payée annuellement aux actionnaires, en ordonnant que le surplus serait déposé, comme fonds de réserve, pour être employé, partie à pourvoir aux événements imprévus, partie à des améliorations locales dans l'Inde.

Par cet acte du parlement, le capital réel de la Compagnie cessa de s'accroître, mais gagna néanmoins en stabilité. Dès lors, chaque action valut 50 mille francs, taux auquel elles se sont soutenues, à quelques variations près. Il paraîtra surprenant qu'avec un capital de 300 millions, on soit arrivé à des possessions qui rapportent annuellement 480 millions (1).

Dans l'année 1773, le parlement renouvela les

---

(1) Ce calcul de l'auteur est assez singulier. Des revenus qui proviennent d'impôts n'ont aucun rapport avec le capital primitif d'une Compagnie purement commerciale, et ce revenu de 480 millions fondé sur des taxes, loin d'être un bénéfice, sert à peine à couvrir les dépenses de la Compagnie, considérée comme corps politique. (*Trad.*)

priviléges de la Compagnie. Il y fut stipulé qu'elle exercerait elle-même le pouvoir de régir et de gouverner ses états sur le continent asiatique, et qu'elle conserverait le monopole exclusif de tout commerce avec l'Inde et la Chine. Dans le fait, à cette époque, il s'agissait surtout du commerce avec ce dernier pays, qui rapportait au moins 25 millions à l'Angleterre, tandis que celui de l'Inde donnait souvent plus de pertes que de bénéfices. Le commerce des thés formait la principale branche de trafic; les provisions de la Compagnie en Europe étaient devenues si énormes dès 1770, qu'elle sollicita la permission d'en exporter une partie aux États-Unis, où il venait d'éclater quelques troubles. Ces envois furent pillés à leur arrivée à Boston par la populace, qui refusait de payer 8 sous de droits d'entrée sur ce thé, tandis qu'il en payait 24 à Londres même.

Ce soulèvement fut l'origine de cette immense révolution qui coûta à l'Angleterre la majeure partie de ses possessions du continent américain, contribua ensuite à faire éclater la révolution française, qui coûta la vie à plusieurs millions d'hommes, et remit en problème l'ordre social, non seulement en Europe, mais dans les deux hémisphères ; et tout cela pour un misérable droit de timbre, ou un mince droit d'entrée sur le thé!!

Tels sont les prosaïques mobiles du siècle où nous vivons (1).

Dans l'année 1784, le parlement créa un nouveau ministère spécial pour les affaires de l'Inde, sous la dénomination de Chambre du Contrôle, dont la mission était de surveiller et contrôler tous les actes de la Compagnie comme gouvernement. Du reste les chartes de la Compagnie restèrent les mêmes, à peu de chose près.

Cependant le commerce et la navigation avec l'Inde prenaient une extension de plus en plus remarquable, et le profit qui en revenait à la métropole tant pour le fret que pour les bénéfices réalisés s'éleva, selon les communications officielles, à l'énorme chiffre de 4 milliards et demi dans les dix-sept années de 1795 à 1815, durant la lutte à mort contre la France; ce qui fait 250 millions annuellement (2)!!!

---

(1) L'auteur se fait certainement illusion lorsqu'il attribue ces deux immenses révolutions à de si minces causes. Elles furent sans doute les étincelles qui allumèrent la mine; mais on ne fait pas des révolutions de cette nature avec des étincelles. Elles arrivent ou par une cause ou par une autre, quand la mine est prête, et que les gouvernements ne savent pas la combler ou l'étouffer. Souvent ils y mettent eux-mêmes le feu. (*Trad.*)

(2) Le fret y entrait pour une grande partie, et forme

Dans ces entrefaites, les principes du commerce s'étaient singulièrement modifiés en Europe, et surtout en Angleterre, où les partisans de la liberté commerciale faisaient des prosélytes. On pensait généralement que le moment était venu d'abolir le monopole de la Compagnie, tant pour le commerce de l'Inde que pour celui de la Chine; et comme ses priviléges expiraient en 1835, le parlement crut devoir dès 1833 arrêter les bases de ses nouvelles chartes. Ces bases furent les suivantes :

1° La Compagnie conserverait ses pouvoirs politiques et continuerait à gouverner l'Inde sous la direction de la chambre du contrôle.

2° Elle cesserait d'être une compagnie commerciale et renoncerait en conséquence à son monopole du commerce tant avec l'Inde qu'avec la Chine (1).

---

encore un des plus grands éléments de prospérité pour la marine marchande de l'Angleterre.

(1) La Compagnie payait au gouvernement 100 millions de droits sur le thé seulement; ce revenu disparaîtra, mais sera remplacé par les droits que le commerce privé paiera sur ses importations. L'usage du thé s'est tellement multiplié, que, dans les dernières années, il s'en importait jusqu'à 20 millions de kilogrammes (40 millions de livres).

3° Le commerce avec ces contrées serait libre pour tout sujet anglais.

4° Les sujets anglais pourront, sous certaines conditions, se fixer dans l'Inde, ce qui était auparavant sévèrement défendu. Ils ne pourront cependant s'établir et acquérir que dans des arrondissements qui leur seront assignés.

5° On assura aux propriétaires des actions un revenu de 10 et demi pour 100 sur le capital primitif de 150 millions, c'est-à-dire annuellement seize millions, qui seraient perçus sur les revenus de l'Inde et envoyés en Angleterre en thé, indigo, sucre, etc.

6° Un fonds d'amortissement fut créé pour rembourser les porteurs d'actions dans l'espace de quarante ans, sur le pied intégral de 300 millions, valeur actuelle des actions sur le marché de Londres. Comme à la même époque la nouvelle charte de la Compagnie sera expirée, le gouvernement avisera s'il y aura lieu à la prolonger ou à l'annuler. Dans ce dernier cas, les vastes possessions de la Compagnie seraient réunies à la couronne d'Angleterre; résultat qu'on a cherché à éviter jusqu'à présent sous le prétexte, assure-t-on, de ne pas donner trop de pouvoir au ministère, de crainte qu'il n'abuse des moyens mis à sa disposition pour arracher au parlement

des actes qui pourraient nuire aux droits et aux libertés du peuple anglais.

7° Les magasins de la Compagnie, consistant en thé, indigo, sucre de Bengale, etc., qui montaient en 1835 jusqu'à 525 millions, furent répartis comme il suit :

50 Millions furent destinés au fonds d'amortissement des actions.

225 Millions servirent à amortir les dettes de la Compagnie et les fonds créés par elle à 6 pour 100.

250 Millions durent être employés à des améliorations sur le sol indien : munificence assez rare de la part des métropoles envers les colonies lointaines et dont l'Angleterre a donné un exemple plus grand encore en accordant 500 millions pour indemnité de l'affranchissement des noirs (1).

---

(1) Cette munificence n'a rien de si étonnant; ce sont des fonds placés à gros intérêts. Tant que l'Angleterre possède l'Inde, le bien qu'elle y fait lui revient avec usure. Quant à la question de l'affranchissement des noirs, il est encore douteux si elle provient de calculs généreux ou intéressés. Le jour où il y aura 2 millions de noirs émancipés dans les Antilles, il n'est pas dit que les cultures des tropiques ne soient transportées dans l'Inde. Nous avons déjà signalé les immenses progrès du sucre et de l'indigo dans le Bengale; bientôt il produira du thé, et tout cela cultivé par des naturels. Que deviendront alors les colo-

Ces immenses changements apportés dans l'ancienne charte de la Compagnie, qui prononçaient sur le droit de propriété d'un empire aussi vaste que l'Europe, sur un commerce qui embrasse tout le globe, sur la forme de gouvernement de cent millions d'individus, sur des capitaux qui équivalent à la fortune entière de plusieurs états, furent décidés par le parlement dans l'espace de deux ou trois soirées. Ce résultat excite avec justice l'admiration de l'auteur suédois, qui compare cette marche expéditive des affaires avec la lenteur des délibérations des diètes suédoises, où il faut quelquefois un an entier pour l'adoption du moindre règlement, parce que l'organisation de la diète en quatre chambres est, dit-il, le symbole de la force inerte (vis inertis). Nous nous permettrons d'ajouter à la citation celle du parlement français, qui, bien qu'organisé en deux chambres seulement, comme celui d'Angleterre, n'est pas parvenu en douze ans à donner un seul chemin de fer à la France, ni une bonne loi de recrutement au pays; ce qui peut faire croire que deux chambres font souvent aussi mal que quatre, surtout quand le système électif est vicieux.

---

nies des autres pays, qui ne peuvent prospérer que par le travail des noirs sous ce ciel dévorant? (*Trad.*)

CHAPITRE 8.

GOUVERNEMENT ET ADMINISTRATION DE L'EMPIRE BRITANNIQUE DANS L'INDE.

Le gouvernement des affaires se compose des branches suivantes :

1° Du parlement et de la couronne d'Angleterre, dont le commun accord est nécessaire pour rendre une loi ;

2° De la chambre du contrôle, ministère spécial qui fait partie du cabinet, c'est-à-dire du pouvoir exécutif du royaume-uni ;

3° De la cour des directeurs de la Compagnie, choisie par les actionnaires ;

4° Du gouverneur général de l'Inde, qui réside à Calcutta, et qui est en même temps chef de la présidence du Bengale ;

5° De trois autres gouverneurs pour chacune des autres présidences : Madras, Bombay et Agra (1).

(1) Cette dernière présidence, qui n'est établie que de-

Les gouverneurs de présidences dépendent du gouverneur général en tout ce qui concerne les affaires politiques ou militaires, mais sont indépendants pour les affaires administratives et locales.

La cour des directeurs se compose de vingt-quatre membres, choisis, comme nous l'avons déjà dit, par les actionnaires; ils doivent être possesseurs de deux actions au moins (100 mille francs) et résider à Londres.

Ces directeurs se renouvellent annuellement par quart, en sorte qu'on en élit tous les ans six nouveaux. La cour choisit elle-même son président et son vice-président parmi ses membres : elle prononce ses décisions au scrutin par billets fermés. Elle a l'initiative sur toutes les questions qui sont relatives à l'Inde, et le droit de prendre des arrêtés, qui sont néanmoins soumis à l'approbation de la chambre du contrôle.

Lorsque les emplois de gouverneur général, de gouverneurs de présidences, de commandant en chef de l'armée et de conseillers d'état pour l'Inde, viennent à vaquer, la cour des directeurs propose trois personnes pour les remplir, et, la chambre du contrôle les ayant approuvées, le mi-

---

puis quatre à cinq ans, a été détachée en partie de celle du Bengale; elle comprend les provinces septentrionales de Delhi, Almora, Agra, Bareilly, Allahabar, etc., etc.

nistère présente au roi celui des trois proposés qui lui semble le plus convenable.

La cour des directeurs confère elle-même directement tous les emplois subalternes, administratifs, militaires ou judiciaires. Les avancements dans chaque emploi se donnent, dans l'Inde même, soit par le gouverneur général, soit par les gouverneurs des présidences. Ces avancements sont donnés en partie à l'ancienneté, en partie au mérite, qui est ici apprécié à sa juste valeur bien plus qu'en Angleterre même, et bien plus peut-être que dans aucun autre pays du monde.

La cour des directeurs est organisée en trois comités : un qui administre les finances, l'autre qui s'occupe de la partie militaire et politique, le troisième chargé exclusivement de la partie judiciaire. Chacun des comités est de huit membres. Il y a en outre un comité secret, formé du président, du vice-président et d'un autre membre, qui s'occupe exclusivement de toutes les questions graves qui concernent les déclarations de guerre et les traités de paix, questions qui se présentent dans l'Inde beaucoup plus souvent qu'en Europe.

Certaines questions générales, notamment celles de finances, qui touchent à de grandes mesures, doivent, d'après une décision particulière

du parlement, être soumises préalablement à la sanction d'une assemblée générale des actionnaires de la Compagnie. Cette compagnie comptait en 1835 le nombre de 3,579 porteurs d'actions, dont deux mille avaient droit de vote. Pour avoir ce droit, il faut posséder au moins une action et être résident à Londres. (Cette dernière condition est sans doute établie pour écarter le vote des actionnaires résidant à l'étranger et surtout dans l'Inde.) Les porteurs n'ont pas autant de voix qu'ils possèdent d'actions, mais le nombre de voix diminue à proportion que le nombre d'actions augmente, afin qu'un seul ou quelques individus seulement n'exercent pas une influence trop grande.

La chambre du contrôle, qui forme l'autre branche du pouvoir, est organisée comme il suit :

La présidence est confiée à l'un des ministres de cabinet, qui en porte le titre. Les membres qui en font partie de droit par leurs fonctions sont : le chancelier de l'échiquier ou ministre des finances, et les deux secrétaires d'état chargés des affaires étrangères et de l'intérieur. On leur adjoint six à huit commissaires pris souvent aussi parmi les membres du gouvernement ; en sorte que la chambre du contrôle et le ministère sont composés des mêmes personnages, à deux

ou trois membres près ; mais c'est néanmoins avec une responsabilité et des attributions entièrement distinctes.

La chambre du contrôle est divisée en six sections :

La comptabilité,
Les dépenses,
La justice,
La défense de l'empire,
La politique,
Le commerce et les finances.

Les relations officielles entre la chambre du contrôle et la cour des directeurs sont établies de la manière suivante. Tous les rapports, communications et actes, de quelque nature qu'ils soient, vont d'abord de l'Inde à la cour des directeurs ; ils sont soumis à l'examen de la section qu'ils concernent, ensuite ils sont présentés par cette section au *plenum* de l'assemblée, et transmis par celle-ci à la chambre du contrôle accompagnés de l'avis de la cour. La chambre a le droit d'y faire toutes les modifications qu'elle juge convenables, mais en les motivant ; les actes ainsi amendés sont renvoyés ensuite, dans un délai fixé, à la cour des directeurs, qui est tenue, ou de se conformer à ces changements, ou de laisser tomber les mesures proposées. Pour accélérer les affaires, ces deux autorités ont souvent des confé-

rences verbales dans lesquelles elles s'accordent sur les actes proposés.

Tel est en abrégé le mécanisme de la machine gouvernementale établie en Angleterre, mais l'autorité générale n'en réside pas moins dans la personne du gouverneur général habitant dans l'Inde. Le pouvoir dont il dispose est colossal, et ne peut être comparé qu'à celui des souverains les plus absolus et à celui qui était conféré aux proconsuls de Rome en Asie. Ce gouverneur général a le droit de déclarer la guerre comme de faire la paix; il peut signer tout traité d'alliance avec les voisins de l'Asie et de l'Afrique; il exerce le droit de faire grâce et de commander les forces de terre et de mer (1). Il a le droit de donner de l'avancement comme de suspendre tous les employés de leurs fonctions, même les gouverneurs de présidences. Il peut, pour les besoins publics, tirer sur la Compagnie des Indes, en Europe, autant de lettres de change qu'il le trouve bon, et la Compagnie ne peut en refuser l'acceptation (2).

---

(1) La Compagnie possède en propre une marine assez considérable, qui stationne à Bombay.

(2) Il y a beaucoup de banquiers dans l'Inde qui escomptent ces traites, même des naturels du pays, qui ne le cèdent en richesse à aucune maison européenne.

Le gouverneur général nomme tous les agents diplomatiques près les différents gouvernements de l'Orient, tant ceux qui, établis sous le titre de résidents près des princes auxiliaires de l'Inde, sont les vrais maîtres du pays, que ceux qui sont envoyés en missions temporaires dans les états voisins, comme Siam, Ava, Cochinchine, Thibet, Bokhara, Kaboul, Hérat, l'Éthiopie, Mascate, etc. (1).

Le gouverneur général est assisté par un conseil d'état de cinq membres ayant le droit d'exprimer leur opinion sur toutes les affaires qui se présentent, et, dans le cas de divergence d'opinion avec le gouverneur général, de suspendre toute décision pendant deux jours seulement. A l'expiration de ce délai, si le gouverneur persiste dans ses résolutions, il passe outre et les fait prévaloir. Dans ce cas, les conseillers d'état consignent les points sur lesquels ils étaient en désaccord avec le gouverneur sur un protocole qui est envoyé par la première occasion à la cour des directeurs à Londres. Celle-ci décide alors qui a eu tort ou raison, et, si la chose est grave, elle ré-

(1) Les résidents ont jusqu'à 200 mille francs de traitement, suivant leur importance ; les plus mal payés en ont 110 mille. Tout ce corps diplomatique coûtait environ 4 millions en 1834.

voque au besoin le gouverneur ou le conseil.

Un officier général est chargé sous le gouverneur général du commandement de l'armée, qui s'élève à plus de 200 mille hommes, et par ces fonctions mêmes il est membre de droit du conseil d'état.

Les gouverneurs des résidences de Madras, Bombay et Agra, sont également assistés de trois conseillers, dont les fonctions sont les mêmes que celles des précédents. Pour être conseiller d'état, il faut avoir résidé au moins sept ans dans l'Inde.

Le traitement d'un gouverneur général est de 900 mille francs par an, celui des gouverneurs dans les trois présidences est de 300 mille francs. La pension de retraite, après sept ans seulement de service, est de 150 mille francs pour le gouverneur général et de 50 mille francs pour les trois autres (1).

Un employé civil reçoit au minimum un traitement de 12 mille francs dès qu'il a séjourné trois ans dans l'Inde. Pour obtenir un emploi de 36 mille francs, il faut avoir habité six ans ; lorsqu'on a habité neuf ans, on est apte à remplir une

---

(1) Nous avons calculé ces sommes en francs, en comptant la roupie d'argent à 3 francs environ. L'auteur l'estime à un écu de Prusse, qui ferait 3 fr. 70 c.; tandis que d'autres écrivains ne la comptent qu'à 2 fr. 50 c.

place de 75 mille francs, et on en reçoit jusqu'à 100 mille lorsqu'on a servi 12 ans dans le pays.

Le corps des employés, d'après tous les témoignages publics, est parfaitement bien composé et a peut-être une supériorité réelle sur ceux des états européens.

Det out ce qui précède il résulte évidemment :

1° Que toutes les affaires de l'Inde qui doivent être traitées en Angleterre le sont par des espèces de colléges ou comités, et qu'au contraire celles qui sont traitées dans l'Inde le sont sous une forme exécutive plus absolue, n'étant soumises à aucune autre limite que celle d'un délai suspensif de quarante-huit heures imposé à l'exécution des volontés personnelles du gouverneur général ;

2° Que les propriétaires d'actions de la Compagnie sont bien loin d'exercer un pouvoir exclusif sur les affaires des possessions britanniques, et que cette Compagnie n'est désormais qu'un agent intermédiaire entre la couronne d'Angleterre et ses sujets du continent asiatique ;

3° Que ces possessions appartiennent ainsi réellement à la couronne bien plus qu'à la Compagnie des Indes (1). Comme le maximum des revenus que la Compagnie peut prélever sur ses

(1) L'île délicieuse de Ceylan relève directement de la couronne, et se trouve entièrement indépendante de la

possessions de l'Inde ne monte, d'après l'acte du parlement, qu'à 5 et un quart pour 100 du capital réel des actions, fixé à 300 millions, et qu'un tel intérêt peut aussi être gagné par d'autres placements, on ne peut pas dire que l'amour du lucre soit le mobile réel des possesseurs d'actions. Ce mobile consiste principalement aujourd'hui dans le patronage accordé aux membres de la Compagnie par le moyen de leur directeur, c'est-à-dire d'occuper ou de disposer des emplois subalternes tant civils que militaires et judiciaires, ce qui donne aux directeurs et aux grands propriétaires d'actions la facilité de placer avantageusement leurs jeunes parents ou amis, et de leur assurer en outre dans l'avenir des postes plus lucratifs et plus élevés, qui offrent à la fois des sources d'honneurs et de richesses.

L'individu qui se voue au service de la Compagnie doit, il est vrai, payer souvent fort cher ces avantages. D'abord il est tenu à des études spéciales fort longues, au nombre desquelles il faut placer celles de trois langues orientales aussi difficiles qu'indispensables, le sanscrit, l'arabe et l'indostani; ensuite il est obligé d'abandonner

---

Compagnie; elle est ainsi sous l'administration immédiate du ministère des colonies. Le gouverneur général réside à Candia. L'île compte près d'un million d'habitants.

dans l'adolescence sa famille et sa patrie, avec la chance de ne les revoir qu'à une époque fort reculée, après que le climat dévorant et les maladies auront détruit sa santé, si même il n'y succombe pas (1). Il est forcé, s'il sert dans l'armée, de se ployer à la plus sévère discipline et à un séjour presque permanent dans les camps ou en campagne; s'il est employé dans le civil, il faut qu'il atteigne un haut degré d'instruction et de capacité, sans lequel toute chance d'avancement lui serait fermée, car la Compagnie est fort exigeante, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer. Lorsque ces conditions sont remplies, alors on peut espérer de justes et larges récompenses.

---

(1) Après un séjour de sept ans, l'employé obtient un congé de deux ans; et, après vingt ans de service dans l'Inde, il a une pension qui augmente progressivement à mesure de la plus grande durée de ce service.

CHAPITRE 9.

DE L'ADMINISTRATION JUDICIAIRE DANS L'INDE BRITANNIQUE.

Chaque présidence a un tribunal suprême qui par son organisation est à la fois un tribunal d'appel et une cour de cassation; c'est l'instance suprême en matières civiles comme en affaires criminelles (1).

Pour les procès civils il y a deux tribunaux dans chacune des vingt provinces de l'Inde britannique; l'un deux décide les procès au dessous de 15 mille francs, et l'autre juge les procès qui dépassent cette somme. Pour les procès criminels on a établi dans chaque présidence un certain nombre de juges qui font des tournées dans leurs districts respectifs, de manière à tenir au moins

(1) La loi observée dans les procès civils est celle des Indous pour les populations de cette origine, et celle de Mahomet pour la population musulmane, mais tellement modifiée, que toutes les punitions corporelles sont converties en amendes; ou, en cas d'impossibilité à les payer, on les change en une détention assez sévère.

deux fois l'an, dans chaque lieu, une cour de justice. Ces juges exercent en même temps une sorte de surveillance fiscale et morale sur les juges subalternes, les magistrats, les percepteurs de taxes et les employés de police.

Des tribunaux inférieurs et de police existent aussi dans chaque zillah (district d'environ deux millions d'habitants.) Les membres en sont pris parmi les naturels du pays et nommés Sudder-Aumeans, ou Moonshiffs.

L'administration judiciaire coûte annuellement une somme assez forte, car les emplois y sont grandement rétribués et doivent l'être, non seulement à cause du genre de vie que les gens aisés mènent dans l'Inde, mais encore parce que des employés profondément instruits, quittant leur patrie pour aller exercer leur savoir dans ces contrées lointaines, doivent rentrer dans leurs foyers avec quelques moyens d'existence, amassés durant leur service. La solde annuelle d'un juge suprême est de 200 mille francs; celle d'un juge de second rang est de 150 mille. Le dernier budget qui nous est parvenu donne pour l'administration de la justice la somme énorme de 14 millions.

Outre le bienfait de tribunaux sagement organisés et distribuant la justice avec probité et impartialité (ce qui n'avait jamais eu lieu dans l'Inde), le peuple de ce pays a encore acquis un

avantage immense en ce que le sujet de la plus basse classe ne peut être jugé que par des jurés choisis parmi ses pairs.

Les effets heureux de l'introduction du jury ont été signalés par le comité du parlement chargé en 1835 d'une enquête à ce sujet et dont le rapport établit :

« Que les listes nominales des jurés, étant affichées dans tous les temples et lieux de séances des tribunaux pour y être soumises à une sorte de censure publique (1), ont été un des moyens les plus puissants pour rappeler le peuple indou à la morale et à une propre estime de son caractère ; et qu'ainsi elles ont contribué sous tous les rapports à relever la moralité du peuple. Les indigènes appelés à être jurés s'estiment les égaux des juges européens et se considèrent comme faisant partie intégrante du gouvernement, qu'ils ont ainsi intérêt à maintenir et à défendre, ce qui ne serait pas le cas dans une position différente. »

Dans l'Inde, comme en Angleterre, les employés du gouvernement, étant inhabiles à être

(1) Les individus portés sur les listes, et qui auraient commis une faute grave dans le cours de leur vie, peuvent être traduits devant le jury pour y être déclarés indignes d'en faire partie.

jurés, ne sont jamais portés sur les listes. Pour éviter l'inconvénient de la division des castes, qui est particulier à l'Inde seule, on a dû former des listes pour chaque caste; ce qui donne aux yeux des Indous un plus grand prix à l'institution, car ceux d'une caste inférieure n'auraient pas plus de confiance à l'impartialité d'un juré de caste supérieure que ceux-ci n'en accorderaient aux jurés des castes inférieures.

Il y a aussi dans l'Inde un grand jury qui, comme celui d'Angleterre, juge en premier lieu si une arrestation peut être opérée ou non, c'est-à-dire une loi d'*habeas corpus*.

Ces droits civils, dont jouit le peuple indou, et dont le peuple constitutionnel de Suède n'est pas même doté, déposent peu favorablement pour les progrès de la nation suédoise en matière de civilisation, s'il est vrai, comme on le prétend actuellement, qu'elle ne peut plus exercer avec calme et sagacité de jugement un droit dont ses ancêtres usaient depuis des siècles avec ce calme et cette sagacité (1)!!!

---

(1) L'auteur, dans une longue note, fait des citations particulières à la Suède, que nous ne reproduirons pas ici. Nous ajouterons seulement qu'il exprime pour l'institution du jury, même en matière de délits politiques et de délits de presse, une admiration que nous sommes loin de

Le jury n'est cependant pas ici une institution purement judiciaire, c'est une institution politique d'une haute valeur, et c'est sous ce point de vue surtout qu'il est important. L'auteur se récrie sur les préjugés encore existants parmi les juristes suédois fort libéraux d'ailleurs dans leurs principes, mais qui ne comprennent pas comme lui que le jury est le vrai palladium d'une liberté constitutionnelle!

D'après tous les témoignages, la justice se rend,

---

partager, du moins tant que la législation ne parviendra pas à atténuer les égarements de l'esprit de parti.

Peut-on raisonnablement confier le repos et les destinées d'un état à une institution qui fait porter en triomphe dans certaines villes des coupables qui seraient condamnés dans d'autres; une institution qui charge dix républicains de juger si un homme est coupable dans une monarchie de crier : *Vive la république!* ou d'exciter au mépris de la royauté; une institution enfin qui déclare tous les jours que les lois ont menti en proclamant innocent ce que les lois déclarent coupable! Nous ne prétendons point repousser entièrement le jury; mais nous croyons seulement qu'en matière de politique et de presse, dont les délits sont si faciles à définir par la loi et si faciles à constater, il ne sert guère qu'à favoriser les mauvaises passions, surtout organisé comme il l'est aujourd'hui. Pour le rendre efficace, il faudrait qu'il fût composé d'hommes politiques, seuls capables de prononcer un verdict en connaissance de cause. (*Trad.*)

dans l'Inde, avec douceur, rapidité et économie; grâce à cette importante révolution, ainsi que par suite des améliorations de l'instruction primaire, dont nous parlerons plus loin, les crimes sont devenus infiniment moins fréquents et moins graves; résultat qui constitue un monument durable et honorable pour la domination anglaise dans cette partie du monde.

CHAPITRE 10.

DE L'ADMINISTRATION COMMUNALE DANS L'INDE.

Une branche aussi remarquable qu'importante dans l'administration intérieure de l'Inde est l'organisation communale qui y existe de temps immémorial, et qui s'y est conservée sous les princes les plus despotiques avec des formes presque républicaines ; organisation que les conquérants les plus barbares, soit Afghans, soit Mongols, n'ont osé altérer, et que les Anglais soignent d'autant mieux aujourd'hui qu'ils y sont habitués par leurs propres institutions.

La meilleure description de ces affaires communales nous a été transmise en 1810 par Marc Wilks, dans son *Esquisse historique de l'Inde méridionale*. D'après cet écrivain, chaque ville ou paroisse forme une sorte de république rappelant assez l'époque où les hommes se sont réunis pour la première fois en sociétés. Chaque commune contient, outre les propriétaires fonciers, dix espèces de membres, savoir : le juge

du lieu, le registrateur (espèce de notaire), le percepteur des contributions, le distributeur des eaux, l'astrologue, qui fixe les jours heureux pour les cultures, etc., etc., le maréchal, le charron, le potier, le barbier, l'orfèvre, le poëte (nommé *rhapsoden*) enfin le maître d'école. Ces douze municipaux sont élus tous les ans par les habitants et payés par ceux-ci au prorata. Ainsi, nous trouvons dans le pays de la terre le plus anciennement habité les mêmes institutions locales, à peu près, que les peuples nouveaux de l'Amérique du nord viennent de se donner, et que les deux pays regardent comme la pierre fondamentale de leur prospérité, de leur liberté et de leur existence. Une pareille concordance entre deux peuples aussi entièrement différents que les Indous et les Américains, et le prix infini qu'ils attachent à la conservation des mêmes choses, ne prouvent-ils pas que cette organisation est la meilleure et qu'elle satisfait le mieux aux besoins et aux vœux des peuples, aussi bien dans les monarchies que dans les républiques? Ne peut-on pas conclure de là aussi qu'une bonne organisation communale est un objet des plus désirables, surtout dans une monarchie constitutionnelle (1)?

(1) Si l'auteur a parfaitement raison au fond, je crois pouvoir sans crainte affirmer qu'une bonne institution des

Pour bien l'apprécier, il importe avant toute chose de se faire une idée exacte de ce que l'on doit entendre par administration communale, ce qui, je crois, n'est pas le cas en Suède. Elle ne consiste point dans les *Allheriar-Ting*, espèce d'assemblée générale du peuple, comme dans les Landsgemein des petits cantons suisses, où chacun avait droit de pérorer et de voter, voire même d'opposer un *veto*, au moyen duquel tout était entravé ; ce n'est pas non plus ces assemblées tumultueuses du forum d'Athènes. Une administration communale est l'assentiment de la pluralité donné à certains délégués élus périodiquement, *pour qu'ils décident au nom de tous sur les affaires communales qui leur sont confiées.* Le contrôle de ces délégués gît tout entier dans la

---

communes est plus utile encore dans les monarchies pures que dans les monarchies à contre-poids.

Plus le monarque concentre de pouvoirs, plus il doit craindre que l'on en abuse en son nom; plus il doit désirer que l'intérêt des communes soit respecté et toujours uni à l'intérêt du trône. D'un autre côté, moins les villes prennent de part aux grands débats politiques du pays, plus il leur importe d'avoir du moins des autorités assez considérées pour élever au besoin la voix en faveur de leurs localités et maintenir leurs libertés. Un prince sage et les communes seront toujours des alliés naturels.

(*Trad.*)

confiance de leurs concitoyens, qui a motivé leur élection, et dans le retrait de cette confiance si leur gestion motivait cette disgrâce.

Imposer à un administrateur de commune des devoirs souvent trop pénibles à bien remplir, sans lui conférer le droit de prendre les mesures nécessaires pour opérer le bien, c'est-à-dire en lui refusant le droit de décision dans les affaires, c'est vouloir repousser de ces emplois tous les hommes capables.

En comparant les droits que ces magistrats municipaux exercent en France et en Angleterre avec ceux dont ils jouissent en Suède, on voit que le système adopté pour ce pays ne saurait lui convenir, et l'auteur en conclut avec raison que, si ses compatriotes veulent un système communal efficace, ils doivent renoncer aux votes impuissants et anarchiques de l'Allheriar-Ting, c'est-à-dire au vote universel.

CHAPITRE 11.

DE LA POPULATION.

La population n'est pas connue avec la même exactitude dans toutes les provinces de l'empire indo-britannique ; elle l'est pourtant dans les plus importantes et peut être estimée très approximativement dans les autres.

La présidence du Bengale, qui est la mieux connue, comptait, d'après le recensement de 1831, en habitants, environ 40 millions (1).

Les plus anciennes provinces de la présidence d'Agra comptaient, en 1826, 32 millions 200 mille habitants ; dès lors, cette présidence a acquis un accroissement de dix mille lieues carrées,

A reporter 40 millions

(1) Le recensement portait 39,957,000 ; nous avons pris les chiffres ronds, qui sont plus faciles à lire.

Report	40 millions.
dont la population n'est pas indiquée; mais, en l'estimant à un tiers au dessous des autres, on trouverait au plus le chiffre de.	50 millions.
La présidence de Madras compte, d'après les données les plus certaines.	15 millions.
Celle de Bombay en a	7 millions.
Total...	112 millions (1).

La population des états encore indépendants, mais qui paient des subsides ou en reçoivent, et dont nous parlerons dans un chapitre spécial, n'est pas aussi facile à établir et ne peut être estimée que très approximativement. Les meilleures sources pour le faire sont les ouvrages d'Hamilton et de Montgommery-Martin.

Tous les deux estiment ces divers états comme il suit :

(1) Ce chiffre excède de 12 millions l'aperçu donné dans l'introduction. Il n'en faut rien conclure contre son exactitude, car la différence provient des petits princes auxiliaires dont les états ont été compris tantôt dans les possessions anglaises, tantôt avec les états encore indépendants.

	millions	
Le Nizam d'Hyderabad.	10	»
Le roi d'Oude.	6	»
Le rajah de Nagpoor.	3	»
Le sultan de Mysore	3	1/2
Le rajah de Sattarah.	1	1/2
Le guicowar de Baroda	2	»
Les Sicks indépendants sur la rive gauche du Suttledje, sous le protectorat de la Compagnie.	3	»
Travancore et Cochin	1	»
Les princes nombreux du Rajepout. .	16	»
Les Jagardars de Boundelcound. . .	1	1/2
Sindiah.	4	»
Total des subsidiés...	51	1/2

La population des princes encore indépendants dans la péninsule de l'Indostan s'élèverait, selon Montgommery, à une somme égale à la précédence; mais nous l'estimerons seulement de 30 à 40 millions.

D'après ces calculs, dont la plupart reposent sur des données officielles et authentiques, on peut estimer la population entière de l'Inde au chiffre rond de 200 millions d'habitants, dont un peu plus de la moitié sont sujets directs de la Compagnie, tandis que 50 millions sont soumis aux princes placés sous son protectorat et reconnaissent sa suzeraineté; enfin, 40 millions ap-

partiennent aux princes soi-disant indépendants.

On pourrait disputer un ou deux millions peut-être sur chacune de ces catégories, mais cela importe peu au résultat sur une masse aussi énorme et dans un pays où tout se calcule sur une aussi immense échelle; et, pour démontrer la difficulté d'une appréciation mathématiquement exacte, nous ferons observer que quelques écrivains portent le roi d'Oude avec ses 6 millions de sujets, tantôt au nombre des sujets directs, tantôt à celui des sujets indirects; mais il n'y a d'erreur que dans la nomenclature, et en définitive cela revient au même (1).

---

(1) Il y a un peu de confusion dans ces nomenclatures. On porte ici Síndiah comme prince à subsides, et on ne parle pas de Holkar, tandis que plus loin (chap. 14) on porte le dernier, et non le premier. Je crois Sindiah au nombre des alliés ou auxiliaires indépendants.

CHAPITRE 12.

DES IMPOTS, DES REVENUS ET DES DÉPENSES.

C'est une vérité vulgaire « que le bien-être d'un peuple dépend surtout de la quotité des impôts, et des principes qui président à leur prélèvement ». Si ces taxes surpassent les moyens du peuple de manière à ce qu'il ne puisse pas vivre aisément après les avoir acquittées, ou si elles étaient prélevées sous une forme vexatoire, comme par exemple un impôt foncier injustement et inégalement réparti, le peuple serait à la fois mécontent et surchargé, dans le premier cas par le poids excessif et réel des taxes, dans le second cas par les abus de la forme sous laquelle elles seraient perçues. Les sujets de l'empire indo-britannique sont assez heureux pour n'être soumis à aucun de ces désagréments; ils paient moins aujourd'hui qu'au temps où ils avaient leurs princes particuliers, et quant à la forme de perception, elle est plus régulière que dans bien des pays se croyant beaucoup plus civilisés que l'Inde, et qui,

sous ce rapport, sont encore dans toute l'ignorance du moyen âge.

Malgré les avantages d'un impôt léger et d'une répartition égale, les sujets directs de la Compagnie anglaise ont néanmoins à souffrir encore de quelques abus dans la méthode de le prélever, abus inhérents aux gouvernements de l'Asie, et qu'il a été impossible de déraciner jusqu'à présent. Ces abus résultent principalement des monopoles que la Compagnie exerce sur le sel, le tabac et l'opium. Ces articles ne peuvent être vendus par les producteurs qu'à ses agents seuls, et à un prix fixé par elle tous les ans; elle les revend ensuite elle-même au prix qu'elle taxe selon son bon plaisir : toutefois ces prix sont toujours calculés assez sagement pour que le producteur trouve son avantage à la culture, tout en encourageant le consommateur à en multiplier l'usage.

D'après les enquêtes officielles soumises au parlement, le revenu brut des quatre présidences, y compris les tributs des états payant subsides, s'est élevé, dans les quinze années qui se terminaient au 1er janvier 1829, à la somme d'environ 311 millions sterlings, ce qui fait, année commune, à peu près 520 millions de francs, réduits par les frais de perception à 475 millions environ, ainsi qu'on le verra par le tableau ci-après qui m'a été communiqué.

	millions	dixièmes
L'impôt foncier (Landtax), rapporta net	268	»
La douane	34	5
La vente du sel	58	»
L'opium	36	
Le timbre	8	»
La poste	2	5
La monnaie	1	5
La loterie	1	»
Le tabac	1	7
Les maisons	1	3
L'accise (droit sur les boissons, je crois)	1	7
Amendes	2	3
L'Akbar (espèce de capitation)	18	5
Articles divers	4	5
Moturpha (droit sur les ouvriers)	3	»
Tribut des Mahrattes	6	»
id. des Birmans	2	1
id. du rajah de Nagpoor	1	9
id. des Rajepoutes	1	9
id. de Bourtpour	00	7
id. Mysore, Travancore et Cochin	8	7
id. Cutsh et Penang	1	2
Total environ	465	mill.

Les dépenses s'élevèrent pour l'année 1831 (*en chiffres ronds*).

		millions	dixièmes
Dépenses	de la marine	7	7
id.	de l'armée.	182	5
id.	des forteresses	2	8
id.	de l'administration civile.	35	»
id.	de la justice	34	»
id.	de la police	6	7
id.	des routes	3	7
id.	pour frais de perception de l'impôt.	38	5
id.	des douanes	4	5
id.	pour frais de vente du tabac	00	6
id.	id. du sel	14	»
id.	id. de l'opium. .	7	»
id.	id. du timbre . .	1	8
id.	de la poste	3	»
id.	des monnaies	1	3
id.	pour objets divers. . . .	5	5
id.	pour pensions et frais de voyages aux employés .	41	8
id.	pour amortissement des dettes de la Compagnie.	50	2
	Total des dépenses en francs	440 mill.	

Les recettes montant à 465 millions de francs, il y a un excédant de 25 millions environ qui sert

à l'acquittement de diverses dépenses en Angleterre, comme on l'expliquera plus loin.

Dans les dix années de 1819 à 1829, la Compagnie avait essuyé une perte annuelle d'environ 5 millions dans ses relations commerciales avec l'Angleterre, tandis qu'au contraire elle avait gagné près de 25 millions annuellement par ses affaires avec la Chine, en sorte qu'elle avait un bénéfice réel de 20 millions, que l'on peut ajouter aux 25 formant l'excédant susmentionné des revenus. Ces sommes sont plus que suffisantes pour couvrir toutes les dépenses de la Compagnie en Angleterre.

CHAPITRE 13.

DE L'ARMÉE INDO-BRITANNIQUE.

Cette armée est un véritable phénomène dans les annales militaires, comme l'empire lui-même en est un dans les annales politiques du monde.

Qui aurait cru à la possibilité de former une excellente armée là où le soldat professe une religion entièrement opposée à celle de ses officiers; là où ce soldat est un enfant idolâtre d'un hémisphère, et l'officier un fils éclairé de l'autre hémisphère; où le soldat parle une langue, et l'officier une autre; là où le soldat appartient à des castes qui se croient souillées par le moindre contact avec d'autres hommes, et préfèrent mourir de faim que de manger en communauté avec eux, et qui pourtant obéissent aveuglément à ces officiers!

Qui aurait imaginé qu'une pareille armée aurait résisté aux tentatives de l'esprit de révolte, à l'influence des haines nationales, au zèle aveugle du fanatisme religieux? Et cependant ce problème extraordinaire a été résolu dans l'Inde bri-

tannique, qui possède une armée de 200 mille hommes, dont la fidélité inébranlable, la bravoure et l'esprit militaire, ont été éprouvés dans cinquante campagnes et par l'expérience de près d'un siècle.

Les soldats de l'armée indo-britannique consistent dans des naturels du pays de différentes origines, de différentes castes et même de diverses croyances : on les nomme *Cipoys* (servants) (1). L'infanterie consiste principalement en Indous du culte de Brahma ; la cavalerie est composée de mahométans.

L'armée est divisée en trois corps, portant le nom de chaque résidence à laquelle ils sont attachés. La nouvelle présidence d'Agra n'en a pas encore un particulier. Les soldats du Bengale sont Rajeponites, c'est-à-dire des castes les plus élevées, car la caste des Brahmines compte au moins 20 mille des siens dans les rangs. Les soldats de l'armée de Madras appartiennent aussi aux castes supérieures ; ils passent pour les plus durs aux fatigues et les plus braves, mais ils sont si aveuglément attachés à leurs croyances, que, si on voulait les en faire dévier le moins du monde, il pourrait en résulter les plus graves inconvé-

(1) M. Barchou de Penhoen dit, au contraire, que ce mot vient de *Sipagui*, qui signifie *guerrier*.

nients pour le maintien de la discipline. Les troupes de l'armée de Bombay sont au contraire recrutées dans les basses castes, plus faciles à discipliner, mais moins braves que les autres.

Dans l'Inde comme en Angleterre, le service militaire n'est point obligé, mais bien volontaire, ce qui contribue certainement au maintien de l'obéissance (1). *Le recrutement y éprouve si peu de difficultés, que chaque régiment a une quantité de surnuméraires inscrits d'avance pour remplacer les congédiés* (2).

Les soldats sont bien payés, bien habillés et bien traités, car il n'est pas permis de leur infliger la moindre peine corporelle; circonstance

---

(1) Ceci n'est pas sans objection. L'armée russe, comme celle de l'Autriche, est recrutée par conscription, et toutes deux sont remarquables par leur obéissance et leur discipline. L'armée de Louis XVI, recrutée volontairement, ne fut pas toujours obéissante. Les lois et les chefs font une armée disciplinée. (*Trad.*)

(2) Si le fait est exact, c'est certes une des circonstances les plus extraordinaires et le témoignage le plus favorable que l'on puisse citer en faveur de l'armée indoue, car il attesterait l'excellent esprit militaire qui anime les nations de l'Inde. Ce fait contraste d'une manière bien pénible avec l'esprit des nations européennes, surtout de la France, où le recrutement est devenu si pénible, que l'on paie les remplaçants à des prix exorbitants.

(*Trad.*)

d'autant plus étonnante que les punitions de cette nature sont très sévères dans les troupes anglaises qui servent à côté d'eux. Des coups infligés à un Indou de caste supérieure exciterait une révolte dans un régiment de cipoys aussi bien que dans un régiment français. Les lois pénales sont ainsi à peu près les mêmes dans les deux armées, la prison et la fusillade; cependant le soldat indo-britannique a un puissant lien qui manque à l'armée française : c'est la peine d'être congédié, ce qui dans l'Inde serait un châtiment sévère, tandis qu'en Europe ce serait souvent une récompense.

Parmi les mille exemples de bravoure qui ont signalé les soldats de l'armée indo-britannique, nous citerons le suivant :

Le général Lake assiégeait en 1804, au centre de l'Inde, la forteresse de Bhourtpour, qui passait pour imprenable. Holkar s'y était retiré avec les restes de l'armée mahratte après deux batailles perdues, résolu, comme on l'a déjà dit plus haut, de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Quatre assauts avaient été repoussés successivement, bien que les deux derniers eussent été livrés par le 75e régiment européen, auquel on avait donné, comme au maréchal Ney, le surnom de *Brave des braves*. Un cinquième assaut fut ordonné; les troupes anglaises paraissant hésiter, le 12e de cipoys s'offrit volontaire-

ment et planta son drapeau victorieux sur les remparts élevés de Bhourtpour.

Le soldat indien ressemble aussi au Français en ce qu'il attache le plus grand prix à une marque d'honneur. Une médaille pour la bravoure lui fait faire des prodiges. Jamais un officier anglais n'a été abandonné par ses soldats au feu; lorsqu'il marche en avant, ils le suivent.

Tous les officiers subalternes de cette armée sont des naturels sortis des rangs; à la vérité, chaque compagnie, outre son capitaine, son lieutenant et son enseigne indiens, a aussi ses trois officiers anglais qui les commandent; en sorte que les premiers ne sont pour ainsi dire que des sergents. Outre ceux-ci, il se trouve néanmoins aussi des sous-officiers du pays dans chaque compagnie.

Ces subalternes sont bien payés et bien traités, et doivent former un excellent rouage intermédiaire entre les officiers européens et les soldats indigènes.

Du reste, ce qui a le plus contribué à élever l'armée anglo-indoue à une pareille perfection, avec des éléments aussi hétérogènes que ceux dont elle se compose, c'est qu'elle est constamment campée lorsqu'elle n'est pas en marche pour des opérations de guerre (1). Ces camps, formés de

(1) L'auteur affirme que le duc de Wellington, décoré

huttes ou baraques, nommées *Bungalos*, sont, comme ceux des Romains, souvent entourés de fossés et de parapets. Ils consistent en corps de 3 jusqu'à 15 mille hommes, et sont placés dans différents sites, selon les vues militaires ou politiques qu'on se propose. On les établit ou dans une belle position militaire, ou dans un point stratégique central, ou enfin on les dirige vers la frontière d'un état plus ou moins bien disposé pour les Anglais. Par exemple, quoique la Compagnie ait peu sujet de douter des bonnes dispositions de Rundjet-Sing, roi de Lahore, il ne s'en trouve pas moins sur ses frontières plusieurs camps, dont la force peut monter à 40 mille hommes, qui sont plus que suffisants pour réprimer la moindre velléité d'une démarche hostile (1). Ces camps sont composés d'infanterie et d'artillerie; la cavalerie cantonne. Celle-ci, com-

---

du titre de maréchal dans plusieurs armées européennes, et qui a eu occasion de les connaître toutes, proclame l'armée anglo-indoue la meilleure qui existe. On nous permettra de professer une opinion différente. S'il en était ainsi, l'avenir de l'Europe ne serait rien moins que rassurant, ainsi que nous l'avons déjà dit dans la préface. (*Traduct.*)

(1) Ce Rundjet-Sing vient de mourir; et, grâce à ces 40 mille soldats tenus dans son voisinage, la Compagnie dispose à peu près de sa succession. (*Trad.*)

posée en majeure partie de musulmans des provinces septentrionales, est montée sur d'excellents chevaux.

Les officiers, depuis le général en chef jusqu'à l'enseigne, sont Anglais de naissance, élèves la plupart comme cadets du collége de Hailesbury; ceux de l'artillerie et du génie sortent du collége d'Addiscourts, deux écoles spéciales situées aux environs de Londres. Pour être admis comme officier au service de la Compagnie, le postulant doit, outre ses humanités, subir encore un examen militaire et un autre sur trois langues orientales; il doit comprendre le sanscrit, écrire le persan (1), et parler, soit l'indoustani, soit le bengali, soit le tamul, selon la présidence ou le corps d'armée où il désire servir. A l'est du cap de Bonne-Espérance, le tour d'ancienneté des officiers anglo-indous se compte comme en Angleterre : il n'en est pas de même à l'ouest.

Aucun corps d'officiers dans le monde n'est mieux composé que celui des officiers anglais au service de l'Inde, et ne possède plus de connaissances militaires et des manières plus nobles et

---

(1) Il doit être survenu en dernier lieu un changement sur ce point, attendu que les rapports qui s'écrivaient autrefois en persan doivent aujourd'hui se formuler et s'écrire en indoustani.

plus élevées. Cette armée a été invincible sur le continent d'Asie, car elle a triomphé partout où elle s'est montrée. Elle prouve la puissance magique qu'exerce le sceptre de fer de la discipline, quand il est dirigé par la modération et la sagesse. C'est cette discipline qui fait le principe vital d'une armée bien plus que sa force numérique; mais on se trompe si l'on pense pouvoir l'obtenir autrement que par une longue existence commune entre l'officier et le soldat, sans cela il n'existe point entre eux cette confiance réciproque et cette confraternité d'armes qui font la force principale d'une armée. C'est aussi par cette existence prolongée sous un même drapeau que l'officier peut par des exercices pratiques, sinon en guerre, du moins dans les camps, apprendre à bien remplir ses devoirs et ses fonctions. C'est aussi par ce moyen que le soldat peut devenir un vrai guerrier, et, en échange des frais que la nation fait pour son entretien, lui donner le bien le plus précieux, « la sécurité contre les attaques de l'étranger et la garantie de son indépendance. »

La force de l'armée anglo-indienne est aujourd'hui beaucoup moins considérable qu'elle ne l'était il y a quelques années, en partie à cause du système d'économie adopté par l'Angleterre pour l'extinction de son énorme dette, en partie parce que depuis la guerre des Birmans la paix a

constamment régné dans le pays (1). En 1827, au moment de la paix avec les Birmans, elle était forte de 291 mille hommes, et n'en comptait pas plus de 190 mille dix ans après, sans y comprendre néanmoins les contingents des princes subsidiés. A cette dernière époque elle était composée comme il suit :

1° Troupes européennes anglaises relevées tous les dix ans :

	hommes
État-major	205
Infanterie.	13,879
Cavalerie	2,585
Artillerie à cheval.	1,927
Artillerie à pied	4,354
Ingénieurs	77
Officiers.	755
	23,782
2° Troupes anglaises au service direct de la Compagnie	2,800
	26,582

Ces troupes sont à la solde de la Compagnie

(1) La guerre de Chine, bien qu'elle ne puisse se faire que par mer, et l'entreprise formée contre le Kaboul, auront sans doute obligé lord Auckland à compléter ses cadres, et à les reporter sur le pied de 1827. (*Trad.*)

du jour où elles montent à bord en Angleterre pour être envoyées dans l'Inde jusqu'au jour où elles débarquent à leur retour (1). Les frais s'en montent un peu au delà de 25 millions de francs.

3° L'armée indigène était composée en 1837 de

	hommes
État-major anglais	312
Officiers anglais des compagnies. .	3,416
Officiers indous.	3,416
Corps du génie, sapeurs, etc. . .	3,498
Artillerie à cheval.	1,022
Artillerie à pied.	5,892
Train.	1,392
Cavalerie.	14,529
Infanterie	124,281
	157,758
Total avec les troupes anglaises.	184,340(2)

(1) Pour acclimater successivement les régiments envoyés dans l'Inde, on les envoie d'abord à Gibraltar, Malte ou Corfou, puis au cap de Bonne-Espérance, à l'île de France ou à Sainte-Hélène, puis enfin dans l'Inde. Le retour en Europe se fait dix ans après avec les mêmes précautions.

(2) La différence de ce chiffre avec celui de 190 mille, indiqué plus haut, provient du corps des médecins ou chirurgiens et des sapeurs attachés aux forteresses, lesquels ne comptent pas dans l'armée active.

Le nombre des troupes que lèvent les princes sous le protectorat de la Compagnie ne saurait être indiqué avec la même précision, parce que, d'après les traités conclus avec plusieurs d'entre eux, il dépend absolument de la volonté du gouverneur général de réduire ou d'augmenter ces contingents : on peut les estimer dans les proportions suivantes.

L'armée de Sindiah consiste en 10 mille hommes de cavalerie et 20 mille d'infanterie :

		hommes
Son contingent est de.		15,000
Le roi d'Oude en fournit au moins.		10,000
Le nizam d'Hyderabad en a		22,000
Le guicovar de Baroda.		7,000
Nagpoor. Nombre indéfini, estimé		1,000
Holkar.	id.	5,000
Travancore.	id.	3,000
Kutsch.	id.	5,000
Jondpore.	id.	1,500
Cochin.	id.	1,000
Sattarah.	id.	5,000
Mysore.	id.	4,000
Les princes Rajepoutes ont en cavalerie 7,500 hommes et en infanterie 27,000 : ensemble.		34,500
	Total.	114,000

En ajoutant ce chiffre des forces attribuées aux

princes soumis à la Compagnie au chiffre de sa propre armée, on voit que le gouverneur général peut aisément disposer de 300 mille hommes, ce qui égale la force des plus puissants états européens; observons en outre que les ressources financières dont il peut disposer sont supérieures à celles de la Prusse, de l'Autriche et de la Russie réunies : car, d'après un rapport du gouverneur général Hastings, il existe ordinairement dans le trésor des trois présidences une réserve en or et en argent de 300 millions pour subvenir aux dépenses imprévues (1).

Les frais d'entretien de l'armée anglo-indoue montaient, d'après les états de 1835, à la somme de 234 millions, savoir :

Pour le corps du génie . . .	2,090,000
L'artillerie	15,160,000
La cavalerie	26,750,000
L'infanterie.	103,100,000
L'état-major	12,212,000
Le service de santé	3,312,000
Les pionniers.	1,862,000
A reporter	164,486,000

(1) Si cela est exact, il est étonnant que la Compagnie ait été si souvent aux expédients, et forcée à recourir à des dettes et des emprunts. (*Trad.*)

Report	164,486,000
Le commissariat	15,360,000
Objets divers.	54,470,000
Total.	234,316,000

La cavalerie est supérieurement montée par des chevaux de sang turcoman élevés dans les haras particuliers de la Compagnie (1). Celle-ci a aussi ses propres établissements pour élever des chameaux et des éléphants indispensables pour les marches d'une armée dans ces contrées (2);

(1) L'auteur donne ici une longue note, extraite du *Voyage de Burness*, sur la manière dont les Turcomans élèvent et nourrissent leurs chevaux pour les endurcir aux longues courses qu'ils entreprennent souvent..... Ces animaux proviennent encore des beaux chevaux que Timour avait ramenés de ses vastes conquêtes. Il paraît qu'on les affame pour fondre leur graisse et endurcir les chairs et les muscles. Il n'en existe pas de plus durs aux fatigues; ils font des courses de 200 lieues en sept jours. Nous croyons d'ailleurs pouvoir renvoyer nos lecteurs hippophiles au *Voyage de Burness* même, cette note étant étrangère au but de l'ouvrage. (*Trad.*)

(2) Le célèbre Jacquemont a signalé dans son voyage le triste rôle que jouerait une armée venant du nord pour envahir l'Inde sans avoir ces moyens de transports, les seuls qui pussent exister. Pour les éléphants, cela serait impossible; quant aux chameaux, elle pourrait en trouver un certain nombre en Perse et chez tous les peuples qui l'avoisinent.

le nombre des premiers qu'elle possède ne va pas à moins de 40 mille et celui des éléphants à 3 mille.

Une circonstance tout à fait particulière à l'armée indoue, c'est qu'elle peut entrer à tout moment en campagne sans commissariat, ce qui la dispense des soins inouïs que cause à un général européen l'approvisionnement de ses troupes. Ce résultat provient du grand esprit spéculatif des négociants indous, qui les porte à suivre constamment les camps avec une masse de provisions de toutes espèces, et même avec les objets de luxe les plus recherchés. Un quart d'heure après que l'armée a fait halte, elle trouve étalée derrière elle une foule d'aubergistes et de débitants de vin, de vivres et autres marchandises, qui fournissent aux officiers et soldats tout ce qu'ils peuvent désirer, contre argent et à des prix modiques. L'industrie est poussée si loin, que l'officier anglais peut se procurer, au milieu des déserts sablonneux, du champagne, des liqueurs, de l'eau de Seltz, etc., etc. (1).

---

(1) De pareilles foires ambulantes sont certes très utiles et fort commodes; mais, si l'armée éprouvait un revers sérieux, il est probable qu'elle verrait bientôt disparaître cette nuée de spéculateurs trop avides pour exposer leur bien en même temps que leur vie. Il serait donc impru-

L'attirail immense qui en résulte est, à la vérité, d'autant plus grand que tous ces marchands emmènent avec eux leurs familles; néanmoins l'inconvénient en est moins grave pour l'armée qu'on ne le pense, attendu que cet attirail consiste presque entièrement en chameaux, et se trouve dirigé par un officier, qui, placé sur un éléphant, ordonne les mouvements par des signaux, de manière à ne jamais obstruer la marche. Cet officier, qui donne également le signal du départ et des haltes, fixe aussi l'emplacement du marché.

Pour donner du reste une idée de la somptuosité que déploient les généraux anglais dans l'Inde, nous citerons un récit de l'évêque Heber.

« Sir David Ochterlong, agent du gouvernement près des petits princes de l'Inde occidentale, et juge arbitre de leurs différends, a un luxe royal; son revenu s'élève à 50 mille francs par mois, et il le dépense entièrement; le nombre de ses adjoints, secrétaires et domestiques, tant anglais qu'indous, la quantité de chameaux, d'élé-

---

dent de compter sur eux pour l'approvisionnement d'une armée en cas d'une guerre sérieuse. A ces cohues de marchands il faut ajouter les nombreux domestiques et ouvriers qui suivent l'armée, car le soldat indou ne se soumet à aucuns travaux. (*Trad.*)

phants et de chevaux, qui le suivent, la force de sa garde d'honneur, le nombre et la somptuosité des tentes qui composent son camp, et sous l'une desquelles le général et ses propres filles habitaient; tout cela, en un mot, surpasse les idées les plus exagérées que l'on pourrait s'en former en Europe, et rappelle les anciennes traditions de la magnificence des cours de l'Inde. »

Jacquemont rapporte aussi que le gouverneur général de son temps, lord William Bentinck, bien qu'il soit un homme fort simple dans ses habitudes presque républicaines (1), avait, dans sa tournée au nord de l'Indostan en 1831, une suite de 4 mille personnes, 30 éléphants, 700 chameaux et plus de mille chevaux.

---

(1) Lord Bentinck, frère cadet du duc de Portland, n'est pas à ce titre membre de la chambre haute, et briguait, à son retour de l'Inde, les suffrages des manufacturiers de Glasgow pour être député aux communes.

CHAPITRE 14.

DES PRINCES SUBSIDIÉS ET AUTRES ALLIÉS DE LA COMPAGNIE.

Les princes de l'Inde, ainsi qu'on l'a déjà dit, se divisent en trois classes :

1° Les princes à subsides,

2° Les princes sous le protectorat,

3° Les princes encore indépendants,

Les premiers sont :

	lieues carrées
Le roi d'Oude, dont le territoire compte	10,000
Le rajah de Nagpoor ou Berar.	26,600
Le nizam d'Hyderabad (aussi grand que la France).	47,400
Holkar à Indour	7,000
Le sultan de Mysore	11,600
Le guicovar de Baroda.	12,500
Rajahs de Travancore, Cochin et Cutsch.	6,000
Total en lieues carrées. . .	121,100

On entend sous le nom de princes à subsides ceux qui volontairement ou par la force des ar-

mes anglaises ont signé des traités de subsides avec le gouvernement de l'Inde; la teneur de ces traités est en général la suivante : Le gouvernement anglais se charge de toute la défense militaire de l'état contractant, soit contre les ennemis intérieurs, soit contre les puissances étrangères ; à cet effet il s'engage (ou pour mieux parler il se donne le droit) de tenir des troupes suffisantes dans cet état, d'y mettre des garnisons; souvent même il fournit non seulement la garde personnelle du prince, mais encore ses gardes d'honneur (1).

Toutes les troupes anglo-indoues répandues dans cet état sont sous le commandement d'un résident établi par la Compagnie près de ce prince et dont les attributions sont à peu près les mêmes que celles que les proconsuls romains exerçaient près des petits despotes de l'Asie.

Le gouvernement anglais garantit en même temps les princes à subsides contre toutes les révoltes de leurs propres sujets, qui étaient jadis si fréquentes dans l'Inde et en changeaient si facilement les maîtres.

En échange, le prince renonce à toute alliance

---

(1) C'est ainsi qu'en ayant l'air de s'allier à ces princes, les Anglais en ont fait non seulement des vassaux, mais de vrais prisonniers sur parole. (*Trad.*)

avec d'autres états que la Compagnie, tant à l'intérieur qu'au dehors, et s'interdit de jamais entrer en aucune négociation autrement que par son intermédiaire. Il s'oblige à lui soumettre tous ses différends avec ses voisins et à s'en rapporter à son arbitrage; il pousse même l'abnégation jusqu'à s'engager à prendre les conseils du résident, ou du gouverneur général à Calcutta, sur toutes les questions importantes d'administration intérieure; conseils qui, comme on le pense bien, ne sont autre chose que des ordres.

Le prince abandonne à la Compagnie une portion de ses revenus égalant la dépense présumée nécessaire à l'entretien des forces militaires. Et pour toutes ces concessions de souveraineté, il lui est permis d'exercer son autotité princière en fait d'administration ou de justice locale, et de nommer ses employés et ses courtisans.

Ce système de subsides offre certainement quelques avantages, entre autres celui de maintenir la tranquillité et le repos dans un pays où il y aurait tant d'éléments de troubles ; il laisse aux habitants de l'Inde des princes aux familles desquels les peuples sont souvent fort attachés, et cette concession flatte leur amour-propre; mais en échange le système offre aussi des inconvénients bien plus graves que ces légers avantages.

Un membre du parlement (Mill) les a si bien signalés dans son rapport du 1er février 1832 à la chambre des communes, que nous croyons devoir en donner un extrait :

« Les gouvernements despotiques de l'Asie, dit Mill, ne connaissent qu'un seul contre-poids aux excès de tyrannie auxquels ils aiment tant à s'abandonner, et ce contre-poids n'est malheureusement que celui des révolutions. Le despote asiatique sait très bien que l'excès du pouvoir *et des passions violentes* amène une émeute du peuple, et que, si elle réussit, il lui en coûte la couronne et la vie. Ce moyen, tout déplorable qu'il soit, est le seul correctif contre les exactions et les actes de barbarie qu'il pourrait se permettre. Mais ce correctif est détruit par le système de subsides, car le peuple de ces petits états sait fort bien que la puissance anglaise est trop formidable pour laisser le moindre espoir de succès à un soulèvement isolé dans une partie de l'Inde ; or, comme le peuple sait aussi que l'Inde est trop morcelée et trop divisée pour qu'il soit jamais possible d'opérer un effort commun, il en résulte qu'il doit subir le joug le plus dur. La même conviction enhardit précisément le prince indou ou musulman à abuser sans crainte de sa puissance, puisqu'il n'a absolument rien à redouter de la part de ses sujets ; en conséquence, tous se livrent aux exac-

tions les plus violentes, n'attachant aucun prix à la ruine ou au bien-être de leurs peuples.

» L'administration de la justice est également déplorable dans ces états, où le prince n'a aucune récompense à attendre de l'amour de ses sujets pour les bonnes mesures qu'il pourrait prendre, et où il n'a rien à redouter non plus pour les mauvaises.

» Le prince soumis au régime des subsides ne peut avoir aucun intérêt à se fortifier contre des agressions de puissances étrangères ou de chercher à mériter l'attachement de ses sujets, puisqu'il est gardé contre les uns et les autres par les troupes de la Compagnie. Tout sentiment de communauté d'intérêts entre le prince et ses peuples disparaît entièrement (1), et, comme le

(1) Ce sentiment de communauté d'intérêts entre le prince et ses peuples est la base fondamentale de la force et de la grandeur d'un état : il est le véhicule du patriotisme et de la nationalité; mais il faut avouer que ce n'est pas seulement dans l'Inde qu'il est méconnu de nos jours.

Les gens qui se disent exclusivement nationaux, tandis qu'ils ne s'appliquent qu'à avilir et contrecarrer le gouvernement de leur pays, quel qu'il soit, sont tout ce qu'il y a de plus anti-national au monde. Le moyen d'être national ou vrai patriote, c'est d'appuyer le gouvernement avec force toutes les fois qu'il a raison, et de l'éclairer avec modération et dignité quand il peut se tromper;

prince n'a pas plus besoin de l'estime publique que de l'appui qu'il en pourrait espérer, il traite le peuple à peu près comme un ennemi et lui arrache tout ce que son avidité peut lui faire désirer. »

Tel est en effet l'état des choses dans les pays à subsides, et les peuples n'ont pas de désir plus ardent que celui de passer sous la domination directe de la Compagnie, beaucoup plus douce et plus juste sous tous les rapports que celle de ces princes.

L'origine de ce système de subsides a été due à des circonstances toutes particulières. Le parlement, qui montra toujours de l'éloignement pour

---

mais de le respecter toujours pour qu'il soit respecté de l'étranger, et que sa marche ne soit arrêtée ni au dedans ni au dehors. En échange de ce sentiment public, le gouvernement doit aussi de son côté être fermement convaincu que son bonheur et son honneur sont également inséparables du bonheur et de la grandeur du pays, et qu'il y a non seulement communauté, mais solidarité absolue entre eux.

Au lieu de ces maximes si naturelles, la société moderne a inventé l'étrange théorie que *l'autorité, le pouvoir, c'était l'ennemi public;* que se rendre indépendant de ce pouvoir, c'était de la liberté, du patriotisme ! ! Epouvantable et déplorable aberration, qui doit faire de toute société une véritable Babel politique !

(*Trad.*)

une trop grande extension des conquêtes dans l'Inde, rendit un acte, sous le ministère de Pitt, par lequel il était sévèrement interdit à la Compagnie d'en faire de nouvelles. La Compagnie elle-même s'y montra toujours fort peu disposée (1), et ce fut la force des choses qui contraignit souvent les gouverneurs à devenir conquérants, en combattant des princes sans cesse hostiles à la Compagnie, *et semblables à ces papillons qui voltigent autour d'une lumière jusqu'à ce qu'ils se brûlent les ailes.* Après les avoir vaincus, il eût été par trop extraordinaire de leur rendre toutes leurs provinces, car les habitants de l'Inde eussent taxé ce désintéressement de faiblesse et

(1) On comprend qu'à la distance de 4 mille lieues, des hommes d'état sages pussent redouter la manie d'étendre trop des conquêtes susceptibles de mener à une catastrophe finale ; mais il serait difficile de se persuader que l'Inde ait été conquise malgré les ministres et malgré la Compagnie. Quand la victoire est à peu près sûre, on aime à en remporter, et l'expédition du marquis de Wellesley contre les Mahrattes n'était certes pas conforme aux déclarations solennelles du gouvernement. On peut donc croire qu'il entrait autant d'adresse que de désintéressement à ces manifestations publiques du parlement, qui furent sans cesse démenties par les faits. Du reste, il faut reconnaître que les nécessités de la position singulière où se trouvait la Compagnie ont autant contribué que des calculs prémédités à l'extension de sa puissance. (*Trad.*)

d'impuissance de la part du gouvernement. Il n'y avait donc rien de mieux à faire qu'à les conserver, et pour ne pas se mettre en contravention formelle avec les décisions du parlement, ce qui eût produit l'explosion d'une formidable tempête contre les ministres et la Compagnie, et compromis même leur existence, on ne trouva pas de meilleur expédient pour tourner la difficulté que d'adopter ce système de subsides comme un *mezzo termine*. Le pays ne fut pas censé conquis, puisque le prince en conservait la régie, et il ne fut pas rendu, parce qu'il fut politiquement et militairement soumis à la Compagnie.

On commence aujourd'hui à sentir de plus en plus les suites déplorables de ce système pour le peuple indou, sur le contentement duquel repose la durée de la domination européenne. Les pays de subsides seront donc probablement incorporés aux possessions de la Compagnie à mesure que les princes actuels termineront leurs jours, et cela pour le plus grand bien des peuples de ces contrées, qui ne forment pas de vœu plus ardent (1).

---

(1) C'est pousser un peu loin le philanthropisme que d'appeler dès aujourd'hui de ses vœux l'époque où le colossal empire anglais s'accroîtra de 50 millions de sujets. Si le sceptre anglais devait être imposé à tous les peuples

Les princes protégés sont : les rajahs de Bhopal et de Sikim, les Sicks indépendants sous Rundjet-Sing, sur la rive gauche du Suttledje, les états de Boondela, de Guzarate et de Malwa, les princes féodaux de Rajepoutna, les petites principautés voisines des Birmans.

Enfin, les princes qui passent pour entièrement indépendants, mais se trouvent liés par des traités d'alliances, sont : 1° Sindiah, l'ancien chef des Mahrattes, qui possède encore une armée considérable, dont il doit fournir une partie à la réquisition du gouverneur général ; 2° le maha-rajah ou roi de Lahore, Rundjet-Sing (1) ;

---

qui souffrent, pourquoi l'auteur ne provoquerait-il pas aussi l'époque fortunée où l'Europe entière serait placée sous ce sceptre doré?.... Ne serait-il pas plus naturel de songer au bonheur de l'Irlande qu'à celui des Mahrattes ? (*Trad.*)

(1) Rundjet-Sing est assez connu depuis les voyages de Jacquemont, et surtout depuis que le général Allard, qui a organisé son armée, est venu en France. On sait que ce roi est mort l'année dernière, et que l'anarchie orientale s'est introduite dans sa famille, sa veuve ayant voulu favoriser un de ses enfants au détriment de l'héritier. La mort de l'un des deux et l'intervention anglaise semblent avoir apaisé l'orage par un démembrement ou un partage... Mais le calme ne saurait durer là où il y a tant d'éléments inflammables, et le roi de Lahore augmentera un jour ou l'autre la liste des princes à subsides. (*Trad.*)

3° les émirs du Sind, liés entre eux par une confédération ; et qui descendent d'une branche conquérante du Belouchistan, professant la religion mahométane. Le chef actuel de cette fédération est Mir-Mouhrad-Ali; il réside à Hydrabad, ville très forte où se trouvent entassés des trésors qui seront tôt ou tard la proie du roi de Lahore, ou plus sûrement encore de la Compagnie.

De tous ces princes soi-disant indépendants, le roi de Lahore était devenu le plus puissant par les conquêtes qu'avait faites Rundjet-Sing. On peut donner une idée des richesses et du luxe de ce prince par le compte rendu de son entrevue avec lord William Bentink en 1831.

« Le spectacle qui s'offrit alors était vraiment imposant : les troupes du maha-rajah se trouvaient rangées à peu de distance de la route, et il serait impossible de décrire la magnificence qui régnait dans le camp des Sicks. Un arc de triomphe fort élevé, entouré de drap rouge et décoré d'ornements en or, était érigé, et près de là il s'en trouvait un autre encore plus riche. Le gouverneur général occupa avec son état-major une place d'où la vue s'étendait sur le Suttledje. Les troupes formaient une muraille de soldats, et il régnait dans cette masse d'hommes un silence qui imposait. En descendant de son éléphant, Rundjet conduisit le gouverneur dans un pavil-

lon où sa cour était réunie, et le fit placer entre lui et son fils. Toute la cour était ombragée par un arc de triomphe de magnifique étoffe de soie jaune et dont le plancher était tapissé de châles de Cachemire et de riches couvertures; derrière le maha-rajah s'élevait un dais assez vaste, étincelant de tous les décors les plus riches, et composé de velours cramoisi, de satin blanc et de châles de Cachemire. En un mot, tout ce qu'on peut se figurer du luxe oriental avait été déployé.

» Mais le maha-rajah lui-même fixait bien plus l'attention que toutes ces magnificences : il était vêtu de satin vert et portait à son bras droit le fameux diamant *Koh-i-Norr;* ses poignets et son cou étaient entourés de magnifiques perles. Après s'être entretenu de divers objets avec le gouverneur, il fit introduire près de 300 chefs de ses troupes, dont plusieurs étaient richement armés. Sorjet-Sing était couvert d'un casque orné de pierres précieuses et de perles. L'aspect des Sicks est guerrier, et je doute qu'il y ait jamais eu de cour avec des manières et un genre de vie plus nobles.

» Lorsque les chefs se furent retirés, Rundjet-Sing donna un signal auquel on introduisit un peloton de son régiment d'amazones, au nombre de 70 environ : elles étaient richement vêtues en soierie jaune, et se placèrent en face du gouverneur, sous le commandement d'une fort jolie

femme ; plusieurs d'entre elles étaient également d'une beauté remarquable et ne semblaient point fâchées de fixer ainsi les regards de tant d'étrangers. Elles chantèrent des chansons persannes célébrant l'amour et la beauté, etc. »

Nous croyons devoir faire observer ici que, depuis la publication de l'ouvrage suédois qui nous a reproduit ce tableau, le maha-rajah Rundjet-Sing est mort, et son héritage a donné lieu, l'année dernière, à des querelles intestines apaisées pour l'instant, mais qui ont laissé des germes et amèneront sans doute un démembrement.

Indépendamment des princes alliés dont nous venons de parler, il en existe d'autres qui se trouvent en dehors de la presqu'île indienne, mais qui touchent ses limites de plus près et qui ont conclu également des traités d'alliance avec la Compagnie : ce sont les rois de Siam et de Cochinchine; l'imman de Mascate, qui prétend descendre directement de Mahomet et prend le titre de calife ; enfin les princes afghans qui règnent à Kaboul, Candahar et Hérat. Ceux-ci ont été cette année même l'objet de la première expédition anglaise au delà de l'Indus, expédition gigantesque pour ces contrées, et qui a porté le drapeau d'Albion à travers les déserts sablonneux de Savestan et à travers les monts Solimans, jusqu'aux murs de Kaboul et aux portes de Hérat.

Cette période de la domination anglaise est encore trop près de nous pour que nous puissions en parler avec exactitude; mais, à en juger par les apparences, ici comme dans l'Inde, le gouverneur général a cru devoir regarder les défenses du parlement comme peu sérieuses, en forçant les rois afghans de Kaboul à recevoir ses ordres ! ! ! L'auteur dont nous traduisons l'intéressant ouvrage avait en quelque sorte prévu et prédit cette expédition, et depuis qu'il a écrit, les puissants royaumes de Lahore et de Kaboul ont vu leur indépendance fortement ébranlée.

Après avoir exposé l'état actuel de la puissance britannique au centre de l'Asie, nous devons revenir avec l'auteur suédois à l'examen des effets probables qui, selon lui, doivent en résulter.

CHAPITRE 15.

DES AVANTAGES QUE LES ANGLAIS RETIRENT DE LEUR DOMINATION DANS L'INDE.

La politique du parlement fut long-temps et est encore de ne retirer aucun revenu direct de ses vastes colonies, soit sous la forme d'un impôt, soit de toute autre manière; il cherche son unique avantage dans les bénéfices du commerce, dans l'écoulement de ses nombreux produits, enfin dans les revenus indirects qui résultent de ces échanges. C'est à cette sage politique que le gouvernement anglais est redevable de l'accroissement gigantesque et de l'état florissant de ses colonies, ainsi que de leurs dispositions à rester sous le sceptre britannique.

Cette conduite est fondée sur les plus saines maximes de l'économie politique, savoir : « que le gain du peuple est aussi un gain pour la couronne; que la véritable richesse ne consiste pas à rassembler beaucoup d'or et d'argent, ainsi que l'Espagne chercha vainement à le faire en Amé-

rique; mais qu'elle consiste surtout à multiplier les productions, les échanges et le trafic; que par ce moyen le profit est réciproque, et que, les deux pays y prenant part, ce qui enrichit l'un fait également la fortune de l'autre, loin d'être un préjudice pour lui. »

Ces maximes ne sont pas neuves en Angleterre; elles régnaient même à l'époque où les États-Unis d'Amérique comptaient encore au nombre des colonies anglaises. Ceux-ci n'avaient jamais payé un sou pour l'acquittement des dépenses de la mère-patrie, et le seul profit qu'elle en tirât consistait dans le bénéfice du trafic, et dans les fortunes particulières qui s'élevaient par d'heureuses entreprises. En échange, l'Angleterre avait doté l'Amérique septentrionale de toutes les institutions civiques qui ont fait sa prospérité et sa force; elle possédait sa propre représentation, ses lois communales, le jury, la liberté individuelle, celle des consciences en matière religieuse, enfin celle de la presse (1).

---

(1) Il est pour le moins douteux que la liberté de la presse et le jury aient contribué *à la force* des États-Unis; quant aux droits civils, à la liberté individuelle, au respect des personnes et des propriétés, ils ont contribué certainement à l'accroissement de la population, et, par là, à la force nationale.

Cependant tous ces bienfaits ne suffirent pas pour balancer, dans l'esprit prévenu des Américains, le fâcheux effet produit par la misérable taxe de quelques sous imposée sur le thé, mesure qu'ils considéraient comme une injustice. La révolte qu'elle excita ne témoigna pas, il est vrai, en faveur de la reconnaissance des colons ; mais quand les peuples ont atteint un certain degré de civilisation qui les pousse à l'indépendance, ils sont comme les enfants lorsqu'ils entrent dans leur majorité; ils n'aspirent qu'à s'émanciper et à quitter le paisible foyer de leur père pour se jeter dans le tourbillon orageux de la vie. C'est ainsi que le veut la nature : c'est ainsi que feront les Indous lorsqu'ils auront acquis le degré d'instruction qui signale la maturité d'une société.

Il est temps de revenir à notre sujet, le principe de l'administration coloniale de l'Angleterre. Puisque le gouvernement anglais ne veut percevoir aucun revenu de ses immenses colonies pour soulager les énormes charges de son propre peuple, en quoi consiste donc le profit que la mère-patrie retire de ses colonies ? Telle est la question naturelle que chacun s'adresse; nous allons y répondre pour ce qui concerne l'Inde. Ces avantages consistent :

1° Dans le bénéfice net que l'Angleterre tire des

dépenses que la Compagnie des Indes fait dans les Iles Britanniqnes et dont les fonds proviennent de l'Inde, savoir :

	millions	
Le dividende des actionnaires à 10 un quart pour 100 du capital des actions.	15	1/2
Transports frétés pour les employés.	1	3/4
Solde des officiers en congé en Angleterre.	3	
Fret payé dans les ports anglais.	3	1/2
Paiement au ministère de la guerre pour l'équipement et l'armement des troupes européennes.	5	1/2
Pension des employés civils et militaires retirés en Angleterre.	2	1/2
Traitement des employés de la Compagnie à Londres et entretien des bâtiments.	2	1/2
Traitement de la chambre du contrôle, etc.	»	3/4
Ecole des cadets en Angleterre.	»	1/2
Fonds de recrutement aux troupes anglaises.	1	
Achat de matériaux pour l'équipement et armement de l'armée in-		
A reporter	36	1/2

	millions	
Report	36	1/2
doue, tirés entièrement de l'Europe.	12	
Frais divers.	1	1/2
2° Dans les économies que les employés civils et militaires rapportent de l'Inde en Angleterre, après leurs 10 ans de services, l'un dans l'autre.	37	
3° Dans le bénéfice que les particuliers font dans leurs rapports commerciaux avec l'Inde.	75	
Total.	162	

Nous trouvons donc que le bénéfice annuel retiré par l'Angleterre de l'Inde se monte à la somme énorme de 162 millions de francs, qui en définitive ruinerait l'Indostan si on devait en faire la remise en espèces; mais il n'en est pas ainsi : l'opium de l'Inde va solder en Chine le thé, qui amené en Angleterre, couvre amplement les traites fournies pour les paiements susmentionnés. Tels sont les phénomènes du commerce d'échange : ce qu'un pays gagne, l'autre ne le perd pas; tous deux gagnent, au contraire, à ce double trafic.

Du reste, il est d'autres points de vue plus élevés que le précédent, et sous lesquels il importe

d'examiner la question des colonies. Sur quoi repose la puissance anglaise si ce n'est sur ses colonies, qui embrassent une portion du globe plus vaste, et surtout plus riche, plus peuplée et plus cultivée, que la Russie elle-même (1)? Sur quoi repose la force maritime de l'Angleterre, si ce n'est sur ses colonies, dont les rapports avec la métropole occupent des centaines de milliers de matelots (2)? Sur quoi l'Angleterre s'appuya-t-elle pour sortir victorieuse de sa lutte à mort contre Napoléon, si ce n'est sur ses colonies, dans lesquelles, lorsque tous les ports de l'Europe étaient fermés à son pavillon, elle trouvait un débouché pour ses produits et un commerce d'échange qui, soutenant ses forces épuisées et chancelantes, procura seul les moyens de triompher?

Au nombre de ces colonies, l'Inde tient sans

---

(1) Les colonies anglaises forment la sixième partie du globe continental; la Russie n'en occupe que la septième part. (*A.*)

(2) L'auteur prétend que l'Angleterre occupait, d'après les dernières statistiques, l'énorme chiffre de 700 mille matelots en activité; cependant les derniers journaux anglais ne font mention que de 240 mille, dont 180 mille du commerce; ce qui prouve de l'exagération. Peut-être compte-t-on les caboteurs de l'Inde et autres colonies dans le premier chiffre, et non dans le second.

(*Trad.*)

doute le premier rang, non seulement sous le rapport politique et commercial, mais encore sous le rapport philanthropique : car ici l'Angleterre répand du moins les avantages de la civilisation parmi 100 millions de nos semblables, et parviendra, *il faut l'espérer*, à la fonder sur le meilleur des moyens, c'est-à-dire sur les doux et nobles enseignements de la religion.

CHAPITRE 16.

QUELLE INFLUENCE LA DOMINATION ANGLAISE EXERCE SUR L'INDE.

Pour nous convaincre de la vérité qui précède, il est nécessaire d'examiner quelle influence la domination anglaise exerce dans l'Inde, et, à cet effet, il est indispensable de revenir sur nos pas et d'exposer l'état dans lequel se trouvait ce pays avant la conquête par les Européens ; et en mettant ensuite en balance l'état actuel avec l'état antérieur, il sera possible de résoudre la question. Afin de procéder à ce double examen avec plus d'impartialité, je m'appuierai sur un écrivain musulman pour décrire l'état de l'Inde lorsqu'elle se trouvait en majeure partie sous le sceptre des Mongols, ses coreligionnaires. Cet écrivain, le plus véridique des historiens de l'Inde, est Golaun Hussein-Khan ; il décrit l'état du pays au commencement du 18e siècle de la manière suivante :

Dans ce temps, dit-il, tous les prisonniers

de guerre étaient massacrés; la torture était appliquée à tous les indigènes sur les moindres soupçons; le pal et les fers étaient la peine la plus commune; dans certaines provinces, on faisait traquer le bas peuple par des chiens et on tirait dessus par partie de plaisir; ceux qui possédaient quelque chose étaient à chaque minute exposés à voir leurs biens confisqués, et pour rendre la chose plus sûre, on commençait par les étrangler; aucun habitant ne pouvait inviter ses amis à venir chez lui sans une permission du visir ou rajah de la ville qu'il habitait, et tout le peuple était sans cesse exposé au pillage et aux plus horribles vexations.

Telle était encore la situation de l'Indostan sous la domination du Grand-Mogol. Elle devint pire encore lorsque Nadir-Schah, semblable à un torrent de lave, se jeta sur ce pays, et on la vit portée au comble lorsque, après le départ de ce prince persan, l'Inde fut livrée au joug des Mahrattes, dont l'unique occupation était le pillage, l'incendie et la dévastation.

A cette époque l'Indostan était sous un joug si affreux, que l'on ne saurait, sans frémir, lire les détails de ce qui s'y passait; il y a des milliers d'exemples dans l'histoire de ce temps, où l'on vit massacrer la population entière des villes prises. Delhi, qui comptait alors près d'un million

d'habitants, fut changée en désert à la suite du massacre qu'ordonna Nadir-Schah et qui dura sept jours entiers. Schah-Abdali lui fit subir le même sort en 1761 (1), et pour la troisième fois elle fut abandonnée en 1767 à la rage des Mahrattes, qui égorgèrent tout ce qui ne put se soustraire par la fuite.

Mais ce ne furent pas seulement les conquérants étrangers qui ravagèrent l'Inde, elle ne le fut pas moins par ses propres princes, dont la tyrannie, favorisée par l'anarchie qui régnait dans le pays, ne connaissait plus de frein. En citer des exemples serait à la fois inutile, trop long et trop dégoûtant : car ces scènes, qui sont partout les mêmes, prennent encore un caractère plus féroce et plus odieux dans un pays où les rayons ardents du soleil font plus facilement bouillonner le sang, où un despotisme séculaire a engendré le plus humble esclavage, et où les douces leçons du Christ n'ont pas encore appris au despote à se réconcilier avec ses victimes sanglantes.

Cet état de misère et de désolation, d'anarchie et de guerre civile, de joug étranger et de joug intérieur, qui étendait son crêpe funèbre sur l'Inde, précisément à l'époque où les Anglais se montrè-

(1) Cette assertion est susceptible de doute quant à cette seconde irruption, ou il y a erreur de date.

rent sur son théâtre politique, contribua sans doute puissamment aux progrès incompréhensibles de leur empire. La compagnie anglaise se présenta aux peuples de l'Indostan en amie et en protectrice, et non comme un nouveau Tamerlan, un Nadir-Schah, un Sindiah. L'armée anglaise, loin de piller et dévaster comme les Mongols, les Persans, les Mahrattes, savait au contraire allier la discipline européenne à la civilisation et à l'humanité; elle payait tout ce qu'elle prenait, et protégeait constamment les vaincus contre la rage des vainqueurs, quand ceux-ci étaient de leurs alliés. Tel est le nœud de l'énigme que présentent les inconcevables progrès de sa domination (1).

---

(1) L'auteur aurait dû ajouter à cette cause celles plus puissantes encore de la lâcheté et de la vénalité des princes de l'Indostan, et de l'adresse avec laquelle la Compagnie sut armer les uns contre les autres tous les différents intérêts qui se heurtaient sans cesse dans ce pays. Ce fut en opposant le Nizam au sultan de Mysore, les Mahrattes au Nizam, les Mongols aux Mahrattes, le visir à l'empereur, les petits rajahs aux grands états, que les Anglais sont parvenus à faire de l'Inde ce qu'ils cherchent à faire de l'Europe, où ils ont su opposer aussi Louis XVIII à Napoléon, Don Pedro à Don Miguel, Espartero à la reine Christine, et où ils ne manqueront pas de savoir aussi susciter tous les prétendants possibles au gouvernement qui aura le courage de repousser leur influence. C'est

Après avoir tracé un tableau qui ne saurait être accusé d'exagération, puisqu'il provient de source mahométane, nous devons lui opposer celui qu'offre le pays sous l'administration anglo-chrétienne, et nous puiserons, à cet effet, aux sources non moins dignes de foi du respectable Héber, évêque anglican à Calcutta de 1823 à 1826, où il succomba victime d'une maladie causée par les fatigues de ses missions dans tout l'Indostan. Ses lettres méritent d'autant plus de croyance qu'elles n'étaient point destinées à la publicité, mais écrites au contraire à l'un de ses amis sous le sceau de la confidence la plus intime. « Ici, à Calcutta, dit Heber dans sa lettre du 23 décembre 1823, il y a 43 écoles d'enseignement mutuel (le nombre en a été plus que doublé depuis), savoir, 20 pour les garçons indous et 23 pour les filles, qui se trouvent au nombre de 60 jusqu'à 120 dans chacune de ces écoles. Les enfants apprennent à lire et à écrire tant en bengali qu'en anglais; on leur enseigne la morale chrétienne, l'arithmétique, la géographie et l'histoire. Ceci est d'autant plus remarquable, en ce qui concerne les filles surtout, que jusqu'à ce jour il n'avait jamais été

---

certainement une politique habile, mais contre laquelle chacun doit se mettre en garde.

(*Trad.*)

permis aux femmes du Bengale de savoir lire ou écrire (1). »

Dans une autre lettre à Wilmot-Horton il dit : « Quelques uns des Indous les plus instruits, avec lesquels je me suis entretenu, m'ont assuré que la moitié de leurs usages et mœurs domestiques avaient été adoptés par leurs conquérants mahométans, et qu'aujourd'hui l'on reconnaissait une tendance prononcée à imiter les Anglais.

» Les riches indigènes s'efforcent actuellement à décorer leurs maisons de colonnes corinthiennes et à les orner de meubles anglais. Ils ont les plus beaux chevaux et les plus belles voitures de Calcutta ; beaucoup parlent couramment l'anglais et sont versés dans la littérature. Dans les gazettes de Calcutta, qui sont au nombre de 14, on traite des objets politiques avec la plus grande liberté. Parmi les Indous on voit se développer une tendance libérale, non seulement en ce qu'ils montrent de plus en plus une grande indifférence pour leur ancienne

(1) Les bayadères faisaient néanmoins une exception. Elles recevaient, sous ce rapport, dans le temple, une éducation beaucoup mieux soignée que les autres personnes de leur sexe ; ce qui ne contribuait pas peu à la considération dont elles jouissaient, et à l'influence réelle qu'elles exerçaient dans l'Inde.

division en castes, mais aussi en ce qu'ils montrent leur empressement à envoyer leurs enfants à nos écoles, pour y apprendre la langue anglaise; ce qui amènera sans doute pour résultat que, dans 50 ans, s'ils sont bien secondés, notre langue sera pour le pays ce qu'était jadis le Oordoo, ou langue de cour.

»Quoique jusqu'à présent il n'y ait eu presque aucun exemple de conversion au christianisme, il est certain qu'on voit augmenter de jour en jour le nombre des enfants des deux sexes qui reçoivent une espèce d'instruction chrétienne, lisent le Nouveau Testament, récitent les commandements du Seigneur et les prières, le tout avec l'autorisation ou du moins sans désapprobation de leurs parents; circonstance d'autant plus faite pour étonner les anciens habitants européens, que ceux-ci tremblaient au seul nom de missionnaire, et craignaient d'exercer publiquement le christianisme, de peur d'amener un conflit avec leurs voisins hérétiques.

» Indépendamment de ce résultat, que l'on doit attribuer au zèle qui a été développé dans les derniers temps, il est certain que plusieurs Brahmines même témoignent leur étonnement de la morale que prêche l'évangile, et reconnaissent qu'ils ont une meilleure opinion de l'Angleterre depuis qu'ils savent qu'elle a une religion et des

livres saints. Ce qui semble le plus convenable pour obtenir les meilleurs résultats, c'est de laisser aller les choses comme elles vont, de recommander la prudence aux missionnaires, de maintenir le gouvernement dans la position neutre qu'il a adoptée, et de placer enfin toute notre confiance dans une extension progressive des lumières et de nous rendre nous-mêmes véritablement utiles aux intérêts temporels et spirituels du peuple que la Providence divine a confié à notre gouvernement. »

Dans une troisième lettre le même évêque Heber s'exprime ainsi :

« La fertilité du Bengale est sans exemple; les champs offrent tous les ans les plus riches récoltes, et l'ont fait ainsi depuis un plus grand nombre de siècles que l'histoire n'en rapporte. Aucune contrée du monde ne produit les denrées avec une telle abondance et avec si peu de peine. Le paysan ne travaille pas au delà de 5 à 6 heures par jour, et la moitié des jours de l'année sont encore consacrés aux fêtes du culte de Brahma, pendant lesquelles aucun travail n'est permis.

» Le costume des femmes ne consiste qu'en un morceau de toile de coton drapé autour du corps, comme chez les femmes de l'ancienne Grèce; mais en échange celles même de la basse classe

dans les campagnes comme dans les villes portent à l'envi aux bras, aux jambes, aux doigts et aux oreilles des ornements d'or et d'argent, dont la valeur excède celle de l'habillement de l'Anglaise la plus élégante. »

Il ajoute ailleurs ce qui suit sur le caractère des habitants :

« L'Indou ne peut sans doute pas être exempt des vices produits par un despotisme régnant de temps immémorial, par une religion idolâtre, enfin par cette indifférence absolue pour les lois, qui amène un penchant naturel au meurtre et au pillage. Cependant le caractère général de ces peuples a beaucoup d'attraits pour moi. Ils ont de la bravoure, de la courtoisie, de l'intelligence, du zèle à s'instruire, et montrent beaucoup de dispositions pour la géométrie, l'astronomie, la peinture, la sculpture. »

Un aperçu plus général des progrès de l'éducation dans l'Inde se trouve encore dans l'ouvrage de Montgommery-Martin : il donne pour le seul gouvernement de Madras, dont la population s'élève à 15 millions d'âmes, le chiffre considérable de 12 mille écoles, avec près de 200 mille enfants de 6 à 15 ans; ce qui, à proportion de la population, serait encore le double de ce qui existe en Suède.

Quoique des données aussi détaillées nous man-

quent sur les autres gouvernements de l'Inde, toutefois les hommes les plus versés dans ces matières, et Montgommery-Martin lui-même, affirment que l'instruction n'y a pas fait moins de progrès que dans celui de Madras.

Ceci a conduit à un résultat fort digne de remarque, c'est que la proportion entre ceux qui savent lire et écrire et ceux qui ne le savent pas encore, est supérieure dans l'Inde à ce qu'elle est en Europe. Selon Montgommery cette proportion est comme il suit :

Dans l'Inde,	de	1	sur	5 habitants.
Prusse,		1	sur	7
Pays-Bas,		1	sur	9
États-Unis,		1	sur	11
Angleterre,		1	sur	15
Autriche,		1	sur	15
France,		1	sur	17

Cet étonnant résultat a été obtenu dans l'Inde en moins de 25 ans, et prouve ce qu'un gouvernement peut faire quand il en a la ferme volonté et les moyens.

Des colléges supérieurs se trouvent actuellement dans toutes les grandes villes de l'Inde britannique ; on y reçoit des élèves de 15 à 25 ans. Le jeune Indou y est instruit dans sa propre littérature comme dans celle de l'Angleterre.

Shakespeare est là, comme dans la vieille Albion, l'auteur favori ; et ses drames sont joués avec le plus grand succès par bien des jeunes Indous.

Le gouvernement de la Compagnie s'est surtout appliqué à adoucir les rapports des castes inférieures avec leurs supérieures ; elles jouissent aujourd'hui de l'égalité devant la loi, la seule égalité raisonnable que l'on puisse désirer dans quelque pays que ce soit (1).

Le gouvernement a interdit les sacrifices humains, qui étaient encore en pratique dans tout le continent indien lorsque ses troupes apparurent. L'usage, répandu surtout dans la province de Rajpootna, de tuer les filles à leur naissance lorsque le nombre en excédait celui de trois, a été aboli, comme celui de brûler les veuves sur le tombeau de leurs maris. Cela arrive encore de temps à autre en secret ; mais acteurs et spectateurs sont punis quand on les découvre. La redoutable armée des cruels Pindaris a été anéantie, comme la secte des Thugs, qui étranglaient les voyageurs et tous ceux en général assez malheu-

(1) On aurait bien pu ajouter que c'est même la seule possible, car la nature n'en permet pas d'autre. Si la loi agraire et toutes les doctrines radicales venaient à niveler une société quelconque, il ne se passerait pas un mois avant que l'inégalité des positions fût complète sur tous les points du pays. (*Trad.*)

reux pour tomber isolément entre leurs mains.

Le gouvernement est parvenu aussi à détruire en partie les cruautés commises sur les autels des idoles de Jagernaut, et le nombre de ceux qui se précipitent sous les roues du char de l'idole pour y être broyés et gagner le ciel est aujourd'hui très minime.

Il reste néanmoins beaucoup à faire en ce genre, surtout en interdisant les prédications vagabondes, qui excitent le peuple à entreprendre de longs pèlerinages, dont les fatigues, les macérations et les privations, coûtent chaque année la vie à des milliers d'individus.

Indépendamment de ces grands bienfaits, le gouvernement anglais a doté les habitants de l'Inde du plus important palladium pour un état constitutionnel, la liberté de la presse. Il leur a donné le droit sacré d'être jugé par ses pairs en accordant le jury, et enfin il a consacré la plus sublime des libertés, celle des consciences et des cultes. Si l'on ajoute à tous ces biens celui d'un ordre régulier dans l'administration de la justice et dans les tribunaux, la paix qui règne dans tout le pays à la place de l'anarchie et de la guerre civile, et, ce qui est plus important encore, le droit sacré de la propriété et de la liberté individuelle, il faut avouer que ces diverses circonstances offrent l'image la plus riante, non seule-

ment par rapport à l'ancien état de l'Inde, dont Golaun-Hussein-Khan nous faisait un si triste tableau, mais même sous un point de vue actuel et positif. Pénétré de ces vérités, l'ami sincère de l'humanité ne saurait se refuser à rendre grâces à la Providence, qui a répandu ces bienfaits sur 80 millions d'Indous, et d'honorer en même temps la nation qui, par la sagesse de son gouvernement, a été le noble instrument dont elle s'est servie à cet effet (1).

L'auteur avait accompagné les réflexions qui précèdent d'une note fort étendue sur la liberté de la presse; nous avons cru devoir l'insérer dans le texte même, d'abord parce qu'elle était trop longue pour être renvoyée au bas de la page, ensuite parce que nous avions nous-même quelques

(1) Ici nous ne pouvons qu'applaudir aux éloges donnés par l'auteur à l'administration intérieure qui a fait tant de prodiges; nous croyons seulement que le tableau est tracé avec des couleurs un peu embellies. Il faudrait voir les choses par soi-même sur les lieux pour admettre ces bienfaits dans toute l'étendue qu'on leur donne ici. L'Angleterre doit chercher sans doute à s'attacher les populations de l'Inde, cela est incontestable; et, tant qu'elles reconnaîtront sa domination, elle le fera en leur rendant de grands services. C'est une consolation pour les philanthropes, dont il est juste que les hommes politiques sachent aussi tenir compte, bien qu'ils voient les choses sous un point de vue tout différent. (*Trad.*)

contre-note à lui opposer... Voici comment s'exprime le général suédois : L'introduction de la liberté de le presse dans une colonie lointaine, chez un peuple asiatique qui ne connaissait autre chose que le sceptre de fer de ses conquérants, qui est divisé en castes et professe une religion différente de celle de ses maîtres, était une résolution hardie et indiquant de profondes vues; aussi a-t-elle entraîné quelques inconvénients.

En attendant, il en est de cette liberté comme de beaucoup d'autres choses; pour en juger l'effet, il faut tenir un compte ouvert des avantages comme des inconvénients qui en résultent, afin de voir en définitive de quel côté penchera la balance. Dans cette épreuve de la liberté de la presse, on ne fait pas assez attention aux avantages négatifs, bien qu'ils soient plus grands que les positifs. On ne songe pas au mal qu'elle empêche, mais seulement au petit nombre de bons effets qu'elle peut produire, et, selon l'auteur, c'est précisément cet oubli qui cause l'erreur des antagonistes de cette liberté.

Quand la presse est opprimée, le gouvernement et le peuple tombent également dans une inquiétude ou un malaise semblable à celui qu'éprouverait une armée privée d'avant-postes. Ils craignent à chaque instant d'être surpris, ont peur de chaque ombre, et se fatiguent en restant

constamment sous les armes, même là où il n'existe pas un ennemi.

Le droit d'exprimer librement sa pensée soulage le cœur de l'opprimé ou de celui qui se croit lésé par de graves injustices. Là où il n'existe pas surgissent les projets secrets et les conspirations (1); là où les gazettes se taisent, là commencent les pamphlets qui circulent de main en main, et acquièrent, par le secret même dont on les enveloppe, une importance que les journaux publics n'atteignent jamais.

Les avantages passifs de la liberté de la presse sont ainsi évidents, alors même que ses avantages positifs seraient contestables. Le véritable contrepoids contre les abus de la presse, ce sont les actions et les faits; si ceux-ci sont avantageux, la presse la plus habile ne pourra à la longue rien contre eux. Les abus de la presse sont aussi un puissant correctif contre elle; elle perd par là sa force et son influence. Le cri des anciens peuples était : *Du pain et des jeux!* celui des peuples

---

(1) Le droit de tout dire n'a pas manqué à la France depuis 12 ans, et cependant les complots, les sociétés secrètes, les conspirations, les émeutes, n'y ont pas manqué non plus. C'est ainsi que les hommes systématiques, cherchant à justifier leurs doctrines, se forgent des raisons qui en démontrent mieux tout le vide. (*Trad.*)

modernes est : *Du pain et des journaux !* C'est l'esprit du temps, et il est aussi difficile de le changer que de faire remonter une rivière à sa source. Dans les cirques ou théâtres des anciens, le peuple exprimait le blâme ou l'approbation des patriciens, des consuls, des édiles, qui venaient s'y montrer ou qui étaient désignés dans les comédies. Ainsi Socrate même fut représenté en caricature dans une comédie d'Aristophanes; ce qui ne l'a pas empêché de jouir d'une gloire immortelle. Les plus grands hommes de la Grèce et de Rome, même les empereurs et les triomphateurs, se soumettaient à ces manifestations de l'opinion populaire; comment les hommes d'état modernes pourraient-ils prétendre s'y soustraire de nos jours (1)?

---

(1) Méconnaître les avantages de la liberté de la presse sagement limitée serait aussi absurde que de méconnaître les dangers plus grands encore de la licence ou de la liberté illimitée de la presse. La grande question est de bien poser les bornes par des lois fortes et précises, puis de savoir punir les délits qui résultent de la licence, et qui peuvent compromettre les destinées d'un état. L'auteur nous paraît, du reste, commettre une grande erreur en mettant en parallèle l'effet que peut produire un pamphlet à la main, circulant dans un très petit cercle, avec l'effet produit par quelques mauvais journaux quotidiens, qui, tirés chaque jour au nombre collectif de cent mille

Le journalisme de Rome et de la Grèce était donc au théâtre, et au cirque, où les gladiateurs répandaient leur sang, au lieu de l'encre que répandent nos gladiateurs modernes. Cela prouve que le droit d'exprimer librement ses pensées n'est point une prétention nouvelle, mais bien un droit acquis de temps immémorial, selon les témoigna-

---

exemplaires, exerceraient dans les coins les plus reculés du pays une action permanente et incessante, semblables à la goutte d'eau qui creuse le rocher; puissance d'autant plus dangereuse, qu'elle agirait précisément sur les classes incapables de juger les bonnes doctrines des mauvaises, et qui ne cèdent qu'à l'entraînement des passions.

Il n'est pas moins étrange de comparer l'effet transitoire d'un blâme passager, exprimé au forum ou au cirque des anciens, avec l'effet permanent produit par la haine, l'envie et la calomnie, qui pourraient se déchaîner sans cesse dans la presse journalière mal réglée. D'ailleurs, au forum d'Athènes, c'était la nation elle-même qui distribuait le blâme et la louange; tandis que, dans un journal professant des doctrines subversives, ce sont cinq à six individus seulement qui se proclament, de leur propre mouvement, les organes de l'opinion générale.

Ce que l'auteur dit à ce sujet serait tout au plus applicable à une nation comme la suédoise, d'un caractère posé et phlegmatique, répandue sur une surface immense, laborieuse et morale, et qui compte un très petit nombre de ces écrivains parasites, avides de jouissances et de scandale. *Cela pourrait aller aussi dans un petit état dénué de toute importance dans la balance politique*

ges de l'antiquité, et qui repose, ainsi que la liberté légale, sur le sol classique. Il est temps de quitter ces digressions incidentes pour passer au point capital de cet ouvrage, l'examen des chances d'attaque, de défense et de durée, qu'offre l'empire indo-britannique.

---

des nations, et qui n'aurait aucun rôle politique à préparer, à jouer ou à défendre.

Du reste, quand on appliquera la liberté sagement modifiée de la presse journalière à un pays dont les habitants et les écrivains seront bien pénétrés de la solidarité d'honneur et d'intérêt qui existe entre la nation et ses chefs, alors nous deviendrons les apôtres les plus fervents de cette liberté, qui peut produire des avantages inappréciables quand elle est bien dirigée et bien réglée.

(*Trad.*)

CHAPITRE 17.

DES CHANCES DE DURÉE QUE PRÉSENTE LA DOMINATION ANGLAISE DANS L'INDE, RELATIVEMENT A L'INTÉRIEUR DU PAYS.

Cette importante question doit être examinée sous deux points de vues (1): celui de la situation intérieure de l'Inde, et celui de ses rapports extérieurs. Sous le premier de ces points de vue, on devrait croire, d'après l'état actuellement florissant de cet empire, la douceur de son administration et l'ordre général qui règne sur tous les points, que la durée de la domination anglaise est à l'abri de tous les événements ; cependant il faudrait méconnaître grossièrement la nature du cœur humain pour croire que ces bienfaits passagers, quelle que soit leur importance, puissent

(1) L'auteur avait réuni ces deux questions dans un même chapitre; nous les avons séparées en deux pour plus de clarté. Il nous pardonnera cette licence. (*Trad.*)

entièrement balancer dans le cœur du peuple le sentiment de la perte de son indépendance, et l'habituer à la pensée d'être vaincu sans retour par une nation venue de si loin, professant une religion tout à fait différente; par une nation que les Indous regardent même comme *souillée*, et avec laquelle tout contact est envisagé comme une tache.

Indépendamment de cette considération générale, il y en a plusieurs autres qui contribuent à ébranler la puissance anglaise dans l'Inde. Parmi celles-ci, nous nous bornerons à citer la grande quantité de rois, de princes, de rajahs et de nababs détrônés, de zémindars dépossédés, lesquels, nonobstant le traitement assez doux qui leur est fait par la Compagnie, n'en déplorent pas moins la perte de leur couronne et de leur autorité, et dès lors sont tout disposés, ainsi que leur entourage, à saisir la première occasion qui se présenterait de les ressaisir.

De plus, l'Inde est remplie de soldats congédiés à l'époque des défaites des Mahrattes et des Pindaris, lesquels, appartenant à une caste guerrière dont les lois et les usages religieux ne leur permettent pas de sortir, étant du reste habitués à une vie turbulente et sans frein, recherchent actuellement une activité qui leur permette de se venger des étrangers, qu'ils regardent à

juste titre comme les auteurs de leur défaite et de leur misère.

La population musulmane n'est guère mieux disposée que les Indous en faveur des Anglais. Régnant jadis elle-même sur ces riches contrées, elle voit avec douleur les vicissitudes qui ont fait passer tant de puissance en des mains étrangères et ne désire rien moins que de voir le trône de Tamerlan relevé à Delhi ou celui d'Aurengzeb rétabli à Agra.

Aux causes précitées il faut encore en ajouter une qui doit rendre le peuple indien hostile à ses maîtres : c'est que jadis, sous les princes tartares, les naturels voyaient leurs vainqueurs habiter le pays et y dépenser leurs immenses revenus ; ils pouvaient eux-mêmes aspirer aux plus hautes dignités de l'empire et plusieurs de leurs chefs pouvaient même aisément concevoir l'espérance de monter à leur tour sur un de ces trônes, par suite des révolutions incessantes dont l'histoire de ce pays abonde.

Aujourd'hui il n'en est plus ainsi ; tous les postes élevés de l'administration et de l'armée leur sont fermés. Le gouvernement qui les régit leur paraît une énigme, et le bas peuple, par une de ces fictions populaires si communes, compare ces élus qui en sont en possession à certaine vieille fée du nom de Kompania, vivant invisible dans un

sérail et mariée avec plusieurs milliers d'hommes.

D'autres causes de pure économie contribuent en outre à rendre la position intérieure de l'Inde un peu délicate; ce sont les suivantes :

Jadis, après l'agriculture, le tissage du coton était le gagne-pain le plus important du bas peuple, et ses tissus inondaient les marchés de l'Europe, qui ne pouvait les produire à aussi bas prix que ce peuple frugal, dont les besoins sont si exigus. La valeur de ces exportations pour l'Europe montait en 1814 à 50 millions : aujourd'hui elle se réduit à quelques mousselines fines, tandis que les tissus ordinaires s'en vont de l'Angleterre dans l'Inde par suite de la révolution que les mécaniques et la vapeur ont opérée dans les prix de fabrication. Ainsi, au lieu de recevoir ces 50 millions de l'Europe, l'Inde est aujourd'hui tributaire d'une somme presque équivalente pour les tissus qu'on lui fournit. Par contre elle produit à peine quelques mousselines fines, et les plus admirables de toutes les célèbres Dakkas sont même aujourd'hui une industrie entièrement oubliée et perdue. Tandis que les tissus indiens sont accablés de droits excessifs à leur entrée en Angleterre, ceux des Anglais entrent dans l'Indostan sous les taxes les plus insignifiantes, et il n'y a aucun moyen pour les ouvriers de ce pays, quelque minime que soit le prix de la main-d'œuvre, de soutenir

la concurrence avec les innombrables machines qui suppléent partout à la main de l'homme. Grâce à ce triomphe de l'industrie européenne, il existe dss millions d'ouvriers sans pain et réduits à la mendicité.

Ce n'est pas à cette seule importation des cotonnades anglaises que se borne aujourd'hui le mal. Au grand étonnement du monde on a vu les étoffes de laine et les articles de luxe dont l'Angleterre fourmille devenir de mode dans cette population stationnaire, dont 50 siècles n'avaient pas altéré les usages. Il en est résulté une révolution complète dans les rapports; et tandis qu'autrefois les négociants, embarrassés de porter dans l'Inde des marchandises en échange, se voyaient contraints d'importer de l'argent pour solder les mousselines, les pierreries, le thé, etc., on les voit aujourd'hui embarrassés de trouver dans l'Indostan assez d'articles à importer en Europe pour solder les envois que la mère-patrie fait dans la presqu'île du Gange.

On se demandera probablement si ce pays, réputé jadis le plus riche de l'univers et sur lequel la nature semblait avoir épuisé ses faveurs, a subitement cessé de produire, ou bien si l'Europe a perdu le goût de ses richesses. Il n'en est rien sans doute; mais lorsque les Européens n'avaient point encore de vastes possessions dans l'Inde,

ils en portèrent les riches produits en foule dans les colonies de l'Amérique, qui en sont encombrées; d'où il résulte que l'importation de ces articles est devenue moins indispensable. Mais depuis que les Anglais possèdent la plus grande et la plus riche partie de l'Indostan, qu'ont-ils fait pour favoriser la culture de ses produits naturels et le commerce de ces produits ? Rien ou presque rien... Pour le seul avantage de leurs 3 millions de colons répartis sur les divers points de l'Amérique, ils ont pris des mesures qui ont appauvri leurs 100 millions de sujets asiatiques et ont du reste aussi préjudicié à la mère-patrie. Par exemple, une livre de café de l'Inde payait 9 pence, tandis que celle de l'Amérique n'en paie que 6 (le penny vaut 2 sous de France). Un quintal de sucre du Bengale paie l'énorme droit de 40 francs, tandis que celui d'Amérique n'en paie que 30 (1). Un gallon d'arak, qui ne coûte aux Indes que 3 schelings, paie cinq fois sa valeur de droit d'entrée. Le poivre, qui formait un des articles les plus importants du commerce de

(1) Nous ne pourrions affirmer si ces droits subsistent toujours sur le même pied; mais, quoi qu'il en soit, ils n'ont point nui à la culture du sucre, qui a décuplé depuis 10 ans dans le Bengale, ainsi que nous l'avons déjà dit ailleurs. (*Trad.*)

l'Inde, est tombé dans le pays de 24 sous à 6 sous, en sorte que la culture en a considérablement diminué. Le coton offre les mêmes chances : tandis que l'Angleterre reçoit près de 300 millions de livres pesant des États-Unis d'Amérique, ses colonies de l'Inde n'en importent pas la vingtième partie de sa consommation. Le tabac de l'Indostan est aussi plus chargé de droits que celui d'Amérique.

Par suite de tant de contrariétés, on peut donc croire que le commerce avec l'Inde atteint à peine à la dixième partie de ce qu'il pourrait être ; et les exportations pour l'Europe ont même rétrogradé, dans ces dernières années, de 225 millions de francs à 150 millions, tandis que les importations ont augmenté dans la même proportion, c'est-à-dire de 50 millions de francs à 87 millions et demi, ce qui amène nécessairement un décroissement successif dans les richesses du pays.

Les seuls produits de l'Indostan qui ont été favorisés dans la métropole, parce qu'ils n'avaient aucune concurrence dans les colonies de l'Amérique, sont la soie et l'indigo ; du reste, quant à ce qui concerne le dernier, ce ne sont pas les Indous qui en profitent, mais bien les Anglais eux-mêmes : car ce sont eux qui en possèdent presque toutes les plantations, seul genre de culture qui leur ait été permis jusqu'à ce jour, mais dont les

bornes seront toujours restreintes par la dépréciation naturelle que l'abondance des récoltes produit sur les marchés de l'Europe.

Au fond, le principal commerce de l'Inde repose aujourd'hui sur une énorme immoralité, c'est-à-dire sur l'exportation de 20 mille caisses d'opium de la valeur de 75 millions de francs, avec lesquelles on empoisonne les Chinois. Ainsi, le pays qui enfouissait tout l'or du globe, qui était appelé par la nature à fournir les fruits et les épiceries les plus précieuses, qui produisait de même les pierreries, les diamants, et ces tissus qui sont encore la parure la plus riche des dames européennes, s'est vu de nos jours dans la nécessité de recourir à la culture d'une plante vénéneuse, qui plonge dans le marasme moral et physique les innombrables habitants du Céleste Empire : car le suc morbifère du pavot est dès à présent le principal article qui, réuni à la soie et à l'indigo, met l'Indostan à même de se procurer les articles du luxe européen dont la mode s'est introduite.

Tels sont les graves reproches que l'on adresse généralement au système gouvernemental, ou, pour mieux dire, au système mercantile des Anglais en Asie. D'un autre côté on répond : La ruine de certains produits manufacturés, pour lesquels l'Inde était jadis célèbre, et qui étaient

devenus une grande branche d'importation pour l'Europe, est un fait accompli. Les tissus de l'Inde ne sont plus recherchés; les métiers du Lancashire ont expulsé ceux du Décan, les produits des premiers ne dominent pas seulement le commerce intérieur et celui du reste du monde, ils écrasent encore le commerce de l'Inde même. Les tissus de coton se font à si bon marché en Angleterre, qu'ils peuvent être envoyés et vendus avec avantage aux Indiens; ce qui a ruiné naturellement toutes les manufactures de la presqu'île. Mais à qui en est la faute? Que pouvait le gouvernement anglais pour s'opposer à une telle révolution? Attendait-on de lui qu'il annihilât les inventions miraculeuses d'Arkwright et de Watt, ou bien qu'il défendît l'importation de leurs produits dans ses possessions d'Asie? Sans discuter le point de droit d'une telle prohibition et ce qu'elle aurait eu d'absurde, il suffit de dire qu'elle était impraticable.

C'est certes un malheur que la chute des fabriques de l'Inde, puisqu'elle a causé la misère d'un grand nombre d'individus; mais c'était un mal inévitable. Les pays étrangers ne pouvaient pas payer chèrement aux Indiens des cotonnades que l'Angleterre leur fournissait à moitié prix; et si l'Inde elle-même n'était pas sous la domination anglaise, elle ne saurait empêcher les cotonnades

de Manchester de se vendre avec avantage aux Indous. Il ne reste donc à ceux-ci qu'à se résigner, en cherchant dans le perfectionnement des matières premières un dédommagement de ce qu'on les travaille ailleurs.

Ceci est un point capital, et le gouvernement, qui en est pénétré, ne laisse échapper aucune occasion de l'encourager (1). S'il parvient à son but, la prospérité de l'Inde pourra renaître, surtout si on lui assure la paix intérieure et le temps de poursuivre ses améliorations.

On parle beaucoup, en Europe, de la cherté et des famines qui désolent l'Inde; sans doute il y a eu dans ces contrées des époques de disette, et elles doivent y être d'autant plus fréquentes, là où la nature du sol, la chaleur excessive du climat, exercent une si grande influence, et où les récoltes dépendent plus que partout ailleurs des révolutions atmosphériques. Même dans les contrées les plus favorisées sous ce rapport, il arrive de grandes fluctuations : mais l'Inde fait néanmoins des progrès, chacun y trouve sécurité pour sa vie et ses propriétés; les capitaux prendront confiance, et le temps n'est peut-être pas éloigné où la crainte d'une famine sera aussi rare dans ce pays qu'en Europe.

---

(1) L'abolition de la traite des noirs en est la preuve.

Ce que nous oublions souvent dans nos contrées, en parlant des plaies qui frappent l'Inde, c'est que ce pays est aussi vaste que l'Europe : si le brahmine de Bénarès, le seigneur féodal de Rajepoutna, le négociant de Poonah ou de Luknow, entendent parler des cruautés exercées en Espagne, de la misère de l'Irlande et du sort de la Pologne, ils pourraient croire aussi que l'Europe est perdue.

Ces répliques justificatives du système administratif des Anglais, quelque plausibles qu'elles paraissent, ne sauraient entièrement faire disparaître les sujets de plaintes et de collisions que les Indous doivent naturellement entrevoir dans leur position, et l'on pourrait conclure de là que la domination anglaise ne saurait être envisagée comme entièrement consolidée. Toutefois, la masse des basses classes indoues est plutôt portée pour la Compagnie qu'elle ne lui est hostile, car celle-ci protége les intérêts de ces classes contre les abus de leurs chefs ; on peut dire aussi que l'armée indienne a été jusqu'à présent d'une fidélité à toute épreuve (1).

La plus grande garantie pour cette domination

(1) Dans les insurrections du corps d'officiers, on a vu les cipoys, fidèles à leurs devoirs, résister à toutes les séductions.

consiste néanmoins 1° dans l'extrême douceur et l'apathie qui caractérisent ces peuples, notamment celui du Bengale, qui forme le noyau de la puissance britannique; 2° dans leur division en castes; 3° dans leur croyance à la métempsycose.

Cette douceur de caractère porte les Indous à croire, d'après une expérience de quelques milliers d'années, qu'ils sont nés pour souffrir; malheur voulu par la nature, et contre lequel il serait aussi inutile de réclamer qu'extravagant de vouloir combattre.

La division en castes empêche le peuple d'aspirer à monter un degré plus élevé de l'échelle sociale, ambition qui cause tous les troubles de l'Europe. Sur les bords du Gange, chacun se croit né pour rester dans la condition où le sort l'a placé.

Enfin la métempsycose leur enseigne que la vie de ce monde n'est qu'une courte station dans l'éternité de notre existence, et qu'il ne vaut pas la peine de se donner de graves embarras pour y changer de position; d'où il résulte chez eux non seulement une stoïque indifférence, mais encore une disposition servile à l'obéissance envers les autorités passagères qui leur sont imposées, ce qui les détourne de toute insurrection.

La grande question est donc de savoir si ces éléments de conservation et de durée l'emporte-

ront long-temps sur ceux qui pourraient amener une collision entre les naturels et la Compagnie. Nous penchons à nous prononcer pour l'affirmative, aussi long-temps toutefois que le gouvernement continuera à traiter le pays avec douceur et sagesse, et qu'il préparera peu à peu les indigènes à prendre, lorsqu'ils y auront acquis des droits par leur capacité et leurs services, une plus grande part à l'administration du pays qu'ils n'en ont actuellement, car on ne leur laisse que les postes les plus bas dans la hiérarchie des emplois civils et militaires. La domination britannique dans l'Inde est une puissance d'opinion. Si l'Indou cessait de croire à la supériorité morale et intellectuelle des Anglais, il serait impossible à 100 mille étrangers, tant planteurs que négociants, employés et militaires, de subjuger 100 millions d'hommes composés pour la moitié de races guerrières. Il importe donc avant tout de conserver cette opinion de supériorité (1); ce qui ne peut se faire que par une grande justice dans

(1) L'auteur semble en contradiction avec lui-même; il veut qu'on instruise les naturels pour qu'ils arrivent aux emplois élevés, et il veut qu'on les maintienne dans une infériorité d'opinion..... Cela n'est pas conséquent : car, s'il faut admettre ce dernier système, le gouvernement devrait surtout éviter de propager cette instruction, qui doit amener la chute de sa domination en Asie. (*Trad.*)

le gouvernement en général, et par une conduite morale des employés et négociants anglais en particulier.

En tout cas, il arrivera néanmoins une époque où la séparation des deux empires aura lieu, et l'instruction du peuple indou en sera même un des principaux mobiles : car, lorsqu'un peuple est mûr, son existence nationale et son indépendance sont l'objet principal de ses vœux.

A une pareille époque, l'Inde s'affranchira, comme l'Amérique, des lisières de la mère-patrie. Cette révolution, chaque Anglais la prévoit sans trop s'en alarmer : car l'Angleterre peut rester riche et puissante sans l'Inde, comme elle l'est restée sans l'Amérique. La bienheureuse Albion semble appelée par la Providence à répandre les avantages de la civilisation sur les deux hémisphères : car, après avoir doté l'Amérique de ses plus doux fruits, elle les a transplantés au centre du vieux continent asiatique, et commence à les porter sur les vastes côtes de l'Australie.

Fixer l'époque où l'Inde se séparera de l'Angleterre n'est pas au pouvoir des prévisions humaines : cette révolution peut tarder des siècles, elle peut avoir lieu dans dix ans; mais, à en juger par les probabilités, elle n'est pas si prochaine qu'on pourrait le croire. L'empire des Romains dura intact plus de quatre siècles après l'a-

pogée de leurs conquêtes, et cependant le noyau de leur puissance, la population proprement dite, n'excéda jamais 3 millions d'hommes (1). Au contraire la population des Iles Britanniques présente un noyau de 25 millions d'habitants, ayant par les facultés et la culture de l'esprit une bien plus grande supériorité sur les nations soumises que les Romains n'en avaient sur leurs sujets.

Pourquoi donc l'empire britannique en Asie n'existerait-il pas aussi long-temps? Ce qui pourrait accélérer l'époque de la séparation serait sans doute une collision politique extérieure d'une nature grave, une grande expédition militaire contre la péninsule de l'Inde, qui, à part les chances d'influence directe, ne manquerait pas d'exercer une grande influence indirecte sur ses destinées, notamment en rallumant des cendres mal éteintes, en excitant les ambitions assoupies et en poussant tous

(1) Sous Jules César, Rome comptait 450 mille citoyens de 17 à 60 ans, dont 320 mille pauvres recevaient des secours; triste destinée pour les vainqueurs du monde, dont on prône tant les exemples et dont on envie tant le sort! L'auteur conclut de là que la population romaine était de 2 millions d'habitants; mais, quand le droit de cité fut accordé à tout le pays latin, on ne pouvait pas dire que l'empire romain appartînt aux seuls habitants de Rome. Plus tard, sous les empereurs, le droit de cité fut donné à toutes les provinces, et même à des nations étrangères, mais alliées.

les mécontents à arborer l'étendard de la révolte.

Une pareille chance touche de trop près au sujet que nous nous sommes proposé d'examiner pour qu'il soit possible de la passer sous silence. Toutefois, comme le but de notre travail est plus scientifique que politique, et comme nous désirons même, par des motifs personnels, éviter tout ce qui pourrait lui donner cette dernière apparence, nous nous bornerons à traiter la question sous le seul point de vue stratégique, topographique et statistique, laissant à part tout ce qu'il pourrait y avoir de combinaisons politiques dans un pareil événement (1).

---

(1) L'auteur, étant ministre de Suède en Angleterre, peut, par beaucoup de motifs, craindre la Russie plus que la puissance anglaise, et, par cette raison, avoir été influencé dans ses opinions; sans cela, il eût probablement traité la question sous le rapport politique, c'est-à-dire celui d'un grand effort concerté entre la Russie, la France et les États-Unis, pour délivrer l'Inde, et rétablir un équilibre maritime indispensable au bonheur général des nations. L'Égypte aurait pu jouer un rôle important dans un conflit de cette nature, moins encore par ses propres moyens que comme point de départ et comme base d'une agression sur la côte occidentale de l'Indostan. L'Europe n'a peut-être pas assez apprécié cette vérité dans les derniers actes de sa diplomatie, et elle paraît si évidente, qu'elle mérite d'être mûrement approfondie. Du reste, cette question était en effet bien délicate pour un agent diplomatique auprès du cabinet de Londres. (*Trad.*)

CHAPITRE 18.

EXAMEN DES CHANCES POLITIQUES ET STRATÉGIQUES D'UN PROJET D'INVASION DANS L'INDE.

Un coup d'œil sur la carte de l'Inde indique que les frontières de cet empire figurent une espèce de carré irrégulier, dont les côtés sud-est et sud-ouest sont entourés de l'Océan, tandis que le côté nord-est se trouve couvert par les monts Himalaya et Arakan, et le nord-ouest par l'Indus. Ces deux premières frontières maritimes sont à l'abri de toute attaque aussi long-temps que l'Angleterre conservera l'empire des mers. Le troisième côté n'est pas moins bien garanti, tant par les montagnes inaccessibles qui le couvrent que par l'impuissance du Thibet et du royaume d'Ava, qui les avoisinent : en effet, la guerre qui vient d'avoir lieu avec les Birmans a pu coûter beaucoup pour surmonter les difficultés qu'offraient l'approvisionnement et les distances, mais elle ne pouvait être d'aucun danger pour la Compagnie.

Quoique l'Indus borne l'Indostan au nord-ouest, il ne forme pas néanmoins la frontière des possessions britanniques, qui ne s'étendent en partie que jusqu'au Suttledje, aux confins du royaume de Lahore, en partie jusqu'au Sind, laissant cette contrée entre le dernier fleuve susmentionné et le territoire de la Compagnie.

Dans le cas où quelques nuages menaçants viendraient à obscurir l'horizon de ces possessions du côté du nord-ouest, ce qui sera toujours difficile et très lent, à cause des immenses préparatifs nécessaires pour franchir ces plages désertes, le gouvernement anglais de l'Inde ne manquera pas, soit de gré, soit de force, de s'attacher les pays qui le séparent de l'Indns, pour peu qu'il ait la moindre notion de ses intérêts politiques et stratégiques (1). L'assurance nouvellement acquise que l'Indus est navigable dans une étendue de plus de 200 milles géographiques (sans doute milles d'Allemagne ou 400 lieues) ne fait pas seulement de ce fleuve une ligne de dé-

(1). L'auteur doute d'autant moins de ce point, que le gouverneur actuel, lord Auckland, est, à son avis, un homme doué d'autant d'énergie que d'habileté. Du reste, il a écrit ces lignes avant la célèbre expédition de Kaboul et de Kandahar, qui a prouvé la justesse de ses prévisions, mais qui a soulevé pourtant une amère critique de l'administration du gouverneur actuel. (*Trad.*)

fense formidable, c'est encore une excellente ligne d'approvisionnements pour amener à l'armée ses munitions et son matériel de toute espèce.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, l'armée anglo-indoue compte actuellement 190 mille hommes, non compris les contingents des princes alliés, et peut facilement être reportée à 240 mille, nombre qu'elle a jadis atteint (1). Un tiers de cette force, réuni à celle de Rundjet-Sing et aux contingents des émirs du Sind, donnerait sur l'Indus une armée de plus de 100 mille hommes, amplement approvisionnée de tout, et qui fournirait une première barrière redoutable, sinon inexpugnable; dans ce cas, le second tiers formerait une réserve de 80 mille hommes derrière le Sutledje et le Loong, sur la frontière des propres possessions anglaises; tandis qu'une troisième partie, d'égale force, resterait dans l'intérieur du pays pour y maintenir la tranquillité.

Dans cette position, l'armée anglo-indoue pourrait attendre de pied ferme toute tentative sur

---

(1) Dans la guerre contre les Pindaries, lord Moira mit en campagne une masse de 81 mille fantassins, 35 mille cavaliers et 300 pièces de canon, sans compter ce qui restait dans l'intérieur du pays. Combien ne serait-il donc pas plus facile d'en réunir une pareille sur l'Indus en cas d'invasion ! (*Aut.*)

l'Inde, ou bien, pour plus de sûreté, pousser ses avant-gardes jusqu'à Peschawer et aux montagnes de Soliman. Comme le général en chef serait toujours informé à temps de quel côté l'orage viendrait, et si l'ennemi arrivait soit par les sources de l'Indus, soit par le centre, soit enfin pas le Bas-Indus, le général anglais serait toujours à même de distribuer ses forces de manière à le recevoir partout où il se présenterait.

Après avoir indiqué les avantages stratégiques de la position des défenseurs de l'Inde, il nous reste à examiner quelle serait la force nécessaire à une entreprise contre ce pays, et de quelle manière elle devrait opérer pour en espérer la réussite.

Dans le cours des 15 dernières années les contrées de l'Asie centrale ont subi de si énormes révolutions, que toutes les traditions plus anciennes provenant des savants les plus éclairés ne sont plus en harmonie avec l'état actuel des choses. Ces pays sont :

1° La Perse, y compris le Korassan et le Kirmann, qui lui sont à peu près soumis.

2° L'Afghanistan et le Belouchistan.

3° Kondoos, Khiva et Bouchara, avec les peuples nomades de la Turkomanie. (*V*. la carte.)

Tout ce qui est plus à l'ouest appartient à la Turquie, et se trouve peu en contact avec l'In-

de. Ce qui est situé plus à l'est appartient à la Chine, et forme un monde politique à part (1). La Perse tient incontestablement le premier rang parmi ces nations; mais quelle métamorphose ce pays n'a-t-il pas subie pendant les dernières années du règne du vieux Feth-Ali, alors que Abbas-Mirza, dévoué à l'Angleterre, était l'ennemi juré de la Russie! Ce fut lui qui commença la guerre de 1826, si fatale aux Persans, qui leur coûta, à la paix de Turkomanchai, les importantes provinces d'Erivan et de Nashirvan, et transféra les frontières russes jusqu'aux rives de l'Araxe, non loin de Tauris et même de Téhéran, les deux capitales de la Perse. Abbas-Mirza mourut en 1832, et son jeune fils Mohamed succéda à son grand-père en 1834. Ce prince monta sur le trône également protégé par l'Angleterre et la Russie, qui s'accordèrent à déjouer les prétentions de ses nombreux compétiteurs; ce fut surtout aux efforts de sir Henry Béthune, officier distingué au service

(1) Les événements ont marché depuis la rédaction de l'ouvrage. La Chine n'est plus un empire céleste; il est bien entré dans les révolutions politiques de ce bas monde par sa collision avec la Compagnie. L'armée des marchands de la cité soumettra-t-elle 150 millions de Chinois aussi facilement que 100 millions d'Indous? On pourrait le croire en voyant comment on a défendu Canton.

(*Trad.*)

d'Angleterre, qu'il fut redevable de cet heureux résultat.

Il eût été difficile de juger alors quelle ligne politique le nouveau schah adopterait, et chacune des puissances se flattait également de l'influencer en sa faveur. On ne tarda pas néanmoins à reconnaître celle qui avait été dans l'erreur, lorsque ce prince entreprit sa campagne pour soumettre Hérat, sur le chemin le plus direct de l'Inde.

Un changement non moins désavantageux à l'Angleterre se manifesta dans l'Afghanistan. Il y a à peine 15 ans que ce pays formait une monarchie assez puissante sous le titre de royaume de Kaboul, dont le chef avait toujours vécu en bonne intelligence avec la Compagnie anglaise. Par des guerres civiles, dont il serait trop long de tracer les fluctuations, ce royaume fut divisé en plusieurs principautés, indépendantes les unes des autres (1). La province de Kaboul échut, en 1826, à Dost-Mohamed, fils du visir qui avait détrôné l'ancien roi de Kaboul. Celle de Peschawer eut

(1) Si l'on en doit juger par ce qu'ils ont fait dans l'Inde, on peut supposer avec raison que les Anglais n'ont pas été entièrement étrangers à la guerre civile. *Diviser pour régner* a été leur constante politique en Orient comme en Europe, et le royaume de Kaboul bien uni était un voisin qui pouvait porter ombrage à leur politique jalouse. (*Trad.*)

son prince particulier (Sirdar), qui paya tribut au sultan de Lahore, Rundjet-Sing. La province de Kandahar fut le lot de Ata-Mohamed, frère du khan de Kaboul, Dost-Mohamed. Enfin, celle de Hérat resta seule à l'ancienne dynastie, et se trouve encore régie par Kamran, fils du dernier roi de Kaboul. Ghuzni s'est déclarée indépendante, ainsi que les émirs du Sind, qui étaient jadis tributaires de ce royaume.

Ce morcellement de la monarchie suddocienne, dont le chef Sudsch-el-Mulk vit encore dans l'Inde britannique, semble avoir affaibli le rempart qu'une monarchie puissante et bien disposée offrait aux possessions anglaises, monarchie qui, invincible peut-être dans ses montagnes, n'offrait cependant aucun moyen d'agression que la Compagnie pût redouter et devait ainsi lui être doublement utile.

Les autres états de l'Asie centrale sont trop peu importants pour qu'on puisse les faire entrer ici en ligne de compte. Le Belouchistan est habité par des hordes pillardes, également hostiles pour tous les passants et tous les voisins; elles font des incursions de tous les côtés et sont même constamment en état de guerre entre elles. Ainsi que l'Arabe et le Turkoman, le Belouchi est constamment à cheval; le pays pourrait donc four-

nir une masse assez imposante de cavalerie, si ses querelles intestines le permettaient.

Le khan de Kelat est le chef titulaire de ces hordes, et, quoiqu'il soit proclamé leur suzerain, elles respectent fort peu son autorité, et il est sans aucune force; dans un pareil état le Belouchistan, fort peu à craindre pour la Compagnie, est d'autant plus impuissant à rien entreprendre contre ses possessions, qu'il en est séparé par les monts Soliman et par les vastes possessions des émirs du Sind.

L'état de Kondoos a depuis 15 ans étendu ses limites par plusieurs conquêtes de son chef actuel Mohamed-Moorat-Bey dans le Boduckskan, Kholum et Balk, en sorte qu'il forme aujourd'hui un empire qui envelope toutes les ramifications septentrionales de l'Hindoukosch et atteint de là jusqu'à la vallée de l'Oxus. Toutefois sa force militaire ne consiste qu'en 20 mille cavaliers indisciplinés, sans aucune infanterie, et il ne peut ainsi être dangereux pour l'Inde, dont il se trouve du reste séparé par des obstacles naturels presque infranchissables.

Dans le voisinage de Kondoos, nous trouvons d'abord le pays de Bokhara (la Transoxiane des anciens), avec sa satellite Samarcand, pays assez fertile, mais entouré d'immenses déserts, et ha-

bité par un peuple moitié idolâtre, moitié mahométan. Bokhara, tombée sous la domination des Tartares Usbecks, est l'entrepôt du commerce entre la Chine et l'Asie occidentale. L'armée consiste en 22 mille cavaliers et 4 mille fantassins avec 40 misérables pièces d'artillerie; elle est d'autant moins à craindre que le caractère des naturels est doux et pacifique.

A l'ouest de l'Oxus, entre ce fleuve et la Perse, nous trouvons les races nomades des Turkomans et des Kurdes, qui font sans doute des excursions chez leurs voisins, mais ne sauraient rien entreprendre contre un pays aussi éloigné que l'Inde. Leur force consiste en une cavalerie aussi mal disciplinée qu'elle est nombreuse.

A la sortie de l'Oxus de la mer d'Aral se trouve l'état du khan de Khiva, oasis assez fertile au milieu d'un vaste océan de sables et de déserts salins, et dont le général Mourawief, chargé en 1820 d'une mission politique du gouvernement russe, a donné la meilleure description connue. Toute sa force consiste en 10 mille cavaliers, qui, en s'alliant même avec les Turkomans, sur lesquels ce khan exerce une grande influence, seraient peu à redouter pour les défenseurs de l'Inde (1).

---

(1) Ce pays de Khiva, situé sur un des plateaux les plus

Cet aperçu des contrées centrales de l'Asie, bien que superficiel, suffit pour prouver qu'aucun de ces états ne pourrait tenter seul la moindre entreprise contre l'Indostan, et une coalition de tous n'est guères à redouter, vu l'antipathie religieuse et politique qui les divise. C'est donc au nord de ces contrées qu'il faut chercher la seule puissance capable de donner quelques inquiétudes d'une entreprise un peu sérieuse; cette puissance, chacun l'a déjà nommée, c'est la Russie, et c'est sur elle qu'il est temps de porter notre attention.

Le puissant monarque qui tient avec tant d'énergie le gouvernail de cet empire a triomphé de tous les orages qui se sont successivement élevés depuis son avénement au trône; à peine eut-il étouffé, dans son propre pays, l'hydre révolutionnaire, que la guerre de Perse éclata, et porta, en moins d'un an, les aigles russes sur les bords de l'Araxe et au sommet du célèbre mont Ararat. La guerre de Turquie, qui succéda instantanément, se termina à Andrinople, au delà du fameux Balkan,

---

élevés et les plus dénués de végétation qui existent sur le globe, fut, en 1840, le théâtre d'une expédition d'hiver les plus pénibles; et, quoique exécutée par les troupes russes, dont la fermeté et la patience surpassent tout, on sait quel malheureux résultat elle eut par un froid qui surpassait 30 degrés. (*Trad.*)

considéré jusque là, on ne sait trop pourquoi, comme une barrière insurmontable; elle assura à la Russie la domination de la mer Noire et des bouches du Danube. La guerre de Pologne, survenue immédiatement après, se termina à Varsovie, et recula les frontières positives de l'empire russe jusqu'à l'Oder, au cœur de l'Europe.

La lutte turco-égyptienne eut pour résultat d'ouvrir au pavillon russe les portes du Bosphore et des Dardanelles, qui demeurent interdites à toutes les autres nations (pour les bâtiments armés, bien entendu), en sorte que les rapports d'amitié ont contribué comme la guerre, sinon à reculer les frontières de l'empire, du moins à les rendre plus fortes, et à porter en avant sa redoutable base d'opérations.

Tous ces prodiges, opérés en dix années, ont porté l'influence politique de la Russie à un tel degré, que ce qui était réputé jadis impossible, une expédition contre l'Inde, est entré aujourd'hui dans la sphère des choses possibles. Il importe donc d'examiner de ce nouveau point de vue l'état des choses dans l'Asie centrale.

La conquête de l'Inde a été dans tous les temps un objet de convoitise et le sujet de toutes les conversations parmi les peuples de l'Asie, de même que chez leur puissant voisin du Nord, dont le territoire s'étend depuis la Laponie jusqu'aux li-

mites de la Chine. L'idée d'une pareille entreprise, basée sur le souvenir des anciennes invasions de ce pays, qui avait été constamment la proie facile des conquérants, quelque attrayante qu'elle paraisse à ces peuples, ne saurait être partagée par leurs hommes d'état et leurs gouvernements sans de profondes réflexions, et sans tenir compte des graves inconvénients qui peuvent en résulter : car ils sont trop éclairés pour ne pas juger l'immense différence qui existe entre les anciennes expéditions et celle qui pourrait être tentée de nos jours, et méconnaître les immenses obstacles que la politique et les localités y apporteraient (1).

---

(1) Les plans pour la conquête de l'Inde n'ont pas manqué; Potemkin et le prince de Nassau en ont présenté à Catherine. L'empereur Paul s'en est aussi occupé un moment; mais ces projets manquaient de connaissances locales, et n'iraient d'ailleurs plus à l'état actuel des choses. Le général Gardanne, envoyé de Napoléon en Perse, en fit un que l'on dit être tombé entre les mains des Russes à la retraite de 1812, mais qui serait actuellement aussi un anachronisme. Les excellents officiers de l'état-major russe, et notamment les généraux Paskewicz et Yermoloff, ont des notions très exactes de l'Asie centrale, et connaissent les chemins de l'Inde mieux qu'aucun de leurs devanciers, et on ne peut rien leur apprendre à ce sujet.

(*Note de l'auteur suédois.*)

Les armées qui ont jadis conquis l'Inde, celle de Mahmoud-Khan de Ghizni, de Tamerlan et de Nadir-Schah, n'étaient composées que de cavalerie légère, et se trouvaient ainsi débarrassées de tout le matériel que traînent après elles les armées européennes, tant pour l'artillerie que pour les munitions et les vivres; attirail dont on ne pourrait pas se dispenser actuellement qu'il s'agirait de se mesurer avec une armée organisée à l'européenne et dotée d'un matériel immense. Ces armées de Persans et de Tartares, uniquement composées d'hommes à cheval, étaient en état de parcourir les déserts et de gravir les monts dont la route de l'Inde est alternativement semée, et de se mesurer avec succès contre les cohues indisciplinées et irrégulières, qu'elles rencontraient tant sur leur route qu'à leur arrivée dans l'Indostan. Aujourd'hui, au contraire, les rapports sont entièrement changés; l'Inde serait défendue par une armée organisée, instruite et disciplinée comme les nôtres, munie d'une artillerie excellente, et qui ne saurait être attaquée que par une force militaire égale en toutes choses (1). La

(1) Tout ce raisonnement est fondé sur l'idée qu'un régiment de cipoys vaut les meilleurs régiments européens. Si cela était vrai, il n'y a rien à dire; mais j'ai déjà exprimé mes doutes à ce sujet. Du reste, on peut croire

grande question est donc de savoir à quel point il serait possible à une telle armée de pénétrer jusqu'à l'Inde avec un semblable attirail à travers les vastes déserts sablonneux et les montagnes formidables qui la séparent de l'Indostan.

C'est ce que nous allons examiner :

Quoique l'Indus, qui forme la frontière de l'Indostan au nord-ouest, ait près de 400 lieues de cours depuis les monts Himalaya jusqu'à son embouchure dans la mer, il n'y a cependant que trois routes, parmi celles qui conduisent à ce fleuve, qui puissent servir à une armée européenne. Ces routes sont :

1° Celle qui, partant des provinces de Fars et de Kerman, longe les rives orientales du golfe Persique, et va, par le Belouchistan à Sind, à l'embouchure de l'Indus.

2° Le chemin principal conduisant par Meched, Jeerbouk, Hérat, Kandahar, Ghizni, Kaboul et Peschawer, à Attock sur l'Indus.

3° Le chemin qui suit la vallée de l'Oxus passe

---

qu'une bataille perdue changerait totalement la face des affaires en réveillant bien des antipathies, et en faisant prononcer tous les états encore indépendants. Il s'agit donc de gagner une première victoire, et 50 mille Européens, aidés de Persans et d'Afghans, pourraient bien espérer de la remporter. (*Trad.*)

par Kondoos, et tombe par les montagnes d'Hindoukosch sur Kaboul. Entre ce dernier et le second (celui de Hérat et de Kandahar), règne une chaîne de montagnes couvertes, comme les plus hautes Alpes, de glaces éternelles, qui n'ont aucun chemin viable et où une armée ne saurait passer (1).

Entre ce même chemin du centre et celui du sud, qui longe le golfe Persique, règne un océan de sables nommé le désert de Kerman, qui n'a pas moins de 180 lieues du nord au sud et de 250 lieues de l'est à l'ouest; désert entièrement dénué d'eau, à l'exception de quelques puits à peine suffisants pour désaltérer une caravane, sur la surface duquel l'on ne trouverait pas le moindre vestige de subsistances ni pour les hommes ni pour les chevaux, et qui présente en outre des dunes ou ravins de sables ayant jusqu'à 10 mètres de hauteur et qu'aucune artillerie ne pourrait gravir.

Plus près de l'Indus on rencontre en outre sur ce chemin les monts Soliman, dont les défilés rocailleux, entourés de précipices et coupés de ruisseaux torrentueux, sont entièrement impra-

(1) L'armée anglaise vient d'aller de l'Indus à Kaboul au nombre de 40 mille hommes; on sait l'attirail effrayant qu'il lui a fallu pour cette expédition.

ticables en certaines saisons, et si faciles à défendre le reste de l'année, qu'une poignée de bons soldats pourrait y arrêter une armée.

Pour ce qui concerne le premier de ces chemins (celui du sud), l'histoire n'offre qu'un seul exemple où une armée s'y soit aventurée : c'est celle d'Alexandre le Grand, qui, après avoir échoué dans sa tentative sur l'Inde, descendit l'Indus jusque vers son embouchure, se rabattit jusque vers Patula (aujourd'hui Tattah), et marcha par la Gédrosie (aujourd'hui le Mukran, province du Belouchistan), pour regagner ses conquêtes sur l'Euphrate.

Les historiens ont fait le récit des maux qu'endura son armée et des ravages que la faim et la soif firent dans ses rangs. Ce roi de Macédoine était cependant maître du golfe Persique, et se trouvait accompagné sur son flanc gauche par la flotte, sous les ordres de Néarque, qui lui portait de l'eau et des vivres. Ce secours manquerait entièrement à une armée qui prendrait aujourd'hui le même chemin, parce que la flotte anglaise stationnant à Bombay serait entièrement maîtresse du golfe Persique (1); et, sans le concours d'une

(1) C'est pour assurer en même temps cette domination, couvrir la route de l'Inde et se préparer des relations avec l'intérieur de la Perse, que les Anglais se sont logés

flottille, il serait absolument impossible d'opérer sur cette ligne. On voit donc que l'Inde peut être fort tranquille de ce côté.

Nous allons examiner les chances qu'offre le chemin du nord, c'est-à-dire celui par la vallée de l'Oxus et l'Hindoukosch sur Kaboul. C'est la route que le général Ewans présente dans son ouvrage intitulé : *Desseins de la Russie*, comme celle qu'une armée russe pourrait prendre avec plus de facilité. Un examen plus approfondi fera voir ce qui en est.

L'armée destinée à opérer une invasion de ce côté de la mer Caspienne devrait s'assembler dans le gouvernement d'Orembourg; ce qui offre déjà des difficultés d'une haute gravité dans un pays si montagneux et si inculte.

Trois routes vont de là en Asie.

La première passe entre la mer d'Aral et la mer Caspienne, par Khiva (Orgunje) et Bokhara; les caravanes mettent 60 jours à la parcourir, et une armée ne saurait y employer moins de temps. L'autre passe de Troitzkoi par le désert de Kipschak, à l'est de la mer d'Aral sur Bokhara; les caravanes la franchissent en 48 jours.

La troisième, partant de Petropolsk (Kussul-

---

d'autorité à Bushir; aujourd'hui, le golfe Persique est un lac anglais. (*Trad.*)

jur), sur le fleuve Issin, va au sud par Tashkind sur Bokhara : elle n'exige pas moins de 90 marches pour une caravane.

Tous ces chemins traversent les déserts salins et sablonneux qui séparent la Russie de la Boucharie, où les distances énormes qui se trouvent dénuées d'eau rendent toute marche d'une armée impossible (1).

Deux hommes instruits, qui ont suivi la mission du conseiller d'état Négris (MM. Meyendorf et Eversinan) ont fait une description de leur voyage, qui prouve cette vérité, et raconte combien de centaines de chameaux avaient été nécessaires, pour franchir les déserts, à une ambassade qui comptait en tout 100 personnes.

Avec l'aide d'une flotte sur la mer Caspienne, on pourrait tourner ces déserts; mais il faudrait qu'elle allât débarquer au delà de l'embouchure de l'Attruck, en sorte qu'elle ne suivrait plus la ligne d'opérations de la vallée de l'Oxus, dont

(1) Ceci a été écrit avant la dernière expédition conduite par le général Perofski. Il crut éviter ce manque d'eau en y substituant la neige, et en choisissant l'hiver pour franchir ces déserts avec près de 10 mille hommes; mais le froid lui fut non moins fatal que la soif ne l'eût été : car sur ces plateaux, les plus élevés du continent, le thermomètre descendit jusqu'à 35 degrés. Il faillit être englouti dans les neiges.

nous parlons, mais retomberait au contraire par Astrabad et Mesched sur celle de Hérat. La Russie n'a, du reste, que huit à dix petites corvettes sur la mer Caspienne, et sa marine marchande ne consiste guères qu'en une cinquantaine de barques non pontées, avec lesquelles on ne saurait transporter une armée.

D'après les dernières explorations de l'Oxus, faites en 1833 par Alexandre Burness, ce fleuve est navigable dans la plus grande partie de son cours, et on n'y rencontre ni chutes, ni bancs de sables, ni rochers, ni tourbillons. Si, à son embouchure dans la mer d'Aral, il ne se changeait pas en marais, il serait navigable dans une étendue de 240 lieues. En faisant déduction de ces marais, il aurait toujours 200 lieues de cours navigable. Sa moindre largeur est de 3 à 400 mètres, sa profondeur de 3 mètres dans la sécheresse, et de 10 mètres dans la saison des pluies. On y trouve un assez grand nombre de barques, qui pourraient porter jusqu'à 100 hommes, et comme ses rives sont boisées, on pourrait en construire une plus grande quantité encore.

Une armée qui suivrait les rives de l'Oxus pourrait donc arriver assez passablement jusqu'à Balk, où commence une contrée montagneuse, formant une chaîne de l'Hindoukosch (Alpes ou Caucase indien), et dont la largeur, de Balk à Kaboul, ne

compte pas moins de 120 lieues. La hauteur des cols s'élève de 8 à 12 mille pieds, et les meilleurs de ces passages ne sont pas exempts de neiges ou de glaces, excepté les mois de juillet, août et septembre; et, dans ces mois mêmes, de redoutables avalanches, se détachant des cimes plus élevées, enterrent parfois des caravanes entières. Ces contrées montagneuses offrent donc des obstacles sinon invincibles, du moins fort difficiles à surmonter.

De Kaboul à l'Indus il y a environ 90 lieues. Dans les 60 premières on rencontre une contrée toute rocailleuse et entièrement nue jusqu'à la ville de Peschawer. Le défilé de Khyber, que traverse cette route, a 5 milles de longueur et présente les difficultés les plus formidables. C'est le repaire de tous les brigands de la contrée, dont l'audace est connue bien au loin. Peschawer est, d'ailleurs, une ville riche, florissante et bien peuplée, dont les environs sont fertiles, bien cultivés, et arrosés par des branches de la rivière de Kaboul.

De là, deux chemins mènent à l'Indus: le premier va à Attock, à 30 lieues de Peschawer; le second court au sud, à travers les montagnes salines, qui offrent toutes les difficultés inhérentes aux contrées montagneuses. Ce chemin longe ensuite la rive droite de l'Indus, passe le fleuve à

Kouherée, et mène à Multan, où il se divise en embranchements, va à Sind en descendant le fleuve; l'autre conduit par les déserts sablonneux de Bikaneer à Ajmeer, dans l'Inde britannique.

Le chemin d'Attock à Peschawer est praticable pour l'artillerie; mais il traverse, comme nous l'avons dit, des défilés horribles, formés, d'un côté, par la rivière de Kaboul, de l'autre par une muraille de montagnes escarpées, où un petit corps arrêterait une armée entière. De pareilles difficultés se rencontrent également sur le chemin du sud, qui mène à l'Indus par les montagnes salines.

Nous avons exposé les obstacles naturels que rencontrerait une armée en suivant le cours de l'Oxus (1), avec l'intention de pénétrer dans l'Inde par l'Hindoukosch.

Outre ceux-ci, il existe encore des obstacles politiques dont il est sage de tenir compte, car ils sont plus importants encore que les premiers. En effet, une pareille invasion suppose nécessairement la soumission de tous les petits états inter-

(1) Nadir Schah se servit de l'Oxus pour les transports de son armée quand il revint de l'Inde; ce qui était d'autant plus convenable, qu'il descendait son cours. Il en serait autrement pour une armée venant du nord, car ce cours est très rapide; il faudrait nécessairement le remonter à force de chevaux ou de bras d'hommes.

médiaires : car les chefs de Khiva et de Bokara, loin de se soumettre ou de s'allier volontairement à la Russie, la regardent, au contraire, comme leur ennemie née et lui vouent une haine héréditaire, en sorte qu'une opération par les rives de l'Oxus ne serait rien moins que facile.

Il faudrait donc au moins une campagne préliminaire pour soumettre Khiva ; une seconde pour Bokara et les Turcomans ; une troisième pour s'établir dans le pays de Kondoos. Il serait ainsi impossible de franchir l'Hindoukosch, pour marcher à Kaboul, avant la quatrième campagne (1).

Ainsi, l'Inde ne paraît pas moins en sûreté de ce côté du nord que de celui du sud. Il ne reste donc plus qu'à examiner les chances que pourrait offrir la route du centre, c'est-à-dire celle qui conduit par la Perse à l'Afghanistan.

La construction géognostique de la Perse est en général celle d'un amphithéâtre s'élevant en gradins successifs jusqu'au plateau central qui coupe sa partie septentrionale à une élévation de 5 mille pieds au dessus du niveau de la mer ; son sol est de nature sablonneuse et parfois saline ; il

(1) Ceci est un calcul contestable et dépendrait beaucoup des événements. Les Anglais ont été, dans une seule campagne, de l'Indus jusque près d'Hérat. (*Trad.*)

est généralement sec et aride, dénué de rivières et souvent manquant d'eau. Au sein de ce demi-désert on rencontre sans doute ça et là de délicieuses oasis riches de toute espèce de végétation et au centre desquelles on a construit quelques villes; mais dans les espaces qui les séparent on ne trouve rien de ce qui est indispensable à une armée.

Le chemin le plus pratiqué pour aller de la Perse dans l'Afghanistan part de Téhéran, longe la pente des montagnes dont nous avons parlé, et va par Astrabad et Mesched à Hérat dans le Khorassan; ville assez bien fortifiée pour ce pays; de Téhéran à Hérat on compte environ 200 lieues.

Cette route ne présente jusques là aucune difficulté à la marche d'une armée, excepté celle résultant des embarras de vivres; ce qui l'obligerait à marcher par petits corps, afin de pouvoir leur procurer le nécessaire.

Deux chemins mènent de Hérat sur l'Indus: le premier par Kaboul, de cent lieues, traverse un pays sauvage, montagneux et plein de défilés défendus par des forts en maçonnerie presque inaccessibles, puisqu'on ne peut y monter que par des cordes. Pour éviter ces défilés, une armée devrait prendre la route de Kandahar, qui est aussi praticable pour l'artillerie et compte 120 lieues.

De cette ville deux chemins mènent à l'Indus. le premier va sur Mittun et compte 170 lieues, le second mène sur Shirkapour et a 200 lieues. Tous les deux traversent d'abord un désert sablonneux qui compte 80 lieues de longueur pour le premier et la moitié seulement pour le second. Ensuite vient la chaîne abrupte des monts Soliman, dont nous avons déjà décrit les défilés et la nudité; enfin, en sortant de cette chaîne, on rencontre de nouveau un désert sablonneux.

Près de Mittun, les divers bras de l'Indus se trouvent réunis, et le fleuve, qui présente ici l'immense largeur de 1000 toises, est en outre fort rapide, en sorte qu'il serait impossible d'en tenter le passage en face d'une armée ennemie à moins d'être pourvu de la grosse artillerie nécessaire pour en balayer les rives, sans compter les embarcations innombrables indispensables à la traversée. Dans le cas où une tentative de passage échouerait, la retraite des troupes jetées sur la rive gauche serait impossible, et celle du reste de l'armée, forcée à retourner sur ses pas, deviendrait un désastre.

Les mêmes obstacles se présentent pour un passage à Schikarpour, où le fleuve n'est pas moins large.

D'après toutes ces considérations, les écrivains qui font autorité, tels que Pottinger, Christie et

Conolly, pensent que cette route offrirait également des obstacles presque insurmontables à une armée organisée à l'européenne.

Une telle armée devrait donc, en partant de Kandahar, prendra de préférence la direction du nord-est par Ghuzni et Kaboul, chemin qui parcourt un espace de 150 lieues, offre des ressources en vivres, et permet d'y traîner de l'artillerie, bien qu'il soit coupé de défilés dans une moitié de son étendue. Kaboul, célèbre par ses milles jardins, pourrait alimenter un corps assez considérable.

Le chemin à partir de cette ville par Peshawer a déjà été décrit; l'Indus, divisé ici en trois grands affluents, serait moins large et moins difficile à passer, mais il faudrait forcer trois fois le passage au lieu d'une.

De tout ce qui précède il faut donc conclure que le seul chemin praticable pour une armée européenne voulant aller dans l'Inde est celui de Hérat par Kandahar, Ghuzni, Kaboul et Peschawer, sur Attock.

Une expédition militaire dans ces contrées suppose avant tout le consentement et même la coopération de la Perse. Je dis la coopération, parce que la Perse est hors d'état de l'entreprendre seule. La force de son infanterie est presque

nulle, son artillerie insignifiante, sa cavalerie indisciplinée et son trésor vide (1).

Ce ne serait donc qu'avec l'alliance d'une grande puissance, et en qualité de son avant-garde, que la Perse pourrait hasarder une telle entreprise. Il serait inutile de rappeler ici que cette puissance ne peut être que la Russie. Il nous reste donc à examiner quelle pourrait être l'issue d'une tentative que ces deux nations réunies pourraient former (2).

---

(1) Il est très difficile d'évaluer exactement la force militaire des Persans, car on la lève dans le moment même où les besoins l'exigent, et elle dépend du plus ou du moins de tranquillité qui règne dans le pays. Elle n'a jamais dépassé, dans les derniers temps, 60 mille hommes d'infanterie, avec 30 ou 40 canons. La force de la cavalerie est plus considérable; mais son entretien est fort difficile lorsqu'on veut la réunir. La Perse n'a presque plus de troupes régulières depuis la dissolution du corps d'Abbas-Mirza, commandé par des officiers anglais; deux batteries légères, organisées par Henry Bethune, et deux bataillons de transfuges russes, sont tout ce qu'il y a de troupes régulières.

(2) Il n'est pas dit que la Russie soit la seule puissance qui puisse entrer dans une ligue avec la Perse; la Turquie pourrait aussi y être un jour entraînée. La France et les États-Unis ont aussi des intérêts à soutenir, des prétentions excessives à combattre; il leur manque sans doute de bonnes relâches pour porter des

Les moyens que les états asiatiques possèdent pour résister à une armée régulière proviennent bien plus de leur pauvreté que de leurs richesses. La vie nomade et les habitations misérables de leurs habitants, qui ne méritent pas qu'on les défende, les mettent à l'abri des atteintes d'une grande armée. Ils se ploient comme le roseau devant la tempête, mais ne se brisent jamais; ils reprennent bien vite les formes qu'ils peuvent perdre momentanément, ou, pour mieux dire, ils ne les perdent jamais. Pour des hommes de cette trempe, c'est un petit mal que d'être expulsés pour quelques années de leurs foyers, et cet éloignement ne cause d'inquiétude qu'au conquérant lui-même, puisque ses ressources diminuent par là insensiblement.

La difficulté de former avec eux d'autres liens que ceux qui se rapportent au pillage est très grande, surtout pour une nation qui diffère si essentiellement avec eux en langage, en religion, en mœurs et en habitudes.

Il n'existe donc aucune sécurité pour une marche d'armée dans de pareilles contrées, où le

---

expéditions maritimes dans l'Inde, mais l'Égypte pourrait servir tôt ou tard de levier pour ébranler le colosse, et on ne comprend pas trop comment l'Europe a pu aider à étouffer cette puissance naissante à son berceau. (*Trad.*)

conquérant doit à chaque pas laisser une chaîne de corps de réserve, munir les forteresses de garnisons et occuper les défilés par des corps d'observation, mesures qui exigeraient une armée considérable et un trésor non moins énorme pour suffire à de telles dépenses.

D'après ce qu'on a dit plus haut de l'aspect topographique de la Perse, il n'offre, à l'exception d'un petit contre-fort de l'Hindoukosch (les monts Paropamesis), que des déserts sablonneux entrecoupés d'intervalle à autre par des oasis. Celles-ci peuvent bien nourrir pour quelques jours une armée; mais, pour franchir les espaces qui les séparent, il faut tout porter avec soi, car il n'y a ni vivres ni eau.

Ces difficultés commencent, pour une armée du nord, déjà dans la Géorgie même, où les vivres sont si rares, que, même pour un rassemblement de 20 mille hommes, il faut tout faire venir à grands frais d'Odessa, Sebastopol et Azof, à travers la mer Noire (1).

---

(1) L'auteur prétend que, d'après une dépêche de sir John Macdonald, le maréchal Paskewitsch aurait déclaré qu'il était impossible d'entretenir plus de 20 millle hommes en Géorgie; il cite aussi Klaproth, qui assure que l'armée de 40 mille hommes nécessaire pour contenir 120 mille Caucasiens bien armés doit tirer ses vivres de Russie par la mer Noire. (*Trad.*)

Les obstacles de l'approvisionnement se multiplient avec une progression incessante à mesure qu'on pénètre plus avant en Asie, et pourraient devenir insurmontables aux confins de l'Afghanistan. Une armée qui traverserait la Perse pourrait, à la vérité, remédier à ce défaut de subsistances en se divisant par petits corps qui marcheraient par étapes, ce qui exige naturellement de pouvoir compter sur l'amitié parfois chancelante des Persans; mais, dans tous les cas, il faudra toujours que l'armée se rassemble en masse compacte au moment où elle s'approchera de l'ennemi. Or, si elle a réussi à surmonter toutes les difficultés à travers la Perse et le Khorassan, elle en rencontrera de plus grandes encore entre Hérat et Kandahar.

Il s'agirait de savoir laquelle des trois routes elle choisirait, ou par Kaboul sur Attok, ou par Mittun, ou par Schikarpour. La première étant pour ainsi dire la seule praticable, il est probable qu'elle fixerait son choix sur celle-là. On sait déjà les horribles défilés et gouffres qu'elle aurait à franchir, les chemins coupés, les avalanches, les torrents, etc., etc., obstacles sérieux pour un matériel européen.

Le changement de température entre ces froides contrées montagneuses et les chaleurs excessives des plaines sablonneuses de la Perse aurait

sans doute une funeste influence sur une armée venant de si loin et déjà épuisée par de pareilles marches (1). Mais, en la supposant arrivée sur l'Indus, il s'en faut bien que tous les obstacles soient levés : elle tomberait ici dans la contrée marécageuse du Punjab ou royaume de Lahore, qui, coupé transversalement de plusieurs grandes rivières et au centre par le grand désert sablonneux de Bikaner, lui en offrirait de très graves; et si elle voulait s'étendre au sud pour les éviter, elle tomberait dans l'inextricable contrée du Sind, qui est tout à fait impraticable pour une armée.

---

(1) Une armée anglaise qui voudrait opérer contre l'Afghanistan trouverait, à la vérité, les mêmes difficultés sur la route, tant en partant d'Attock que de Mittun ou Schikarpour; mais elle aurait bien plus de chances et d'avantages qu'une armée russe, savoir :

1° La ligne d'opérations de l'armée anglo-indoue serait bien plus courte, puisque l'Indus formerait à la fois sa base d'opérations et d'approvisionnement qui lui fournirait tous ses besoins; tandis que, pour une armée russe, la base d'opérations serait non seulement reculée jusqu'à l'Araxe, mais même jusqu'aux bords de la mer Noire, puisque les provinces transcaucasiennes ne pourraient rien lui fournir.

2° Les moyens de transport de l'armée anglaise, consistant en chameaux, éléphants, seraient infiniment supérieurs à ceux d'une armée russe.

3° L'armée indoue, ne se composant pas seulement de

Alors seulement elle arriverait en contact avec le territoire de la Compagnie anglaise, où le combat deviendrait encore plus sérieux.

D'après ces diverses considérations, on pourra juger quelle immense armée il faudrait pour aborder avec des forces suffisantes l'armée anglaise sur l'Indus, après avoir laissé des réserves convenables pour assurer une immense ligne de communication qui ne compterait pas moins de 700 lieues, depuis l'Araxe jusqu'à l'Indus : car, ainsi qu'on l'a déjà dit, cette armée anglo-indienne pourrait mettre jusqu'à 100 mille com-

---

cipoys, mais aussi de troupes nationales anglaises, acclimatées depuis grand nombre d'années et endurcies aux fatigues inhérentes à cette zone torride, est bien plus habituée à traverser ces déserts que l'armée russe.

4° Le passage de l'Indus n'est point un obstacle pour l'armée anglaise, dont la navigation domine sur le fleuve, et lui fournirait d'immenses moyens non seulement pour le passer, mais aussi pour empêcher le passage de l'ennemi.

Il résulte de là qu'une entreprise anglaise serait bien plus facile qu'une invasion venant de la Perse ou du nord.

L'auteur a écrit ces lignes deux ans avant l'expédition que sir John Kean vient de diriger sur le Kaboul et Kandahar, et dont le récit justifie assez bien les calculs de M. de Bionrstierna. Le tableau des obstacles surmontés et des moyens employés à cet effet semblerait appartenir aux siècles fabuleux plus qu'à celui dans lequel nous vivons.

battants en première ligne, avec une force pareille pour réserve derrière le Suttledje et le Loouy (1). A ces 700 lieues il en faut encore ajouter 500 au moins, qui séparent encore l'Indus de Calcutta, foyer principal de la puissance anglaise, ce qui porterait à 1200 lieues la ligne d'opérations de l'armée d'invasion.

Quant à la possibilité, pour une armée russo-persanne, de trouver sur son chemin des populations avec lesquelles elle puisse faire cause commune, voici ce qui en est :

Les races afghanes abhorrent les Persans par

---

(1) Je crois ces calculs fort exagérés; je crois aussi que 50 mille fantassins russes, aidés d'autant de cavaliers persans, triompheraient de ces cipoys habillés à l'anglaise. Le tout est de savoir comment ces forces arriveraient sur l'Indus et le passeraient. Il faudrait savoir encore si les Mahrattes et les Musulmans de l'Inde resteraient esclaves de la Compagnie; enfin tout ce que deviendrait ce colossal échafaudage indou-britannique. La France, par l'Egypte, aurait certes aussi pu beaucoup en cas d'un concert européen, et, sous ce point de vue du moins, la Russie n'a pas assez compris, en accédant au traité du 15 juillet, tout le tort qu'elle se faisait à elle-même en aidant les Anglais à établir un commencement de domination en Syrie et en Egypte, et à détruire la possibilité d'une puissante diversion de ce côté. (*Trad.*)

des raisons politiques autant que religieuses : les unes par les guerres continues qu'elles ont eues à soutenir contre eux, et les collisions d'intérêts qui se présentent toujours entre états limitrophes ; les autres parce qu'elles sont des Sunnites orthodoxes, tandis que les Persans sont des Schiites schismatiques. Ces nations pourraient bien aussi voir quelque danger à introduire de puissantes armées étrangères dans un pays montagneux qui est à l'Asie à peu près ce que la Suisse est pour l'Europe.

Si les chefs afghans de Kaboul et de Kandahar n'ont pas prouvé cette haine en secourant en dernier lieu le khan de Hérat contre les Persans, c'est que ce dernier était un prince dépossédé par eux et dont ils avaient même égorgé le frère. Ces deux chefs réunis peuvent mettre 30 mille hommes de cavalerie en campagne, qui seraient redoutables dans leurs montagnes, comme les Circassiens au Caucase.

Dans le cas où, contre toute probabilité, une telle alliance viendrait à se réaliser, ce que l'ambition de Dost-Mohamed dans Kaboul et la faiblesse de son frère à Kandahar pourraient bien un peu faciliter, il en résulterait aussi que Rundjet-Sing, roi de Lahore qui règne sur les Sicks, dont les peuples détestent souverainement les Afghans et sont déjà en guerre avec eux, se rallierait avec toutes ses forces à l'armée britannique,

ce qui suffirait pour retenir l'armée expéditionnaire durant toute une campagne, et même peut-être pour renverser toutes ses entreprises.

Rundjet-Sing lui-même a plus à gagner en se réunissant aux Anglais qu'en se rangeant sous les drapeaux de leurs adversaires. Son alliance avec eux peut lui valoir, dans certains cas, les belles provinces de Kaboul et Ghuzni, qui se lieraient si bien avec ses précédentes conquêtes de Cachemire et de Peschawer, tandis qu'en s'unissant aux ennemis de l'Angleterre, il ne pourrait rien acquérir que les contrées arides entre le Sutledje et Delhi, qui ne lui donneraient aucun avantage.

D'après ces divers motifs, le gouvernement anglais doit pouvoir compter sur l'amitié de Rundjet-Sing et chercher à former avec lui une étroite alliance (1).

Le gouvernement de Calcutta agira, dans tous les cas, fort sagement, s'il prend l'avance pour trancher la question tant avec Rundjet-Sing qu'avec les émirs du Sind, avant que les ennemis

(1) Tout a changé de face depuis que ceci est écrit, les causes délétères qui rongent les états orientaux ont miné aussi l'édifice élevé avec tant de peine par ce roi de Lahore. Ses successeurs se partagent ses dépouilles, et la Compagnie applique ici sa fameuse devise : *Divide et impera!* (*Traduct.*)

présumés arrivant du nord ne s'approchent de leur territoire (1).

A cet effet, quel que soit le bon ou le mauvais vouloir de ces princes, il fera avancer son armée, par leurs états, jusqu'à l'Indus, qui est en même temps une barrière et une base excellente pour les opérations offensives.

Indépendamment des obstacles indiqués ci-dessus, il faut encore prendre en considération :

1° Que les pays montagneux qui se trouvent sur la route de l'Inde ne sauraient être franchis pendant l'hiver à cause des hautes neiges, des avalanches, des tourmentes, etc., tandis que les déserts de sables qui abondent aussi sur ce chemin ne peuvent être passés en été sans de très graves inconvénients.

Ces circonstances combinées rendraient la tâche du général en chef fort embarrassante lorsqu'il s'agirait de combiner sa marche de manière à arriver toujours à l'époque opportune. Cet embarras s'aggrave d'autant plus qu'il faut encore chercher

(1) C'est ce qui a eu lieu en effet pendant que l'auteur écrivait ces lignes, non seulement pour la signature d'une alliance avec le roi de Lahore, mais encore pour profiter de sa mort et de l'anarchie qui lui a succédé, afin d'assurer encore mieux l'ascendant de la Compagnie sur le parti qu'elle protégera selon sa coutume.

(*Trad.*)

à éviter la saison des moussons pour l'arrivée dans l'Inde, attendu qu'alors une armée européenne ne saurait tenir la campagne. (L'auteur entend sans doute sous cette dénomination la saison des pluies.)

2° Que la conformation naturelle de l'Asie centrale, dont nous avons donné une description suffisante, n'offre d'accès praticable que par le chemin d'Hérat sur Kaboul et Attock, lequel forme un long défilé, notamment depuis Ghuzni à Attock, dans une étendue de près de 180 lieues. Ici une armée ne pourrait marcher que sur une seule colonne, sans pouvoir s'assurer d'une base d'opérations : or le danger de marcher ainsi par un seul chemin est assez constaté par la campagne de Napoléon à Moscou (1).

3° Que, dans les déserts de sables dont la route est semée, des chevaux seraient hors d'état de traîner l'artillerie de siége et ses lourdes munitions indispensables pour réduire les forteresses, notamment celle de Hérat (2). A peine pourrait-

(1) Si l'auteur parle de la marche invasive de Napoléon, il commet une erreur, car l'armée marcha par quatre routes sur la Dwina, et non par un seul chemin. S'il parle de la retraite, il n'y aurait aucune similitude.

(2) Ceci est fort exagéré. Le maréchal Paskewitsch prit Erivan avec une batterie de campagne, et cette place était bien réputée aussi forte que Hérat.

on espérer d'y mener le canon de 12, nécessaire pour combattre sur l'Indus une armée britannique, qui serait amplement pourvue de ce gros calibre de campagne. Les chameaux ne seraient d'aucun secours pour le transport de cette grosse artillerie, puisque ce n'est point un animal de trait, et qu'il ne pourrait pas la porter avec un poids équivalent pour équilibrer la charge. D'un autre côté, les chameaux seraient hors d'état de soutenir une pareille marche dans les défilés montagneux et pierreux; les chevaux même n'y suffiraient pas, et, en sortant de ces défilés pour rentrer dans les déserts de sables de Birkaner, il faudrait de nouveau recourir ou à des chameaux ou à des éléphants pour y porter le matériel. L'armée anglaise, qui compte jusqu'à 3 mille éléphants et 40 mille chameaux dans ses divers établissements, peut faire aisément ce qui serait presque impossible à une armée du nord.

4° Enfin il faut considérer que les sacrifices financiers qu'exigerait une entreprise formée sur une si vaste échelle, combinée avec la crise qui la précéderait nécessairement en Europe, surpasseraient probablement tous les moyens d'une puissance qui oserait s'y engager seule (1).

---

(1) Tous ces raisonnements peuvent être justes appliqués à la Russie seule; mais il y a assez de puissances in-

Une circonstance particulière est encore que la ligne d'opérations de l'armée anglo-indoue contre la Perse et les autres puissances du nord et du nord-ouest est beaucoup plus courte que celle de ces puissances contre l'Inde, attendu que les Anglais, étant maîtres du golfe Persique, peuvent porter de Bombay par Bouschir des troupes au cœur de la Perse (1), et qu'ils peuvent même, en remontant le Tigre, en porter jusqu'à Bagdad, une des plus importantes provinces de l'empire ottoman.

De Bouschir, et de Schiraz, qui en est voisine, un corps anglais pourrait soutenir un des nombreux prétendants au trône de Perse, et fortement

---

téressées à combattre les prétentions de plus en plus menaçantes de l'Angleterre pour que la Russie trouvât de nombreux et riches alliés le jour où elle se prendrait sérieusement corps à corps avec elle. Tout ce qui a une marine et un commerce devra sentir son cœur battre ce jour-là : Américains, Egyptiens, Espagnols, Français, Hollandais, Grecs, Scandinaves même, tous n'ont qu'un seul et même intérêt sous ce rapport. Il ne faut qu'un incident heureux pour ramener l'équilibre sur les mers. (*Trad.*)

(1) Cette usurpation des Anglais, qui a établi leur domination à Bouschir, est un des actes les plus insolites : il est passé comme inaperçu au milieu des débats révolutionnaires de l'Europe. Diviser l'Occident pour dominer l'Orient, voilà l'histoire de la politique anglaise depuis Louis XVI jusqu'à ce jour. (*Trad.*)

ébranler l'autorité encore mal affermie (on peut dire toujours mal affermie) du schah actuel.

De Bagdad, un corps pareil pourrait exciter et aider les Turcs contre la Perse et la Russie. Il pourrait même, dans une supposition contraire, soutenir un des ennemis du sultan (le vice-roi d'Égypte, par exemple, dont l'armée, maîtresse de la Syrie, avoisine l'Euphrate), et porter ainsi la guerre au cœur de la Turquie asiatique, selon le parti que l'Angleterre pourrait prendre dans les complications de la politique européenne, que je ne prétends point suivre au milieu du labyrinthe où elle est engagée (1).

---

(1) Les Anglais ont trouvé le fil d'Ariane pour explorer à leur grand avantage ce labyrinthe dont ils n'avaient pas peu contribué à embrouiller eux-mêmes les sinueux détours. Du reste, ils ont mis bon ordre à l'amitié qu'ils ont un instant affectée pour le pacha d'Egypte, qui n'a jamais pu être à leurs yeux qu'un levier inquiétant dont tous leurs adversaires pourraient, avec le temps, se servir pour opérer contre l'Inde. L'Europe regrettera un jour le tort qu'elle s'est fait à elle-même en laissant l'Angleterre disposer ainsi de la Syrie et du sort de l'Egypte. La politique que l'auteur nomme un labyrinthe a été fort simple pour les Anglais : c'est la même qui leur a fait envoyer Abercrombie en Egypte en 1801, et qui leur a fait garder Malte contre les traités en 1803. Quand Méhémet-Ali, réduit à la condition de préfet turc, sera do-

Dans le cas où elle s'allierait avec le sultan, une armée anglo-turque réunie vers Bagdad pourrait porter ses opérations sur Erivan, la Géorgie, et même jusque dans la Circassie, dont les habitants sont en lutte permanente avec la Russie; opération moins excentrique qu'elle ne le paraît, si l'on songe qu'en 1801 le gouvernement de l'Inde envoya le général Baird (le vainqueur de Seringapatnam) de Calcutta à Cosseir sur la mer Rouge; lequel marcha de là sur le Caire, et se réunit à Abercrombie pour vaincre les Français, et remettre l'Egypte au pouvoir du sultan. La distance qui sépare Calcutta du Caire est trois fois plus grande que celle qui sépare Bombay de Bagdad, ce qui prouve que l'opération est dans la sphère des possibilités.

Dans le cas, au contraire, où l'Angleterre serait alliée du vice-roi d'Egypte, leur armée combinée pourrait agir avec succès le long de l'Euphrate et s'avancer sur Alep, Adana et le mont Taurus. Toutefois, l'histoire du monde ne nous rappelle qu'un seul capitaine qui, au moyen d'une grande entreprise offensive, ait su éloigner la défensive

---

cile aux injonctions venues de Londres par Constantinople, alors ils pourront le protéger.

(*Trad.*)

de son pays, et ce capitaine trouva une Capoue et un Fabius Cunctator!

Une démonstration armée de Bombay et Bouschir sur Schiraz serait cependant beaucoup moins difficile; sans doute, elle n'influerait pas directement sur la marche d'une armée contre Hérat; mais elle ferait une diversion puissante en donnant au schah des inquiétudes sur sa propre sûreté, et en le détournant par là d'une tentative aventureuse sur le Korassan.

Du reste, ce que nous venons d'exposer sur la possibilité d'une expédition par les rives orientales du golfe Persique a eu seulement pour but de démontrer que la ligne d'opérations de l'armée anglo-indoue était bien plus courte et plus avantageuse que celle de ses adversaires contre l'Inde.

Les diverses considérations que l'on vient de présenter pourraient, en définitive, se résumer aux résultats suivants :

1° Qu'aucun des divers états de l'Asie centrale n'est capable de rien entreprendre seul contre les possessions anglaises; que leur coalition est chose très peu probable, par les motifs politiques et religieux que nous avons indiqués; que la Russie est donc la seule puissance qui puisse se mettre à la tête d'une telle entreprise;

2° Que la conformation topographique des pays à traverser, tant par les montagnes de l'Hindou-

kosch que par les déserts, interdit à une armée européenne toute autre route que celle de Hérat, par Kaboul et Ghuzni sur Attock, et qu'une armée ne pouvant marcher que sur un seul chemin, sans aucune base d'opérations et d'approvisionnements, serait exposée aux plus grands périls;

3° Que cette armée devrait, avant toute chose, être sûre de l'assistance de la Perse, et pouvoir ensuite compter sur celle des princes afghans et de Lahore, à mesure qu'elle entrerait sur leur territoire; alliance peu probable, indispensable néanmoins, pour réussir, et sans laquelle on serait exposé, en cas d'échec, à une ruine certaine, car toute retraite deviendrait impossible à travers ces pics qui se perdent dans les nues, ou les déserts, dans lesquels on périrait de faim et de soif;

4° Que l'espace entre l'Araxe et l'Indus ne pourrait être franchi en moins de deux campagnes (1), en supposant même qu'on ne rencontrât aucune résistance dans la traversée, temps qui serait suffisant pour développer en Europe des combinaisons qui empêcheraient entièrement l'entreprise (2).

---

(1) L'auteur, nous l'avons déjà dit, estime cette distance à 900 lieues de 2 mille toises, ou 750 de 25 au degré.

(2) Cette assertion est un peu obscure. Il semble, à entendre l'auteur, que l'Angleterre est certaine de trouver

5° Que le manque d'eau et de vivres dans les déserts de sables, les difficultés des montagnes, l'iufluence mortelle des changements de température sur la santé des troupes, l'impossibilité de traîner de la grosse artillerie, empêcheront une grande armée de pénétrer dans l'Inde, et qu'une petite armée ne saurait l'entreprendre avec succès contre les forces britanniques, qui ne cèdent en discipline, en tactique et en bravoure, à aucunes du monde;

6° Que, si, contre toute attente, une pareille expédition était jamais tentée, son issue funeste serait plus que probable, comme la retraite serait désastreuse à proportion de l'étendue que l'armée repoussée aurait à parcourir pour regagner ses foyers.

Outre les difficultés positives d'une telle entreprise contre l'Inde, il ne faut pas oublier la difficulté négative résultant des avantages que les Anglais auraient dans une ligne d'opération plus courte contre la Perse et les puissances voisines de l'Asie que celle-ci contre l'Inde.

Ainsi l'empire britannique dans l'Inde n'a rien

---

en Europe, par le pouvoir de sa baguette magique, des gouvernements dociles à ses injonctions ou bien prêts à épouser sa cause sans consulter leurs plus chers intérêts.

(*Trad.*)

à redouter de la part des armées étrangères, du moins tant que l'ordre et la tranquillité régneront dans l'intérieur ; mais si, dans un avenir plus ou moins éloigné, ce repos venait à être troublé par quelque grave collision, alors seulement une tentative de rivaux étrangers pourrait devenir dangereuse et même funeste.

Le moyen de provoquer cette collision intérieure serait nécessairement ou de chercher à soumettre successivement les petits états intermédiaires, en enflant avec soin les succès obtenus et laissant entrevoir un secours possible à tous les intérêts froissés par la domination anglaise ; ou bien de se borner, par une politique prudente, à exercer sur ces états intermédiaires une forte influence, à aiguillonner leurs dispositions peu favorables à la Compagnie anglaise, à organiser leurs forces sur le pied des armées européennes, pour les diriger ensuite contre l'Inde, lorsque le moment opportun serait venu de mettre à exécution un projet mûrement et longuement préparé ; ainsi, sans rompre en visière avec l'Angleterre, savoir profiter de toutes les occasions de lui nuire (1).

---

(1) Le plus grand historien de la Russie, le profond Karamsin, s'explique ainsi sur la politique de son pays : « Le but et le caractère de notre politique extérieure ont été

Combien long-temps l'Angleterre tolérerait-elle cette guerre sourde? C'est une question qui dépendrait sans doute de l'état intérieur de cette puissance et de la force morale ou du caractère des ministres qui la dirigeraient, et auxquels il faudrait l'énergie et la forte volonté qui se trouvent à un si haut degré dans leur adversaire. Cela dépend en outre de la majorité que ses ministres obtiendraient dans le parlement, afin de ne pas voir toute leur énergie paralysée, et de pouvoir quitter la sphère des paroles pour passer à celle des faits et des actions.

De telles entreprises sur l'Asie sont donc d'un grand danger pour le repos de l'Europe, parce qu'elles changent cette terre, jusqu'à présent en dehors des conflits européens, en une vaste arène, où les intérêts des deux plus grandes puissances de terre et de mer viendraient se heurter; en sorte que, s'il n'y avait pas même de conflit matériel entre elles, la seule probabilité de ce conflit al-

---

constamment de faire des conquêtes par chaque paix et d'en obtenir sans recourir à la guerre, puisque notre attitude a toujours été défensive; ensuite de n'accorder aucune confiance à ceux dont les intérêts ne se concilient pas avec les nôtres, et de ne laisser échapper aucune occasion de leur nuire, sans pour cela nous mettre formellement en guerre avec eux. » (*Auteur suédois.*)

lumerait une guerre générale dans le monde. Une telle guerre, d'après les passions inflammables qui agitent l'Europe, serait d'une nature d'autant plus grave qu'elle pourrait sortir du domaine des intérêts matériels pour entrer dans celui des principes politiques, les plus dangereux de tous (1).

On me permettra d'ajouter ici une réflexion générale : c'est que le puissant empire que l'Angleterre a fondé sur le continent asiatique ne peut se soutenir qu'à force de justice, de sagesse appuyée sur la force des armes (2); que, d'après la

---

(1) L'auteur semble trop préoccupé ici de colorer son tableau en faveur de la domination anglaise. Menacer la Russie d'une propagande de principes est une chose assez étrange en l'appliquant à une puissance maritime qui ne peut faire de débarquement dans cet empire. S'il entend l'attaquer à l'aide de ses voisins, il est peu probable que l'Autriche et la Prusse voulussent faire de la propagande révolutionnaire en Russie. Quant à la France, il faut espérer que, malgré les nuages qui ont obscurci ses rapports avec la Russie, elle n'aidera jamais les Anglais dans des entreprises qui rendraient leur omnipotence encore plus intolérable. (*Trad.*)

(2) Je ne sais si l'auteur entend parler ici de la conduite de l'Angleterre envers les naturels de l'Inde ou envers les puissances européennes. S'il y a eu habileté dans l'occupation de Bushir, d'Aden, dans l'acquisition de l'île Fernando-Pô, dans l'invasion du Kaboul et dans les révolutions excitées à Lahore, il est douteux qu'il y ait eu

grande diminution effectuée dans les dernières années, et qui a réduit le nombre des troupes anglo-indoues à 185 mille hommes au lieu de 291 mille qu'elles comptaient en 1827, on peut croire que cette force militaire ne répond plus suffisamment à la gigantesque étendue de cet empire, à la conformation hétérogène de ses différentes parties et à la nature fédérative des états qui le composent; en un mot, qu'on a trop oublié le fameux adage : *Si vis pacem, para bellum* (1).

Les vues que nous venons de retracer succinctement sur l'un des objets les plus importants parmi ceux qui abondent aujourd'hui dans les combinaisons compliquées de la politique européenne, ne sauraient recevoir un appui plus puissant que celui du rapport adressé en 1830 à la Compagnie des Indes par le célèbre guerrier et écrivain sir John Macolm, et qui se termine par ces mots : « Aucune puissance européenne n'oserait entreprendre une expédition dans l'Inde, si elle n'y

---

justice. Sans doute ce mot n'a pas toujours, dans les combinaisons de la politique, le même sens absolu que dans les transactions particulières, et c'est sans doute de la justice envers les particuliers dont l'auteur a voulu parler.

(1) Ce conseil donné à l'Angleterre d'augmenter sa force militaire dans l'Inde suffit pour signaler les préventions de l'auteur en faveur de cette puissance. (*Trad.*)

était encouragée par une politique par trop prévoyante de l'Angleterre (1).

---

(1) Dans le texte original, sir Macolm dit : « Il est en votre pouvoir de détruire le commerce de la Russie et d'arrêter les progrès de cet empire en Europe, et ce pouvoir..... est trop évident pour n'être pas compris.

» Il est impossible de croire que la cour de Saint-Pétersbourg veuille poursuivre quelque spéculation ou quelque plan hasardé d'agrandissement en Orient, qui serait accompagné de tant de dangers pour la Russie, à moins que vous ne l'y excitiez par une politique tracassière et irritante. » (*Auteur suédois.*)

CONCLUSION.

Depuis l'époque éloignée où la lumière de la civilisation jeta ses premières lueurs sur les bords du Gange, jusqu'à l'époque où ses rayons s'étendirent à l'hémisphère opposé sur les bords de l'Ohio et du Mississipi, plus de 50 siècles se sont écoulés, et cependant plus de la moitié du globe est encore ensevelie dans l'ignorance et les ténèbres.

Dans ce long espace de temps, l'instruction et la science semblent avoir plutôt changé de résidence qu'étendu la sphère de leur domaine, et là où elles fleurissaient le plus avec leurs compagnons inséparables, le commerce, les arts, la richesse, on ne trouve guère aujourd'hui que des barbares et des ruines. Palmyre survit seule au milieu des déserts, avec ses mille colonnes, ses portiques; Persépolis et Babylone ne sont que ruines et débris, et là où Thèbes et Memphis élevaient leurs monuments gigantesque, le pèlerin cherche aujourd'hui un misérable abri sous l'humble toit d'un Bédouin.

Au milieu de ces cités détruites on en voit qui surgissent dans un autre hémisphère comme des éponges dans le marais : Albani, Mobile, Cincinnatus, etc., etc....

Toutefois ces cités n'égalent pas encore, à beaucoup près, celles qui sont tombées...; mais la barrière est levée, l'arène ouverte, le temps sans limites, et qui sait si une Carthage ne s'élèvera pas sur l'Hudson, une Tyr sur le fleuve des Amazones?

L'Europe elle-même, ce centre de la civilisation moderne, ne présente-t-elle pas ce douloureux spectacle de souverainetés tombées et de cultures éteintes ? Que l'on examine la terre classique où Platon était entouré de ses disciples, Démosthènes de ses auditeurs, et Phidias de ses chefs-d'œuvre ! Après avoir langui des siècles dans la nuit de la barbarie, un faible rayon vient de jeter son reflet sur elle. Portons nos regards sur les rives fortunées où Constantin fonda sa capitale : ses arcs de triomphe sont en poussière, son hippodrome est changé en un bazar d'esclaves, et là où saint Chrysostome répandait les saints enseignements du Sauveur, sous les dômes de Sainte-Sophie, ne retentissent aujourd'hui que les hérésies de l'islamisme.

Si nous passons aux édifices romantiques de l'Alhambra, qui témoignent si hautement de l'an-

cienne civilisation des Maures, de leur amour pour les arts, de leur esprit chevaleresque, nous nous demandons ce que sont devenus ces peuples qui ont failli subjuguer l'Europe : des demi-sauvages, des barbares ; et le superbe palais de leurs rois de Grenade, désert aujourd'hui, sert de repaire aux guérillas et aux bandits.

Rome même, la cité dite éternelle, également déchue de sa grandeur temporelle et spirituelle, n'est plus qu'un tombeau de la première et une ombre de la dernière.

Ainsi, la lumière et les ténèbres, la vie et la mort, la création et la destruction, se sont succédé réciproquement et ont marché pour ainsi dire de concert.

Mais, au milieu de ces révolutions incessantes du monde matériel et du monde intellectuel, l'esprit humain trouve encore une pensée consolante, savoir :

Que la lumière, à chaque période de sa présence, a acquis une clarté plus vive, par suite des grands progrès faits dans les sciences; que la vie a acquis un but plus élevé par la propagation du christianisme; enfin que la création a de plus en plus développé son œuvre, en suite des décrets du Tout-Puissant. En sorte que chacune de ces choses, avançant dans la carrière de la perfectibilité, a

marché vers le but où le grand problème sera résolu.

L'auteur, empruntant aux paroles de Moïse et aux dogmes des Brahmines des pensées sur la marche progressive de la création du globe et sur les longs intervalles qui ont séparé ses différentes phases, en tire la conséquence que la création spirituelle suivra sans doute la même progression, et il ajoute à tout cela des réflexions mystiques, qu'il serait inutile de rappeler ici.

Pour nous, qui préférons tirer des conclusions moins nébuleuses des belles pages qui précèdent, nous espérons que l'empire britannique dans l'Inde ne sera pas plus à l'abri des ravages du temps que ne le furent ceux de Rome et de Carthage, ainsi que les superbes cités dont les ruines excitent encore notre admiration. Nous avons indiqué, dans la préface, les causes qui nous inspirent ce vœu, que nous ne croyons du reste point en contradiction avec la prospérité réelle de la grande nation anglaise, qui sera riche et puissante sans l'Inde, comme elle resta riche et puissante après la perte de l'Amérique.

CHAPITRE 19 ou SUPPLÉMENT.

PRÉCIS DE LA LUTTE ENTRE LA FRANCE ET L'ANGLETERRE DANS L'INDE (1).

Ainsi que nous l'avons annoncé dans le chapitre 6, le général suédois, uniquement préoccupé des progrès de la Compagnie anglaise, qu'il voulait retracer, a franchi un peu lestement l'espace qui sépare l'invasion de Nadir-Schah des premiers succès de Clive, dans le Bengale, sans même dire un mot de la lutte fort sérieuse que cette compagnie eut à soutenir contre les Français. Cette lacune est d'autant plus à regretter, que la connaissance des événements de cette époque est indispensable pour expliquer la grande énigme des succès britanniques. Ce que l'auteur a dit des premiers exploits de Clive est d'ailleurs si peu conforme aux traditions historiques les

(1) Ce chapitre est entièrement du traducteur. Nous avons dit dans le chapitre 6 ce qui nous avait déterminé à le faire pour remplir une lacune déplorable.

plus connues, que nous avons cru devoir, pour l'intérêt même de l'ouvrage, présenter dans un chapitre particulier les événements qui se sont passés dans l'Inde durant les deux guerres de la succession d'Autriche et de Sept ans, et ensuite dans celles des révolutions d'Amérique et de France en 1780 et 1792.

La tâche que nous nous sommes imposée en traçant ce précis est des plus rudes : car s'il est impossible de présenter les événements de cette lutte sans les rattacher aux sanglantes révolutions du Mogol, il ne l'est pas moins d'expliquer d'une manière satisfaisante dans un seul chapitre les tristes convulsions d'un empire à l'agonie, les intrigues qui les ont amenées, et les opérations des Européens qui ont complété la catastrophe.

Si nous parvenons donc à esquisser des faits si compliqués avec assez de précision pour que nos lecteurs puissent bien saisir la marche progressive de la puissance anglaise, nous aurons le sentiment d'avoir fait un ouvrage aussi utile dans le fond qu'ingrat dans la forme.

Pour comprendre les singuliers événements dont l'Indostan fut le théâtre, il faut avant tout se bien pénétrer de l'état dans lequel l'invasion persanne de Nadir-Schah avait jeté l'empire mogol ; il faut ensuite s'identifier avec les coutumes orientales, surtout avec les mœurs musulmanes

et indoues, qui diffèrent essentiellement ; puis enfin étudier attentivement la carte du pays.

L'Inde fut de tout temps divisée en beaucoup d'états, qui devenaient plus ou moins puissants, selon la capacité et l'ambition de leurs chefs. La conquête mogole réunit le plus puissant empire qui ait jamais existé dans la péninsule et lui donna d'abord plus d'unité ; mais après la mort du fondateur, l'empire se morcela, soit par des partages, soit par des soubadars qui s'émancipèrent successivement.

Le nombre de ces vice-rois était encore de 22 sous l'empereur Aurengzeb (1). Ils furent naturellement d'abord révocables et temporaires ; mais les désordres et la faiblesse des empereurs permirent à ces lieutenants de se rendre presque indépendants ; plusieurs même transmirent leur charge à leurs enfants ou désignèrent leurs successeurs, ce qui donna lieu à maintes révolutions. Les soubadars (appelés aussi soubabs) avaient parfois des suppléants nommés phousdars ou na-

(1) Ces 22 vice-royautés étaient Kaboul, Kandahar, Lahore, Cachemire, Moultan, Tatah, Delhi, Agra, Allahabad, Oude, Bahar, Bengale, Orissa, Bérar, Malwa, Ajmeer, Guzarate, Aurangabad, Bednore, Amednagur, Bejapour, Golconde. (Le Décan ou midi en comptait six à lui seul.)

babs. A côté de ceux-ci il y avait des intendants de la vice-royauté, nommés *dewans*, chargés non seulement de recevoir les tributs et les impôts, mais encore de distribuer les terres aux fermiers; or, comme toutes les terres de l'empire étaient censées appartenir à l'empereur et que les intendants disposaient ainsi de toutes les ressources du pays, ils se trouvaient, par la nature même de leurs fonctions, aussi puissants que les soubabs, et leur disputèrent souvent leur couronne. Les *zemindars* étaient les agents des dewans dans les districts, dont ils étaient les fermiers généraux, et en même temps les officiers judiciaires et les chefs militaires féodaux.

Outre ces fonctionnaires, il existait encore une foule de rajahs ou prince indous, de rajepoutes et de polygars, espèce de seigneurs féodaux qui après la conquête avaient conservé leur territoire en se soumettant simplement à payer le tribut, et qui étaient aussi bien rivaux entre eux que les chefs musulmans.

Dans les mœurs orientales, la force matérielle est la puissance; mais le droit a conservé aussi une ombre de la sienne; et, ainsi que nous avons vu plus près de nous le fameux Passwan-Oglou, le pacha de Janina et Méhémet-Ali, proclamer la suzeraineté du sultan, tout en lui faisant la guerre, de même les soubabs, nababs et autres chefs qui

représentaient l'empereur mongol dans les vastes provinces de son empire, proclamaient hautement son autorité, sans en tenir le moindre compte, et se contentaient d'exercer un pouvoir suprême en le reconnaissant pour leur suzerain, c'est-à-dire en lui demandant son investiture moyennant tribut.

Les querelles entre cette foule de chefs aspirant à de semblables investitures amenaient d'éternelles guerres civiles; *chaque prétendant levait des soldats : qui avait de l'argent avait une armée, et dans un pays divisé par castes, où il existe une caste toute militaire, les soldats ne manquaient jamais à qui pouvait les payer.* Ces ambitieux venaient tous invoquer l'appui des Européens, et c'est sur la facilité de se procurer ainsi de formidables alliés que ceux-ci fondèrent leur puissance. C'est là aussi ce qui explique les succès miraculeux de la Compagnie anglaise. Ces prétendants étaient toujours disposés à céder une partie de leurs provinces aux Européens pour s'assurer l'autre moitié, et l'empereur mongol, qui les voyait prêtes à lui échapper, vendait ensuite à prix d'argent des provinces qui ne lui rapportaient plus que des tributs souvent contestés ou inexactement payés.

C'était, au reste, un spectacle assez extraordinaire que celui d'une population conquérante

ainsi superposée sur une population décuple, et si différente de mœurs, de religion et de langage.

Entre le déisme fataliste du musulman et la croyance à la migration des âmes de l'Indou, il y avait un abyme, et cependant on voyait le peuple envahi, malgré sa profonde aversion pour ses conquérants, servir docilement comme soldat dans les troupes de ses oppresseurs. C'est que l'Indou est lié à sa caste, qu'il croit liée elle-même à l'ordre général de la création, et se considère, ainsi qu'on l'a vu au chapitre 2, comme un anneau d'une chaîne qu'il ne lui est pas donné de rompre.

Après que Nadir-Schah, vainqueur du Grand-Mogol, fut retourné en Perse souillé de sang et gorgé d'un butin évalué jusqu'à 1,500 millions, l'empire d'Aurengzeb, déjà depuis longtemps en proie à des discordes intestines, tomba en lambeaux de toutes parts dans les mains du débile Mohamed XIV.

A l'ouest, les chefs afghans qui avaient accompagné Nadir s'emparent du pays de Kandahar et de Kaboul, où l'intrépide Ahmed-Abdalli forme un vaste royaume. La tribu afghane des Rohillas s'établit dans les hautes vallées du Gange et de la Jumna, jusqu'au pied de l'Himalaya, où elle donne son nom au nouvel état fédératif de Rohilcound. Les Sicks prennent Lahore et Moultan.

A l'est, Aliverdikhan se rend indépendant dans le Bengale, Bahar et Orissa. Les vice-rois d'Oude, d'Allahabad, de Delhi, d'Agra, affectent, à cause de leur proximité, de reconnaître encore l'autorité de l'empereur, mais n'en font guère plus de cas que les autres.

Au sud enfin, le fameux Nizam-el-Mulk (1), ancien visir et soubab de Malwa, qu'on accuse d'avoir traîtreusement appelé les Persans à Delhi, après avoir combattu long-temps et victorieusement les ennemis de l'empire, s'est emparé de tout le Décan ou midi de la péninsule, et règne là sur un état plus puissant que le reste du Mogol même, car il a pour vassaux 30 nababs et près de 50 rajahs indous. Parmi les premiers étaient les nababs de Bednore, d'Aurangabad, du Carnatic, de Coudapa, de Karnoul; parmi les derniers se trouvaient les rajahs de Tanjore, de Mysore, de Tritchinopoli.

Le nabab du Carnatic ou d'Arcotte, dans l'arrondissement duquel les grands établissements européens de Pondichéry et de Madras sont situés, était un des subordonnés les plus importants du Décan. Le nabab alors régnant, vieil-

(1) Nizam-el-Mulk est un titre, et non point un nom d'homme; mais tous les historiens le désignent sous ce nom, et nous l'adopterons comme eux.

lard âgé de 107 ans, nommé Anwar-al-Dien, avait été désigné par le Nizam à la place du fils encore en bas âge de Subder-Ali, dont le père avait été empoisonné par son beau-frère Mortiz, et que sa famille avait envoyé à Madras sous la protection de la Compagnie anglaise (1).

On voit par ce que nous venons de dire que le malheureux Mahomet était souverain sans sujets, distribuant en apparence des couronnes sans pouvoir garder la sienne : despote incapable de se faire obéir, il vendait à ses nababs, et souvent même à des aventuriers, le droit d'exercer une autorité absolue dans ses provinces ; pauvre alors même que toutes les monnaies se frappaient à son effigie, il se glorifiait d'avoir pour vassaux de puissants princes, dont il implorait la générosité pour l'entretien de sa maison.

Pour compléter ce déplorable tableau, nous rappellerons encore que le centre de la péninsule était presque entièrement occupé par la confé-

(1) L'ancien nabab Dost-Ali, tué en 1740 par les Mahrattes, avait donné une de ses filles à ce Mortiz, qui, après son usurpation, fut massacré dans une révolte. Une autre fille avait épousé un chef distingué nommé Chounda-Saeb : celui-ci, après avoir vaillamment défendu Tritchinopoli, fut emmené prisonnier par les Mahrattes, et devint plus tard la cause de la lutte entre les deux compagnies, par son alliance avec Dupleix.

dération mahratte, qui avait succédé au vaste empire fondé par Sewaji, dont l'habileté réunit tous les princes indous qui avaient résisté le plus long-temps aux conquérants mongols et s'étaient maintenus à peu près indépendants dans les montagnes du centre et dans les Gauts de la côte de Malabar.

Les souverains mahrattes exerçaient le gouvernement à l'aide d'une espèce de conseil de ministres composé de huit brahmines, dont le président, nommé Peischwa, était d'abord comme le visir chez les musulmans, ou les maires du palais au moyen âge, mais devint ensuite un souverain réel. Les grands rajahs qui avaient succédé au célèbre Sewaji sur le trône de Sattarah n'exerçaient plus d'autre autorité que celle d'investir le Peischwa, dignité d'abord conférée par le conseil, mais que l'ambition de l'un des titulaires sut bientôt rendre héréditaire dans la famille de Badjerow : celle-ci établit son trône et sa résidence à Poonah, tandis que de leur côté les principales familles du pays se maintinrent indépendantes dans leurs états de Malwa, Berar et Camboje. Après le rajah de Bérar, Madaji-Bounsla, les familles de Holkar et Scindiah étaient les plus puissantes, ainsi que le guicowar de Baroda près de Surate. Ce grand état fédératif, assez semblable à l'empire germanique après la paix de West-

phalie, était en guerre permanente avec le Mogol et le nizam du Décan, ce qui n'empêchait pas les chefs fédérés de guerroyer aussi entre eux.

Première lutte sous Dupleix (1746 *à* 1756).

Tel était à peu près l'état général de l'Inde lorsque, quatre ans après le départ des Persans, une guerre survenue entre la France et l'Angleterre porta le conflit de ces deux nations jusque sur les bords du Gange. Les Européens s'étaient bornés jusque là à étendre les opérations de leurs comptoirs et à trafiquer en sollicitant la protection des nababs, qui la faisaient payer souvent par bien des vexations. Mais ces comptoirs s'étaient transformés en forts; ils avaient acquis de petits territoires et pris des troupes à leur solde. Le temps était donc venu où ils pouvaient changer de rôle.

L'heureuse étoile de la France avait conduit dans l'Inde, à cette époque décisive, trois hommes de tête, qui n'eussent pas manqué de lui assurer pour long-temps la suprématie sur le pays, si un heureux accord avait régné entre eux et si le gouvernement les eût mieux compris. Ces hommes étaient Dupleix, Bussy et Mahé de Labourdonnaie. Le premier, fils d'un riche financier, était doué d'un rare génie. Nommé d'abord chef

du comptoir de Chandernagor, dans le delta du Gange, il avait créé là un superbe établissement et formé de brillantes entreprises commerciales. Appelé ensuite par la Compagnie à prendre le gouvernement général de Pondichéry, il y avait fait en peu de temps des merveilles administratives. Bussy commanda plus tard une partie de ses troupes et déploya les talents d'un guerrier et d'un homme d'état.

Labourdonnaye, marin justement estimé, était également homme de tête et de cœur. Après avoir créé pour ainsi dire la colonie de l'île de France, et construit comme par miracle une petite escadre de guerre, il était venu assiéger et prendre Madras en juin 1746. Il avait fait un butin immense, mais s'était engagé par la capitulation à rendre la ville aux Anglais contre une rançon. Fidèle aux instructions du ministère, Labourdonnaye ne voulait faire la guerre qu'aux établissements anglais. Dupleix, ayant épousé une riche créole du Bengale qui parlait tous les dialectes de l'Indostan, avait formé des liaisons avec plusieurs princes du voisinage. Initié ainsi dans toutes les intrigues qui les agitaient, il avait des vues plus vastes et voulait établir l'influence de la France au centre de l'Indostan. Il refusa de ratifier la capitulation en qualité de gouverneur des établissements de terre ferme, et réclama la saisie de

toutes les marchandises ou munitions appartenant aux Anglais, ainsi que la remise de Madras au nabab du Carnatic, dans le territoire duquel cette ville était enclavée, et qui en avait la suzeraineté.

Labourdonnaye, indigné qu'on voulût le faire manquer aux engagements sacrés qu'il avait pris envers la garnison, éclate en reproches, puis songe à mettre son escadre en sûreté en retournant à l'île de France avant la saison des tempêtes. Dupleix, jugeant son autorité méconnue, envoie des officiers pour arrêter Labourdonnaye, qui les constitue eux-mêmes prisonniers. Ces débats avaient amené des retards; la veille du jour fixé pour le départ de l'escadre, un ouragan effroyable détruisit dans la rade même de Madras une bonne partie de ses bâtiments, et Labourdonnaye ne ramena que des débris à l'île de France.

Cette fatale division entre deux hommes faits pour s'apprécier et se soutenir, jointe au désastre de la flotte, ruina plus tard les belles espérances que l'on avait conçues de ces premiers succès. Cependant Dupleix, resté maître de Madras, ne crut pas devoir en faire la remise au nabab, afin d'éviter les embarras qui pourraient en résulter lors de la paix avec l'Angleterre. En attendant il fit ses préparatifs pour s'emparer du fort St-David. Les Anglais, furieux du refus d'exécuter la capitulation,

s'apprêtèrent de leur côté à s'en venger; déjà les prisonniers, au nombre desquels le célèbre Clive se trouvait en qualité d'enseigne, étaient parvenus à s'échapper; de part et d'autre on chercha des alliés dans les naturels du pays, et les hostilités se continuèrent sur divers points du Carnatic.

Le vieux nabab Anwar, voyant que Dupleix ne lui restituait pas Madras, prend le parti de s'en emparer lui-même, et envoie à cet effet son fils avec 15 mille hommes. Le brave Paradis, qui y commandait, sorte à la tête de quelques centaines de Français, et met dans une déroute complète cette cohue indisciplinée, dont il fait grand carnage. Ce succès fut le premier qui donna aux indigènes la mesure de l'immense supériorité des troupes européennes et à celles-ci le prestige de leur invincibilité. Elles purent facilement y croire en se mesurant avec de pareils adversaires. Les armées mogoles opposées à Nadir-Schah en 1738 comptaient, dit-on, un million d'hommes : si dans ce nombre on comprend tous les individus qui suivent les armées orientales, domestiques, marchands, et même harems, on peut réduire les combattants à moins de moitié. Quoi qu'il en soit, ces cohues armées de flèches, de sabres, de piques, de boucliers, de quelques méchants fusils à mèche, de canons immobiles fixés sur des affûts

informes et traînés par des bœufs, ne connaissaient ni tactique ni évolutions, ni moyens de rallîment. Une petite colonne ou un carré d'Européens exercés aux manœuvres, accompagné d'artillerie plus mobile et bien servie, traversait ces cohues désordonnées et les rompait comme un vaisseau de ligne poussé par un bon vent fend les vagues de l'Océan. Le désordre une fois introduit, tout prenait la fuite dans une confusion contre laquelle il n'existait aucun remède. A cet état de choses il faut ajouter encore le mélange des peuples dans ces rassemblements moitié Indous, moitié Musulmans, qui se détestaient réciproquement; ce qui explique assez les succès des Européens contre de pareilles multitudes, commandées ordinairement par des princes efféminés et lâches.

Furieux du revers essuyé par son fils, le nabab Anwar n'en résolut pas moins de s'allier aux Anglais et de marcher au secours du fort David. Dupleix ainsi menacé se voit forcé de recourir à la ruse; il abandonne le siége, mais parvient à se débarrasser de ce nouvel ennemi en faisant courir le bruit d'une descente considérable de troupes françaises. Ce misérable stratagème, secondé par l'apparition de quatre vaisseaux arrivés à Pondichéry, n'en a pas moins son effet, et le nabab retire ses troupes.

Au mois de mars 1747, Dupleix fait de nouveau marcher un détachement pour reprendre l'attaque du fort David; l'approche d'une escadre anglaise venue du Bengale le force toutefois à y renoncer.

Dans ces entrefaites la conduite des deux gouvernements en Europe était bien différente : la France n'envoyait pas une escadre dans l'Inde et destituait ce même Labourdonnaye qui lui en avait improvisé une; le gouvernement anglais, au contraire, victorieux sur la Méditerranée, s'était mis en devoir de faire des efforts pour balancer l'ascendant que les Français avaient pris dans l'Inde, et y envoya en 1747, sous l'amiral Boscawen, l'armement le plus considérable qui eût jamais paru dans ces mers. Sa flotte, après la jonction avec l'escadrille de l'Inde, comptait 30 bâtiments, dont 13 de haut bord, et portait 1,500 hommes de nouvelles troupes européennes.

Après avoir débarqué ces troupes au fort David, l'amiral Boscawen, résolu de reconquérir Madras dans Pondichery même, va mettre le siége devant cette place; mais il connaît imparfaitement les localités, et ses attaques mal dirigées traînent plus d'un mois, pendant lequel Dupleix déploie autant d'énergie que d'habileté. En vain Boscawen veut recourir à l'artillerie de la flotte et tenter un bombardement pour favoriser ses batteries de ter-

re : les maladies et les pluies le forcent enfin à lever le siége, après avoir perdu six semaines et plus de mille soldats ou marins européens ; son armée eut même beaucoup de peine à regagner ses vaisseaux. Cet événement, joint à la victoire des Français à Madras, porta au plus haut degré la gloire de leurs armes et le sentiment de leur supériorité aux yeux des indigènes.

Pendant que ceci se passait au midi de la péninsule, le Bengale était resté en quelque sorte étranger à la querelle. D'un autre côté Labourdonnaye, s'étant trouvé remplacé à son arrivée à l'île de France, en était parti pour l'Europe sur un navire hollandais; il fut pris en route par les Anglais, qui le renvoyèrent sur parole. A peine arrivé à Paris, il fut jeté dans un cachot de la Bastille, où il resta trois ans, à l'éternelle honte de Louis XV, et du ministère qui conduisait ses affaires.

La paix d'Aix-la-Chapelle mit un terme en 1748 à cette guerre de la succession d'Autriche, et stipula la restitution de Madras aux Anglais ; nécessité à laquelle Dupleix dut se résigner malgré lui. Cependant il était difficile d'étendre cette paix à l'Inde, où les deux Compagnies allaient se trouver dans l'obligation de se déclarer auxiliaires de princes qui en venaient sans cesse aux prises. Considérées jusque là comme des sociétés

commerciales, n'ayant point de revenus territoriaux, elles ne pouvaient entretenir par leurs seuls bénéfices les forces considérables qu'elles avaient dû lever par elles-mêmes ou réclamer de leurs gouvernements; il fallait ou renvoyer ces troupes en Europe, ou trouver les moyens de les payer en les mettant à la solde des princes indigènes.

Les Anglais préludèrent à ce système en profitant de la cessation des hostilités pour combattre le rajah de Tanjore, ou plutôt pour mettre à la tête de ce petit royaume son ancien rajah Sahogée, qui avait été déposé et qui promettait en récompense de sa réintégration de leur céder le fort important pour eux de Devi-Cotah avec son territoire. Ils envoyèrent un petit corps de 450 Européens et 1000 cipoys pour s'en emparer : cette première tentative échoua.

La régence de Madras, sentant combien il importait de ne pas compromettre ses destinées par un revers, résolut d'y renvoyer le colonel Lawrence, avec 800 Européens et 1500 cipoys. Elle attachait d'autant plus de prix à cette conquête, que les bons ports manquaient sur la côte de Coromandel, et qu'elle se flattait de mettre l'embouchure du Coleron en état de recevoir les plus gros vaisseaux. Après trois jours d'attaque, le général anglais se décide à livrer l'assaut : Clive se met à

la tête d'une petite colonne qui est abymée ; mais Lawrence s'élance avec le reste de son corps et enlève le fort. Le rajah régnant s'empresse de demander la paix, et la Compagnie, certaine d'avoir atteint son but, loin de soutenir les intérêts de son protégé, l'abandonne pour obtenir de son compétiteur la cession finale du fort qu'elle ambitionnait. Par un mélange bizare d'équité et de machiavélisme, elle fit bien allouer une pension à Sahogée ; mais, ayant contracté avec son rival l'engagement de s'opposer aux nouvelles tentatives qu'il pourrait faire, elle prit le parti de l'enfermer, afin de mieux s'assurer de lui.

Ce succès était important et Dupleix n'était pas homme à en méconnaître la portée ; mais il avait déjà tout disposé de son côté pour des entreprises plus vastes. Il serait difficile d'assigner l'époque précise à laquelle il conçut son projet, et de dire s'il fut prémédité ou bien s'il n'y fut entraîné que par la force même des événements. Tout porte à croire néanmoins que la victoire facile remportée à Madras sur le fils d'Anwar, et le secours donné par celui-ci aux Anglais, firent comprendre à Dupleix tout le ressentiment que le nabab conserverait contre les Français, et d'un autre côté toute la facilité qu'on aurait à se débarrasser de ce rival en lui suscitant un compétiteur : mesure à la

quelle on croyait pouvoir recourir sans scrupule envers des chefs dont le pouvoir usurpé était à la discrétion d'un firman de l'empereur, ou, pour mieux dire, de son visir.

Ce compétiteur ne se fit pas attendre. Un homme distingué par son extérieur, son esprit et ses sentiments, nommé Chounda-Saëb, avait épousé la fille de Doast-Ali, autrefois nabab d'Arcotte, et s'était emparé de Tritchinopoli sur la veuve du rajah de ce nom. Attaqué ensuite par les Mahrattes, et forcé de capituler, il avait été emmené prisonnier à Sattarah. Ce chef musulman avait de nombreux partisans dans le Carnatic. Dupleix, qui l'avait connu et apprécié, résolut de l'aider à payer sa rançon et de soutenir ensuite sa cause.

Chounda-Saëb, quittant en 1748 sa prison de Sattarah, se forme un corps de 5 mille hommes, prend autant de Mahrattes à sa solde, et s'avance dans le voisinage du Carnatic au moment où les Anglais assiégeaient Pondichéry. Un événement important ne tarde pas à favoriser ses projets ambitieux.

Le soubab du Décan, Nizam-al-Mulk, venait de mourir à l'âge de 104 ans, en laissant cinq fils : l'aîné, Ghazee-al-Djen, se trouvait à Delhi, grand dignitaire de l'empire (Emir-al-Omrah) ; le se-

cond, Nassir-Jeng (1), après avoir été en révolte contre son père, qui l'avait tenu deux ans captif, était rentré en grâce; il se fit proclamer soubab. Cette dignité lui fut disputée non seulement par son frère aîné, mais encore par un fils de sa sœur que le vieux Nizam avait particulièrement affectionné et auquel on donna le nom de Murzapha-Jeng. Tous les deux présentèrent également des patentes d'investiture expédiées au nom de l'empereur mongol, et, dans l'incertitude qui en résultait, il fallut bien s'en remettre à la force. Nassir, mieux connu des troupes et se trouvant présent à la mort de son père, mit la main sur les trésors et fut proclamé. Son neveu Murzapha parvint néanmoins à lever 25 mille hommes dans les provinces occidentales de Golconde, où il attendait une occasion de se déclarer. Ces événements avaient lieu au moment où la paix entre la France et l'Angleterre laissait à Dupleix la disposition des troupes de la Compagnie et la facilité de soutenir les prétentions de son protégé.

Chounda-Saëb propose donc à Murzapha de soutenir sa cause en se joignant à lui avec sa petite armée et un corps français à sa solde, s'il veut lui promettre le titre de nabab du Carnatic, et

(1) Le vrai nom s'écrit *Nassêr-Djeng;* nous suivrons cependant la manière moderne de l'écrire.

l'aider à combattre son rival Anwar-al-Dieu. Le traité accepté et la jonction de leurs forces opérée, les deux prétendants marchent avec 40 mille hommes sur Arcotte. Ils rencontrent l'armée du nabab à Amboor, où la bataille s'engage. Après un choc où il fut d'abord repoussé, le corps français, commandé par d'Auteuil, remporte une victoire complète, dont la capitale du Carnatic fut le premier prix et dans laquelle le vieil Anwar trouva une mort ne qui fut pas sans gloire. Enivré de son succès, Murzapha se fait alors proclamer soubadar du Décan et nomme Chounda-Saëb nabab d'Arcotte (ou du Carnatic). Celui-ci dans sa reconnaissance pour Dupleix lui cède Valdore et 80 villages, situés aux environs de Pondichery, où il vient triompher avec tout l'étalage de la pompe orientale, accompagné de son nouveau soubadar.

Dans cet intervalle Mahomet-Ali, second fils d'Anwar, réfugié à Tritchinopoli avec les trésors de son père, se proclame de son chef nabab du Carnatic, sollicite l'appui du soubadar Nassir-Jeng son suzerain, demande du secours aux Anglais et à Mysore, en même temps qu'il réorganise son armée.

Dupleix presse en vain Chaounda-Saëb de procéder sans délai à l'attaque de cette place importante de Tritchinopoli; il préfère se diriger sur Tanjore pour venger d'anciennes injures,

faute capitale qu'il ne tarda pas à payer chèrement.

Au moment où cette étrange révolution avait lieu, le soubab Nassir se trouvait en marche sur Delhi; mais, revenant bientôt sur ses pas, il s'avance avec des forces considérables, autant pour punir son propre rival Murzapha que pour secourir Mahomet-Ali. Le soubadar se dirige sur le fort de Gingée, où il assigne un rendez-vous, pour le mois de mars 1750, à tous les commandants de ses districts, qui lui amènent, dit-on, près de 300 mille hommes, dont la moitié de cavalerie. Les Anglais, qui avaient d'abord hésité à reconnaître Mahomet-Ali, voyant le grand déploiement de forces qui se préparait à le protéger, lui envoient le colonel Lawrence avec 600 Européens.

Résister à de pareilles forces était d'autant plus difficile que les auxiliaires français de Murzapha et de Chounda-Saëb, étant mal payés, commençaient à manquer de tout et à murmurer. D'Auteuil est donc contraint de les ramener sous Pondichéry, où Chounda-Saëb le suit. Murzapha, se trouvant dépositaire du grand étendard du Décan, qu'il avait arboré, n'ose imiter son exemple. Cet étendard était comme l'oriflamme royal au moyen âge, et Murzapha, craignant de perdre tous ses partisans s'il en compromettait la digni-

té, préfère se soumettre à son oncle Nassir : scrupule bizarre au milieu des révoltes incessantes auxquelles ces chefs s'abandonnaient. Il en fut puni, car le soubab n'eut rien de plus pressé que de le faire charger de fers.

L'orage était menaçant, et Dupleix, pour le conjurer, eut besoin de toute son adresse et de toute sa fermeté. En même temps qu'il semait la discorde parmi les chefs afghans en les excitant contre Nassir, il eut l'audace de faire exécuter une attaque de nuit sur le camp du soubab par le petit corps de Latouche. Cette entreprise, ayant réussi au delà de toute attente, effraya Nassir-Jeng, qui, mécontent d'ailleurs de ses alliés anglais, retourna à Arcotte et envoya la moitié de l'armée pour soumettre Golconde. Dupleix profita de son éloignement pour faire attaquer l'armée de Mahomet-Ali, rival de Chounda-Saëb, et la battit complétement près de Trivadi ; il osa même tenter d'enlever la position formidable de Gingée, dont le colonel Bussy, devenu si célèbre dans la suite, s'empara effectivement par un fait d'armes presque miraculeux.

Cet exploit fit sortir Nassir-Jeng de son apathie ; il réunit de nouveau 60 mille hommes d'infanterie, 45 mille de cavalerie, 700 éléphants et 350 canons, pour reprendre Gingée ; mais, les pluies ayant inondé le pays, le soubab, pressé de

retourner dans ses états du Décan, proposa à Dupleix de traiter.

La position de cet ambitieux gouverneur devenait délicate : le complot des chefs afghans, qu'il avait encouragé pour se débarrasser d'un ennemi aussi redoutable, était près d'éclater. Il avait donc à choisir entre un traité, dont les Orientaux savent toujours éluder l'exécution, et l'espoir de donner au Décan un prince qui lui devrait sa couronne, dont la destinée serait attachée à la sienne. Le hasard lui épargna la honte ou l'embarras du choix.

Latouche, qui commandait le corps français rassemblé à Gingée, avait ordre de se tenir prêt à soutenir les conjurés dès qu'ils le demanderaient, à moins qu'il ne reçût auparavant la nouvelle de la signature du traité. Les chefs afghans, certains de l'adhésion de la moitié de l'armée, et instruits sans doute de la négociation qui allait les laisser exposés à la vengeance du soubab, expédient un émissaire à Latouche pour l'appeler en toute hâte, à l'instant où le traité se ratifiait à Pondichéry. Latouche, parti à l'heure même où il reçut ce message, fait huit lieues pendant la nuit, et, guidé par l'émissaire des conjurés, arrive inopinément en face du camp de Nassir, qu'il attaque sans hésiter, au point du jour, avec sa petite troupe (800 Français, 3,000 cipoys et 10 canons).

Le camp couvrait un espace d'environ sept lieues : le soubadar, qui croyait la paix certaine, ne put d'abord ajouter foi aux rapports qui lui annoncèrent cette agression ; dès qu'il en acquiert la certitude, il ordonne d'exterminer les audacieux et de mettre à mort son prisonnier Murzapha. Alors les conjurés afghans se déclarent, et Nassir, reprochant au nabab de Koudapa la lâcheté de son inaction concertée, est frappé à mort par ce chef rebelle. La partie des troupes qui reste fidèle au soubadar, le voyant tomber de son éléphant, prend la fuite. Murzapha, sur le point d'être décapité, est alors proclamé pour la seconde fois soubab du Décan, et passe ainsi de la prison sur un trône puissant, régnant sur 30 nababs, 50 rajahs et 35 millions d'hommes.

Ce succès surpassait toutes les prévisions humaines, mais la morale et le droit des gens semblent avoir été méconnus, et, si la fin était brillante, les moyens auront quelque peine à trouver grâce devant le tribunal de la postérité. A la vérité, Dupleix se justifia en démontrant que Latouche n'avait point pu être informé du traité au moment de l'attaque, et que le complot formé avec les chefs afghans n'allait pas jusqu'à attenter à la vie de Nassir, mais seulement à le déposer : personne ne voulut y ajouter foi.

Les premières joies de la victoire furent trou-

blées par la dissension entre les vainqueurs. Les chefs afghans réclamaient de Murzapha les récompenses promises pour leur félonie, et la mettaient à un prix qui excédait toutes les bornes; Dupleix dut intervenir et menacer de prendre parti contre eux s'ils refusaient d'accepter son arbitrage. Les prétentions furent ainsi réduites et la paix en apparence rétablie.

Ces premiers soucis passés, on procéda à la proclamation solennelle du nouveau soubadar ; elle se fit avec pompe et appareil. Murzapha monta sur le trône avec le cérémonial d'usage, et son premier soin fut de proclamer Dupleix gouverneur de toute la partie méridionale de la péninsule; il reconnut la monnaie frappée par les Français à Pondichéry, et concéda au gouverneur le droit de lever des impôts; l'emploi de nabab du Carnatic fut confirmé à Chounda-Saëb, mais en qualité de lieutenant de Dupleix, ce qui jeta un germe de mécontentement dans le cœur de ce protégé. Toutefois de nouvelles aventures attendaient encore le nouveau soubab dans ce pays, où les coups de théâtre étaient si fréquents. En se rendant à Hyderabad pour prendre possession de ce trône, une partie des chefs qui avaient renversé Nassir se soulèvent sous un futile prétexte en faveur du nabab de Koudapa. Une mêlée s'engage; Bussy, qui accompagne Murzapha a-

vec 300 Français et 2 mille cipoys disciplinés, décide la victoire; mais Murzapha, trop pressé de faire justice de ses ennemis, est tué d'un coup de javeline par le nabab de Karnoul, qu'il attaque corps à corps.

Dans cette position délicate, Bussy se montre le digne lieutenant de Dupleix; aussi politique que brave, il représente vivement aux officiers du soubab l'importance de lui donner sans délai un successeur; son fils, encore enfant, ne convient guère dans un moment de crise; mais il existe dans le camp trois frères de Nassir qui y sont étroitement gardés. Bussy propose d'élire le plus âgé de ceux qui étaient présents. Salabut-Jeng est en effet proclamé avec d'autant plus d'unanimité que, par un singulier hasard, les trois nababs qui avaient renversé Nassir venaient de succomber dans la mêlée. Porté ainsi sur le trône du Décan au moment où il s'y attendait le moins, le nouveau soubadar s'empressa de confirmer les traités faits par son prédécesseur avec Dupleix.

Ces succès inconcevables retentirent dans toute la péninsule et frappèrent les Indiens d'admiration et les Anglais de stupeur. Pour comble de malheur, ceux-ci perdirent le colonel Lawrence, qui retourna en Angleterre; toutefois leur heureuse étoile leur laissa Saunders et Clive, deux hommes de tête et féconds en ressources.

Le plan de Dupleix se trouvait ainsi à moitié exécuté ; il s'agissait encore de le consolider. Son protégé Chounda-Saëb régnait à Arcotte et dans le Carnatic, mais son compétiteur Mahomet-Ali tenait encore la place importante de Tritchinopoli. Cette ville, peuplée de 100 mille habitants, est située sur la Cavery, au point où elle se divise en plusieurs bras, et forme avec le Coleron la grande île de Seringham. Elle avait une première enceinte et un bon fort comme réduit ; outre cela, les trésors du nabab s'y trouvaient enfermés, et c'était à ce double titre la véritable clef du Carnatic. Tout occupé de son installation, Chounda-Saëb avait tardé à profiter du premier moment de stupeur pour s'en rendre maître, et quand il s'y porta l'année suivante, son rival Mahomet-Ali, secondé par le détachement anglais de Dalton, avait eu le temps de préparer une vigoureuse défense. Après plusieurs petits combats, Chounda-Saëb délogea ses ennemis de l'île de Seringham et investit la place (1751). Malgré l'énergie de sa défense, Dalton ne pouvait manquer de succomber, et le gouverneur de Madras Saunders se décida à envoyer à son secours tous les Européens disponibles, ce qui lui était d'autant plus facile, que, dans leurs propres possessions, les Français et les Anglais vivaient en pleine paix. Le capitaine Clive, désigné pour courir au

secours de Tritchinopoli, expose au conseil qu'en allant se blottir sous un fort on succombera infailliblement avec le temps; il est préférable, selon lui, de porter la terreur chez l'ennemi et de marcher sur Arcotte pendant que Chounda-Saëb se consume devant des remparts. Cet avis, aussi hardi que sage, réunit tous les suffrages; Clive marche donc sur Arcotte, et s'empare de cette capitale du nabab, ainsi que du fort qui la commande. Il y est aussitôt investi lui-même et assiégé par le fils de Chounda-Saëb à la tête de 7 mille hommes assistés d'un corps français. Une large brèche est bientôt faite : cependant Clive, dont l'activité égale le courage, se multiplie et parvient à la barricader. Rajah-Saëb n'en tente pas moins l'assaut, qui est vigoureusement repoussé. Ce revers et l'approche d'un détachement mahratte appelé par Clive décident le fils de Chounda-Saëb à lever le siége.

Cet événement eut une grande influence, car Mahomet-Ali, maître à la fois de la capitale et des trésors de son père, eût offert aux Anglais des ressources en argent et en hommes, qui devaient bientôt manquer à Dupleix. Il ne lui restait donc qu'à investir étroitement Tritchinopoli, où cet argent se trouvait. Clive, ayant reçu un petit renfort du Bengale, prend le fort de Timery et le poste important de Conjeveram;

d'un autre côté, le siége de Tritchinopoli ne réussit pas mieux que celui d'Arcotte; deux tentatives pour s'en emparer de vive force sont repoussées. La fortune semble abandonner la cause de Chounda-Saëb et de son protecteur.

Heureusement pour Dupleix que ses affaires allaient mieux dans le Décan. Le soubadar créé par Bussy avait soumis les petits états des nababs conspirateurs; toutefois lorsqu'il voulut se porter sur Golconde pour y faire son entrée, il trouva 25 mille Mahrattes disposés à lui en disputer la possession : Salabut-Jeng réussit à les gagner à sa cause et à entrer dans cette capitale. Un orage plus sérieux l'attendait du côté du nord. Son frère aîné Ghazée-al-Dien, ayant obtenu du Mogol l'investiture de soubadar du Décan, avait levé des troupes nombreuses dans le nord et pris à sa solde les Mahrattes de Holkar. Il marcha sur Aurengabad à la tête de 100 mille hommes, tandis que 30 mille cavaliers mahrattes rentraient dans la province de Golconde. Salabut et Bussy marchèrent au devant du premier, qui mourut subitement, empoisonné, selon les uns, par sa belle-mère; victime, selon les autres, de son intempérance. Quoi qu'il en soit, la division se mit dans son armée; les Mahrattes seuls continuèrent la guerre, mais les troupes européennes de Bussy triomphèrent partout. Salabut-Jeng fut main-

tenu sur le trône, et, dans sa reconnaissance, il céda à Bussy, par un traité, quatre provinces aussi riches qu'importantes : celles de Mustupha-Naquir, Ellore, Rajamundrum et Chicacole, qui, avec Masulipatam et Condavir, rendaient les Français maîtres de toute la côte de Coromandel et des Circars du nord, jusqu'à la fameuse pagode de Jagernaut, dans une étendue égale à la moitié de la France.

Le bruit de ces succès, répandu en Europe, y confond toutes les imaginations ; la France même a peine à y croire ; on traite les rapports de Dupleix et de Bussy de fables ou de fanfaronnades intéressées. Pour compléter l'exécution de son vaste plan, il eût suffi néanmoins d'une petite escadre et de cinq ou six bataillons ; mais il eût fallu aussi quelque argent ; or la compagnie voulait en gagner et ne songeait guère à avancer des millions pour faire des conquêtes auxquelles elle ne croyait pas. La paix était rétablie en Europe, et le ministère ne voulait rien faire pour des vues d'agrandissement dans l'Inde, dont il n'appréciait nullement la portée.

Tandis que tout réussit à Dupleix dans le Décan, les affaires du Carnatic prennent une teinte de plus en plus sombre. Lawrence, revenu d'Angleterre (1752), reprend le commandement, et, secondé par Clive, rétablit son ascendant sur

tous les points, tandis que Saunders négocie pour avoir des auxiliaires. Dupleix persiste cependant à vouloir s'emparer de Tritchinopoli, et Chounda-Saëb avec son armée, renforcée d'un corps français commandé par Law, est toujours établi près de l'île de Seringham pour investir la place avec ses trésors.

Mahomet-Ali, de son côté, n'ayant plus de fonds pour lever des troupes, a recours aux Mysoréens, chez qui Hyder-Ali commence son étonnante carrière ; il obtient d'eux, en promettant des cessions de territoire, un secours de 20 mille hommes, dont 6 mille Mahrattes ; le roi de Tanjore en fournit 5 mille. Lawrence profite de ces puissants renforts et menace d'assaillir le camp francais, qui se replie dans l'île. Clive conçoit le hardi projet de l'y envelopper. Il propose de diviser l'armée combinée en deux corps et de passer la Cavery avec l'un d'eux, afin de couper le corps français de Pondichéry. Law, qui le commande, se laisse ainsi investir avec son nabab. En vain Dupleix cherche à leur envoyer un mince renfort sous d'Auteuil, Clive l'empêche d'approcher. Ces revers multipliés et cette position compromise ébranlent les alliés indous de Chounda-Saëb; tous l'abandonnent à l'exception de 6 mille hommes, qui manquent bientôt de vivres dans l'île. Pour comble de malheur, d'Auteuil, cher-

chant à y pénétrer, est investi dans Valcondah par Clive, qui le force à capituler. Privé ainsi de tout espoir de secours, Chounda-Saëb, craignant d'être contraint à se rendre et à remettre sa vie à la merci de son rival, propose de se faire jour l'épée à la main. Le faible Law s'y refuse et négocie avec Monakie, chef des troupes de Tanjore, pour l'évasion du nabab. Chounda-Saëb se remet entre les mains de ce perfide, qui le fait lâchement assassiner. Law et son corps passent ensuite sous les fourches caudines.

Après un pareil désastre, Dupleix, trahi par la fortune, abandonné par la France, livré à ses seules ressources, se trouve embarrassé de triompher des Anglais et de leurs alliés dans le Carnatic, de conserver en même temps son ascendant dans le Décan, de défendre les districts cédés à Bussy, car les renforts sollicités de la compagnie n'arrivent point. Il cherche à négocier avec les Mysoréens et les Mahrattes pour les détacher de l'alliance anglaise et de Mahomet-Ali, dont ils sont mécontents parce qu'il refuse de leur remettre Tritchinopoli, ainsi qu'il l'avait promis.

En attendant, Dupleix concentre ses forces pour défendre Gingée, que les Anglais menacent comme son dernier refuge. Un nouveau revers vient le frapper : le corps réuni sous Gingée se laisse attirer en plaine par un stratagème de

Lawrence et se fait battre à Bahoor. Clive en même temps s'empare des forts de Chinglaput et de Cowlong, sur le chemin de Pondichéry (1). Cependant Dupleix reste inébranlable et redouble d'efforts pour la campagne suivante. Il engage sa fortune, son crédit, pour s'assurer des alliés. Convaincu que le fils de Chounda-Saëb est peu digne de succéder à son père, il proclame à sa place Mortiz-Ali, qui lui promet des renforts et amène en effet 5 mille hommes. A force de sacrifices personnels et d'emprunts, Dupleix parvient aussi à gagner à sa cause 4 mille Mahrattes et un corps mysoréen; il espère même attirer le rajah de Tanjore, et commence la campagne de 1753 sous de meilleurs auspices. Il fait resserrer de nouveau Tritchinopoli; mais le chef de sa petite armée, sortant de Seringham, se fait encore battre par Lawrence, qui deux fois ravitaille la place. Dupleix y envoie ses nouveaux alliés mysoréens et mahrattes avec 400 Européens; toutefois l'incapacité du chef français Astruc paralyse ces secours; il se fait même battre complétement par Lawrence le 20 septembre 1753, sur les rives de la Cavery, en sorte que Tritchinopoli se trouve dégagé et rivitaillé.

---

(1) Sa santé altérée le força à partir peu de jours après pour l'Angleterre, d'où il revint en 1755.

Dupleix, exaspéré, cherche alors à enlever la place de vive force; cette tentative n'a pas plus de succès que les précédentes : l'échec essuyé sur la Cavery devient d'autant plus fâcheux qu'il empêche le rajah de Tanjore de se déclarer pour les Français, et le rapproche même des Anglais.

Cependant on attend un renfort de 1,200 Français promis par la compagnie; les affaires du Décan sont toujours prospères, et Dupleix, avec un peu d'argent, peut tout espérer de l'avenir. Un succès notable vient encore ajouter à ses espérances. Lawrence tirait toutes ses munitions et ses vivres de Madras. Attendant un convoi considérable, il détache le tiers de sa petite armée pour le protéger. Malgré ce soin, les Français, aidés des Mahrattes, enlèvent ce convoi et détruisent la majeure partie de son escorte, formée de l'élite des troupes anglaises.

Ce succès relève tous les courages; si les renforts sollicités arrivent, le triomphe est certain. Malheureusement les événements politiques survenus en Europe viennent mettre fin à cette lutte extraordinaire par ses vicissitudes autant que par ses résultats. L'expédition annoncée par la compagnie arriva au milieu de 1754; mais, avec un millier de recrues qu'elle portait, elle amenait un commissaire royal chargé de faire une enquête sur la gestion de Dupleix, et, au lieu d'assurer à

l'aide de ces secours le triomphe des Français et de leurs alliés, elle venait pour les perdre.

L'Angleterre avait mieux jugé que la France même des opérations de cet homme habile. Son système ayant amené la continuation des hostilités entre les deux compagnies, malgré la paix conclue à Aix-la-Chapelle par les deux gouvernements, on affecta à Londres de grandes alarmes sur la perturbation qui devait en résulter dans les transactions commerciales réciproques. Le gouvernement anglais, prenant fait et cause pour la compagnie de Londres, persuada au ministère français que la paix était indispensable à la prospérité des deux sociétés, qui se ruinaient en misérables rivalités. Il proposa l'envoi de commissaires pour régler leurs différends et présenta Dupleix comme un boute-feu avec lequel aucune paix ne serait durable; en même temps le cabinet anglais se hâta d'envoyer l'amiral Watson dans l'Inde avec des renforts pour être en mesure à tout événement, exemple que les Français ne surent pas imiter. Par malheur la compagnie française, loin de voir le piége qu'on lui tendait, abondait dans le même sens que ses adversaires. Ce qu'elle nommait les rêves de Dupleix la touchait moins que les dépenses auxquelles ces rêves l'entraînaient; au lieu de donner de larges dividendes à ses actionnaires, elle se voyait obérée;

ses représentations au ministère de Louis XV vinrent ainsi ajouter à celles du gouvernement anglais; et les diplomates de Versailles, dupes de ces jérémiades, ne craignirent pas de consacrer par une transaction officielle la ruine d'un système qui avait valu à leur pays des conquêtes magnifiques.

Forte de ces actes ministériels, la Compagnie envoya dans l'Inde un agent muni de nouveaux pouvoirs, afin de rendre compte de l'état des affaires et de remplacer Dupleix; il était en même temps nommé commissaire du roi pour traiter de la paix.

Cet agent, nommé Godeheu, pouvait être un bon financier, mais il était un triste homme d'état; ne s'attachant qu'à la situation des caisses et des magasins, il fit un rapport déplorable de la gestion de Dupleix. Le gouverneur avait annoncé des revenus montant à plusieurs millions, et il n'avait pas deux mille écus en caisse à l'arrivée du commissaire : grand crime dont Clive et Hastings se rendirent plus d'une fois coupables, ce qui ne les empêcha pas de conquérir l'Inde à leur pays. Non seulement la guerre avait absorbé toutes les ressources, mais Dupleix l'avait soutenue depuis un an avec sa fortune et les emprunts faits par son crédit et en son nom. En véritable commis des finances, Godeheu conclut de là qu'il

y avait eu folie ou concussion dans la gestion des affaires. Dupleix partit pour la France précédé d'infâmes accusations.

Le président de Madras, Saunders, ayant été nommé commissaire du gouvernement anglais, Godeheu se hâta de lui faire des propositions trop belles pour ne pas être acceptées. Une trêve de trois mois fut conclue le 11 octobre 1754; mais avant son expiration les deux commissaires avaient déjà stipulé :

1° Que les deux compagnies *s'interdiraient à jamais d'intervenir dans la politique intérieure de l'Inde* (1); que leurs agents renonceraient à toutes dignités, charges ou honneurs, que voudraient leur conférer les gouvernements du pays ;

2° Que toutes les places et territoires occupés par elles seraient restitués au Grand-Mogol, à l'exception des possessions qu'elles avaient avant cette dernière guerre, savoir : Madras, le fort Saint-Georges et Devi-Cottah, aux Anglais; Pondichéry, Mahé et Karikal, aux Français;

3° Que les possessions des deux compagnies seraient mises sur un pied d'égalité parfaite, et que, si celles des Anglais dans le royaume de Tanjore et le Carnatic excédaient celles des Fran-

(1) Clause qui a été singulièrement exécutée, comme on sait, par Clive, Hastings et Wellesley.

çais dans les mêmes provinces, ceux-ci en seraient indemnisés par des concessions entre Nizapatam et la rivière de Gondecama. Le district de Mazulipatam serait partagé entre les deux compagnies. Enfin, ce qui était le pire de l'affaire, les Français ne renonçaient pas seulement aux quatre grandes provinces de la côte du nord cédées à Bussy par le soubab du Décan, ils consentaient à n'y avoir que des comptoirs en même nombre que ceux qui y seraient établis par les Anglais. Transaction honteuse, plus digne d'un clerc de procureur que d'un représentant de la France, et qui excita même l'ironie des écrivains anglais ! Le colonel Wilkes dit à ce sujet : *Que jamais nation n'avait fait d'aussi grands sacrifices à l'amour de la paix que les Français dans cette circonstance.* Le malheureux Dupleix, mal accueilli en France, et ruiné, y mourut dans la misère en 1773, n'ayant pas même pu actionner la compagnie pour les 15 millions qu'il avait avancés ou empruntés pour son compte. Cet inconcevable traité fut d'autant plus fatal à la France que l'exécution en était à peu près impossible, et qu'une nouvelle guerre, survenue dix-huit mois après entre la France et l'Angleterre, eût nécessairement amené de grands événements dans l'Inde si le cabinet de Versailles se fût préparé à seconder Dupleix au lieu de l'étouffer.

Deuxième période, sous Clive et Lally.
(1756 à 1764.)

A cette époque de la guerre de sept ans (1756), l'empire mogol était plus que jamais la proie de féroces visirs et de la rivalité existant entre ces maires du palais et une foule de vice-rois aussi ambitieux que perfides : car depuis long-temps l'empereur n'était plus qu'un instrument au moyen duquel on fabriquait des sunnuds ou firmans. Le misérable Mahommed XIV, mort en 1748, avait laissé le trône à son fils Ahmed-Schah, prince plus efféminé encore que son père. Le visir Suffder-Jeng, soubab d'Oude, battu par les nouveaux maîtres du Rohilcund, menacé par les Afghans jusque dans Luknow, appela les Mahrattes pour s'en débarrasser. Ces nouveaux protecteurs, après avoir surpris les Afghans dispersés dans la province, paraissant vouloir s'y établir en maîtres, le visir implora l'appui de ces mêmes ennemis, qu'Ahmed-Abdalli avait ramenés sur l'Indus.

Un nouveau personnage avait paru dans ces entrefaites sur l'horizon volcanique du Mogol; c'était le fils de Ghazée-al-Djen, mort, comme nous l'avons vu, dans son expédition contre le Décan et Bussy. Ce petit-fils du fameux Nizam-al-Mulk, qui avait tous les vices de son grand-

père sans avoir hérité de ses qualités, était parvenu à gagner la confiance de l'empereur Ahmed-Schah et en avait obtenu le titre d'Emir-al-Omrah. Cette dignité ne suffisait pas à la soif de pouvoir dont Ghazée était possédé, et, la discorde qui régnait sans cesse entre les visirs et l'empereur n'ayant pas manqué d'éclater, il en profita pour accroître son influence. Après avoir obtenu quelques succès contre les ennemis de l'empire, l'ambitieux émir saisit l'occasion d'une bataille perdue par les troupes impériales contre les Mahrattes pour opérer une révolution de palais. Il revient avec ses troupes à Delhi, s'empare de la personne du malheureux empereur, dont il n'avait reçu que des bienfaits, lui fait crever les yeux ainsi qu'à sa mère, et proclame à sa place Allaum-Geer, fils de Jehander-Schah.

Le barbare usurpe du même coup le visirat et prend le titre d'Umad-al-Mulk, sous lequel il acquit une triste célébrité. Son premier acte fut de s'emparer par trahison du Lahore, dont il avait demandé récemment une princesse en mariage. Le roi des Afghans, de qui relevait cette province, justement irrité de cette félonie, franchit de nouveau l'Indus, reprend Lahore et marche vers Delhi. Le visir s'enfuit, et l'empereur Allaum-Geer, loin d'imiter son exemple, reçoit Ahmed-Abdalli bien plus en libérateur qu'en ennemi, ce

qui n'empêche pas ce roi des Afghans de ravager la capitale. Il retourne peu de temps après dans ses états, laissant Allaum-Geer sur son trône flétri, mais concédant le gouvernement de Delhi et de la province à Noujeb-Dowla, chef de Rohillas, qui l'avait secondé, et que l'empereur, à sa recommandation, nomma Emir-al-Omrah.

Au moment où ceci se passait et où la nouvelle de la rupture entre la France et l'Angleterre arriva dans l'Inde, la compagnie anglaise se trouvait engagée dans une querelle imprévue avec le nabab du Bengale Souraja-Dowla, qui avait récemment succédé à son père Aliverdik-Khan. Ce jeune satrape, aussi violent que lâche, irrité de ce que les Anglais fortifiaient leur comptoir de Calcutta sans son autorisation, s'empara de cette ville, la pilla, et fit jeter la garnison, de 150 hommes, dans un noir cachot, où elle périt par l'excessive chaleur et le manque d'air.

Dès que l'avis en parvint à Madras, le conseil résolut d'envoyer l'escadre de l'amiral Watson (1), et le colonel Clive à la tête d'un millier d'Européens, dans le Bengale, pour y venger cet attentat. Ce chef, à la fois audacieux et habile, secondé

(1) Cette escadre était celle que les Anglais eurent soin d'envoyer au moment de la négociation Godeheu, et dont la présence ici fut décisive.

par lès vaisseaux de l'escadre, reprend le fort en menaçant le corps que le nabab y avait laissé, rentre dans Calcutta, et s'empare même du poste de Hoogley, qui domine le bras du Gange de même nom.

A cette nouvelle, le nabab entre en fureur, marche en personne avec 30 mille hommes contre cette poignée d'Anglais qui osaient le braver, et propose aux chefs français commandant à Chandernagor de s'allier à lui pour les chasser du Bengale. Malgré la nouvelle de la rupture qui venait d'arriver d'Europe, le conseil de Chandernagor, intimidé sans doute par la triste destinée de Dupleix, ou dominé *par le système de non-intervention* qui avait dicté le traité de 1754, eut la faiblesse de refuser cette alliance et proposa même à Clive de signer une convention de neutralité réciproque qui placerait les comptoirs de l'Inde en dehors des dissensions qui venaient de s'élever en Europe. De cette faute inconcevable dépendit peut-être le sort de l'Indostan.

Clive, après avoir repris Calcutta, avait établi 1900 Européens et 800 cipoys dans un camp retranché en face de celui du nabab. Instruit du désordre qui régnait dans ce dernier, il marche audacieusement pour l'attaquer pendant la nuit; mais sa petite armée, trompée par les brouillards, ne réussit qu'imparfaitement dans son projet, et,

après avoir surpris les avant-postes, elle est obligée, pour regagner son camp, de traverser une portion de celui du nabab, ce qui donna lieu à une légère fusillade. Souraja, aussi dénué de courage qu'il était emporté, surpris d'avoir vu cette poignée de soldats pénétrer si près de sa personne, consentit à tout ce que Clive lui demanda, restitua les comptoirs pris, paya les indemnités du pillage, autorisa les fortifications de Calcutta, confirma tous les priviléges, et même, peu de temps après, en vint jusqu'à solliciter une alliance offensive et défensive avec la Compagnie anglaise. Mieux avisé que le conseil français de Chandernagor, Clive se hâta d'accepter la proposition, et cette circonstance, si minime en apparence, devint au fond la première cause de la grandeur anglaise. Si les hommes ineptes qui dirigeaient les affaires à Chandernagor eussent accepté les offres de Souraja-Dowla, en y mettant de bonnes conditions, c'en eût peut-être été fait des établissements de la Compagnie dans le Bengale.

Débarrassés des craintes qu'avait pu leur inspirer le nabab, les Anglais montrèrent moins d'empressement à signer le traité de neutralité avec les Français, et Clive fit même tous les apprêts pour attaquer Chandernagor. Cependant Souraja, irrité de nouveau du mépris que l'on faisait

de sa protection et de sa souveraineté, déclare qu'il s'y opposera. La ruse des Anglais vient ici à leur aide, et ils opposent à ce nouvel embarras leur adresse ordinaire en revenant à la négociation pour la neutralité. Déjà le traité est conclu, rédigé et prêt à signer, quand la fortune de Clive change encore une fois la face des affaires. L'irruption des Afghans sur Delhi et Lucknow, dont nous avons parlé, effrayant le nabab, il songe à s'assurer l'appui des Anglais et leur propose de prendre leurs troupes à sa solde, ce que le conseil de Calcutta se hâte naturellement d'accepter. En même temps quatre vaisseaux ayant amené de Bombay un puissant renfort, Clive rompit toute la négociation de neutralité et résolut même d'attaquer sans délai Chandernagor.

Les Français crièrent, non sans quelque raison, à la foi punique, et proposèrent alors au nabab de s'allier à lui. Mais, en véritable prince de l'Orient, celui-ci jugea plus prudent de ne pas se compromettre envers les Anglais, dont il redoutait l'ascendant autant qu'il détestait l'ambition et le voisinage : il espérait tout du temps, de sa ruse, et du conflit qui allait éclater entre les deux nations européennes.

Chandernagor avait un méchant fort, armé de 40 pièces et défendu par 200 hommes ; un tel poste ne pouvait tenir contre la troupe de Clive,

appuyée par les bâtiments de la flottille, portant une artillerie bien supérieure en nombre et en calibre. Après une défense de quelques jours, Law, qui y commandait, se retira avec les Français sur le territoire du nabab.

Cette conquête des Anglais, faite malgré Souraja-Dowla, rallume ses craintes et sa haine; il accueille les Francais réfugiés à Cozimbusar, et ne se contient plus lorsque Clive lui fait demander l'autorisation de les poursuivre sur son territoire. Cependant, n'osant pas rompre avec les Anglais, il refuse les propositions que lui fait Law de se joindre immédiatement à lui, et le confine avec sa petite troupe aux extrémités de la province de Bahar.

Clive était ambitieux, audacieux et habile; il savait, par un marchand intrigant et d'une cupidité inouïe, nommé Omischound, les facilités qu'on aurait à se débarrasser d'un jeune nabab si récalcitrant : Bussy, qui commandait encore les Français dans le Décan, pouvait se joindre à Law, et tous deux, réunis au nabab, eussent certainement chassé du Bengale les troupes et les comptoirs de la Compagnie anglaise.

Clive comprit la nécessité de frapper un coup vigoureux et décisif. Au lieu de retourner au printemps à Madras, comme il en avait l'ordre, il prit donc sur lui de rester à Calcutta, et, pour

justifier sa désobéissance, prêta l'oreille aux complots du misérable Omischound afin d'opérer dans le Bengale une de ces révolutions toujours si fréquentes parmi les Orientaux, et dont le succès devait consolider la puissance de la Compagnie dans la superbe vallée du Gange.

Le chef suprême de l'armée du nabab était un nommé Meer-Jaffier, jadis trésorier de cette même armée; fonction qui lui avait procuré beaucoup d'amis parmi les officiers, et l'avait mis en relations intimes avec le banquier Omischound. Il était de plus gendre du précédent nabab, et jouissait par là d'une double influence qui lui attirait la haine de Souraja. On imagina de profiter de l'ambition de ce général en lui promettant la place de son maître, et un traité secrètement négocié par Omischound fut signé à cet effet entre lui et les Anglais. On ne saurait affirmer si les premières démarches qui amenèrent ce traité furent faites à l'instigation de l'agent anglais Wats ou si elles furent tramées par le cupide financier lui-même. Quoi qu'il en soit, des ouvertures avaient été faites à cet intrigant par un certain Yar-Khan-Latty, commandant un corps de cavalerie au service du nabab. Cet officier déclara à Omischound que Souraja avait effectivement l'intention de marcher d'abord contre les Afghans, mais qu'ensuite il tomberait sur les Anglais; il

affirmait de plus que, ce nabab étant détesté des officiers, ses troupes n'attendaient qu'un chef pour se déclarer contre lui; dès lors, si les Anglais voulaient profiter de l'absence de Souraja pour s'emparer de Moorshedabad, sa capitale, Latty les seconderait avec son corps, s'engageant, s'ils voulaient lui promettre la dignité de nabab, à souscrire d'avance à toutes les conditions qu'on lui imposerait.

Clive et Wats se disposaient à accepter l'affaire, lorsque, deux jours après, la même proposition leur fut faite par un riche Arménien, mais au nom de Meer-Jaffier lui-même. Le cas était grave; Clive courut à Calcutta pour le soumette au conseil, *insistant sur la nécessité de renverser le nabab par une révolution.* « La prise de Chandernagor, disait Clive, avait exaspéré ce prince; il n'attendait évidemment que l'occasion d'éclater, et il importait de le prévenir en le renversant. » Tous les membres du conseil se rangèrent à son avis. L'amiral Watson seul représenta d'abord qu'il était indigne de détrôner soi-même un prince avec lequel on venait de conclure une alliance récente et dont on recevait même un subside pour lui fournir un contigent. Les exemples de Dupleix étaient présents à la mémoire de Clive, et s'il est vrai que ce gouverneur français n'avait point conclu un traité avec Nassir-Jeng lors-

qu'il résolut de le renverser, il est certain que la loi impérieuse du bien public pouvait être invoquée par Clive aussi bien que par Dupleix. Sa logique fit donc prévaloir la loi punique et l'intérêt, sur les lois ordinaires du droit des gens (1).

Nous n'entrerons pas dans les détails d'exécution de cette affaire, que le général suédois a présentée comme un si grand titre de gloire pour lord Clive. Ses lauriers ne lui coûtèrent pas cher; certain de la défection de Meer-Jaffier, il marcha contre le nabab en se faisant précéder d'un manifeste énumérant des griefs prétendus dont on ne manque jamais en pareille occasion. Les armées se rencontrèrent dans les plaines de Plassaje; celle du nabab comptait 50 mille hommes et 100 canons. La bravoure des Anglais eut bon marché d'une armée dont une aile entière se rangea de

(1) Dupleix avait agi moins déloyalement quand il opposa Chounda-Saëb au nabab du Carnatic et Murzapha à son oncle Nassir; il était alors en guerre avec eux, et non leur allié. Du reste, les détails sur la manière dont le traité négocié avec Meer-Jaffier fut rédigé et signé impriment une tache réelle sur la gloire de Clive. Un double du traité destiné à Omischound portait de fausses signatures, et on en contesta la validité quand la Compagnie fut arbitre et maitresse du Bengale!!!

leur côté au milieu du combat, et dont l'autre moitié, travaillée sourdement par l'esprit de révolte, décampa presque sans coup férir, car la perte totale des vainqueurs consista en 46 tués ou blessés.

Meer-Jaffier entra quelques jours après dans la capitale de son ancien maître, non en conquérant, mais à la suite de Clive. Le nabab Souraja-Dowla, pris dans sa fuite, y fut amené en captif et massacré par ses propres soldats. Clive proclama son compétiteur, et, feignant de lui rendre l'hommage qui lui était dû, consacra néanmoins par cette usurpation le droit pour la Compagnie de disposer de la suzeraineté de cette riche province. Il ne s'agissait plus que de faire sanctionner la chose par le Mogol, et, d'après ce qui se passait à Delhi, on juge bien que la chose n'était pas difficile.

En attendant, Meer-Jaffier avait promis des sommes considérables à la Compagnie, à ses employés, et aux troupes qui avaient concouru à lui procurer le trône; mais, les trésors qu'on supposait à ses prédécesseurs s'étant trouvés beaucoup au dessous des espérances, il dut prendre du temps pour s'acquitter, et le fit plus tard, en partie avec de l'argent ou des pierreries, en partie par des abandons de territoire.

Nous avons cru devoir entrer dans quelques

détails sur cette époque, d'où data la grande prospérité des affaires anglaises dans l'Inde; il nous reste à esquisser rapidement les événements qui suivirent pendant cette guerre de sept ans, en revenant d'abord au midi de la péninsule, siége principal de la lutte.

Bien que la retraite de Dupleix eût signalé l'ère d'une politique conciliante et pacifique dans l'Inde, Bussy, qui commandait dans le Décan, avait été dans le cas de combattre sans cesse contre les Poligars et autres chefs des Circars, et il avait maintenu avec fermeté l'influence de la France dans le midi de la péninsule.

Sur ces entrefaites, le ministère français, voyant la guerre éclater en Europe, conçut l'espoir de frapper un coup vigoureux dans l'Indostan. Un plan d'opérations présenté par le comte de Lally-Tollendal (Irlandais qui avait suivi les Stuarts en France) fut adopté par le gouvernement et la compagnie; mais le ministère, se défiant du caractère de Lally, voulait que le soin de l'exécuter fût remis à un autre général. La compagnie insista pour le confier à Lally lui-même (1).

---

(1) Lally était un homme de génie, un digne compagnon d'armes du maréchal de Saxe, mais d'un caractère

Le nouveau gouverneur appareilla de Brest le 4 mai 1757 avec 1150 hommes, outre un certain nombre de volontaires. La flotte, composée de douze vaisseaux ou frégates sous les ordres du comte d'Aché, arriva à la fin d'avril 1758 en vue de Pondichéry. Les Anglais, de leur côté, avaient envoyé l'amiral Pokoke avec une escadre de même force.

Parti de France avec la conviction que le système de Dupleix n'était qu'une folie, et n'ayant aucune connaissance de la manière dont se traitaient les affaires politiques et militaires dans l'Inde, Lally affectait un profond mépris pour l'assistance des naturels du pays, heurtait tous leurs usages ou leurs préjugés religieux, et voulait en un mot tout conduire à l'européenne dans un pays où cela était absolument impraticable. Il était d'ailleurs doué d'une certaine étendue de génie et d'un courage éprouvé, mais son carac-

---

exalté, méritant, comme Charles XII, le surnom de *Tête de Fer*. Consulté par le ministère sur ce qu'il y avait à faire au moment où la guerre éclata, il répondit avec un admirable laconisme : « Trois choses : 1° soutenir le Prétendant en opérant avec lui une descente en Angleterre, 2° chasser les Anglais de l'Inde, 3° leur enlever leurs colonies d'Amérique; » projet qui dépeint son caractère mieux que toutes les apologies du monde.

tère sec et hautain lui enlevait l'amour de ses subordonnés.

Dès le début de ses opérations, Lally se trouva aux prises avec d'innombrables difficultés, au nombre desquelles la pénurie complète d'argent figurait en première ligne. Toutes ces circonstances réunies amenèrent dans ses rapports avec les agents de la Compagnie et la population mercantile de Pondichéry des collisions pénibles, et disposèrent mal les esprits.

Le nouveau gouverneur arrivait cependant sous d'heureux auspices, car il devança de 4 mois la grande expédition partie d'Angleterre pour l'Inde avec 2 mille hommes de troupes royales. Cette circonstance jointe au départ de Clive pour le Bengale avec une grande partie des forces européennes de Madras, promettait à Lally des succès faciles.

Ses premières entreprises furent en effet assez heureuses : il assiégea et prit le fort David le 1er juin, s'empara de Devicotah et de Gondelour ; mais, au lieu de se hâter d'occuper le fort de Chinglaput, sur la route de Madras, de rétablir sans délai le fils de Chounda-Saëb à Arcotte, et de se mettre en rapports avec le soubadar Salabut, il s'empressa de rappeler Dupleix du Décan à Pondichéry, en lui prescrivant de laisser une partie de son corps au marquis de Conflans. Lally se dirigea ensuite vers Tanjore pour forcer le rajah à payer quelques

millions de roupies qu'on se croyait en droit de lui réclamer. Ses mesures administratives pour l'approvisionnement en munitions et vivres ayant été mal prises, il s'exhala en plaintes et en reproches qui ne firent que lui susciter des ennemis; il s'empara de Najore, qu'il rançonna, puis livra la pagode de Riveloor au pillage, pour obtenir cet argent, dont le défaut était un obstacle à tout.

Le siége de Tanjore, entremêlé de négociations, marcha lentement faute de munitions et de grosse artillerie; l'armée du rajah, commandée par le même Monakie qui avait fait assassiner Chounda-Saëb, bien que renforcée des Polygars du sud, ne fit cependant rien pour l'empêcher. La brèche fut enfin ouverte le 4 août; mais au moment de livrer l'assaut le 10, on manquait de gargousses et de vivres, et le bruit courut que la flotte anglaise, victorieuse du comte d'Aché, débarquait des troupes à Karikal, et allait couper la retraite. En supposant cette nouvelle fondée, ce devait être un motif de plus de brusquer l'assaut que le comte d'Estaing conseillait vivement; Lally préféra s'en rapporter à un conseil de guerre, où les avis prudents jusqu'à la pusillanimité sont toujours les plus nombreux, et le siége fut levé.

La retraite devenait difficile en présence de l'armée de Monakie, dont la cavalerie faillit sa-

brer Lally même au milieu de son camp et le contraignit à abandonner le gros canon, que l'on ne pouvait traîner.

Revenu à Karikal, Lally se rendit le 24 août à Pondichéry, où ce revers, attribué à son inexpérience, avait redoublé le mécontentement. Il se ravisa alors un peu tard, et songea à prendre Arcotte et à proclamer Raha-Saëb nabab du Carnatic. Il voulait ensuite soumettre Chinglaput; mais le manque total d'argent l'empêcha de faire les approvisionnements nécessaires, et la flotte anglaise arrivée d'Europe au milieu de septembre, avec 1,900 hommes des meilleures troupes royales avait permis d'y jeter une forte garnison. Lally rentra donc à Pondichéry, fort irrité contre la Compagnie, et Bussy vint l'y joindre peu de jours après.

Celui-ci, forcé d'obéir aux ordres réitérés du gouverneur, avait quitté à regret Hyderabad et le soubab du Décan pour retourner dans le Carnatic. Après avoir établi la moitié de son corps sous le marquis de Conflans à Masulipatam pour couvrir les Circars cédés à la France, il se rendit auprès d'un chef dont il déplorait le système autant que les préjugés, et pour lequel il ne pouvait plus être qu'un rival détesté.

Pendant que Lally consumait ainsi en entreprises accessoires le temps précieux où il aurait

pu profiter de sa grande supériorité, la flotte du comte d'Aché avait soutenu près de Pondichéry deux combats contre les amiraux Pokoke et Stewens, et, bien que la victoire eût été indécise, elle y avait néanmoins éprouvé des pertes assez sensibles pour la rendre très circonspecte et la décider à chercher un refuge dans la rade de cette ville, puis à faire voile pour l'île de France.

Toujours persuadé que la prise de Madras était le point capital de la guerre, Lally tournait toutes ses vues de ce côté, et ce fut sans doute un des motifs qui le déterminèrent à rappeler Bussy du Décan. Il employa l'automne à faire les apprêts de cette expédition.

Arrivé devant Madras à la fin de décembre 1758, le général français fut sur le point de s'en rendre maître par un incident qui eût réparé toutes ses fautes, du moins pour le moment. La garnison anglaise, croyant surprendre les assiégeants, avait fait au milieu de la nuit une sortie du fort Saint-Georges avec la majeure partie et l'élite de ses troupes. L'alarme ayant été donnée à temps, elle se vit bientôt assaillie de toutes parts et faillit être coupée et enlevée; elle parvint cependant à regagner la place, emmenant même le comte d'Estaing prisonnier. Les ennemis de Bussy lui reprochèrent d'avoir tardé à s'emparer d'un poste qui eût rendu la retraite des Anglais

impossible et la prise de Madras certaine, fait qui du reste n'a pas été bien constaté.

Le général français ne tarda pas à apprécier la faute qu'il avait commise de ne pas s'emparer à temps de Chinglaput. Ce fort, barrant le chemin de Pondichéry, gênait les transports de vivres et de munitions, tandis que les croisières anglaises gênaient les envois par mer; enfin les corps légers de Preston et du partisan Mahomet-Isoof, battant la campagne, rendaient l'approvisionnement plus incertain.

Après trois mois d'attaques régulières, mais poussées avec mollesse par suite du dénûment de tous moyens, Lally voyait ses troupes européennes fondre rapidement et les Cipoys l'abandonner, lorsque, pour comble de malheur, la flotte de Pokoke parut devant Madras avec des renforts de toute espèce et le contraignit à lever le siége (16 février 1759). Par une bizarrerie peu honorable pour les négociants et agents français de la Compagnie, on se réjouit de ce revers à Pondichéry comme on aurait pu le faire de la plus éclatante victoire.

Tandis que Lally arrachait du Décan le seul officier qui pût y maintenir son influence, et que Bussy laissait la garde des Circars du nord et de Mazulipatam à un homme incapable de le remplacer, Clive, excité par le rajah Ansuderauze,

s'était mis en devoir de profiter de cette faute. Le colonel Forde s'embarqua à cet effet à Calcutta avec un corps européen, et vint descendre à Visigapatam, où il fut joint par les troupes du rajah. Le marquis de Conflans, ayant marché à leur rencontre, fut battu à Peddipore le 9 décembre 1758, et forcé à se réfugier sous Masulipatam. Cette place, armée de 120 canons, avait été mise en assez bon état, ce qui n'empêcha pas Forde d'en risquer l'attaque à l'aide de sa flottille. Conflans s'y renferma avec la moitié de ses forces et envoya le reste au devant du soubab Salabut-Jeng, qui avançait à son secours à la tête de son armée. Forde, sur le point d'être entouré par des forces supérieures, prêt à voir dissoudre son corps faute de moyens pour le payer, se décida à risquer l'assaut (4 avril 1759), et, bien qu'il ne réussit qu'imparfaitement, Conflans se rendit à discrétion, avec une légèreté qu'on lui a reprochée, car quelques heures plus tard il eût reçu des secours considérables par mer et par terre.

Cet événement eut des suites graves. Salabut-Jeng, perdant toute la confiance qu'il avait eue jusque là dans la supériorité des Français, et menacé du côté d'Hyderabad par son frère Nizam-Ali, que Clive avait excité pour faire diversion, se décida à traiter avec les Anglais (5 octobre 1759). Ceux-ci s'engagèrent à ne fournir aucun

secours aux adversaires du soubab, sous quelque prétexte que ce soit. A cette condition, Salabut-Jeng leur cédait les districts dépendant de Masulipatam, de Godawer et de Walcarmannaz; il s'engageait à renvoyer au delà de Kistna, dans le délai de quinze jours, tous les Français employés à son service, à ne plus en prendre désormais, *enfin à ne plus permettre à cette nation de s'établir dans le Décan.*

Cependant la levée du siége de Madras et la perte inattendue de Masulipatam n'avaient point abattu le courage de Lally, bien plus contrarié des obstacles résultant de la pénurie d'argent et du mauvais vouloir de la Compagnie que des succès de l'ennemi. Après avoir établi le gros de ses forces près de Conjeveram pour couvrir Arcotte, il se rendit à Pondichéry, afin de chercher les moyens de reprendre la supériorité qu'il avait perdue; il comptait à cet effet sur l'arrivée de l'escadre et des secours de France. Il fut trompé dans cet espoir. La flotte du comte d'Aché, revenue de l'île de France, avait livré, le 10 septembre, un combat dans lequel l'amiral eut la cuisse emportée; elle vint ensuite jeter l'ancre à Pondichéry, n'apportant malheureusement que 180 soldats et la modique somme de 600 mille francs; puis elle reprit aussitôt le chemin de l'île de France, mal-

gré toutes les protestations du gouverneur et de la Compagnie.

Dans cette situation embarrassante, Bussy proposait comme la plus sûre des ressources d'en revenir au système de Dupleix, et, sentant la nécessité de se rattacher le soubab du Décan, il proposait de reconnaître son frère Bassalut en qualité de nabab du Carnatic. Lally, après s'y être long-temps refusé, consentit enfin à entrer en négociations, afin de s'assurer cette alliance ; et Bussy se mit en marche à cet effet pour se rapprocher du corps de 12 mille hommes que Bassalut avait à Conjavire, sur le frontière du Décan. Un événement des plus extraordinaires fit échouer ce projet. Depuis un an les troupes françaises ne recevaient aucune solde et se trouvaient par là en proie aux plus dures privations. Le bruit s'étant répandu qu'il était arrivé des fonds avec l'escadre et que les chefs s'en étaient emparés, une sédition éclate spontanément ; tous les soldats et bas officiers quittent le camp pour en aller prendre un autre, sous la conduite d'un sergent qu'ils proclament commandant en chef. Bussy, informé de cette révolte, qui pouvait gagner ses troupes, juge prudent de s'arrêter à Arcotte. Au bout de quelques jours, le paiement d'un léger à-compte et les exhortations du sergent lui-même firent rentrer les mutins dans l'ordre. Malheureuse-

ment, dans l'intervalle, Bassalut-Jeng, manquant aussi d'argent pour entretenir son corps, s'était retiré à Coudapa. Bussy n'en partit pas moins avec une légère escorte afin d'aller négocier avec lui; mais il demandait des millions qu'il était impossible de lui donner, et il fallut renoncer à tout espoir de ce côté.

Lally, entraîné par la nécessité de faire ressource de tout, voulut alors s'assurer de celles que procurait l'île fertile de Seringam, et envoya une partie de ses forces sous Crillon afin de s'en emparer, ce qui ne lui fut pas difficile. Le général sir Eyre-Coote, qui venait de prendre le commandement des Anglais avec les pouvoirs les plus étendus, profitant de cette faute, emporte d'emblée le fort de Wandeswah, puis celui de Carangoli, et se porte enfin sur Arcotte; toutefois Bussy, revenant de la frontière du Décan, se hâte de l'y prévenir et le force à se retirer.

Le général français, instruit de la prise de Wandeswah, avait rappelé sans délais le corps de Crillon, détaché avec tant d'imprudence; il négocia en même temps avec le chef mahratte Mourar-Row pour en obtenir un corps de mille chevaux; plus tard un autre chef mahratte lui amena 3 mille hommes. En échange, le roi de Tanjore envoya un corps de 5 à 6 mille hommes aux Anglais, et les deux armées se trouvant ainsi en

forces égales près d'Arcotte, au début de la campagne de 1760, un engagement décisif devenait inévitable.

Lally sentait le besoin de rétablir sa réputation, et tenait fort à reprendre Wandeswah, perdu par sa faute. Bussy, consulté, lui représente vainement qu'il s'affaiblirait par un corps de siége, et qu'il était préférable de forcer l'ennemi à combattre à chances égales, en employant les Mahrattes à ravager ses derrières. Lally, persistant dans son dessein, marche lui-même sur Wandeswah, s'empare de la ville et investit le fort, tandis que Bussy, laissé à Trivatore, observe l'armée de Coote. Le général anglais n'ayant pas tardé à marcher au secours de la place, et Bussy l'ayant suivi dans cette direction, les deux armées, fortes d'environ 2 mille Européens et 4 mille auxiliaires, en viennent aux mains le 22 janvier. Après une fusillade insignifiante, Lally fond avec son aile droite en colonne sur les Anglais; le régiment de Lorraine, abymé par le feu ennemi, puis débordé, est enfin culbuté. Les Anglais pénètrent jusque dans le camp à sa poursuite. Bussy, qui conduit l'aile gauche, composée du régiment de Lally, combat à chances égales, lorsque l'explosion d'un caisson sème le désordre dans ses troupes, qui plient; Bussy lui-même, dont le cheval est tué, tombe au pouvoir des Anglais, qui

s'emparent du camp. Le corps de siége et la cavalerie française protégent la retraite, dirigée sur Chittapet.

Le premier fruit de cette victoire fut la prise d'Arcotte, qui se rendit aux Anglais avec une honteuse faiblesse. Karikal, Chillenbrun, mal défendus, tombent successivement au pouvoir du vainqueur. Lally, blotti dans un camp retranché non loin de Villanore, ne tente rien pour s'y opposer.

Après de tels événements, sa perte était facile à prévoir; une dernière branche de salut s'offrit néanmoins à lui. Hyder-Ali commençait à exercer sa toute-puissance sur le rajah de Mysore; il traita avec Lally au milieu de juin, et s'avança dans le Carnatic avec quelques milliers d'hommes; le gouverneur espérait en outre quelques renforts de France. Malgré un succès remporté à Trivadi par les Mysoréens sur le colonel Moore, les Anglais n'en conservèrent pas moins leur ascendant. Coote, faisant mine de menacer Pondichéry, trompe Lally, qui lui laisse prendre le fort de Villanore, à une lieue de son camp; à la vérité, il envoya un détachement de Mysoréens et de Français pour le secourir, mais le commandant ouvrit lâchement ses portes au moment où ce secours arrivait du côté opposé. Lally, désespéré, se replia sur Ariancopang, près de Pondichéry.

Le nabab Méhémet-Ali et le partisan Isoof s'étaient mis en campagne contre les troupes de Mysore, espérant les rappeler à la défense de leur pays. Leur chef, mécontent en effet de la retraite des Français, ayant eu plusieurs de ses détachements battus en escortant des convois de Gingée, et manquant de vivres, se réfugia à Thiagar. Pour surcroît de malheur, une flotte d'Europe apporta encore aux Anglais un renfort de troupes royales, et Coote fit dès lors tous ses préparatifs pour attaquer Pondichéry.

Lally, replié près de cette ville, veut tenter la fortune en attaquant de nuit le camp des Anglais. Le 4 septembre, il forme trois colonnes destinées à cette attaque, tandis qu'une quatrième, tournant le camp, le prendra à revers. C'était un projet hardi, mais d'une exécution compliquée; aussi n'eut-il pas de succès. Une colonne s'empara d'un ouvrage, l'autre fut repoussée; celle qui tournait n'arriva pas à temps, et l'armée fut forcée de regagner son camp.

Il ne manquait rien à l'infortune de Lally que de mauvaises nouvelles de l'escadre: elles ne lui manquèrent pas. Un bâtiment arrivé de l'île de France vint lui annoncer que le comte d'Aché, instruit par le gouvernement que les Anglais préparaient une expédition pour enlever cette île et celle de Bourbon, avait jugé convenable d'y re-

ster pour les couvrir; dans cet état de choses, il n'envoyait ni renforts ni argent.

Lally cherche de nouveau son salut dans l'appui des Mahrattes, dont les chefs venaient rôder aux environs du Carnatic dans l'espoir d'y trouver des subsides et le pillage. Un de ces chefs lui promit 4 mille hommes, moyennant la cession de la forteresse de Gingée et le paiement de 500 mille roupies. Après de longs pourparlers, le misérable, qui traitait d'un autre côté avec les Anglais, se vendit à eux pour deux millions de roupies.

Les Mysoréens, inquiétés au nord par le colonel Smith, qui prit Caraor, tandis qu'Isoof, dans le sud, menaçait Dindigul et Battacotta, reprirent le chemin de Seringapatam.

Coote, ayant réuni toutes ses forces, voulait attaquer le camp d'Ariacopang, lorsqu'il dut remettre le commandement au colonel Monson pour se rendre au Bengale. Son successeur se met en devoir d'exécuter l'attaque projetée; il enlève la haie fourrée qui sépare le camp de la ville et la redoute de Villanore; les Français, tournés, sont contraints à regagner en désordre la ville. Mais, Monson ayant eu la cuisse emportée, Coote reprend le commandement, et fait investir la place de près, en attendant l'équipage de siége.

La flotte anglaise s'établit dans la rade pour compléter le blocus. Le 30 décembre, une tempête affreuse assaillit cette flotte ; 5 bâtiments et 1100 cadavres sont jetés à la côte. Cependant l'amiral en rallie les débris avec une autre escadrille sortie de Trincomale, puis revient fièrement reprendre sa station et enlever tout espoir de salut aux assiégés.

L'artillerie étant enfin arrivée, le siége commença dans la nuit du 12 janvier 1761. Lally y déploya le courage dont il avait toujours donné des preuves, et, quoique gravement malade, se fit porter sur les remparts; mais ayant perdu l'affection de ses officiers, s'étant fait détester des naturels du pays et des employés de la Compagnie, il n'eut que l'honneur de prolonger sa résistance jusqu'au mois de mars 1761. Force fut enfin de capituler. Lally avait le malheur d'être d'origine anglaise, et cela suffisait pour que des cris de trahison s'élevassent contre lui ; l'exaspération fut si grande, qu'il dut se mettre sous la garde des Anglais pour ne pas être massacré. Karikal, Gingée, Mahé, subirent bientôt le même sort.

On ne saurait le dissimuler, la France accumula fautes sur fautes. Si le gouvernement eût daigné entendre Dupleix, il eût été peut-être encore temps de le renvoyer dans l'Inde, en lui donnant carte blanche pour agir, et trois ou quatre mille

hommes pour lui assurer le succès, outre un certain nombre de sous-officiers et d'artilleurs destinés à former les indigènes. Mais le ministère, non content de ruiner lui-même l'ouvrage que ce gouverneur avait si péniblement élevé et soutenu, choisit, pour le remplacer, l'homme qui y était le moins propre, et qui avait pour système, ou peut-être même pour instruction, de faire précisément l'opposé de ce qui pouvait assurer à la France la suprématie sur l'Inde.... Le gouvernement s'en prit au malheureux Lally, qui fut jeté dans les cachots, et, après un infâme procès, traîné à l'échafaud pour avoir cru, comme la Compagnie et le ministère, que Dupleix et Bussy étaient des fous.

La paix de Versailles, conclue en 1763, mit officiellement fin à des hostilités qui avaient cessé de fait par la chute de tous les établissements français; elle stipula la restitution à la France de Pondichéry, Mahé, Karikal et Chandernagor, *à condition, néanmoins, que les établissements du Bengale ne seraient jamais fortifiés*. La France reconnut le protégé des Anglais, Mahomet-Ali, pour nabab du Carnatic, renonçant ainsi à intervenir pour ses anciens alliés. Ses diplomates crurent faire merveille en obtenant par réciprocité la reconnaissance du protégé de Bussy, Salabut-Jeng, en

qualité de soubadar du Décan, dans l'instant même où il était déjà détrôné et captif de son frère Nizam-Ali.

Dès lors l'influence française se trouva à peu près anéantie dans l'Inde. Elle se releva bien un peu dans la guerre d'indépendance d'Amérique, grâce au génie de Suffren, ainsi qu'aux dispositions des sultans de Mysore et de Sindiah, qui balancèrent un instant la suprématie anglaise; mais la révolution de France acheva d'anéantir tout espoir de lutter contre elle, du moins avec les forces de cette dernière puissance, tombée dans l'anarchie.

Lutte des Anglais avec le Mogol et Oude.

Tandis que Lally combattait si malheureusesur la côte de Coromandel, des événements non moins graves se passaient dans la vallée du Gange, où Clive était resté seul arbitre des destinées du Bengale. Il profitait de cette position pour étendre et consolider son ouvrage: car une collision avec les autorités mongoles qui avoisinaient cette province paraissait tôt ou tard inévitable. Heureusement pour lui que l'empire était livré alors à une horrible anarchie, dont il est indispensable que nous retracions les principales scè-

nes, pour l'intelligence des événements qui nous restent à décrire.

On se rappelle que le roi des Afghans, après avoir chassé de Delhi le visir usurpateur, Umad-el-Moulk, était retourné dans ses états en donnant à Noujeb-Dowla, chef de Rohillas, le gouvernement de Delhi et de la province. Umad s'empressa de profiter du départ des Afghans pour rentrer à Delhi, d'où Noujeb fut contraint de fuir pour chercher un refuge dans ses possessions du Rohilcound. Le prince Schazada, fils aîné de l'empereur, en fit autant pour se soustraire au féroce visir, dont il redoutait la haine (1758).

Ce grand coupable ne se contenta pas de ces succès ; n'osant pas attaquer seul les Rohillas et Noujeb, que le vice-roi d'Oude ne manquerait pas de secourir, il appela les Mahrattes, qui passèrent la Jumna et inondèrent le Rohilcound. Le vice-roi d'Oude était alors Soudja-Dowla, prince rusé et ambitieux, qui se hâta de marcher au secours de Noujeb, battit totalement les Mahrattes de concert avec lui, et les força à repasser la Jumna.

Dans cet intervalle le prince Shazada, fils aîné d'Allaum-Geer, réfugié, comme on l'a dit, chez le vice-roi d'Oude, avait concerté avec lui et le gouverneur d'Allahabad le moyen de se remettre en possession du Bengale, dont son père lui avait

donné l'investiture, sans doute pour punir Meer-Jaffier d'avoir usurpé la vice-royauté.

Après avoir levé quelques troupes, le prince impérial s'avança sur Patna à la fin de 1758, proposant aux Anglais de rester neutres dans ce conflit moyennant les concessions qu'il leur offrait.

Clive déploya dans cette occasion sa vigueur et son habileté ordinaires ; loin d'accepter les offres séduisantes du prince, il sentit combien il lui serait plus avantageux et plus sûr de maintenir sa créature sur le trône du Bengale, dont il s'était en réalité constitué le suzerain. Après avoir relevé le courage de Meer-Jaffier, et promis de prompts secours au rajah de Patna, Ramnarain, Clive se mit en campagne avec l'armée bengalienne, commandée par Meerun, fils du nabab ; mais à leur approche le siége était déjà levé. Le vice-roi d'Oude, au lieu de se rallier au prince impérial, avait trouvé bon de profiter de l'absence du gouverneur d'Allahabad pour s'emparer par trahison de cette forteresse ; étrange manière de traiter ses alliés. Le gouverneur se hâta de quitter l'armée de Schazada pour voler à la défense de sa province, et l'héritier du trône, privé de ses troupes, s'en fut chercher un refuge au camp du vice-roi d'Oude.

Mais le fourbe, qui comptait assister au triomphe de Schazada pour avoir sa part des dépouilles,

le voyant fugitif, se prononce contre lui, et se saisit même du gouverneur d'Allahabad, qu'il retient prisonnier. Le prince se voit ainsi réduit à demander asyle à Clive, et, sur son refus, sollicite un secours d'argent pour en chercher un autre ailleurs. Étrange destinée de ce malheureux prince, qui, avant de monter sur le trône de Timour, était déjà pensionnaire d'une compagnie de marchands anglais, et devait lui vendre un jour les débris de son empire.

Meer-Jaffier, s'estimant heureux d'un pareil dénoûment, accorda à Clive, dans sa reconnaissance, un fief rapportant 750 mille francs.

A ce petit orage en succéda bientôt un autre. Les Hollandais, jaloux des succès des Anglais au Bengale, où leur factorerie de Chinsura était plus ancienne, imaginèrent d'aller y rétablir leur supériorité, et envoyèrent de Batavia une petite escadre de 6 vaisseaux portant environ 700 Européens et autant de Malais. Il était possible que Meer-Jaffier eût la velléité de se débarrasser de la tutelle anglaise; on le soupçonna même d'avoir été l'instigateur secret de l'expédition. Heureusement pour les Anglais qu'au moment où les Hollandais descendaient à Chinsura, Clive se trouvait encore à Calcutta, et que le brave colonel Forde revenait de son expédition de Masulipatam. Clive somma énergiquement le nabab d'en-

voyer son fils Meerun à Chinsura, tandis que Forde marcha sans hésiter au devant des Hollandais, et, secondé par sa flottille, les battit complétement. Leur escadre ne fut pas mieux traitée : car six vaisseaux sur sept tombèrent au pouvoir des Anglais. Cependant Clive, appréciant l'importance de se débarrasser de cette nouvelle rivalité, fit rendre vaisseaux et prisonniers, et traita de la paix avec la factorerie hollandaise (5 décembre 1759). Ce fut le dernier succès de cet habile gouverneur, qui partit trois mois après pour l'Angleterre, où il s'était fait précéder par son secrétaire avec un mémoire adressé au ministre lord Chatam, dans lequel il proposait au gouvernement anglais d'assurer et d'étendre les conquêtes dans l'Inde en les prenant pour le compte de la couronne. Il laissa la présidence à Vansitart, et le colonel Caillaud, appelé de Madras pour commander les forces militaires, fut mis à la tête des troupes auxiliaires de Meer-Jaffier, dont le contingent fut fixé à 12 mille hommes.

Cependant l'horizon se rembrunissait de plus en plus du côté du Mogol; l'empire était plus que jamais déchiré par tous ses chefs, à qui les crimes coûtaient peu quand il s'agissait de satisfaire leur soif du pouvoir. Dès que le coupable Umad-el-Mulk, rentré à Delhi après le départ des Afghans, eut appris que ses alliés mahrattes avaient été

défaits pas les Rohillas réunis au vice-roi d'Oude, il résolut de marcher à leur secours ; mais instruit, dit-on, que l'empereur Allaum-Geer correspondait secrètement avec ses adversaires, il le fit poignarder et proclama à sa place un arrière-petit-fils d'Aurengzeb, qu'il tira de prison, et sous le nom duquel il comptait régner à son aise (février 1760).

Après ce bel exploit, Umad se disposait à marcher aux ennemis, lorsqu'il apprit que les Mahrattes avaient fait leur paix, afin de se réunir aux Seiks et de s'emparer de Moultan et de Lahore. Cette nouvelle agression provoqua le retour du roi des Afghans, appelé ainsi pour la troisième fois à décider du sort de l'empire, et qui s'approcha bientôt de Delhi, après avoir vaincu Holkar dans une bataille où l'élite de la cavalerie mahratte succomba. Le visir Umad se réfugia alors dans une de ses forteresses et appela de nouvelles forces mahrattes à son aide.

Au moment où Allaum-Geer tombait ainsi sous le fer d'un assassin, son héritier était engagé, comme on sait, dans une expédition contre le Bengale. Ce prince se fit proclamer empereur sous le nom de Schah-Allaum ; et pour récompenser l'appui qu'il avait reçu de Soudja-Dowla, vice-roi d'Oude, il lui conféra la dignité de visir. Leurs forces s'étant réunies, tous les deux s'avancent

ensuite sur Patna, défendu bravement par le rajah Ramnarain, allié des Anglais.

Le fils de Meer-Jaffier et le colonel Caillaud marchent à leur rencontre, et les atteignent le 22 février 1760, non loin de Bahar. L'empereur, quoique battu, persiste néanmoins à marcher sur Moorshedabad, où il se flatte de surprendre et enlever Meer-Jaffier, mais où il se trouve prévenu par Caillaud.

Dans ces entrefaites, le rajah de Poorania, s'étant aussi déclaré contre les Anglais, se porte sur Patna pour s'en emparer de concert avec le petit détachement français de Law. La place est secourue par le major Knox, qui force le rajah à la retraite. Alors Caillaud et Meerun se mettent à ses trousses pour achever sa défaite; mais, au moment où un combat allait s'engager, un orage éclate; le fils de Meer-Jaffier est frappé par la foudre, et sa mort jette l'épouvante parmi ses soldats superstitieux, qui fuient de tous côtés (1). Privé ainsi de ses alliés, Caillaud juge prudent de ramener son petit corps à Patna, où il le met en cantonnements.

Cette mort singulière de Meerun devint le pré-

(1) Plusieurs écrivains, doutant de cette espèce de fin miraculeuse, ont attribué la mort de Meerun à un meurtre : ce qui n'est pas sans vraisemblance.

texte d'une seconde révolution dans le Bengale. A cette nouvelle, les gardes de Meer-Jaffier se révoltent, et menacent même sa vie ; son gendre, Meer-Caussim, qui les commande, joue envers son beau-père le même rôle que celui-ci avait joué lui-même envers le malheureux Souraja-Dowla, et pour sauver les jours de Jaffier il promet aux soldats de prendre sa place.

Les Anglais, voyant qu'il serait dangereux de vouloir soutenir leur protégé, hésitèrent d'abord à traiter avec l'empereur Schah-Allaum ; mais, toujours habiles à saisir leur véritable intérêt, ils comprirent qu'ils perdraient les fruits de la révolution opérée par Clive, et s'arrêtèrent au parti mixte de laisser un vain titre à Meer-Jaffier, et de conférer le pouvoir à son gendre, qui avait le suffrage de l'armée et qui la commandait. En adoptant la résolution de proclamer le dernier, il est du reste probable que le conseil de Calcutta comptait bien prendre part à ses largesses, comme Clive avait eu une grande part à celles de son beau-père. Quoi qu'il en soit, le traité fut signé le 27 septembre 1760 : le conseil anglais s'engageait à faire remettre toute l'autorité à Meer-Caussim, qui lui abandonnait en échange les revenus de trois riches districts, Midnapore, Burdwan et Chitapore. Le nouveau nabab promit en outre de payer toutes les dettes contractées par

Jaffier envers la compagnie et de lui compter de plus 1,500 mille francs pour les frais de la campagne. Meer-Jaffier ayant refusé de jouer le rôle honteux auquel ce traité le condamnait, le président Vansittart, qui avait succédé à Clive, prit sur lui de le déposer formellement.

Un événement grave vint dans le même temps changer la face des affaires dans le Mogol. Tandis que Schah-Allaum cherchait à recouvrer le Bengale, Umad-al-Mulk continuait à lui disputer l'empire, de concert avec les Mahrattes, qui entrèrent dans cette capitale le 27 juillet 1760, et s'emparèrent de la personne du jeune empereur proclamé par Umad, ainsi que des joyaux de la couronne. Cependant les chefs mogols, si divisés entre eux par leur ambition effrénée, jugèrent tout le danger qui résulterait pour eux en laissant cette nation indoue disposer du trône, et firent un nouvel appel au roi des Afghans, toujours prêt à voler à leur secours. Après quelques opérations entravées par la difficulté du passage de la Jumna, grossie par les pluies, les deux armées se rencontrèrent le 17 janvier 1761 dans ces mêmes plaines de Paniput où Nadir-Schah avait anéanti celle de Mohammed XIV. L'armée mahratte comptait 70 mille hommes passablement organisés et près de 200 mille de bandes irrégulières. Celle des Afghans, moins nombreuse au total, était

plus forte en bonnes troupes, et son chef Ahmed-Abdalli était d'ailleurs un capitaine éprouvé. Il remporta une victoire sanglante, et, après un carnage de deux jours, plus de 100 mille Mahrattes tombèrent, dit-on, sous le fer des Musulmans, 25 mille furent emmenés captifs, et leur chef Holkar soupçonné d'avoir contribué à cette défaite eut peine à se sauver; ce désastre horrible eut la plus grande influence sur les destinées de l'Inde, en paralysant pour long-temps la puissance mahratte sans rendre la vie à l'empire chancelant du Mogol (1).

Cependant Abdalli, maître de Delhi et de l'Indostan, n'abusa pas de la victoire; il laissa la couronne à Schah-Allaum, du moins titulairement, mais rendit la province de Delhi à Noujeb-Dowla, chef de Rohillas, qui l'avait puissamment secondé. Il tourna ensuite ses armes contre Lahore et Cachemire pour punir les Sicks.

L'empereur Schah-Allaum continuait dans ces entrefaites à combattre dans la province de Bahar contre les Anglais, alliés au rajah de Pattna et du soubab du Bengale Meer-Caussim. Celui-ci, ayant payé la solde arriérée des troupes due par son prédécesseur, se mit en campagne au commen-

---

(1) Quelques biographies disent que Schah-Allaum assista à cette bataille, mais cela ne s'accorde pas avec les historiens anglais.

cement de l'an 1761 avec une armée bien disposée, commandée par le major Carnac, un des membres du conseil de Calcutta; l'empereur et deux zemindars du Bengale, qui lui avaient amené leur contingent, campaient aux environs de Giah-Munpore, en attendant des renforts que devait amener le soubab d'Oude. Carnac, par une marche rapide, va fondre sur le camp impérial et le met en désordre; le seul Français Law, avec une centaine d'hommes, tient ferme et tombe au pouvoir des Anglais.

Jusque là Schah-Allaum n'avait régné que sur son camp; à peine s'il était reconnu dans l'étendue du territoire d'Oude et d'Allahabad; la sanglante bataille de Panniput venait de changer la face des affaires, et il devait être pressé d'aller prendre possession de son trône, puisque le roi des Afghans le lui rendait. Le major Carnac, espérant sans doute tirer parti de cette position, lui députe le rajah Schitabroy, qui avait vaillamment combattu à Giah-Munpore, afin de solliciter une entrevue pour lui-même. Schah-Allaum, heureux de se débarrasser des affaires du Bengale pour aller prendre possession de sa capitale, s'empressa d'accepter la proposition et de traiter de la paix. Reconduit à Pattna avec pompe, ce monarque reconnut Meer-Caussim pour soubab du Bengale, Bahar et Orissa, sous la con-

dition de payer le tribut de 10 millions de francs. Dans sa générosité l'empereur offrit même à la Compagnie anglaise de lui céder l'intendance (dewan) de ces trois provinces; ce qu'elle refusa d'abord par crainte d'exciter des mécontentements et de créer des embarras avec le nabab. Malgré cette pacification, l'empereur ne jugea pas pouvoir rentrer à Delhi en maître, puisque le gouvernement en avait été cédé à Noujeb Dowla; il établit sa résidence provisoire à Allahabad, sous la surveillance, pour ainsi dire, d'un résident Anglais.

Cependant Meer-Caussim ne jouit pas longtemps de son triomphe; ce nabab n'était pas d'un caractère aussi lâche que Meer-Jaffier... Il ne tarda pas à sentir vivement les charges et les ennuis du poste qu'il avait tant ambitionné, et tout le poids des protecteurs-maîtres qu'il s'était donné. Les exactions et les abus les plus criants étaient le résultat de la rapacité des agents subalternes de la Compagnie et leurs prétentions n'avaient plus de bornes. On ne saurait s'en faire une idée plus juste qu'en lisant les plaintes que Clive en adressait lui-même aux directeurs de la Compagnie. Quand Meer-Caussim eut épuisé son trésor particulier, il se trouva à peu près dans les mêmes embarras que son prédécesseur... Il réclama contre les abus; et le con-

seil de Calcutta, habitué à plus de docilité, fit de plus en plus sentir le poids de son protectorat.

Les intrigants s'emparèrent de cette dissidence; ils persuadèrent d'un côté à Meer-Caussim que la Compagnie songeait à le remplacer, et assuraient celle-ci qu'il était disposé à s'émanciper en traitant avec Schah-Allaum.

Meer-Caussim se plaignait surtout de l'inimitié ouverte et de la violence de M. Ellis, résident anglais à Pattna, qui s'opposait à main armée à la perception des droits sanctionnés néanmoins par la Compagnie. Convaincu qu'on voulait le détrôner à son tour, et voyant arriver des armes pour les troupes anglaises dont il était entouré, il fit arrêter les bateaux qui les portaient. Une collision eut lieu à Pattna et Cosimbusar, à la suite de laquelle le nabab fit arrêter M. Ellis et tous les Anglais : la guerre devint alors inévitable.

Le conseil de Calcutta, dès les premières apparences de rupture, avait résolu de déclarer la déchéance de Meer-Caussim et la restauration de Meer-Jaffier; les membres de ce conseil prenaient goût à distribuer des couronnes. Les hostilités commencèrent bientôt, et, le 23 juillet, l'armée anglaise, après avoir forcé les lignes qui couvraient Morschedabad, s'empara de cette ville. Un

combat sérieux a lieu le 2 août à Gheria, et dans les mois suivants les Anglais emportent la forteresse récemment construite à Oodwa, soumettent Monghir, et s'avancent sur Pattna.

Meer-Caussim, ne pouvant plus résister, se sauve chez le vice-roi d'Oude, en donnant à Sumroo l'ordre barbare de massacrer Ellis et les autres prisonniers anglais : ce qui fut exécuté (1). Pattna n'en fut pas moins prise d'assaut le 6 novembre.

Le visir d'Oude campait alors aux environs d'Allahabad, où l'empereur Schah-Allaum avait fixé provisoirement sa résidence. L'un et l'autre reçurent Meer-Caussim avec distinction, et lui promirent assistance.

Au commencement du printemps 1764, le major Carnac vint se mettre à la tête des troupes anglo-indoues. Il trouva la discipline si relâchée et les troupes animées d'un si mauvais esprit, qu'il hésita à porter la guerre sur le territoire d'Oude. Meer-Caussim et le visir en profitèrent pour passer le Gange, et vinrent lui offrir le combat près de Pattna (5 mai). L'action fut

---

(1) Ce Sumroo était un sergent alsacien, sortant du service de France, qui avait instruit quelques troupes à la tactique européenne, et jouissait par cela seul d'un grand crédit. On lui assigna un district, dont sa veuve resta souveraine.

chaude, et Sumroo y combattit bravement avec son petit corps. Les Anglais conservèrent le champ de bataille, mais n'obtinrent aucun résultat. La saison des pluies et le manque d'argent décidèrent, dit-on, le visir d'Oude à regagner ses frontières. Il est plus probable que cet ambitieux, tout en combattant pour Meer Caussim, négociait avec ses ennemis, afin d'en obtenir la cession de la province de Bahar; Meer-Jaffier y eut peut être consenti, mais les Anglais s'y opposaient.

L'empereur de son côté ne se souciait pas beaucoup de l'espèce de tutelle dans laquelle son visir le tenait; il proposait aux Anglais de s'arranger avec eux directement. Le major Carnac, loin d'être un homme de la trempe de Clive, n'osait rien prendre sur lui.

Dans ces entrefaites le colonel Monroë, arrivé avec des renforts de Bombay, prend le commandement : après avoir adopté d'énergiques mesusures pour rétablir la discipline, il marche à l'ennemi; les armées se rencontrent le 24 octobre 1764 près du fort de Buxar. Quoique l'empereur et le visir Soudja-Dowla fussent présents, c'était de fait Sumroo qui dirigeait l'armée mogole : il s'avança en bataille au devant des Anglais; son corps le fit en assez bon ordre, mais les troupes mogoles étaient incapables d'en faire autant. Après

trois heures de combat, il fallut battre en retraite ; la présence d'esprit de Sumroo, qui rompit le pont de la Soane, permit de la faire sans trop de désordre. On laissa néanmoins 2 à 3 mille tués ou blessés sur le champ de bataille; Soudja-Dowla, effrayé, s'enfuit à Benarès.

Les suites de ce succès furent immenses : l'empereur Schah-Allaum, découragé et mécontent de son visir, imagine de se mettre à la discrétion des Anglais. Non content d'abandonner le visir dans sa fuite, il vient avec sa maison et une faible escorte asseoir son camp près de celui de Monroë, et pousse la lâcheté jusqu'à envoyer féliciter le colonel de sa victoire, qui le délivrait, disait-il, de la captivité où Soudja l'avait tenu. Avec un tel homme tout traité était facile ; les Anglais promirent de le mettre en possession d'Allahabad et du reste des états d'Oude; en échange, il promit de leur payer les frais de la guerre et leur céda par un firman la province de Gunzepore et la portion du territoire de Bulvant-Sing qu'ils ne possédaient pas encore. Retiré à Benarès, Soudja-Dowla offrait de son côté 15 millions et son alliance pour rester en possession de ses états ; ses propositions furent rejetées. La Compagnie réclamait avant tout l'extradition de Meer-Caussim et de Sumroo, qui, pour l'éviter, se sauvèrent chez les Rohillas.

Pour consolider tant de succès il fallait de l'argent, qui, dans l'Inde plus qu'ailleurs, est la clef de tout. Meer-Jaffier, à qui rien ne coûtait pour régner, avait souscrit aux dures conditions imposées par le conseil de Calcutta. Il confirma la cession des trois districts arrachée à Meer-Caussim ; exempta les Anglais de toute espèce de droits, excepté sur le sel ; prit l'engagement d'entretenir 24 mille hommes dont moitié de cavalerie ; de payer 7 millions à la Compagnie pour les pertes causées par son prédécesseur, indépendamment des indemnités dues aux particuliers ; il consentit même plus tard à payer 1200 mille francs par mois pour dépenses de guerre ; enfin, comme les exigences pour les indemnités individuelles s'élevèrent successivement jusqu'à 13 millions, il céda par le fait à la Compagnie la moitié de ses reveuus et servit de prête-nom pour assurer l'autre moitié à ces avides étrangers. Le désordre intérieur fut le résultat de cet ordre de choses, et Jaffier, abreuvé de chagrin, mourut en janvier 1765.

Cet événement acheva le soumission du Bengale, car la Compagnie proclama pour son successeur le frère cadet de Meeroun, Noudjin-al-Dowla, jeune homme de vingt ans, qui renonça en faveur des Anglais à tout pouvoir politique et militaire, leur laissant le soin d'organiser l'armée et de défendre la province, et se contenta

d'établir un naïb ou lieutenant pour gérer les affaires civiles, encore sous la réserve que la Compagnie aurait la confirmation de ce sous-nabab.

En attendant, l'armée anglaise songeait à mettre l'empereur en possession d'Allahabad; Monroë marcha sans délai sur Lucknow, capitale du pays d'Oude, qu'il occupa sans résistance; il fut ensuite attaquer Allahabad, qui se rendit après un faible simulacre de défense. Le visir, ayant envoyé sa famille à Barcily chez les Rohillas, s'efforçait de mettre ces peuplades guerrières dans ses intérêts, ainsi que son ancien rival Ghazée-al-Djeu, et même les Mahrattes; cependant les premiers trompèrent son attente, et le second n'avait plus qu'une poignée de soldats.

Le 3 mai 1765, le général Carnac, qui avait succédé à Monroë, attaque les auxiliaires mahrattes de Soudja, les disperse facilement, passe la Jumna à leur poursuite et les refoule dans les montagnes.

Le visir d'Oude, ne voyant alors de salut que dans un arrangement avec les Anglais, leur adresse une lettre par le chevalier Gentil, et se rend ensuite à leur camp pour se remettre à leur discrétion. De ce jour-là les Anglais purent se regarder comme les suzerains du royaume d'Oude et les arbitres de l'Indostan.

Vers cette époque Clive revint d'Angleterre après y avoir passé quatre ans. Il y avait été reçu avec toutes les ovations de la gloire, et le titre de lord baronnet d'Irlande lui fut conféré. Lord Chatam, alors premier ministre, frappé des grandes vues que renfermait le mémoire dont nous avons parlé, et qui justifiait le système de Dupleix, pour lequel Pitt avait conçu une haute admiration, lui fit surtout le plus brillant accueil. Nous croyons devoir présenter les principaux passages de ce document, parce qu'ils donnent la clef de tous les événements postérieurs.

Après avoir exposé le tableau des ressources du pays, des revenus et des dépenses, Clive s'exprimait comme il suit :

« La grande révolution effectuée en ces lieux » par les armes de l'Angleterre, les immenses » avantages assurés à la Compagnie par le traité » qui en a été la conséquence, ont, je pense, at- » tiré l'attention publique; mais il me semble ce- » pendant qu'on pourrait faire beaucoup plus » que ce qui a été fait. Il faudrait seulement pour » atteindre ce but que les efforts de la Com- » pagnie fussent en rapport avec l'importance » de ses possessions actuelles, avec les succès » qu'il est permis d'attendre de l'avenir. J'ai re-

» présenté aux directeurs dans les termes les
» plus énergiques la nécessité d'envoyer et de
» maintenir constamment ici des troupes assez
» nombreuses pour leur permettre de saisir la
» première occasion de s'agrandir encore, et
» cette occasion ne peut tarder à se présenter.
» Une longue connaissance du gouvernement de
» ce pays, une profonde étude du génie des peu-
» ples qui l'habitent, résultat de dix années d'ex-
» périence et de constante étude, m'autorisent à
» parler ainsi. Le nabab régnant, que la bataille
» de Plassaje a mis sur le trône, conserve encore,
» il est vrai, son attachement pour nous; pro-
» bablement il en sera de même tant qu'il ne
» pourra compter sur aucun appui; mais les Mon-
» gols sont tellement portés à l'ingratitude que,
» si le jour arrive où il puisse croire de son intérêt
» de rompre avec nous, les obligations qu'il nous
» a ne l'arrêteront nullement. Ce qui le prouve,
» c'est la conduite qu'il vient de tenir en éloi-
» gnant son premier ministre, et faisant couper
» la tête à deux ou trois de ses principaux offi-
» ciers attachés à nos intérêts et ayant participé
» à sa propre élévation. D'ailleurs il est avancé en
» âge, et son fils est à la fois si cruel, si capri-
» cieux, et, selon toute apparence, tellement
» hostile pour nous, qu'il serait fort imprudent
» de l'investir de la succession de son père. Un

» petit corps de 2 mille Européens serait néan-
» moins suffisant pour nous délivrer de toute ap-
» préhension d'un côté ou de l'autre, et permet-
» trait à la Compagnie de se saisir de la souve-
» raineté pour son propre compte, dans le cas où
» l'un des deux deviendrait trop embarrassant.

» On trouverait d'autant moins de difficulté à
» agir de la sorte, que les indigènes n'ont eux-
» mêmes aucune espèce d'attachement pour tel
» prince plutôt que pour tel autre. Au contraire,
» comme, sous le gouvernement actuel, il n'existe
» aucune sécurité, soit pour leur vie, soit pour
» leur fortune, ils se réjouiraient de ce changement
» comme du passage d'un gouvernement despoti-
» que à un gouvernement modéré. Il n'y a d'un
» autre côté aucun doute que nous n'obtenions du
» Grand Mogol un *sunnud* pour la confirmation de
» notre souveraineté, à la seule condition de lui
» payer la même portion du revenu de ses pro-
» vinces que celle qu'il en tire maintenant, c'est-à-
» dire 50 lacs de roupies par année (12 millions).
» Ce tribut a été très mal acquitté dans ces der-
» nières années, les embarras survenus à la cour
» du Grand Mogol et au centre de l'empire lui ayant
» ôté là possibilité de songer à ses affaires dans les
» provinces éloignées. En ce moment le visir m'é-
» crit pour me prier d'engager le nabab à acquit-
» ter le tribut comme il l'avait fait précédemment;

» de plus, des propositions m'ont été faites de la
» part de la cour de Delhi pour que je me charge
» de percevoir moi-même les revenus. La person-
» ne qui remplit cette fonction est appelée le de-
» wan de l'empereur, et vient immédiatement a-
» près le subadar en pouvoir et en dignité. Igno-
» rant toutefois si la Compagnie serait disposée à
» nous accorder des forces suffisantes pour rem-
» plir convenablement un emploi de cette impor-
» tance, ne voulant donner au soubadar aucun
» sujet de jalousie ou de mécontentement, j'ai
» cru devoir décliner pour le moment cette offre,
» qui nous ouvrirait, sans contredit, la voie pour
» devenir nous-même nabab.

» On ne saurait douter un instant que cette
» mesure ne fût agréable au Grand Mogol, tant il
» est dans ses intérêts de voir ces provinces sous
» le gouvernement d'une nation renommée par sa
» bonne foi, plutôt que de la remettre entre les
» mains de gens qui ne lui paient jamais la part
» qui lui revient dans les revenus, à moins d'y
» être contraint par la marche d'une armée; vé-
» rité dont il a pu se convaincre par une longue
» expérience.

» Une souveraineté aussi étendue est peut-être
» un objet d'ambition trop élevé pour une simple
» compagnie commerciale, et il y aurait à crain-
» dre qu'elle ne fût pas en état de maintenir une

» domination tellement vaste, à moins d'y être ai-
» dée par la nation. C'est pour cela, Monsieur,
» que j'ai pris la liberté d'attirer votre attention
» sur ce sujet. Ne pensez-vous pas que l'exécu-
» tion de ce dessein et d'autres desseins plus
» grands encore serait digne d'être conduite par
» la main du gouvernement ?

» Je me flatte d'avoir établi clairement à vos
» yeux que la possession absolue de ces riches con-
» trées n'entraînerait que peu ou point de diffi-
» cultés, et cela avec le consentement du Grand
» Mogol lui-même, à la seule condition de lui
» payer moins d'un cinquième de ce qu'elles rap-
» portent. Maintenant je vous laisse à juger si un
» revenu annuel de plus de 2 millions de livres
» sterling, joint à la possession de trois grandes
» provinces abondant en tout ce que l'art et la na-
» ture peuvent produire de plus précieux, est un
» objet qui mérite l'attention publique; je vous
» laisse à juger s'il vaut la peine que la nation
» prenne les mesures convenables pour s'assurer
» une telle acquisition, qui sous le gouvernement
» d'un ministre habile et désintéressé peut deve-
» nir la source d'une immense richesse pour le
» royaume, enfin qui pourrait être en partie em-
» ployée à diminuer ce fardeau pesant de la dette
» publique sous lequel nous gémissons aujour-
» d'hui. Ajoutez à cela l'influence que nous acquer-

» rons par là sur toutes les nations européennes qui
» font ici le commerce, et qui ne pourront plus le
» continuer que sous notre bon plaisir, et dans les
» limites qu'il nous paraîtrait convenable de leur
» imposer.

» Il est encore bon d'observer que ce projet
» peut être accompli sans épuiser la mère-patrie,
» comme cela eut lieu pour nos possessions d'A-
» mérique : une petite force européenne suffira
» toujours ; les troupes indoues étant à la fois
» mieux payées et mieux traitées par nous que par
» les princes indigènes, nous ne pouvons jamais
» manquer d'en avoir à notre service un aussi
» grand nombre que nous le voudrons. M. Walsh,
» qui aura l'honneur de vous remettre cette lettre,
» a été mon secrétaire pendant notre dernière et
» heureuse expédition : il est parfaitement au cou-
» rant de ces affaires, et fort capable de vous ex-
» pliquer tout ce projet ainsi que la facilité de son
» exécution ; il le fera, sans aucun doute, d'une
» manière beaucoup plus satisfaisante que cela ne
» serait possible dans une lettre. J'ajouterai seule-
» ment que vous êtes la seule personne à qui j'aie
» communiqué ce projet ; je ne vous en aurais pas
» importuné si je n'avais su combien vous êtes
» disposé à accueillir favorablement tout ce qui
» a rapport aux intérêts publics. »

Le premier résultat de ce mémoire fut la réso-

lution d'augmenter de 1000 hommes de troupes royales et de quatre vaisseaux les forces accordées par le gouvernement à la compagnie; mais pour assurer la conservation de la suprématie anglaise, il fallait confier à Clive lui-même l'exécution de ses projets. La cour des directeurs, tout en rendant justice à son haut mérite, craignait de lui donner trop de pouvoir, de peur d'être entraînée malgré elle dans des guerres coûteuses; elle avait aussi un peu de cet esprit mercantile de la misérable compagnie qui avait exilé Dupleix, toutefois le patriotisme l'emportait chez elle. On voulait bien renvoyer Clive au Bengale avec le titre de président, mais il se souciait peu d'y retourner avec le règlement qui doublait le nombre des membres du conseil et rendait la présidence alternative. Le président de la cour des directeurs, Sullivan, était surtout rival de Clive, et celui-ci déclara qu'il ne retournerait pas dans l'Inde si Sullivan était réélu. On lui sacrifia cet adversaire, et il revint en effet en 1765, avec le titre de gouverneur général du Bengale.

Dès son retour, Clive se trouva en face de graves difficultés et prit trois mesures qui eurent des résultats importants.

Le désordre et le pillage étaient partout; les employés de la Compagnie se disputaient la fortune publique et les ressources des particuliers; les revenus du nabab se tarissaient à mesure que

les dépenses redoublaient. Réformer les abus et donner le monopole des articles de première nécessité, notamment du sel et du betel, à une compagnie qui assurerait le service, furent ses premiers soins; malheureusement, les directeurs de ce monopole étaient les notables de la factorerie anglaise, et lui-même se trouvait du nombre, ce qui excita de grandes réclamations (1).

Les réductions économiques, la suppression des présents, augmentèrent le nombre des mécontents; enfin, la suppression d'une double solde de campagne accordée en certains cas étendit ce mécontentement jusque parmi les officiers.

En attendant, Clive porta ses regards du côté de la guerre qui avait continué avec le royaume d'Oude et sur les propositions que faisait son soubab. Conquérir ce pays pour le remettre à Schah-Allaum, qui s'était si singulièrement conduit, eût été une duperie; en le rendant à Soudja-Dowla on pourrait s'en faire un allié et un instrument pour résister soit aux Mahrattes, soit à l'Empereur lui-même, si le trône était un jour

(1) Cette société, à l'image de la Compagnie, fut formée d'actionnaires, et composée de tous les employés supérieurs, civils et militaires, depuis le gouverneur jusqu'au grade de major. Etrange manière de percevoir un impôt indirect !

occupé par un homme énergique, qui songeât à recouvrer le Bengale.

Clive n'hésita pas long-temps entre ces deux partis. Instruit de l'arrivée du visir au camp de Carnac, il courut sur les lieux pour régler d'un même coup les affaires de la province d'Oude et les rapports futurs de la Compagnie avec l'Empereur. Soudja fut remis en possession de la vice-royauté d'Oude, à l'exception d'Allahabad ; il paya 12 millions et demi pour les frais de la guerre. *L'Empereur de son côté consentit à ce que la dewanni des trois provinces de Bengale, Bahar et Orissa, fût cédée en toute propriété à la Compagnie, à condition qu'elle lui assurerait annuellement la somme de 7 millions pour les dépenses de sa maison.* Ce traité cachait au fond une grande mystification : car l'Empereur, qui s'enorgueillissait d'avoir ainsi la Compagnie pour tributaire, n'était en réalité rien autre qu'un prince pensionné par elle.

Clive, profitant de son ascendant sur Schah-Allaum, obtint encore de lui que le Carnatic ne ferait plus partie de la vice-royauté du Décan, mais relèverait directement de l'Empereur, et il confirma Mahomet-Ali, le protégé des Anglais, dans le poste de nabab ; mesure habile qui assurait au conseil de Madras l'autorité suprême sur le Carnatic.

Ce traité de 1765 n'était rien moins que la cession réelle de la souveraineté sur le Bengale : car le Dewan, disposant des terres et des revenus, nommant ses fermiers et percepteurs, était d'autant plus maître du pays que le nabab lui avait déjà cédé le droit d'organiser, payer et commander les troupes. L'abandon de l'autorité civile au nabab, qui ne pouvait même l'exercer que par un délégué approuvé par la Compagnie, était un acte de pure politique pour laisser au prince titulaire le minutieux embarras des affaires civiles.

Le nabab Noudjin-Dowla mourut peu de mois après cette transaction, et son successeur, renchérissant sur sa faiblesse, renonça pour jamais à la dewanni et à tous les revenus du Bengale, *moyennant la rente annuelle de 12 millions*, enchanté, disait-il, de pouvoir compter sur un revenu assuré, tandis que depuis long-temps déjà il ne percevait plus une roupie que pour la voir passer aux mains des Anglais (1).

A dater de ces derniers événements, la Compagnie devint, pour ainsi dire, une monarchie. Jusque là elle avait été exposée à tous les capri-

---

(1) Dans sa joie d'être devenu *pensionnaire anglais*, de souverain qu'il était, ce misérable jeune homme s'écria : « Je pourrai donc avoir désormais autant de jolies bayadères que je voudrai ! »

ces du destin, et au plus ou moins de lâcheté ou de vénalité des princes indo-musulmans : car avec l'appui de 3 ou 4 mille Européens seulement on aurait pu d'un moment à l'autre l'expulser de l'Inde. Mais dès lors tout était changé; maîtresse de 25 millions d'hommes et jouissant d'un revenu territorial de 50 millions, pouvant entretenir une armée entière, elle avait réalisé ce qu'à Paris et à Versailles on avait nommé *les rêves de Dupleix*.

Ce bel horizon fut néanmoins troublé par quelques nuages. Le mécontentement excité par la suppression de la double solde de campagne accordée aux troupes durant les expéditions militaires était devenu si sérieux, que tout le corps des officiers s'insurgea et envoya sa démission ; les soldats, d'abord étrangers à ce mouvement, finirent par prendre fait et cause pour leurs chefs. L'événement était d'autant plus grave qu'une armée mahratte s'approchait de Bahar. La fermeté de Clive, secondé par le colonel Smith, sauva la Compagnie d'un désordre qui un an plus tôt lui eût porté un coup mortel. La plupart des officiers finirent par se soumettre; les plus récalcitrants furent remplacés et envoyés en Europe.

Dans l'année suivante, Clive, voyant sa santé menacée, retourna une seconde fois en Angleterre, où il jouit d'abord du même accueil de la

part du public et du ministère. Cependant sa fortune colossale lui fit des envieux, et les ennemis qu'il avait laissés dans l'Inde trouvèrent des échos dans le parlement, où il fut accusé de concussion (1).

On sait quel en fut le résultat : le parlement exprima le blâme sur le côté financier de sa carrière, tout en proclamant la gloire de sa vie politique et des services rendus au pays ; digne contraste du traitement qu'on fit subir en France à Labourdonnaye, Dupleix et Lally.

Les succès des Anglais dans le midi de la péninsule furent plus lents à se consolider que dans le Bengale, malgré la prise de Pondichéry, et la paix, qui les débarrassait de la rivalité française. A la vérité Nizam-Ali avait chassé son

(1) Sa fortune était immense ; outre le fief de 750 mille francs de rente que lui avait donné Jaffier, il avait reçu 6 millions pour avoir mis ce nabab sur le trône ; il touchait jusqu'à 500 mille francs par an de bénéfice sur le monopole du sel, et il en avait autant comme gouverneur : ce qui lui faisait environ 2 millions par an. Outre cela les présents pleuvaient de toutes parts ; et de plus, Clive, habile spéculateur, avait accaparé pour son compte une quantité de sel au moment de concéder le monopole à la Compagnie, qui dut le lui payer fort cher. Cette soif d'argent imprima une tache sur sa vie, et il a eu malheureusement bien des imitateurs.

frère Salabut-Jeng du trône du Décan et l'avait confiné dans une prison, ce qui semblait assurer leur influence dans cette contré; mais le nouveau soubadar, instruit que le traité de paix entre la France et l'Angleterre reconnaissait son frère Salabut comme souverain du Décan, le fit mettre à mort, puis entra avec une forte armée dans le Carnatic. Il s'en retourna néanmoins, sans avoir rien entrepris, dès que Mahomet-Ali et les Anglais marchèrent à sa rencontre : il ne fut pas difficile aux derniers de le rattacher à leur cause.

L'intérieur de la présidence de Madras ne se trouvait pas dans un état prospère; le conseil était aux expédients pour faire face aux dépenses qu'une guerre permanente entraînait. Le nabab du Carnatic, pressuré pour solder les troupes de la Compagnie, qui lui servaient à la fois de défenseurs et de geôliers, pressure à son tour ses vassaux, et notamment le rajah de Tanjore, et le brave Mahomet-Jsoof, zémindar des districts de Madura et Tinivelli, qui se révoltent contre tant d'exactions. La Compagnie, de son côté, entend que Madras ne reste pas en arrière de Calcutta; outre les portions de revenus qu'on lui a déjà abandonnées, elle exige de Mahomet-Ali quatre districts dont elle prétend percevoir elle-même les impôts et affermer les terres. Appelée par les trai-

tés à défendre le pays, il lui en faut absolument les moyens; avec elle on ne discute pas, il faut obéir.

Ce système de conquêtes indirectes est aussi simple que commode : la Compagnie oblige les princes dont elle soutient les prétentions à prendre de ses troupes à leur solde; elle se fait céder pour cela les revenus de certains districts, dont elle finit par s'emparer formellement; avec ces districts elle organisera de nouvelles troupes, qu'elle cédera au même prix à d'autres princes moyennant de nouvelles concessions, et sa puissance fera ainsi la boule de neige, qui grossit peu à peu jusqu'à former une redoutable avalanche.

Ce fut à de pareilles conditions qu'elle aida le satrape du Carnatic à combattre le vaillant Mahomet-Jsoof, dont les services avaient été si utiles aux Anglais, et qui, après s'être défendu avec courage, fut indignement livré par un aventurier, et mis à mort. Le rajah de Tanjore, moins infortuné, en fut quitte cette fois pour augmenter son tribut de quelques lacs de roupies.

Un événement plus important vient ajouter à ces tristes succès. Nizam-Ali, inquiété dans le Décan, tantôt par les Mahrattes, tantôt par Hyder-Ali, imagine de s'assurer l'appui de la Compagnie en lui proposant, moyennant une légère

redevance et la promesse d'un secours, la cession des circars, où elle n'avait que de faibles établissements. Le conseil de Madras s'empresse, comme bien l'on pense, d'accepter d'aussi belles propositions. Le traité, signé le 16 novembre 1766, cède aux Anglais les quatre circars jadis donnés à Bussy et qui avaient causé le rappel de Dupleix ainsi que le fatal traité de Godeheu; il leur assurait de plus le district de Gontour à la mort de Bassalut, frère du soubab. Ces acquisitions importantes liaient leurs provinces du Bengale et d'Orissa avec le Carnatic et Madras, en sorte qu'ils régnaient sur toute la côte orientale de l'Indostan, à l'exception de Cuttak. En échange la Compagnie promettait au soubab deux millions par an et un corps auxiliaire européen.

Maîtres ainsi du Bengale et de la côte du nord, arbitres des destinées du Carnatic, et alliés du Décan, les Anglais pouvaient désormais aspirer à la domination de l'Inde entière.

Troisième période. — Guerre avec Hyder-Ali. Mahrattes dans le Mogol (1767 *à* 1773).

La France, en paix avec l'Angleterre depuis 1763, dépouillée de son influence sur le Décan et le Carnatic aussi bien que de ses vastes possessions dans les circars de Masulipatam, réduite,

en un mot, au rôle de compagnie marchande dans son comptoir de Pondichéry, ne pouvait guère mettre obstacle par elle-même aux empiétements ultérieurs de la Compagnie anglaise, devenue puissance prépondérante. Celle-ci étant à même, à l'aide des revenus et de la population du Bengale et des circars, d'entretenir sur les lieux une armée permanente de 10 à 12 mille Européens et 50 mille indigènes organisés et commandés par des officiers anglais, ce n'était plus par des expéditions maritimes de 3 à 4 mille hommes qu'il serait possible de l'expulser de l'Indostan.

Le moment d'appliquer le système de Dupleix étant ainsi passé sans espoir de retour, le seul moyen qu'aurait eu la France de rétablir sa supériorité, ou du moins d'anéantir la suprématie de l'Angleterre, eût été de favoriser au centre même de l'Inde l'établissement d'une puissance solide et d'une rivalité militaire assez redoutable pour chasser les Anglais du pays à l'aide d'un léger secours de bonnes troupes européennes.

Il fallait donc adopter alors un système opposé à celui de Dupleix, mis en pratique par Clive ; c'est-à-dire qu'au lieu de *diviser pour régner*, il fallait réunir en un même faisceau les éléments encore si vivaces de l'Inde. La chose n'était sans doute pas exempte de difficultés avec un peuple aussi

indifférent à ses destinées que les Indous, et avec de misérables princes comme ceux qui s'égorgeaient entre eux depuis tant de siècles. Toutefois il y avait encore d'immenses éléments de résistance pour qui saurait les utiliser et leur procurer un point d'appui. Malheureusement la cour de Versailles, abandonnée à cette époque aux déplorables intrigues de Madame Dubarry et du duc d'Aiguillon pour renverser le duc de Choiseul, ne songeait guère à l'Inde, et l'avenir de ce pays était ce qui inquiétait le moins les héros de l'œil-de-bœuf.

Cependant la destinée fit surgir vers ce temps deux hommes qui étaient de trempe à expulser les Anglais de la presqu'île, s'ils se fussent mieux entendus et s'ils avaient pu se dégager de toutes les petites passions que les mœurs orientales et ces guerres intestines entretenaient. L'un était Hyder-Ali, sultan de Mysore; l'autre était Madaji-Sindiah, officier mahratte, parvenu comme le premier par son mérite et son courage, qui releva l'empire de Sevaji et soumit même le Mogol.

Il ne saurait entrer ni dans le plan ni dans les bornes de cet aperçu de retracer l'histoire de la lutte que ces deux chefs soutinrent, car il faudrait pour cela de gros volumes; elle se trouve, du reste, dans toutes les biographies comme dans toutes les histoires de l'Inde : nous nous borne-

rons donc à en dire quelques mots, uniquement pour compléter l'esquisse tracée par le général suédois dans le chapitre 6, et arriver aux derniers efforts de la France, en 1798.

Hyder-Ali avait commencé dès 1754 à paraître sur la scène du Carnatic comme général des troupes mysoréennes qui vinrent soutenir le nabab Mahomet-Ali contre Dupleix. Sa grande activité et son énergie égalaient son ambition et son adresse. Affectant un grand respect pour le rajah de Mysore, il s'était emparé en 1759 de son ministre et le tenait en prison, régnant ainsi sans obstacle sous le nom de son faible souverain, qui n'en portait que le titre. Luttant tour à tour contre les Anglais et les Mahrattes, il parvint à étendre son empire par des négociations et par la guerre.

Si la position de Mysore, placée entre les Mahrattes, le Nizam et le Carnatic, lui donnait la facilité de combattre ses ennemis alternativement, elle avait aussi l'inconvénient de lui susciter trois rivalités funestes, ce qui l'empêcherait d'obtenir des succès décisifs sur l'un ou sur l'autre.

Après s'être emparé de Bangalore, de la forteresse de Bednore, de la côte du Malabar, Calicut, etc., avoir repoussé deux invasions des Mahrattes, secouru tardivement Lally à Pondichéry en 1761, puis déjoué une coalition ourdie contre lui par le soubab du Décan et les Mahrattes, il se

prépara en silence à la lutte contre les Anglais, et réussit même à entraîner le nizam dans son projet. S'il faut en croire son historien français Lemaître, il avait dès 1766 près de 200 mille hommes sous les armes, dont les deux tiers se trouvaient employés à la garde du pays et des forteresses, et 65 mille seulement pouvaient être mobilisés ; encore dans ce nombre n'y avait-il que 16 mille hommes armés de bons fusils et 15 mille cavaliers. L'artillerie, de 60 pièces, était médiocre, mais servie en partie par des Français.

Le nizam venait à peine de conclure son alliance avec la Compagnie et d'en obtenir un corps auxiliaire sous le colonel Smith pour marcher contre Hyder-Ali, lorsque celui-ci entama une négociation avec cet inconstant souverain du Décan, et parvint à le décider à une prise d'armes contre les Anglais, dont il achetait si cher la protection peu de semaines auparavant.

Cette brusque révolution, dont la singulière politique des princes de l'Orient n'est pas la seule qui fournisse des exemples, fut, dit-on, motivée par des révélations insidieuses de Hyder-Ali, à qui le conseil de Madras aurait proposé une alliance contre le nizam en lui offrant le partage de ses états. Quoi qu'il en soit, Nizam-Ali, tout à l'heure réuni au colonel Smith pour agir contre Mysore, marcha sans désemparer sur Arcotte pour se réu-

nir à Hyder-Ali, qui se portait sur Bangalore; leur jonction s'effectua le 20 juillet 1767. Le colonel Smith, bien que séparé à temps de son douteux allié, fut néanmoins attaqué dans sa marche près de Changamal par les forces combinées. Chargé avec impétuosité par Hyder-Ali en personne, la bonne contenance de son infanterie et la supériorité de son artillerie l'empêchèrent d'être d'entamé; cependant il crut devoir se replier sur Trinomoly, où il s'enferma.

A cette nouvelle, le conseil de Madras se hâte de lui envoyer toutes les troupes disponibles, et sollicite du secours à Calcutta et à Bombay. En attendant, Hyder fait ravager le Carnatic, et porte son fils Tippoo jusque dans les faubourgs de Madras, où il faillit enlever les membres de la régence. Hyder va ensuite assiéger Amboor. Le colonel Smith, renforcé, marche au secours, et le décide à lever le siége. Alors le sultan de Mysore cherche à se venger de cet échec en manœuvrant pour enlever un convoi à son adversaire; mais il est assailli lui-même à l'improviste par Smith. Les troupes du nizam prennent la fuite en abandonnant leur artillerie; Hyder se retire au contraire en bon ordre (26 septembre 1767).

Le soubadar Nizam-Ali, intimidé, dit-on, parce qu'un boulet avait emporté le pied de l'éléphant de son général, et surtout parce que le

chemin de sa capitale restait ouvert aux incursions ennemies, entre en négociation avec la Compagnie, et sépare ses troupes de celles de Hyder, qui regagne ses états par Bangalore. Le Nizam traite alors avec les Anglais en février 1768 : il confirme la cession des circars déjà stipulée, et sanctionnée même par un firman impérial, accorde la dewanni du Carnatic-Balagout à la Compagnie, qui de son côté promet de fournir deux bataillons européens pour auxiliaires et de payer trois millions par an pour les districts.

Les opérations contre Hyder-Ali reprirent alors plus de vigueur. Smith, ayant reçu encore des renforts du Bengale, se vit en mesure de porter à son tour la guerre chez les Mysoréens, et prit plusieurs forteresses, entre autres celle de Bangalore. Hyder, encouragé, dit-on, par un prétendu traité conclu avec les Français, qui lui promettaient un corps de trois mille hommes organisés à l'île de France, n'en continua pas moins la guerre avec des succès variés et une constance extraordinaire pour ces contrées. Après avoir repris Bangalore, il se porta de nouveau par une marche hardie jusque sous les murs de Madras. Enfin un traité d'alliance défensive fut conclu avec lui le 3 avril 1769 ; on promit la restitution réciproque des conquêtes et un secours mutuel en cas d'attaque.

Ainsi, débarrassé de la guerre dans le Car-

natic, Hyder avait encore à régler compte avec la présidence de Bombay, restée jusqu'à cette époque en quelque sorte étrangère aux querelles de celle de Madras et tout occupée de ses affaires commerciales. Alarmée des dangers qui menacèrent la Compagnie lors de la première incursion des Mysoréens jusque dans Madras, elle résolut de faire une diversion en faveur de cette ville, en portant un petit corps sur Mangalore et Onore, dont elle s'empara. Hyder marcha avec la moitié de son armée pour les reprendre; il y réussit sans peine et enleva même à Mangalore une arrière-garde de 200 hommes, qui n'eut pas le temps d'évacuer. Le sultan conclut ensuite un traité particulier avec le conseil de Bombay, qui, par une stipulation tout empreinte de son esprit mercantile, s'engagea à payer en fusils et en canons le monopole du poivre qu'on lui accordait avec la permission de bâtir un fort à Onore.

Nous avons quitté le Bengale à l'instant où Clive retournait en Angleterre (1767) et où le traité avec Soudja-Dowla et Schah-Allaum mettait le Mogol entier sous l'influence anglaise. Tandis que la paix avec Mysore calmait le midi de la presqu'île, un orage sérieux éclatait sur le nord. On se rappelle que le roi des Afghans avait réinstallé pour la seconde fois Noujeb-Dowla en

qualité de gouverneur de la province de Delhi et Agra, où il exerçait une autorité entièrement indépendante, ce qui mettait obstacle au retour de Schah-Allaum dans sa capitale. Les Anglais, enchantés de retenir le monarque à Allahabad en quelque sorte sous leur tutèle, lui déconseillaient d'y rentrer, de peur, disaient-ils, de s'attirer par là une guerre avec les Rohillas.

Trois ans après, les Mahrattes furent de rechef appelés à Delhi; selon quelques historiens, ce fut par leur ancien ennemi Noujeb, entraîné sans doute à cette démarche par le désir de se débarrasser des Sicks de Lahore, ou par la crainte d'être forcé à restituer la capitale et la province à l'empereur; selon d'autres, ce serait ce monarque lui-même qui les y aurait appelés pour l'aider à recouvrer le trône de ses pères.

Le célèbre Holkar était mort depuis cinq ans, laissant un fils en état de démence; sa digne veuve, Ahalya, qui hérita de sa gloire, prit la régence de ses vastes domaines, et les administra long-temps avec une rare sagesse, assistée par Tukajee-Holkar, qu'elle avait en quelque sorte adopté à cause du nom qu'il portait, bien qu'étranger à la famille de son mari, et qui sut s'en rendre digne. Le Peischwa était un homme faible, mais la confédération trouva dans Madaji-Sindiah un nouveau chef qui promettait d'en

devenir un jour le maître. Sous la conduite de cet habile général, les Mahrattes inondent rapidement l'Indostan, entrent à Delhi au mois de janvier 1771, s'avancent jusque sur le Gange, mettent le Doab et les Jaats à contribution, puis tournent leurs armes au nord-ouest, du côté de Lahore. Après l'expédition contre les Sicks, Noujeb-Dowla mourut dans le camp des Mahrattes; et, s'il faut en croire le biographe de Sindiah, celui-ci, bien que maître de disposer de la province, invita Schah-Allaum à venir prendre possession de son trône (1). L'empereur, malgré les instances du résident anglais chargé de sa surveillance, se mit à la tête de 16 mille hommes qu'il était parvenu à réunir autour d'Allahabad, et rentra le 25 avril à Delhi, avec une pompe fort peu en harmonie avec sa position.

Le successeur de Noujeb, Zabitta-Khan, pressé

---

(1) Selon d'autres, ce prince avait appelé lui-même les Mahrattes à Delhi pour en chasser Noujeb. Il y a beaucoup de contradictions et d'obscurité sur ce point. Il paraît que les Mahrattes vinrent la première fois à Delhi comme alliés de Noujeb contre les Sicks; celui-ci étant mort, ils s'allièrent alors à l'empereur, dont ils avaient plus à gagner que du prétendant à la province de Delhi; mais, la seconde fois, ils y vinrent pour ce prétendant.

par les armées combinées de l'empereur et des Mahrattes, s'efforce vainement de disputer le gouvernement de son père, et, après avoir été battu, se voit contraint de chercher un asile à Oude. Les Mahrattes passent même le Gange à sa suite et pénètrent dans le Rohilcound; l'approche de l'armée de Soudja et des Anglais, ou plutôt encore celle de la saison des pluies, les fait enfin rétrograder.

Les pluies passées, les troupes de Scindiah reparaissent dans le Rohilcound; le visir d'Oude, pour les éloigner, propose une alliance aux Anglais et aux Rohillas, qui l'acceptent avec empressement; mais le visir, prétendant défendre le territoire de ces derniers, pour se l'approprier ensuite, l'arrangement tarde à se conclure. Cependant il est enfin signé le 17 juin 1772, et le visir s'engage moyennant dix millions à défendre les Rohillas, qu'il devait détruire deux ans après.

Dans ces entrefaites Zabitta avait gagné par de grandes promesses les Mahrattes, tour à tour ennemis et protecteurs de son père. Ceux-ci exigent de l'empereur qu'on lui restitue son territoire de Delhi, et qu'on lui confère la dignité d'émir-al-omrah. Sur le refus de Schah-Allaum, ils s'allient à Zabitta, rentrent à Delhi, l'année suivante, l'y installent, et, tenant dès lors l'empereur dans leur dépendance, lui arrachent la cession

des provinces de Corah et d'Allahabad. Non contents de ces succès, ces redoutables adversaires commençaient à passer le Gange pour attaquer le visir d'Oude, lorsque la nouvelle des troubles graves éclatés à Poonah et de l'assassinat du jeune Peischwa les décida plus encore que l'approche des troupes confédérées des Rohillas, du visir d'Oude et de la Compagnie, à se replier sur la rive gauche du fleuve. Nous dirons plus loin quelques mots de cette étrange révolution; mais nous devons préalablement parler de l'effet que les affaires de Delhi produisirent sur le gouvernement de Calcutta, où un notables changement venait aussi de s'opérer.

Quatrième période (1772 *à* 1780.)

Nouvelle organisation et dissensions dans la Compagnie. Hastings premier gouverneur général de l'Inde. Guerre avec les Rohillas et Mahrattes.

D'importantes modifications furent apportées à cette époque dans l'organisation intérieure de la Compagnie, dont les dissensions intestines faillirent deux fois compromettre les destinées. Bien que ce Précis ne soit destiné qu'à exposer la lutte avec la France, nous devons dire quelques mots de ces événements, qui se lient naturellement au nouveau conflit que nous avons à rapporter.

L'administration intérieure de la Compagnie avait donné jusque là prise à de graves abus; la rivalité entre l'autorité civile, qui primait tout, et l'autorité militaire, qui en définitive assurait le succès, n'avait pas été le moindre de ces abus. Plus le nombre des troupes royales augmentait, plus l'importance de leurs chefs devenait grande. Indépendamment de ces causes naturelles de rivalité, il y avait encore le sentiment de l'honneur militaire qui l'accroissait. Les généraux, commissionnés du roi, étaient responsables de leurs succès et de leurs revers; leur gloire en dépendait. La Compagnie, qui les soldait, entendait qu'ils fussent subordonnés aux conseils des présidences; l'appât de l'argent et les fortunes énormes qui s'élevaient redoublaient les ambitions personnelles, comme les occasions de conflits.

Le gouvernement imagina d'envoyer successivement deux amiraux en qualité de commissaires royaux : le premier, sir John Lindsay; le second, l'amiral Harland. Ils furent investis surtout du droit de traiter avec les gouvernements du pays. Mais cette mesure ne fit que redoubler les rivalités en excitant, avec quelque raison, le mécontentement des conseils de présidence autant que celui de la cour des directeurs. Le gouvernement eut la sagesse d'y renoncer et de s'assurer une part suffisante à la direction des affaires en fai-

sant porter le choix des gouverneurs sur des hommes qui possédaient la confiance du gouvernement aussi bien que celle de la Compagnie. Mais ce n'était pas encore assez: le ministère sentit la nécessité de régulariser la direction générale des affaires, et, tout en assurant à la couronne une juste influence, il résolut de donner aussi un centre d'action aux trois présidences qui gouvernaient des possessions aussi éloignées que celles du Bengale, du Carnatic et de Bombay.

Dans tout autre pays, cette division eût été un principe de faiblesse, en morcelant et scindant trop les forces. Mais dans l'Inde, dont les armées étaient si peu redoutables, et dont les chefs étaient si désunis entre eux, ce triple établissement procurait une immense influence aux Anglais, qui par Calcutta régnaient sur la vallée du Gange et le Mogol, par Madras dominaient sur Mysore et le Décan, et enfin, par Bombay et Surate, se mettaient en contact immédiat avec Poonah et les Mahrattes. Il s'agissait seulement de ramener l'unité d'action entre ces trois présidences, du moins pour la direction des affaires politiques et militaires, qui ne pourraient, sans cela, offrir ni ensemble ni chances de succès durables.

Les finances de la Compagnie étaient obérées; celle-ci réclamait un prêt de 50 millions; son privilége allait expirer : le parlement ordonna donc

une enquête à la fin de 1772. Il en résulta, au commencement de l'année suivante, une nouvelle charte, qui établissait à Calcutta un gouverneur général de toutes les possessions de la Compagnie dans l'Inde, avec un conseil supérieur de quatre membres, chargé de la direction suprême des affaires: les présidences de Madras et de Bombay lui seraient subordonnées pour toutes les questions de politique et de guerre; en cas de division, le gouverneur général aurait voix prépondérante, en sorte qu'il était pour ainsi dire le souverain de l'Inde. Une cour de justice suprême, qui connaîtrait de tous les délits dans les territoires appartenant à la Compagnie ou commis par ses employés, serait également établie à Calcutta. Le parlement désigna les membres du premier conseil, en stipulant que leurs successeurs seraient nommés par la cour des directeurs. Warren Hastings, déjà titulaire depuis un an du gouvernement particulier du Bengale, fut élevé à la dignité de gouverneur général; le général Clavering eut le commandement de toutes les forces militaires de l'Inde; les trois autres membres étaient le colonel Monson, sir Francis et Barwell.

Ancien collègue de Clive au conseil de Calcutta, doué comme lui d'un coup d'œil prompt et sûr, animé de la même énergie sans être militaire, et possédant la connaissance des langues et des af-

faires de l'Inde, Hastings était l'homme le plus capable d'achever l'ouvrage de son devancier : car à toutes ces qualités il ajoutait ce machiavélisme dont la politique anglaise a sucé les principes dans ses rapports avec les Orientaux.

Il avait déjà préludé aux travaux politiques que ce nouveau pouvoir allait lui préparer, en adoptant la résolution de charger la compagnie elle-même des fonctions de Dewan, et de recevoir par ses propres agents tous les revenus ainsi que le fermage des terres ; mesure qui ne pouvait qu'étendre son influence sur les populations, et subordonner tous les percepteurs à son autorité directe.

Les succès des Mahrattes et l'influence que Sindiah venait de prendre sur le Mogol annonçaient de nouveaux dangers à la compagnie, et Hastings était trop prévoyant pour ne pas juger l'urgence de se mettre en mesure. Une alliance plus étroite avec le vice-roi d'Oude était la plus naturelle, la plus désirable et peut-être la plus facile : car l'ambitieux Soudja-Dowla, dont les biographes français ont tracé un portrait si peu fidèle, allait au devant de ces désirs par les plus séduisantes propositions (1). Hastings s'étant rendu à Béna-

(1) La biographie universelle le présente comme un séide des Français et l'ennemi juré de l'Angleterre.

rés pour y conférer avec lui, le visir lui proposa d'expulser les Rohillas de la rive gauche du Gange, comme le moyen le plus sûr de garantir le pays des invasions des Mahrattes; il s'engageait à payer les frais de l'expédition, et à compter en outre dix millions à la Compagnie si elle voulait lui assurer ce territoire. Hastings fit plus encore que Soudja n'espérait, il lui vendit pour 13 autres millions les provinces d'Allahabad et de Corah, précédemment assurées à l'empereur, mais cédées par celui-ci à ses alliés mahrattes.

Ce traité convenait fort à la Compagnie, puisqu'il lui procurait le nerf nécessaire pour résister aux nouveaux dangers qui la menaçaient, assurait, peut-être pour toujours, son influence sur le riche pays d'Oude, et procurait une bonne ligne militaire à ce nouveau vassal; mais il était immoral, puisqu'il vendait des provinces sur lesquelles on n'avait aucun droit, et prononçait une guerre d'extermination contre des peuplades envers lesquelles la Compagnie n'avait aucun grief, et qui étaient les mieux administrées comme les plus heureuses de l'Inde.

Hastings fit donc marcher une brigade anglaise sur le Rohilcound avec l'armée du visir; le pays fut envahi le 17 avril 1774. Le chef de la confédération était Fizuola-Khan; le commandant des troupes, Hafez, brave éprouvé. La rencontre

eut lieu sur les rives de la Nulla ; et les Rohillas, prenant l'initiative, attaquèrent les Anglais avec une bravoure presque inconnue dans les armées orientales de cette époque; toutefois, l'artillerie et le feu meurtrier des Européens les mirent bientôt en déroute. Hafez fut tué les armes à la main. Des scènes sanglantes souillèrent cette victoire : car Soudja prétendait exterminer entièrement la peuplade afghane, et parcourait le pays en dévastant et massacrant tout. Cependant Fizuola le détermina à revenir de cette barbare résolution, et un traité mit fin à cette première expédition, on pourrait dire à cette boucherie, qui devint plus tard un grand chef d'accusation contre Hastings.

A l'instant même où ceci se passait, les nouveaux membres du conseil suprême de l'Inde, nommés par suite du décret de 1773, arrivaient d'Europe ; à peine eurent-ils mis pied à terre, que de graves divisions s'élevèrent entre le général Clavering, nommé au commandement de toutes les troupes de la Compagnie, et le gouverneur Hastings, envers lequel la majorité du conseil se montra bientôt fort hostile.

Le visir Soudja ne profita pas long-temps de son cruel triomphe sur les Rohillas, car il mourut l'année suivante (1775). Le président de la Compagnie s'en prévalut pour mettre des conditions à

l'installation de son fils Azoff-Dowla. Elle lui confirma la possession d'Allahabad, contre la cession du district de Benarês, et lui imposa de nouvelles contributions en argent pour paiement des auxiliaires: c'était lui revendre une seconde fois, ce qui avait déjà été payé par son père, et mettre le sceau à sa dépendance absolue.

Aucun autre événement digne de remarque ne se passa alors dans l'Indostan, si ce n'est une déplorable continuation de la lutte entre Zabitta Khan et l'empereur, qui se soutenait à Delhi, par l'appui de son général Nujeef Khan, auquel il abondonna Agra et quelques districts voisins pour conserver une ombre d'autorité dans son ancienne capitale.

Zabitta ne refusait pas seulement le tribut pour les provinces qu'on lui avait concédées par l'appui de Sindia, il menaçait de reprendre Delhi à la suite d'une victoire remportée sur les troupes impériales; un corps de cinq mille hommes envoyé par le nouveau soubab d'Oude, Azoff-Dowla, sauva la capitale; et Schah-Allaum, dans sa reconnaissance, le nomma visir en remplacement de son père. Toutefois, l'officier qui commandait ces troupes, ayant été gagné par Zabitta, l'empereur dut acheter la paix de celui-ci par de nouvelles concessions de territoire et de tribut.

L'intervalle depuis la paix avec Hyder-Ali jus-

qu'à 1779 fut rempli dans le sud par de nouvelles complications, dont il serait superflu de fatiguer nos lecteurs; nous nous bornerons à signaler les principaux événements.

Au même instant où les Mahrattes du Nord exécutaient l'invasion du Mogol, une de leurs armées envahit le Mysore, s'empara de plusieurs forteresses, battit complétement Hyder à Coimbatore et le força à se jeter dans cette place (9 mars 1771). Hyder sollicita la Compagnie de lui fournir le contingent promis par les traités; mais celle-ci, qui prévoyait tôt ou tard une collision avec les Mahrattes, préférait les laisser s'entre-détruire. Cependant les succès des derniers menaçant le Carnatic même, elle consentit à promettre au sultan 2,000 hommes contre la cession de Mangalore et d'un autre district de la côte de Malabar. Hyder y consentit, pourvu que la Compagnie fît une puissante diversion en envoyant 6,000 hommes du côté de Surate, condition qui lui fut refusée. Plus heureux avec ses ennemis qu'avec ses alliés, Hyder parvint alors à se débarrasser des Mahrattes, qui, attirés du côté du Gange et occupés de leurs propres dissensions, se retirèrent moyennant quelques millions.

La présidence de Madras mettait de son côté la paix à profit pour étendre sa domination sur Tanjore. Le rajah, qui avait si souvent donné

des secours à l'Angleterre, en fut mal récompensé. Le nabab du Carnatic, dont il relevait, jaloux de sa puissance, avait juré sa ruine, et la Compagnie vendit son concours à Mahomet-Ali, en augmentant le tribut dont il était déjà accablé. Sous prétexte que le rajah avait illégalement cédé Najore aux Hollandais, sans l'aveu de son suzerain, on envahit ses états (1). Sa capitale, où il fit d'abord une résistance qui promettait d'être vigoureuse, fut enlevée par surprise au milieu du jour et *sans qu'il en coutât un seul homme*. Le rajah, fait prisonnier, abandonna ses états au nabab. Après cet exploit l'armée anglaise se porta à Najore et força les Hollandais à capituler.

Ces succès plus faciles que glorieux furent loin d'obtenir la sanction du gouvernement de la Compagnie à Londres, et devinrent plus tard la cause de graves perturbations au sein du conseil de Madras, au moment où l'expédition contre les Rohillas et les relations avec les Mahrattes du Nord, jointes à des mesures administratives, oc-

---

(1) La Compagnie avait obtenu Madras et Calcutta des nababs, bien qu'ils fussent moins en droit de les céder sans autorisation de leur maître que le rajah de Tanjore, car celui-ci était, de temps immémorial, le véritable souverain de son pays.

casionnaient de semblables dissentiments dans le conseil supérieur de Calcutta.

L'ancien gouverneur de Madras, Pigot, qui avait si bien défendu cette ville contre Lally, revenu en Angleterre, y avait reçu le titre de lord baronnet d'Irlande : la cour des directeurs, mécontente de la spoliation du rajah de Tanjore, le renvoya comme gouverneur de cette présidence, en lui recommandant de rétablir l'autorité du rajah prisonnier. Cet acte, fort juste d'un côté, ne l'était guère envers le nabab Mahomet-Ali, qui avait amplement payé la concession de ce territoire. Dès les premiers jours de 1776, lord Pigot prépara le nabab à ce sacrifice, et malgré ses vives et justes instances, l'ancien rajah fut de nouveau installé le 11 avril.

La Compagnie, fidèle néanmoins à son usage, ne lui rendit pas gratuitement ce service : car elle se fit octroyer le droit de mettre ses troupes en garnison non seulement à Tanjore, mais encore dans tout le pays, où elles seraient entretenues aux frais du rajah, qui s'engagea à payer annuellementl a somme de 4 millions à ses gardiens, et se trouva ainsi sur le même pied que l'ancien nabab du Bengale.

Cet événement contribua toutefois à envenimer la mésintelligence survenue vers le même temps entre le gouverneur d'un côté, le conseil et le gé-

néral Stuart de l'autre, au sujet de quelques tripotages financiers. L'animosité fut portée si loin que le général Stuart, appuyé par la majorité du conseil, fit arrêter le gouverneur. L'affaire était grave, et fut portée au tribunal de l'assemblée générale à Londres ; celle-ci donna gain de cause à Pigot, et ordonna qu'il serait d'abord réinstallé, mais lui prescrivit en même temps de revenir bientôt en Angleterre, après avoir remis l'autorité à Thomas Rumbold. Lorsque cette décision réparatrice arriva, lord Pigot venait malheureusement de mourir dans sa prison.

Une conflagration avec les Mahrattes, plus sérieuse que toutes les précédentes, se montrait alors à l'horizon par suite de la révolution de Poonah, dont nous devons dire quelques mots.

Le même principe dissolvant qui avait perdu l'empire mogol exerçait sa fatale influence sur celui des Mahrattes. Bien que l'esprit de famille fut plus puissant chez les Indous que chez les Musulmans, et parut donner plus de stabilité à l'ordre de succession en évitant ces éternelles dissensions entre frères, cependant les mœurs orientales et les ambitions personnelles, jointes à l'esprit de tous les états fédératifs, suffisaient pour y amener de graves rivalités.

En se rendant héréditaires, les Peischwas a-

vaient annihilé l'autorité du conseil des Brahmines, qui n'aspirait qu'à la reprendre. Badjerow, premier peischwa héréditaire, mort en 1759, avait laissé deux fils, Balajée et Rakoubah. Le premier régna jusqu'en 1762, et son fils aîné Madhao-Row dut lui succéder. Comme il n'était âgé que de 18 ans, son oncle Rakoubah s'empara de la régence. Selon quelques historiens, il y aurait eu des droits, et le conseil des Mahrattes, en les lui disputant, aurait cédé à des ambitions personnelles autant qu'aux intrigues de la veuve de Balajée. Selon d'autres, le régent avait formé le projet de se défaire du peischwa, et de régner par lui-même ; mais, forcé de fuir, il serait revenu à l'aide du Nizam, avec l'assistance duquel il aurait remporté une victoire et se serait fait proclamer : version assez conforme du reste à sa conduite ultérieure. Un fait certain, c'est que son neveu Madhao, excité par le conseil et par sa mère, le fit arrêter et détenir prisonnier dans son palais jusqu'en 1772. A cette époque, le jeune peischwa, se trouvant à son lit de mort, fit mettre son oncle en liberté, et lui confia même la tutelle de son jeune frère Narrain-Row, âgé de 19 ans, qui devait lui succéder.

Rakoubah, revenu ainsi au pouvoir, ne le garda pas long-temps : soit qu'il en abusât, soit par l'intrigue de ses adversaires, le conseil le fit de

nouveau consigner dans son palais. Un complot contre les jours du peischwa ayant éclaté le 18 août 1773, un officier vint poignarder le jeune prince dans les bras même de son oncle, qui fut accusé de cet assassinat, chose inouïe pour un brahmine. Rakoubah ne s'en fit pas moins proclamer peischwa; mais les brahmines, mécontents de son gouvernement, profitèrent d'une expédition qu'il faisait dans le Décan pour refuser de le reconnaître, et, la veuve de Narrain-Row étant accouchée d'un fils quelques mois après sa mort, ils proclamèrent cet enfant, puis instituèrent un conseil de régence de douze membres, parmi lesquels figuraient Sindiah et Holkar. De part et d'autre on leva des troupes; mais, tous les chefs s'étant déclarés pour le conseil, Rakoubah s'enfuit à Guzarate, d'où il sollicita la protection de la présidence de Bombay. Le conseil de cette ville, peu habitué encore à prendre les ordres de celui de Calcutta, et jaloux de jouer à Poonah le rôle qui avait si bien réussi à Clive dans le Bengale, s'était décidé en 1775 à une expédition contre Poonah, à travers la haute chaîne de montagnes des Gauts. Le corps destiné à cette pénible entreprise essuya d'abord un échec; mais deux des chefs mahrattes, Futty-Sing et Gowing-Row, s'étant ralliés à Rakoubah, l'issue était encore douteuse, lorsque le conseil supérieur du Bengale,

investi récemment de la direction suprême des affaires de l'Inde, envoya le colonel Upton pour traiter avec le ministère de Poonah. Ce traité, du mois d'avril 1776, stipulait la cession aux Anglais de la ville de Baroch, et de l'île de Salcette, située dans la baie même de Bombay. En échange ils s'engagèrent à restituer Bassein et à ne donner aucun appui à Rakoubah, dont l'armée devait être licenciée, et qui serait tenu de résider dans le lieu fixé par Sindiah.

A peine ce traité était-il ratifié, qu'une anarchie non moins sérieuse que celle de Madras avait éclaté ouvertement dans le conseil supérieur de Calcutta, où le gouverneur Hastings se trouvait sans cesse aux prises avec la majorité du conseil, influencé par le général Clavering, chef militaire du Bengale. Ce ne fut qu'à force de fermeté impassible que le premier parvint à maintenir sa prérogative. Un incident bizarre vint encore aggraver ce dangereux conflit. Hastings avait chargé, à une époque antérieure, un de ses agents à Londres de proposer sa démission si on ne lui accordait pas certaines demandes. La cour des directeurs prit au mot des ouvertures faites sous l'empire d'autres circonstances, et lui donna pour successeur ce même général Clavering dont il avait tant à se plaindre. Mais Hastings, ayant changé d'avis dans les entrefaites, persiste à gar-

der le pouvoir dont son successeur se croit en droit de se saisir. La guerre civile est à la veille d'éclater, ou l'on peut du moins redouter un acte semblable à celui qui avait coûté la vie à lord Pigot, a Madras. Heureusement, le conseil supérieur décide qu'on en référera aux juges du tribunal de la présidence, et ceux-ci prononcent que Hastings, n'ayant point fait la demande directe de sa démission, doit conserver le pouvoir jusqu'à nouvel ordre de la cour des directeurs. L'orage se trouve ainsi ajourné; mais Clavering, étant mort deux mois après, laissa son antagoniste maître du champ de bataille, sans détruire néanmoins l'opposition de ses adversaires dans le conseil. La nouvelle rupture survenue avec la France ouvrit un champ plus glorieux à l'infatigable activité de Hastings.

Cinquième période (1777 *à* 1787).

Guerre d'Amérique. Seconde lutte contre Hyder Ali et les Mahrattes.

L'insurrection des États-Unis contre l'Angleterre amena, comme on sait, en 1778, une nouvelle rupture avec la France. La première, bien qu'elle eût forte affaire avec ses colonies, n'oublia pas l'Inde; elle y fit filer des renforts et prépara une expédition pour s'emparer du cap de Bonne-

Espérance, qui peut être considéré comme la clef de l'océan Indien.

Le ministère français, tout préoccupé des affaires d'Amérique, ne sut pas profiter de l'initiative de la guerre pour porter de bonne heure de grands coups dans l'Indostan. Le conseil de Madras, ayant la certitude de cette rupture, prit l'offensive avant même que la déclaration de guerre fût officiellement connue; il fit attaquer Pondichéry dès 1778, et s'en empara facilement, attendu que rien n'était prêt pour sa défense. Cependant M. de Bellecombe, qui commandait cette ville, fit toute la résistance compatible avec sa position. Mahé, Karikal, également prises au dépourvu, eurent successivement le même sort, ainsi que les comptoirs de Masulipatam et de Chandernagor.

Malgré ces échecs, que la France aurait pu éviter, l'état de la Péninsule indienne eût offert de grandes chances à un corps de cette nation qui s'y serait présenté à temps. L'empire mahratte, après l'expulsion de Rakoubah, n'en avait pas été plus tranquille; le conseil de Poonah avait d'abord porté son inquiéte activité sur le sultan de Mysore, tandis que Sindiah allait guerroyer contre les chefs afghans et jaats, encore insoumis, entre la Jumna et le Sind. L'armée du Peischwa envahit avec 50 mille hommes la pro-

vince mysoréenne de Balagout, de concert avec le Nizam; mais Hyder, l'ayant battue à Adoni, la força à une prompte retraite (1777).

Au même instant une scission s'était déclarée dans la régence de Poonah; plusieurs de ses membres, à l'exemple de Sicaroum, mécontents de Nanna Farnavèse, et excités, à ce que l'on croit, par les Anglais, se déclarèrent pour Rakoubah, et demandèrent de nouveau l'appui du conseil de Bombay.

Cet événement avait lieu au moment où un agent français venu de l'île de France se présentait à Poonah, et où la nouvelle de la guerre se répandait dans le pays (1). Les membres du conseil de Bombay savaient fort bien tout ce que la Compagnie et eux-mêmes gagnaient à distribuer des couronnes : ils se préparèrent donc à soutenir les dissidents. Cependant cette résolution semblait injuste et dangereuse à la majorité du conseil suprême de l'Inde, puisqu'elle était une violation du traité conclu deux ans auparavant, et qu'elle provoquait une guerre peu op-

(1) L'arrivée de ce Français était la chose la plus ordinaire et la plus insignifiante, et l'on peut croire qu'elle ne fut qu'un prétexte pour colorer une agression aussi injuste peut-être que les révolutions du Bengale.

portune. Hastings en jugea autrement; jaloux d'établir au sein des Mahrattes l'influence que Clive avait su établir sur l'empire du Mogol, il promit son concours. C'était une opération hardie, car il ne s'agissait de rien moins que de combiner la jonction de trois petits corps qui devaient partir, l'un du Gange, l'autre de Madras, et le troisième de Bombay, pour marcher ensuite de concert sur Poonah; le premier et le second ayant une bonne partie de la Péninsule à traverser, et le dernier la chaîne abrupte et escarpée des Gauts à franchir.

Hastings comptait alors sur l'appui de Hyder-Ali, brouillé, comme on vient de le dire, avec les Mahrattes et le Nizam, et qui, malgré sa victoire d'Adoni, devait redouter l'ascendant de ses turbulents voisins. Il avait lui-même proposé à la Compagnie de se charger de la réinstallation de Rakoubah, moyennant un petit corps auxiliaire européen et un subside de guerre; mais le gouverneur anglais, préférant naturellement jouer le principal rôle dans cette affaire, chercha par des subterfuges à entraîner Hyder à la guerre, sans néanmoins souscrire à ses propositions, et disposa tout pour l'opération qu'il avait projetée.

Le mouvement devait commencer par le corps du colonel Leslie, parti de Calpée, dans la vallée du Gange, au mois de juin 1778, et qui s'arrêta

jusqu'au milieu d'août à Chatterpoor, dans le Bundelcund, pour laisser passer les pluies. Il devait ensuite traverser une partie des états du rajah de Bérar, Madaji-Bounsla. Ce chef mahratte, descendant de Sévaji, annonçait l'intention de rester neutre dans le démêlé entre la Compagnie et les chefs de Poonah. Hastings se flattait même de l'attirer dans ses intérêts en lui promettant de soutenir ses droits au trône à peu près imaginaire de Sattarah, qui se trouvait alors vacant. Leslie devait donc se présenter dans ses états en ambassadeur, plutôt qu'en ennemi.

Malgré ces ménagements, le rajah pouvait changer de résolution d'un moment à l'autre, et rendre l'entreprise fort délicate. Après des lenteurs inconcevables et qui sont restées couvertes d'un voile mystérieux, le colonel Leslie arriva en septembre à Rajepoore, où il mourut. Le conseil de Calcutta, mécontent de ses lenteurs, venait de le remplacer par le colonel Goddart, qui descendit, à la fin d'octobre, la vallée de la Nerbudda, et, se rabattant ensuite vers le sud, arriva le 20 janvier à Charwar, où il reçut les premières nouvelles du corps principal venant de Bombay.

Celui-ci, composé de neuf cents Européens et cinq mille cipoys, avait quitté Bombay le 6 décembre 1768, et, après avoir gravi avec grande peine la chaîne des Gauts, aussi élevée que les

Alpes, il parvint, le 9 janvier 1779, à dix lieues de Poonah, espérant y trouver un parti puissant pour Rakoubah et des nouvelles du corps venant du Bengale. Au lieu de ces alliés, le corps de Bombay rencontra une armée considérable prête à lui disputer le passage. N'osant l'attaquer, il se dispose à la retraite. Dès que les Mahrattes s'en aperçoivent, ils le harcèlent, puis entament même quelques compagnies de cipoys et le suivent vivement jusqu'à Wargoun. Le comité qui dirigeait l'expédition, effrayé, se décide à traiter, ou, pour mieux dire, à capituler. Les Anglais s'engagent à renoncer aux acquisitions de territoires faites depuis 1756, assurent Baroda à Sindiah, et promettent de lui livrer Rakoubah; enfin, ils s'engagent à faire rétrograder le détachement venant du Bengale. A ces dures conditions, que le conseil de Bombay refusa plus tard de ratifier, on leur permit de se retirer, faute grave que les Mahrattes ne tardèrent pas à expier.

Ce revers pouvait amener la ruine entière du corps du Bengale, commandé par Goddart, qui, sur quelques avis fort suspects de ce qui se passait, s'était porté le 30 janvier à Bourhampour, justement inquiet de sa position. Il y reçut bientôt la triste confirmation du revers essuyé à Wargoun. Aventuré ainsi à deux cents lieues du Bengale ou de Madras, compromis au milieu de toutes

les forces mahrattes, il se rejette au nord pour gagner Surate et communiquer par là avec le conseil de Bombay.

Afin d'opérer une utile diversion à l'entreprise contre Poonah, Hastings avait porté un détachement sous le major Popham dans le district de Gohud, et plus tard le colonel Carnac entra avec un autre corps par Cawpore dans l'état de Malva. Plus heureux et plus énergique que les chefs de l'expédition de Bombay, le major Popham avait pris d'assaut la forteresse de Gwalior, située sur un rocher à pic, et répandu la terreur dans les états de Sindiah, de concert avec le petit corps parti de Cawpore.

Cependant Goddart, nommé général et investi des pouvoirs du gouverneur de l'Inde, se dispose à se venger des Mahrattes; il se remet en campagne le 2 janvier 1780, prend le 19 la forteresse de Douboy, puis conclut un arrangement avec Futty-Sing, chef de la province de Guzarate, qui lui en cède la moitié; il marche ensuite à l'armée mahratte, conduite par Sindiah et Tukajee Holkar. Ceux-ci évitent un engagement et gagnent la saison des pluies, qui force les armées à l'inaction.

Tandis que ceci se passait dans le royaume de Poonah, Hyder-Ali changeait brusquement de po-

litique. A la nouvelle de la prise de Pondichéry, il avait d'abord félicité les Anglais de ce succès et témoigné le désir de se réunir à eux pour soutenir Rakoubah contre le conseil de Poonah ; mais voyant que la Compagnie montrait peu de disposition à lui fournir le secours qu'il réclamait, furieux de la destruction de Mahé, qui se trouvait sur son territoire, et encouragé sans doute par l'échec de la division de Bombay, il passa avec sa mobilité ordinaire aux extrêmes les plus opposés, et se disposa à attaquer la Compagnie jusque dans le Carnatic.

Celle-ci venait d'exiger de Nizam-Ali que son frère Bassalut-Jeng renvoyât de Gontour le corps français de Lallée (1), qu'il avait à son service, et qui, augmenté d'une centaine d'hommes échappés de Pondichéry, entra ensuite à celui de Hyder-Ali. Elle avait de plus traité avec Bassalut lui-même pour substituer un corps anglais à ces auxiliaires, et obtenir de lui, contre une pension, l'abandon du district de Gontour, dont il devait jouir jusqu'à sa mort ; enfin, elle n'avait point payé la somme qu'elle avait promise pour les quatre autres districts cédés par le traité de 1766

(1) La biographie de Michaud affirme qu'il ne faut pas le confondre avec Lally. L'ouvrage de M. Barchou de Penhoen affirme que c'était son neveu.

et 1768. Quant aux Mahrattes, ils étaient toujours disposés à guerroyer là où il y avait des conquêtes ou du butin à faire, et la Compagnie avait d'ailleurs déjà commencé les hostilités contre eux.

Hyder-Ali n'eut donc pas grand'peine à entraîner ces deux états dans son parti. Cette triple alliance étant conclue, le sultan porta un détachement de ses troupes pour soutenir Bassalut, de concert avec celles du Nizam, et le corps anglais envoyé pour occuper Gontour fut heureux de pouvoir se replier derrière la Kistna. D'un autre côté, Hyder-Ali, ayant forcé, le 21 juillet 1780, les défilés montagneux qui séparent les états de Mysore du Carnatic, fond avec 70 mille hommes et 100 pièces de canon sur cette province, sème l'épouvante jusque sous les murs de Madras, puis va mettre le siége devant Arcotte; tandis que Tippoo manœuvre avec sa gauche pour couper le détachement de Gontour, et qu'un corps mysoréen se porte au sud sur Madura.

Le général Monroë, espérant protéger le retour du colonel Baylie, qui ramène le détachement de Gontour, marche à Conjeveram avec toutes les forces qu'il peut réunir, et lui donne rendez-vous sur ce point pour le 5 septembre. Instruit que ce corps est assailli dans sa marche par Tippoo-Saëb, le général Monroë, au lieu d'aller à son secours, se borne à envoyer à sa rencontre un second

détachement sous Fletcher, qui réussit à se joindre à lui. Mais Hyder-Ali, de son côté, vole au secours de son fils, et les deux détachements anglo-indous, entourés à Perimbacum, canonnés et harcelés par une armée entière, sont forcés de se rendre, au nombre de douze cents hommes, après une résistance héroïque qui leur coûta, en outre, deux mille tués ou blessés.

Monroë, resté à trois lieues de cette scène désastreuse, est forcé à se replier sur Madras pour éviter le même sort. La terreur fut au comble dans cette ville, car jamais les armes britanniques n'avaient éprouvé de revers pareils en Orient; et on peut croire que Hyder-Ali serait parvenu à s'en emparer s'il eût profité de sa supériorité, au lieu d'aller perdre ce moment précieux au siége d'Arcotte, dont néanmoins il se rendit maître quelque temps après. Tout l'espoir de la présidence était tourné vers Calcutta, et, pour comble de malheur, la dissension continuait à régner dans le conseil suprême.

Après la mort du général Clavering, l'opposition contre le gouverneur n'en avait pas moins continué sa marche ordinaire, et la mésintelligence s'accrut même jusqu'à forcer Hastings à se battre en duel avec le chef de cette opposition (Francis). Malgré tous ces désordres et les embarras que lui causait la guerre des Mahrattes, Has-

tings résolut de faire partir le brave général Coote avec une brigade au secours de Madras, et entama en même temps, par l'entremise du rajah de Bérar, des négociations près de Sindiah et du conseil de Poonah, pour chercher du moins à paralyser ces dangereux ennemis.

Les armes anglaises avaient été moins malheureuses à la côte de Malabar, où le colonel Abington s'était emparé de Tellicheri et de Calicut, pendant que Goddart assiégeait et reprenait Bassein.

La mauvaise saison vint mettre un terme à cette campagne de 1780, qui peut être considérée comme l'époque la plus critique que la Compagnie ait eue à traverser, sans même en excepter celle de la prise de Madras en 1746. Ce fut effectivement la première comme la dernière fois que toutes les puissances de l'Indostan se trouvèrent réunies contre elle; s'il eût existé le moindre accord dans les opérations de Sindiah, de Hyder-Ali et du Nizam, surtout si la flotte de Suffren et le corps de Bussy fussent arrivés dans l'Inde au milieu de cette année, au lieu de venir dix-huit mois trop tard, c'en eût été certainement fait de la domination anglaise.

La campagne de 1781 commença sous des auspices moins défavorables, car Hyder tenta vainement d'assiéger Velore, Wandeswah et Chinglaput; il se vit toujours contraint de renoncer à ces

entreprises, parce que ses troupes étaient peu propres à faire des siéges.

L'apparition d'une flotte française vers Pondichéry le détermine ensuite à se porter sur Gondelour (ou Cuddaloor). Le général Coote l'y prévient, mais se trouve bientôt comme bloqué sous cette ville; Hyder en profite pour s'emparer de Thiagar et d'Amboor. Renforcé par un détachement venu du Bengale, Coote reprend la campagne et marche sur la pagode de Chillembrun, qu'il assaillit sans succès. Hyder, enhardi, court l'attaquer, et le rencontre à Portonovo le 1er juillet. Coote prend l'offensive, et, par la supériorité de son artillerie, force les Mysoréens à la retraite, avec perte de mille hommes. A la suite de ce succès, Coote marche à la rencontre d'un renfort de 4 mille cipoys, qui lui arrive du Bengale par terre; réuni à ce renfort, le général anglais va assiéger et prendre Tripasoor. Hyder se porte au secours; mais, arrivé trop tard, il campe à Perimbacum, sur le même champ de bataille où il a enlevé le corps de Baylie. Fier de ce souvenir, il provoque son adversaire au combat. Coote marche à lui hardiment le 27 août, attaque son camp, protégé par des retranchements de campagne, et en enlève plusieurs avec une rare valeur. Hyder, après avoir perdu 3 mille hommes, se replie non loin du champ de bataille, et les Anglais, qui en

ont perdu 600, se replient aussi le lendemain sur Tripasoor. Dans ce combat, où les deux partis s'attribuèrent la victoire, le général Stuart eut une jambe emportée. Le 27 septembre, un nouveau combat a lieu au défilé de Scolingur, mais ne décide rien, et les pluies abondantes ramènent les Anglais sous Madras au mois de novembre.

Tandis que le sultan de Mysore était ainsi à la veille de chasser les Anglais de la présidence de Madras, lord Macartney, le premier des gouverneurs de l'Inde qui fut pris en dehors des membres de la Compagnie, vint remplacer en cette qualité sir Thomas Rumbold, flétri par de graves concussions et renvoyé du service pour ce fait, qui n'était pourtant guère nouveau dans l'Inde. Instruit, à son départ d'Europe, de la rupture avec la Hollande, Macartney profite du petit nombre de forces qu'il amène avec lui pour s'emparer, à son arrivée, de Paliacate et de Negapatam, qu'il réussit à faire capituler, bien que les défenseurs de la place, au nombre de 6 mille, fussent supérieurs aux assaillants (12 novembre 1781). Trincomale fut également occupé.

Du côté de Bombay, les succès furent d'abord balancés. Le général Goddart, après avoir surpris de nuit le camp des Mahrattes de Holkar sur le sommet des Gauts, avait poussé jusqu'à 15 lieues de Poonah. La nouvelle des premiers succès de

Hyder dans le Carnatic ayant forcé le général anglais à renvoyer le détachement des troupes de Madras, il crut devoir repasser les montagnes pour se rapprocher de la côte de Malabar.

Au nord, du côté de Gohud, un événement des plus extraordinaires vint relever les affaires des Anglais. Le colonel Carnac, après avoir réuni divers détachements, s'était avancé jusqu'à Ogein, au centre des domaines de Sindiah, et s'y était vu bientôt menacé et harcelé par des forces considérables. Excité par l'audacieux capitaine Bruce, qui s'était illustré à l'assaut de Gwalior, il se décide à tenter une surprise du camp des Mahrattes, au milieu d'une nuit où ils sont ivres d'opium et plongés dans un sommeil léthargique. Après douze heures de marche il arrive en face du camp, dont pas une vedette ne surveille les approches; il se précipite sur cette cohue de malheureux, qui, réveillés en sursaut, viennent se faire égorger comme des victimes, sans même songer à la moindre résistance. Il en fait un carnage horrible, et le reste s'enfuit dans toutes les directions. Artillerie, bagages, tout tombe au pouvoir du vainqueur.

Une paix particulière entre Sindiah et la Compagnie fut le fruit de cette singulière victoire. Des pourparlers avaient déjà eu lieu avec le gouvernement de Poonah, par suite des ouvertures

que Hastings avait fait faire, mais qui n'avaient pas eu de résultat. Sindiah crut prudent, à la suite de la déroute de son armée, de traiter pour son propre compte. Par une convention conclue le 13 octobre 1781, les Anglais lui restituaient tout ce qu'ils avaient conquis sur la rive droite de la Jumna; en échange, Sindiah s'engageait à ne pas inquiéter les chefs mahrattes qui s'étaient alliés à la Compagnie, il renonçait aux territoires annexés à l'état du rajah de Gohud, et promettait de faire ses efforts pour ramener la paix entre les Anglais et les autres chefs mahrattes, ainsi qu'avec le sultan de Mysore : médiation bien nouvelle dans les fastes de l'Inde, et qui n'était pas l'article le moins habile du traité.

Cette paix, quoique partielle, arriva d'autant plus à propos que les bords du Gange venaient d'être le théâtre d'un événement non moins singulier que la victoire de Carnac, et qui faillit amener une parodie des vêpres siciliennes dans l'Indostan.

Hastings, toujours aux expédients pour se procurer de l'argent, pressurait d'une manière révoltante le rajah de Bénarès, la ville sainte des Indous. Le père de ce rajah avait toujours été dévoué à la Compagnie, par la crainte qu'il avait d'être conquis par le visir d'Oude; son fils était animé des mêmes sentiments; mais, révolté des

prétentions toujours croissantes de Hastings, il résista. Le gouverneur, s'étant rendu à Bénarès, presque sans suite, osa faire arrêter le rajah (juillet 1781). A cette nouvelle le peuple de Bénarès court subitement aux armes pour réclamer son prince, dont le gouvernement paternel avait mérité son affection. Le sang coule : deux compagnies de cipoys anglais sont massacrées. Au milieu de ce désordre le rajah s'échappe, et se réfugie à Ramnagur, sur la rive gauche du Gange. Hastings réunit 4 à 500 hommes, et veut reprendre le rajah dans Ramnagur. Popham y est tué ainsi que la moitié de sa troupe. Le gouverneur s'échappe lui-même dans la nuit pour se retirer à Chunar et y attendre une brigade anglaise.

L'exaspération s'étant répandue dans les campagnes et dans les villes soumises au rajah, on put croire un moment que les Indous savaient encore ce que signifient les mots de patrie et d'indépendance. Hélas ! ce ne fut qu'un feu de paille. Le rajah, resté à la rive gauche du Gange pendant le tumulte, s'empresse de rentrer en grâce en protestant qu'il était étranger à la révolte. Hastings feint de n'en rien croire, et, après avoir réuni ses troupes, se prépare à l'attaquer.

Alors le rajah fait un appel à tous les souverains de l'Inde, et se dispose à la défense. Battu près de Palaesta, chassé de Loutepour, il se ré-

fugie dans la forteresse de Bidgagur, en sorte que sa petite armée se débande. Hastings prend sur sa responsabilité de lui nommer un successeur, et ordonne le siége de sa forteresse; mais le rajah s'enfuit dans le Bundelcund, laissant à Bidgagur ce qui restait de la famille de Bulwant-Sing, entre autres sa veuve et sa sœur. Après le départ du rajah, le commandant de la place songea moins à prolonger sa défense qu'à obtenir une capitulation avantageuse à ces princesses. Hastings, implacable, les traite avec une barbarie révoltante, et ses agents poussent l'insolence jusqu'à les faire fouiller, afin de leur enlever leur argent et leurs bijoux.

On ne s'en tint pas là : le vice-roi d'Oude avait aussi de riches douairières à dépouiller. La veuve de Soudjah, la mère et la sœur du rajah régnant, préfet si docile de la Compagnie, avaient conservé des fiefs et amassé un trésor que la renommée enflait, selon l'usage du pays. Convoitant cette proie facile, Hastings force le nabad à ordonner qu'on dépouille sa mère, et à se charger ainsi lui-même de l'odieux d'un acte abominable qu'on colore de la nécessité absolue de payer la solde de ses troupes. On arrache 10 millions à ces femmes; mais, loin d'être satisfait, l'agent Middleton fait torturer deux eunuques qui étaient leurs intendants, et possédaient leur confiance. On extorque à ces

malheureux jusqu'à la dernière pagode. La suprême loi de la nécessité fut alléguée pour justifier ces infamies; mais, si Hastings mérita la reconnaissance de son pays pour les services rendus, la postérité doit flétrir une administration qui put recourir à de tels moyens, à peine tolérables s'il se fût agi de sauver Londres et de préserver l'Angleterre d'invasion. Détournons, du reste, nos regards de ces scènes affligeantes, pour revenir aux armées de Hyder-Ali et de Stuart, dans le Carnatic, où les Français viennent tenter une dernière mais tardive apparition.

Après la paix séparée conclue par Sindiah, le conseil de Poonah ne pouvait guère manquer de suivre son exemple; mais ce n'était pas la paix seulement que la Compagnie voulait, c'était même une alliance offensive. Après beaucoup de négociations, le traité fut enfin signé au mois de mars 1782. Les Anglais durent se résigner à de grandes concessions; non seulement ils abandonnèrent, dans le Guzarate, le territoire que leur avait cédé Futty-Sing et le Guicowar, ils renoncèrent même au territoire cédé par le précédent traité du colonel Upton. Sindiah fut en outre autorisé à s'emparer du district de Gohud et de la forteresse de Gwalior, et les Anglais promirent de ne mettre aucun obstacle aux entreprises qu'il pourrait faire contre ses ennemis de Delhi. En échan-

ge, les Mahrattes promettaient *de ne point souffrir de comptoirs européens sur leur territoire, et s'engageaient à contraindre Hyder-Ali d'évacuer dans six mois tout le pays envahi par lui depuis le commencement de la guerre.*

Malgré cette paix prématurée, la campagne de 1782 semblait annoncer de grands événements. Le ministère de Louis XVI, dont le règne trop court fut néanmoins signalé par la guerre la plus heureuse et la plus glorieuse en même temps que la France eût faite depuis Louis XIV, avait un peu tardé, ainsi que nous l'avons dit, à envoyer dans l'Inde une expédition suffisante pour donner le coup de grâce à la Compagnie anglaise.

Cependant l'habile et brave Suffren appareilla enfin de Brest en 1781, avec une escadre chargée de déjouer les projets des Anglais sur le cap de Bonne-Espérance en jetant, du consentement des Hollandais, une garnison suffisante pour mettre cette clef des mers de l'Inde à l'abri d'insulte. Il devait être suivi, quelques mois après, par un deuxième convoi aux ordres de Bussy, auquel on eut malheureusement recours lorsqu'il n'en était plus temps.

Suffren, après avoir audacieusement attaqué l'escadre anglaise de Johnston dans une rade de l'île de Madère, capturé un vaisseau de ligne dans la traversée, ravitaillé le Cap, parut au mois

de février 1782 dans les mers de l'Inde : il livra ici un combat indécis à l'escadre anglaise, croisa ensuite vers Madras et Pondichéry pour s'assurer d'un point de débarquement, puis enfin prit terre avec environ deux mille hommes à Portonovo, le 23 février. L'agent français près de Hyder-Ali, étant venu le joindre avec les députés du sultan, Suffren convint avec eux qu'il joindrait 6 mille fantassins et 4 mille chevaux aux troupes françaises, qui agiraient ainsi indépendantes.

De son côté, Hyder-Ali, à la tête d'une armée plus nombreuse encore que dans la campagne précédente, avait inondé de nouveau le Carnatic, menaçant à la fois Madras, Tanjore et Maduré. Il investit d'abord Velore, que Coote réussit à ravitailler; puis il se porta au sud, en détachant son fils Tippoo vers les bouches du Coleron et Tanjore, où il savait que se dirigeait l'escadre française. Cette résolution eut un heureux résultat. Le colonel Braitwaith couvrait Tanjore avec environ 2 mille hommes; entouré et assailli par Tippoo, foudroyé par une artillerie nombreuse, il se voit enfin enfoncé par le corps français de Lallée, soutenu de la cavalerie du sultan. Ce détachement, après une résistance désespérée, est entièrement tué ou pris (18 février 1782). Secondé alors par les 2 mille hommes que Suffren avait débarqués à Portonovo, Tippoo s'empare, le 3

avril, du point important de Cuddaloor (Gondeloor), et Hyder campe à Permacoil.

Le général Coote, s'étant mis en campagne le 17 avril, marche sur Arnée et prend position près de cette place, espérant forcer Hyder-Ali à une bataille, en menaçant ses dépôts; mais, fidèle à son système de combats partiels, celui-ci le déjoue, et Coote, manquant de tout, se replie sur Madras, après avoir perdu un régiment de cavalerie européenne dans une affaire d'arrière-garde. Il céda peu de temps après le commandement au général Stuart. Le 25 juillet, Suffren eut près de Gondeloor une entrevue avec Hyder-Ali, qui le reçut avec grande pompe, et auquel il annonça que Bussy, arrivé à l'île de France avec 6 vaisseaux, 2 frégates et 4 à 5 mille hommes, ne tarderait pas à paraître dans le Carnatic. Hyder lui ayant expliqué ses projets, le sultan et l'amiral se séparèrent fort satisfaits l'un de l'autre.

Suffren s'en fut assiéger Trincomalée, qu'il prit le 1er septembre à l'aide d'un renfort de troupes de terre, et qui lui assura au besoin un mouillage pour l'hiver. Ce succès fut, du reste, balancé par un combat naval que l'amiral Hughes vint lui livrer trois jours après, sans doute pour sauver ce poste important, et dans lequel la flotte française fut un peu maltraitée. Celle des Anglais ayant fait voile pour Bombay, Suffren s'en fut au

mois d'octobre chercher un hivernage dans l'île de Sumatra.

La nouvelle de la paix avec les Mahrattes, qui semblait devoir produire un changement total dans la face des affaires, n'amena cependant que quelques pourparlers entre Hyder et les Anglais : car, de part et d'autre, on n'avait aucune envie de traiter sérieusement. Le sultan de Mysore n'attendait que l'arrivée de Bussy, et du renfort annoncé avec lui, pour prendre vigoureusement l'offensive.

La position de la présidence de Madras devenait des plus critiques. L'amiral Hughes, après quatre combats navals, où les avantages avaient été plutôt pour Suffren que pour lui, déclarait à la régence qu'il ne pouvait plus tenir la mer dans ces parages dangereux, et, loin de vouloir concourir à la défense de Negapatam, que les Français menaçaient, il fit voile pour Bombay le 15 octobre. Un ouragan terrible éclata dans la même nuit; plusieurs bâtiments de l'escadre anglaise échouèrent, et les navires marchands furent engloutis dans la rade de Madras. Pour surcroît de malheur, les ravages de Hyder dans le Carnatic occasionnèrent une famine accompagnée des maladies épidémiques qui en sont la suite ordinaire ; une grande partie de la population y succomba.

Le départ de Hughes et de la flotte fut d'au-

tant plus à déplorer que, quatre jours après, l'amiral Bikerton, amenant 3 mille hommes de troupes anglaises, mille recrues irlandaises et un régiment de cavalerie, se décida à faire voile pour Bombay, à l'effet de le rejoindre. Un bonheur inattendu vint en aide à lord Marcartney. Hyder-Ali mourut le 7 décembre 1782, et ce grand événement devait, pour l'instant du moins, détourner l'orage, pour peu que les Anglais sussent en profiter.

Avant sa mort, le sultan avait détaché son fils Tippoo-Saëb vers la côte de Malabar, pour s'opposer au colonel Makensie, qui, parti de Calicut, avait pris Ramguzée à la fin de septembre, et voulait assiéger Palicatscheri. L'approche de forces si supérieures décida l'Anglais à la retraite, qui pouvait devenir fort difficile à cause de la rivière de Paniane, si Tippoo n'avait pas négligé d'en garder les passages. Réfugié dans la ville de Paniane, Makensie y fut bientôt assiégé et sur le point d'être pris d'assaut. Malgré une première tentative infructueuse, Tippoo se disposait à renouveler l'attaque lorsque la mort de son père le rappela à l'armée du Carnatic, qu'il rejoignit vers Velore, et où il se fit proclamer sultan. Il y fut joint peu après par un corps français de mille hommes, 2 mille cipoys et 22 pièces d'artillerie européenne.

Cependant la mort de Hyder ne fut pas si utile aux Anglais qu'on aurait pu s'y attendre, elle redoubla même la mésintelligence entre le gouverneur et le général Stuart. Le premier voulait en profiter pour tomber sur l'armée de Mysore, qui, privée alors de son maître et de son successeur, se serait probablement débandée au moindre échec. Stuart opposa aux sollicitations de Macartney le dénûment de ses troupes et le défaut de transports. Toutefois, ce général se décida enfin, le 8 janvier 1783, à marcher sur Velore, après avoir démantelé Wandeshwah et Carangoli; mais Tippoo, loin d'accepter la bataille, évacua même Arcotte, et disparut pour aller au secours de ses propres états, menacés par une nouvelle expédition partie de Bombay, et plus sérieuse que toutes les précédentes.

Le général Mathews, qui la dirigeait, après s'être fait joindre par le corps de Makensie, resté à Paniane, avait pris Mangalore et franchi les Gauts pour s'emparer de Bednore, la riche capitale du royaume de Canara. Le chef a qui la garde en était confiée, effrayé d'une attaque aussi imprévue, et ne comptant guère d'être secouru par le sultan, capitula lâchement à l'instant même où le manque absolu de vivres allait décider Mathews à la retraite. On y trouva un trésor de 20 millions. Le 14 février, Mathews fait empor-

ter Ananpore d'assaut, et livre cette ville au pillage. Le harem de Tippoo s'y trouvait, ainsi que ses enfants; ces derniers furent sauvés par le zèle de leurs serviteurs, qui, dans le tumulte de l'attaque, parvinrent à s'échapper. Le général Mathews ne jouit pas long-temps de ce succès; son refus d'employer le trésor à l'acquittement de la solde soulève contre lui ses principaux officiers, qui se rendent à Bombay pour l'accuser, tandis que Tippoo accourait pour se venger de la cruelle perte qu'il venait de faire. Le sultan paraît tout à coup devant Bednore, au moment où Mathews s'est affaibli par plusieurs détachements pour rançonner les riches villes du Canara. Ce général, forcé d'évacuer la ville pour se retirer dans le fort, y est bientôt assiégé, et le manque de vivres le met dans la dure nécessité de capituler le 30 avril. Tippoo, pressé d'en finir, lui accorde la faculté de se retirer par Goa à Bombay, à condition que le trésor lui serait rendu intact; mais, comme la moitié en avait été pillée, le sultan s'en prévalut pour retenir la garnison prisonnière. Mathews mourut peu de mois après, sous le poids des soupçons les plus injurieux à sa mémoire. Tippoo se hâte de profiter de ce succès pour aller reprendre Mangalore, à la possession de laquelle il attachait un grand prix, mais dont l'attaque était doublement intempestive, car dans ce mê-

me instant Bussy, attendu depuis si long-temps, venait de débarquer avec près de 3 mille Français. Son convoi avait été dispersé par les vents, et la moitié parut enfin au mois de janvier 1783, se rallia à Suffren, et jeta l'ancre à Gondeloor, où il débarqua environ 3 mille hommes, exténués d'une si longue traversée. Réunies à temps à l'armée de Hyder-Ali, ces forces eussent pu faire changer la face des affaires, quoique ce fût déjà un secours bien tardif.

Les Anglais, débarrassés dans le Carnatic par le brusque départ de Tippoo-Saëb pour Bednore et ses états de l'ouest, ne devaient pas manquer d'en profiter pour assaillir les Français. Le général Stuart réunit donc toutes ses forces, et se dirige sur Gondeloor pour reprendre cette ville, où Bussy venait de descendre. Celui-ci, ne se croyant pas assez fort pour tenir seul la campagne, et découragé par l'absence de l'armée mysoréenne, se laisse resserrer sous le canon de la place, où son adversaire, secondé par la flotte de l'amiral Hughes, se dispose bientôt à l'assiéger.

Promu au grade de lieutenant général, et envoyé comme gouverneur d'un pays qu'il ne reconnaissait plus, Bussy ne montra point cet élan qui ne doutait de rien dans sa jeunesse. A la vérité, ses troupes étaient trop peu nombreuses pour triompher des forces de la Compagnie an-

glaise, qui entretenait déjà plus de 50 mille hommes dans l'Inde; il ne pouvait rien que par l'assistance des états en guerre avec elle, et le plus puissant de tous, celui des Mahrattes, venait de faire la paix. Au lieu d'apparaître en protecteur et en maître, comme Dupleix l'avait voulu et comme Clive l'avait exécuté, il ne pouvait donc plus que se traîner en faible auxiliaire à la suite des princes inconstants de la péninsule. En effet, tout était changé depuis son départ. Le soubab du Décan, son protégé et son ami, était mort; son frère, qui avait été l'adversaire de Bussy et la créature des Anglais, régnait à sa place. Le nabab du Carnatic se trouvait dans le même cas, et les Circars, sur lesquels Bussy fonda jadis sa puissance, étaient devenus une province anglaise. Enfin Bussy lui-même, glacé par l'âge et par la vie orientale qu'il avait menée, ne semblait pas moins changé que la face du pays.

Bientôt le manque de vivres se fait sentir à Gondeloor comme dans son camp, et tout annonce qu'une prochaine capitulation menace de flétrir ses lauriers, quand Suffren vient offrir le combat à la flotte supérieure de l'amiral Hughes, et manœuvre si habilement, qu'il entre malgré elle dans la rade de Gondeloor (juin 1783). Profitant du moment où ce succès inespéré relève tous les courages, Bussy exécute une sortie, qui

n'obtient pas le succès désiré; mais dès le lendemain il prend sa revanche, et repousse fort loin les troupes de Stuart. La nouvelle de la signature des préliminaires de Versailles met enfin un terme aux hostilités.

Livré ainsi à ses seules forces, Tippoo ne pouvait pas tarder à faire aussi la paix. En attendant, il employa le temps qui lui restait pour presser le siége de Mangalore, attachant à la prise de cette place un juste intérêt depuis que l'expédition du général Mathews au cœur de ses états lui en avait signalé l'importance. Malgré la saison des pluies, il persiste à pousser les attaques. La place, défendue par une bonne garnison, sous les ordres d'un brave éprouvé, déjoue tous ses efforts; il se voit contraint à lever le siége, après avoir sacrifié près de 20 mille hommes, plus encore par les maladies que par le feu des assiégés.

Cet effort tardif et mal concerté fut le dernier que la France tenta directement pour sauver l'indépendance de l'Inde; elle fit quinze ans plus tard une grande entreprise indirecte par l'Egypte dont nous dirons quelques mots pour compléter cet aperçu.

Sixième période. — Tippoo-Saëb (1785 *à* 1792).

Dans l'intervalle qui s'écoula depuis la paix de Versailles en 1783 jusqu'à la révolution française

de 1789, le Bengale marcha paisiblement, mais non sans grands embarras financiers, à ses hautes destinées.

Une révolution grave eut lieu à cette époque dans les affaires du malheureux empereur Schah-Allaum. Son général Nujeef-Khan, nabab d'Agra, qui jusque là avait maintenu les provinces voisines de Delhi dans l'obéissance, était mort en 1782. Aussitôt tous les chefs factieux de ces provinces cherchèrent non seulement à s'émanciper, mais encore à se rendre maîtres de l'empereur pour régner en son nom.

Sindiah, profitant de ces discordes et des conditions de la paix qu'il avait conclue avec les Anglais à l'époque de leur détresse, crut l'instant venu de s'emparer de cette autorité. Au moment où Hastings allait quitter l'Inde, Sindiah lui avait envoyé des agents adroits et sûrs, dont la mission est restée couverte d'un voile impénétrable, ce qui a fait soupçonner que le gouverneur général avait eu connaissance de son projet, à l'exécution duquel il ne mit aucune entrave.

Quoi qu'il en soit, se prévalant du traité de 1782, Sindiah envahit deux ans après les états du rajah de Gohud, s'empara de Gwalior, puis se porta l'année suivante sur Agra et Delhi. Grâce aux anciens services qu'il avait rendus à Schah-Allaum en 1771, il parvint à convaincre l'empe-

reur, que le seul moyen de réduire à l'obéissance les chefs récalcitrants de son empire était de lui conférer le gouvernement de ses provinces en le nommant son lieutenant (wakeel), dignité supérieure à celle de visir, et qui assurait l'autorité du chef mahratte à Delhi, aussi bien qu'à Poonah.

Sur ces entrefaites Hastings, rappelé en Europe, fut remplacé par lord Cornwallis, que ses revers dans la guerre d'Amérique et sa capitulation n'empêchaient pas d'être un militaire distingué, et qui était de plus un homme modéré et loyal. En paix avec tous ses voisins, il n'eut d'abord d'autre souci que celui d'améliorer les finances et l'administration, qui avaient souffert par suite des événements de la guerre. Il s'appliqua surtout à donner une organisation plus stable aux affaires intérieures du pays, et fit adopter entre autres une mesure d'un haut intérêt en concédant à perpétuité aux zémindars et aux fermiers des terres qui ne leur étaient d'abord accordées que pour un temps très limité. Il se flattait de créer par là une classe de grands propriétaires fonciers et de les attacher au sol et à la Compagnie dans un pays où tout jusque là avait été la proie du plus fort. Toutefois, le résultat fut loin de remplir cette attente et contribua à la ruine des zémindars aussi bien qu'à celle des fermiers.

Cette période, quoique dénuée de grandes actions de guerre, n'en fut pas moins féconde en événements qui exercèrent une notable influence sur les destinées de l'Inde. En Europe, l'avénement du jeune Pitt au poste de premier ministre, à la fin de 1783, fut suivi de près par l'acte du parlement du 19 mai 1784, qui créa une chambre du contrôle pour la direction suprême des affaires politiques de l'Inde, et proclama solennellement à la face de l'Europe « qu'il était contraire à la dignité et à l'intérêt de la Grande-Bretagne de faire de nouvelles conquêtes dans l'Indostan, et qu'il était interdit à la Compagnie d'entreprendre de pareilles guerres »; déclaration pour le moins bizarre en présence de ce qui se passa plus tard en Asie.

Vers le même temps, Waren Hastings fut mis en jugement comme prévenu d'exactions exorbitantes, d'actes de cruauté et d'abus excessif de pouvoir. Nous avons vu plus haut que l'expédition contre les Rohillas, sa conduite envers le rajah de Benarès et sa famille, comme envers les douairières d'Oude, justifiaient de reste ces accusations (1). Après sept ans de débats et d'enquêtes,

---

(1) Outre ces méfaits, on lui reprochait d'avoir fait pendre Nuncomar, chef du district de Hoogley, sous pré-

malgré la chaleureuse éloquence de Burke et de Burgoyne, l'ex-gouverneur du Bengale fut acquitté, sans doute parce que la grandeur des services rendus surpassait la somme d'iniquités qu'on lui reprochait, et qui n'avaient au fond d'autre mobile que l'avantage de la Compagnie. On conçoit le sentiment patriotique qui dicta ce jugement; mais, si la grandeur et l'intérêt du pays peuvent excuser de tels abus, l'inflexible histoire ne saurait se dispenser de les flétrir.

Dans l'Inde, de grands événements se préparaient sur tous les points de la péninsule, par le développement redoutable que prenaient les forces militaires du sultan de Mysore, et de Sindiah chez les Mahrattes; circonstance bien faite pour donner de graves inquiétudes au gouvernement de Calcutta. Sindiah, qui dominait à Poonah sous le nom du jeune fils de Narraïn-Row, en même temps qu'il dominait dans Delhi sous le nom de l'empereur Schah-Allaum, semblait n'aspirer à rien moins qu'à la conquête de l'Indostan. Le hasard lui avait amené en 1784 un officier savoyard nommé Leborgne (de Boigne), qui, après avoir servi la Russie et la Compagnie anglaise, vint chez Sindiah organiser à l'européenne

---

texte d'un ancien faux, parce qu'il avait accusé le gouverneur de malversations.

deux bataillons, qui furent bientôt portés jusqu'à seize à l'aide d'autres Européens, parmi lesquels se trouvait Perron, sous-officier de marine échappé de l'escadre de Suffren (1).

Secondé par ce noyau de bonnes troupes, Sindiah remporta plusieurs victoires à Lalsout, Cheksain et Agra, tant sur les Rajepouts que sur divers chefs afghans, et sur Ismaël-Beig, qui lui disputait le pays sur la gauche de la Jumna. Selon quelques biographes, il fut néanmoins battu en 1787 par le rajah de Djeinagour, parce que les troupes mongoles de Schah-Allaum l'abandonnèrent au milieu de la bataille.

Le chef rohilla Golaum-Kader, fils de l'ancien gouverneur de Delhi Zabitta-Khan, crut pouvoir profiter de l'occasion pour se rendre maître de la capitale, et de l'empereur Schah-Allaum, qui semblait n'être plus qu'un marche-pied pour s'élever au pouvoir (2). Ce triste monarque, destiné à mendier toute sa vie un appui contre ses oppres-

---

(1) Les Anglais ont affecté de croire que toutes ces organisations étaient l'ouvrage de la France. Il est très probable qu'elle n'y fut pour rien ; les militaires qui restèrent à plusieurs reprises dans l'Inde y trouvaient de trop brillants avantages pour ne pas en profiter.

(2) Il existe de grandes contradictions dans les historiens, qui ont raconté ces faits de diverses manières. Les uns disent que Golaum-Kader avait gagné l'amitié de

seurs, sollicita une troisième fois le secours de Sindiah. Son message ayant été intercepté, le féroce Golaum-Kader, exaspéré par la crainte de perdre son autorité, se précipite sur le faible monarque et lui arrache lui-même les yeux avec son poignard (1788).

Sindiah, alors vainqueur d'Ismaël-Beig, marche sur Delhi avec le général de Boigne. A leur approche, Golaum-Kader se sauve à Agra, où il est investi et d'où il réussit à s'échapper; mais, atteint dans sa fuite, le coupable est ramené à Delhi, où Sindiah lui fait arracher les yeux, couper le nez et les oreilles, puis l'expose ainsi dans une cage de fer. Cependant l'empereur Schah-Allaum, confiné dans le fort de Delhi, y demeure comme un instrument indispensable pour légitimer, du moins dans la forme, la domination de son prétendu libérateur, lequel reste dès lors maître de l'Indostan, depuis Agra jusqu'au Rajastan et aux confins des Sicks. Ismael-Beig, qui lui dispute encore ce territoire, de concert avec les chefs rajepouts, est complétement battu à Pattan, le 20 juin 1790, par de Boigne. Cette éclatante victoire, dans laquelle Sindiah et

---

l'empereur, qui l'avait nommé émir; d'autres qu'il pénétra dans Delhi par surprise. Nous avons adopté les versions le moins invraisemblables.

son général prirent 15 mille hommes et 100 canons, semblait assurer l'empire de l'Inde à ce chef des Mahrattes, s'il n'avait pas été lui-même en butte à la rivalité de tous les autres chefs de la fédération, surtout celle de Tukaje-Holkar.

Tippoo-Saëb, de son côté, avait employé ces six années de paix à organiser son armée et à l'instruire autant que possible à l'européenne, à l'aide d'un certain nombre d'officiers restés dans l'Inde après la dernière expédition de Bussy. Il fit même traduire les ordonnances de manœuvre, ainsi que les règlements du service de campagne, et crut avoir ainsi créé une armée européenne. Si ses efforts ne répondirent pas entièrement aux espérances qu'il en conçut, il faut avouer néanmoins que ces troupes étaient fort supérieures à tout ce qui avait paru jusque là en Orient.

Exalté par ces résultats, Tippoo, qui avait fait bravement la guerre sous son père, ne doutait nullement de la possibilité de chasser les Anglais de l'Inde pour peu qu'il fût secondé d'un noyau de bonnes troupes européennes, indispensable pour donner à ses masses une consistance et une confiance dont elles manquaient encore. Il résolut, dès 1787, d'envoyer une ambassade à la cour de France, pour solliciter cet appui, et proposer une alliance offensive et défensive, dont

le but naturel serait l'expulsion des Anglais.

Ces ambassadeurs, reçus en grande pompe à la cour de Versailles, en 1788, retournèrent à Seringatapam, emportant de riches présents pour le sultan de Mysore, et une haute idée de la monarchie française, en apparence si prospère, et qui, deux ans plus tard, devait s'écrouler avec tant de fracas. Du reste, leur mission n'eut d'autre résultat que d'exposer leur maître au ressentiment de ses adversaires (1).

Le gouvernement anglais ne pouvait pardonner à Tippoo-Saëb une démarche qui annonçait aussi clairement ses intentions hostiles, et il était trop adroit pour négliger la première occasion de l'en punir. Le désordre dans lequel la révolution qui éclata en France l'année suivante jeta la monarchie de Louis XVI, principalement sous le point de vue des relations extérieures, ne devait pas tarder à lui en fournir le moyen, non seulement en amenant une collision de ce pays avec l'Europe entière, mais en détournant encore l'attention de la France de ses puissants intérêts maritimes et coloniaux, pour ne s'occuper que de déclamations de tribune et de querelles de doctrines.

---

(1) Ces trois envoyés, à leur retour dans l'Inde, furent inopinément assassinés, et un voile mystérieux couvre encore les causes et les auteurs de cet attentat.

La Compagnie anglaise avait fait tous les efforts possibles, après la cessation de la guerre d'Amérique, pour compléter ses armées nationales dans l'Inde. Cependant le gouverneur général de ce temps, lord Cornwallis, était un homme plus sage et plus modéré que ses devanciers; il était partisan du système pacifique, ou, pour nous servir d'une expression moderne, du système d'occupation restreinte. Mais la voie dans laquelle Clive, Hastings et Pigot, avaient lancé la Compagnie, ne lui permettait guère de reculer : elle devait primer ou perdre sa puissance; or, pour primer, elle était obligée de recourir à tous les moyens de se procurer de l'argent : car, sans argent, ses troupes se débanderaient, et toutes les haines comprimées se réveilleraient. Cornwallis fut ainsi oppresseur par nécessité et forcé à la guerre pour maintenir une puissance qui s'était placée dans l'alternative d'être expulsée de l'Inde ou de dominer sur tous ses voisins.

Peu satisfait de son ambassade à Louis XVI, mais animé par son esprit belliqueux, et fier de sa nombreuse armée, Tippoo se crut assez fort pour combattre à lui seul les Anglais, et ayant des griefs contre le rajah de Travancore, leur allié, il résolut de se faire justice par les armes.

Le 29 décembre 1789, il attaqua la ligne très étendue de retranchements qui couvrait les

abords de cet état. Bien qu'il eût forcé un point de cette ligne, il fut contraint à la retraite.

Lord Cornwalis jugea qu'il importait de prendre des mesures promptes et décisives : plusieurs fois les Mahrattes et le nizam, jaloux des progrès de la puissance mysoréenne, avaient proposé à la Compagnie une alliance contre Tippoo. Il était tout simple qu'elle eût recours à eux dans ce pressant danger. Plus nombreux et plus puissants que Tippoo, les Mahrattes étaient néanmoins trop divisés entre eux pour être dangereux, et le nizam du Décan ne l'était ni par son caractère ni par ses moyens, bien qu'il eût aussi cherché à augmenter ses forces en créant des régiments instruits à l'européenne.

Deux traités furent donc conclus en 1790 entre la Compagnie et ses puissants auxiliaires; la ruine de l'empire de Mysore devait en être le résultat. *Les contractants s'obligeaient à ne pas faire de paix séparée, à partager les territoires conquis, à faire restituer les territoires enlevés au nizam et aux Mahrattes par Hyder-Ali et Tippoo, en un mot à ramener l'état de Mysore à ses étroites limites de* 1760, *en lui reprenant même les Naïrs du Malabar.*

Ce traité, impolitique de la part des puissances indiennes, rivait pour toujours leurs chaînes, car c'eût été le moment décisif où il eût été facile de les secouer en s'alliant franchement à Tippoo

pour l'expulsion des Anglais. Mais dans un pays où les états se forment et déforment avec rapidité et ne sont que des propriétés individuelles, qui grandissent et déclinent selon la fortune ou le talent des personnages qui les possèdent, il ne pouvait y avoir aucun système politique prévoyant et sagement combiné. Au milieu de ce labyrinthe d'inimitiés et de rivalités sans cesse renaissantes, la Compagnie, n'ayant qu'un seul et même intérêt, un but unique et permanent, et disposant, en outre, de forces bien supérieures à celles de ces divers états pris isolément, ne pouvait manquer de réussir dans toutes ses entreprises, en les attachant successivement à son char.

Tandis que les préparatifs se faisaient pour entrer dans ses états, Tippoo les prévint en attaquant plus sérieusement les lignes de Travancore, qu'il enleva cette fois le 7 mai 1790. L'approche des Anglais le rappela bientôt à la défense de ses provinces.

L'armée de Madras, sous Medow, s'empara de la forteresse de Dindigul et du pays jusqu'à Coimbatore avec une facilité qui contrastait avec la haute opinion que Tippoo avait de ses troupes. Le nizam de son côté s'avançait avec 20 mille hommes sur la Kistna, en même temps que l'expédition de Bombay et les Mahrattes passaient cette rivière et attendaient là des nouvelles de l'armée du Carnatic. Tippoo, ainsi menacé de trois

côtés, concentre le gros de ses forces près de Seringapatam. Les Anglais ayant formé plusieurs détachements, Tippoo se jeta sur celui du colonel Floyd, qui était le plus aventuré près de Satten-Mogul, faillit l'enlever, et le poursuivit jusque sur celui du général Medow, qui accourait de Coimbatore à son secours; ce dernier fut forcé lui-même de rétrograder.

Enflé par ce succès, qui déjouait le plan d'invasion, Tippoo prend la résolution de donner le change aux Anglais et de dégager ses états en envahissant lui-même le Carnatic. Il exécute cette marche avec beaucoup d'adresse et pénètre à la fin de décembrej usque près de Pondichéry. L'armée anglaise, inquiétée de ce mouvement hardi, qu'elle croyait dirigé contre Madras, se rapproche aussitôt de la ville pour la couvrir.

Tippoo se borna, du reste, à profiter de sa proximité de Pondichéry pour envoyer demander un secours de 6 mille hommes à Louis XVI, certain, disait-il, de chasser les Anglais de l'Inde, si on les lui envoyait. Ce message, arrivé à Paris en 1791, y trouva la France dans l'anarchie: la seconde assemblée nationale avait, pour ainsi dire, réduit le roi à la captivité; les Péthion et les Brissot, loin de vouloir rien faire contre l'Angleterre, s'écriaient à la tribune *que la France libre, aidée des escadres de ses bons amis les*

Anglais, pouvait braver les despotes de Vienne, de Berlin et de Madrid!!! Telle était la profonde politique des patriotes exclusifs de l'époque.

Pendant que Tippoo déjouait ainsi le plan combiné des Anglais et des Mahrattes, ses lieutenants étaient moins heureux sur la côte de Malabar, que le gouverneur de Bombay, Abercrombie, soumit presque entièrement, après avoir enlevé la forteresse de Cananore.

Cornwallis, mécontent avec raison des opérations de la campagne précédente, vient de Calcutta à Madras pour les diriger en personne, et, au lieu de prendre la direction du sud par Coimbatore, comme on l'avait fait, il préfère celle de Velore sur Bangalore. Tippoo, craignant pour cette place, où ses femmes se trouvent enfermées, se hâte d'y prévenir les Anglais. Sa présence n'empêche pas Cornwallis de tout disposer pour le siége, et, malgré un succès notable remporté par le sultan sur un de ses détachements, le général anglais se décide à tenter l'assaut. Les assiégés, ne pouvant croire à tant d'audace en présence même de l'armée mysoréenne, sont surpris dans la nuit du 21 mai, et succombent, à moitié endormis, sous le fer des assaillants; la place est enlevée, et les deux mille hommes qui la défendaient, presque tous blessés, tombent au pouvoir des vainqueurs, qui perdirent à peine 20 hommes. Cette

capture sauva le général anglais, dont l'armée, manquant de tout, allait être forcée à la retraite.

Cornwallis se dirige ensuite au nord, afin d'aller à la rencontre d'un convoi et de l'armée du nizam, qui lui amène 15 mille hommes de cavalerie. Après cette jonction, qui ajoute aux besoins matériels, sans beaucoup accroître les forces réelles, le général anglais s'avance le 4 juin sur Seringapatam, puis se porte ensuite à la rencontre du général Abercrombie, qui arrivait de la côte de Malabar sur Periapatam, avec l'armée de Bombay et de grandes provisions de riz. Cornwallis détache une division pour aller opérer la jonction au passage de la Cavery; Tippoo lui dispute vigoureusement ce passage et lui fait perdre 600 hommes. La saison avancée, les pluies, le manque de moyens de transport, décident Cornwallis à renoncer, pour cette campagne, à la prise de Seringapatam; il ordonne à Abercrombie de se replier sur Mangalore, et reprend lui-même le chemin du Carnatic le 26 juin, abandonnant une partie de la grosse artillerie, qu'il ne peut plus traîner. A peine a-t-il fait deux marches, que son heureuse étoile lui amène l'armée mahratte, qui, après avoir parcouru 125 lieues en trois semaines, venait pour opérer de concert. Cette armée, réunie au détachement de Bombay, avait passé

une partie de la campagne devant la forteresse de Darvar, dont elle s'était pourtant emparée le 3 avril : réunie à un autre corps de Mahrattes venu de Bérar, elle comptait 35 mille hommes sous les ordres de Purseram-Bow. La difficulté des approvisionnements, dissipée un moment, ne fit que s'accroître dans la suite par cette agglomération de forces, sur lesquelles, du reste, le général anglais ne comptait que faiblement. Il continua donc à se rapprocher de Bangalore (1).

Les trois armées combinées se séparèrent ainsi de nouveau, mais continuèrent à opérer chacune pour son compte. Celle des Anglais s'empare des forts qui dominaient les principaux passages des montagnes conduisant de Mysore dans le Carnatic, puis enlève par des coups de main glorieux

(1) Pour donner une idée de la difficulté des approvisionnements dans l'Inde, nous citerons les mesures prises par Cornwallis. Un premier convoi marchait avec l'armée ; il y avait 200 éléphants chargés d'argent et 10 mille bœufs chargés de riz. Un second convoi devait suivre quinze jours après. Malgré cela, on dut avoir recours à une secte existante aux environs de Madras, les *Lambadis*, espèce de juifs, trouvant à trafiquer là où tous les autres hommes croient qu'il n'existe rien. Ces Lambadis avaient leurs convois et leur camp ; ils firent des marchés pour approvisionner l'armée, qui le fut par leurs soins plus sûrement que par ses propres administrations.

les forteresses de Nundydrog, Savendrog et Ostragood, situées sur des rochers presque inaccessibles. Les Mahrattes investissent Chitteldrog et assiégent Sinoga.

Tippoo, de son côté, fait reprendre Coimbatore dans le sud ; cependant ce succès n'améliore guère sa position; serré par des forces considérables, ses ressources s'épuisaient, son armée se décourageait, et il fallait tôt ou tard succomber : la campagne de 1792 devait donc être décisive.

Dès le 25 janvier, Cornwallis opère sa jonction avec l'armée du Décan, et le 5 février il s'avance sur Seringapatam , où celle d'Abercrombie doit venir le joindre, ainsi que les Mahrattes (1). Cette ville est située dans une grande île formée par la rivière de Cavery; un camp assez bien retranché, formé de deux lignes de redoutes avec 300 canons, la couvrait. Tippoo avait encore 15 mille cavaliers et 40 à 50 mille fantassins , dont la moitié , il est vrai, était employée à des détachements.

---

(1) Par une bizarrerie toute particulière, tandis que les Mahrattes fournissent de concert une armée de 35 mille hommes aux Anglais, Holkar et Sindiah se battaient entre eux dans le pays de Malva, et le dernier, aidé du général de Boigne, remportait, au milieu de 1792, une victoire signalée à Lukepoint; il battit également Ismaël-Beig à Canouge la même année.

Cornwallis, sans attendre l'armée de Bombay, se décide à assaillir le camp du sultan : car le temps est tout lorsque la difficulté des vivres et des chemins est le plus puissant des ennemis que l'on ait à combattre. Le 6 février, le général anglais forme trois colonnes à peu près égales, et, sans se ménager de réserve, les lance sur les redoutes : deux sont emportées malgré une résistance assez vive ; Tippoo est forcé d'évacuer les autres et de rentrer dans la place après avoir perdu 3 mille hommes hors de combat et 76 canons.

Deux jours après, Cornwallis, renforcé par l'armée de Bombay, se dispose à faire le siége de Seringapatam. Il ne restait plus alors au sultan qu'à se soumettre : car, entouré de trois armées, il n'y avait plus de chances à tenir la campagne, et la défense ne pouvait plus se prolonger. Il demande donc la paix, et Cornwallis la lui accorde sous les conditions *qu'il cédera la moitié de son empire aux alliés*, leur paiera 60 millions et livrera deux de ses fils pour otages. Ce traité préliminaire fut signé le 24 février 1793.

Malgré les avantages immenses que la Compagnie en retirait, il souleva néanmoins bien des critiques ; on aurait voulu que Cornwallis, aussi ambitieux que ses prédécesseurs, détruisît l'empire élevé si laborieusement par Hyder-Ali, et prît Seringapatam pour s'en faire une double barrière

contre le nizam et les Mahrattes, et sans doute aussi pour les trésors qu'on y supposait amoncelés. Un intérêt plus sérieux eût été l'importance d'abattre entièrement ce centre de puissance régulière et vigoureuse, qui avait improvisé une armée manœuvrière et disciplinée, et dont l'exemple pouvait devenir contagieux avec le temps. Dans l'Inde, disait-on, il ne faut aucun de ces tempéraments que le droit des gens et l'équilibre politique forcent d'employer en Europe; il faut pousser tout à l'extrême, *dominer ou succomber*. A ces raisons spécieuses les apologistes de Cornwallis répliquaient que le traité fournissait un point d'arrêt provisoire, une base d'où l'on partirait avec plus d'avantages pour une seconde expédition. Mais, dans tous ces débats, les uns et les autres ne tenaient guère compte des déclarations du parlement qui interdisaient les conquêtes.

Que faisait la France dans la même année où cette catastrophe de Tippoo devait amener le triomphe final de l'Angleterre? *Elle prenait d'assaut le palais du plus débonnaire, du plus vertueux de ses rois, pour placer Robespierre au timon de l'état, et, pour ainsi dire, sur le trône de Louis XIV et d'Henri IV :* triste rapprochement qui aurait dû au moins lui apprendre que des querelles de partis et des discours de tribune,

sont loin de favoriser les destinées politiques d'une nation!!!

Peu de temps après ce traité, Cornwallis retourna en Angleterre et remit le gouvernement à sir John Shore. A peine était-il parti, que la Compagnie faillit être engagée dans une querelle sérieuse avec Sindiah et les Mahrattes. Depuis long-temps ceux-ci vivaient en rivalité avec le nizam du Décan, et leur alliance passagère contre Tippoo ne fut qu'un motif de la rendre plus vive. Craignant une rupture avec eux, le nizam songea à réclamer l'appui que la Compagnie lui avait promis par les divers traités; mais John Shore (lord Teighmouth) ne crut pas devoir s'engager dans un pareil conflit pour un objet aussi secondaire, et déclina la proposition.

Madaji-Sindiah mourut dans ce moment, âgé seulement de 50 ans, et le nizam, voulant profiter du désordre que cet événement jetterait dans le conseil de Poonah, commence les hostilités en s'avançant sur Béder. Il y rencontre l'avant-garde des Mahrattes, que commandait Dowlut-Row, neveu et successeur de Sindiah. Le nizam l'attaque, mais son armée est mise en déroute, et il se réfugie dans le petit fort de Kourdha, où il est aussitôt investi. Il ne lui reste d'autre moyen de se débarrasser de ses ennemis qu'en leur cédant un territoire rapportant dix millions et en leur

promettant d'en payer 30 autres en cinq ans.

Du côté du Bengale, aucune rivalité sérieuse ne s'était élevée depuis la paix de 1782 avec les Mahrattes; la Compagnie régnait paisiblement sur toute la rive gauche du Gange jusqu'au pied de l'Himalaya. Mais les conquêtes de Sindiah dans le Bundelcound et le Doab devaient tôt ou tard amener un conflit.

A peine Madaji-Sindiah était-il descendu dans la tombe, que son successeur, Dowlut, se trouva aux prises avec de nouvelles révolutions à Poonah. Le jeune peischwa étant mort en état de démence, le 27 octobre 1795, l'ambitieux Nanna-Farnaveze profita de l'absence de Sindiah pour le remplacer par un enfant, sous le nom duquel il espérait gouverner. A cette nouvelle Dowlut marche sur Poonah avec son armée, et fait proclamer Badje-Row le légitime successeur. Farnaveze, déjoué, compte s'attacher le nizam en lui offrant un traité moins onéreux que celui auquel il avait dû souscrire, démarche qui n'était pas de nature à rétablir la bonne harmonie entre les chefs mahrattes.

Un événement aussi grave qu'imprévu faillit produire, en 1796, un bouleversement général entre l'Indus et la Jumna. Le roi des Afghans, Zeman-Schah, petit-fils d'Ahmet-Abdalli, se rappelant combien de fois son aïeul avait été arbitre du sort de l'Indostan, eut la velléité de pas-

ser l'Indus avec 35 mille hommes pour se mettre en possession de Lahore. Cette invasion devait naturellement inquiéter Dowlut-Sindiah aussi bien que la Compagnie, intéressée, comme on sait, à défendre le Rohilcund et Oude. Cette tâche n'eût pas été sans difficulté : car, d'après la manière dont on s'était aliéné les Rohillas, ils ne manqueraient sans doute pas de s'unir aux Afghans. Des démêlés survenus dans le Korassan avec le roi de Perse déterminèrent Zeman-Schah à reprendre le chemin de Kandahar.

Cependant, les mêmes appréhensions s'étant renouvelées l'année suivante, le gouvernement de l'Inde ne fut pas sans inquiétude sur le résultat final de cette nouvelle rivalité, dont tous les princes musulmans de l'Inde, et Tippoo-Saëb en particulier, pouvaient être tentés de profiter.

En attendant, le conseil de Calcutta étendait de plus en plus le poids accablant de sa protection sur le vice-roi d'Oude, par l'accroissement successif des contingents de troupes et d'argent qu'on lui imposait. La Compagnie réduisit le prince au désespoir et le peuple à la misère; il ne restait plus qu'un pas à faire pour le réduire au rôle de pensionnaire, comme le nabab du Bengale. Azof-Dowla étant mort, son fils naturel, désigné par son père, fut d'abord proclamé; mais, selon l'usage, le trône lui fut disputé par un frère aîné, et

même par un oncle, fils de Soudja. Le gouverneur général avait là une occasion de faire payer largement sa protection. Le fils naturel, quoique reconnu par la Compagnie, fut chassé du trône, que l'on vendit à Sandut-Ali, son compétiteur (le 21 janvier 1798). Celui-ci promit de payer un subside de 19 millions, d'acquitter les termes arriérés, de prendre 10 mille Anglais à sa solde pour la défense du royaume, de livrer la forteresse d'Allahabad à la Compagnie, et de payer 3 millions pour réparer les forts livrés par lui; enfin, il ne permettrait à aucun Européen de se fixer dans ses états sans l'autorisation de la Compagnie. On voit que le système de conquêtes déguisées sous la forme de protectorat se déployait de jour en jour sur une plus vaste échelle.

La présidence de Madras suivait le même système de son côté, tant envers le nabab du Carnatic qu'avec le nizam du Décan. Mahomet-Ali, l'ancien rival de Chounda-Saëb, qui était depuis 45 ans le fidèle instrument de la puissance anglaise dans le sud, était mort en 1795, laissant son pays ruiné et réduit aux abois par les exactions des percepteurs. Son fils Omdut-al-Omrah lui succéda. Le conseil de Madras, non moins insatiable que celui de Calcutta, cherchait à lui arracher le plus d'argent possible pour tenir l'armée au complet et en bon état.

La Compagnie, affectant de la commisération pour le peuple ainsi pressuré, demandait la moitié des états de son vieil allié pour se charger de défendre l'autre moitié; mais, sans rien brusquer, elle attendait l'occasion de prendre ces territoires, que le nouveau nabab faisait quelques difficultés de lui céder.

Le nizam était resté jusque là un peu plus indépendant, bien qu'il eût cru devoir confier la garde de sa personne à deux bataillons anglais. Avec de tels gardiens et un résident comme sir John Kenneday, son tour ne devait pas tarder à venir. Ainsi que les autres princes indiens, il avait néanmoins compris l'avantage d'avoir, sinon des corps auxiliaires français, du moins des corps indigènes dressés et organisés à l'européenne. Quelques Français restés dans le pays après le départ de Bussy en 1784 étaient parvenus à organiser plusieurs de ces corps. Un certain Raymond avait d'abord formé deux bataillons pour le nizam, qui en porta ensuite le nombre jusqu'à vingt-trois. Plein de confiance en cette troupe, le soubadar demanda même que la Compagnie retirât les deux bataillons anglais formant sa garde, et dont il payait si chèrement l'entretien. Des désordres arrivés dans ses états les lui firent bientôt rappeler.

Les Mahrattes profitaient de la paix pour con-

solider leurs établissements sur la Jumna. Dowlut-Sindiah était un homme brave et entreprenant, mais il n'avait pas le génie politique de son oncle. Le général de Boigne l'avait quitté depuis 1796 pour aller jouir en Europe d'une immense fortune. Il avait remis le commandement au général Perron, son lieutenant, qui continua à augmenter la force de son corps semi-européen, qui montait déjà à 20 mille hommes avec plus de cent pièces de canon. Les querelles incessantes de Sindiah avec les gouverneurs rohillas de Delhi et les chefs des Jaats le décidèrent à faire de nouveau occuper l'ancienne capitale du Mogol pour y rétablir l'autorité qu'y avait eue son oncle. Le général Perron s'empara de la ville, et assiégea la citadelle, qui se défendit pendant 19 jours, mais fut enfin forcée de capituler au milieu de 1798.

L'empereur Schah-Allaum, délivré une quatrième fois de ses geôliers afghans pour en accepter d'autres, fut, du reste, traité avec les égards dus au malheur; on se borna à lui assigner néanmoins une somme de 200 mille francs pour l'entretien de sa maison.

Tippoo-Saëb, depuis le malheureux traité de Seringapatam, qui lui avait arraché la moitié de son empire, ne respirait que vengeance. Bien que son empire et ses revenus fussent réduits de moitié, il redoublait d'efforts pour maintenir son ar-

mée sur un pied respectable ; tandis que la France, livrée à l'anarchie et découragée par la perte de Pondichéry, semblait avoir oublié tout le parti qu'elle pouvait tirer de la disposition des peuples de l'Indostan contre la Compagnie anglaise. Pas un vaisseau, pas un homme, n'avait été envoyé dans l'Inde ; et, à l'insouciance des gouverneurs de l'île de France, on eût dit qu'ils ignoraient l'existence des deux presqu'îles du Gange. Truguet seul imagina, à la fin de 1796, de porter des secours au sultan de Mysore ; mais le projet de ce ministre, basé sur la possibilité d'organiser des bataillons de nègres qui ne sortirent jamais des plantations de l'île de France, n'eut pas même un commencement d'exécution. Pour réussir, il eût fallu un noyau de vieilles troupes ; or le gouvernement républicain ne fit aucune tentative pour envoyer le moindre détachement. Si le désastre de Toulon et la désorganisation de la marine peuvent en partie expliquer son inaction, on est fondé à croire néanmoins qu'il eût mieux employé les 25 vaisseaux et l'armée entassée en 1796 à Brest pour l'expédition d'Irlande, s'il en eût envoyé le quart seulement sur la côte de Malabar.

Quelques aventuriers furent à la veille d'exécuter ce que la faiblesse de Louis XVI et l'inexpérience du comité de salut public en intérêts coloniaux avaient fait négliger. Un corsaire nom-

mé Rippaud, jeté sur la côte de Mangalore et amené à Tippoo-Saëb, lui ayant appris les victoires des armées républicaines en Europe, réveilla en lui l'espoir d'être secouru par les anciens alliés de son père. Il envoya une ambassade à l'île de France, avec un projet d'alliance à soumettre au directoire; projet si bien combiné, qu'aucun diplomate européen ne le désavouerait. La réponse du gouverneur Malartic atteste qu'il n'apprécia nullement la démarche de ce prince; cependant, il lui envoya une trentaine de sous-officiers d'artillerie et d'ouvriers, qu'il mit à très haut prix, et qui discréditèrent l'uniforme français par leurs extravagances. Tout porte même à croire que le directoire ne fut jamais bien instruit de ce qui se passa à cette occasion.

Cependant Tippoo ne s'en tint pas là. Son imagination ardente et impétueuse, excitée par le désir bien naturel de se venger de sa défaite, lui suggérait mille projets : tantôt il cherchait à se rapprocher du nizam et même des Mahrattes, auxquels il avait tant de raisons d'en vouloir; tantôt il proposait au sultan des Afghans, Zeman-Schah, de s'unir à lui pour expulser les Anglais et remettre tout l'Indostan sous le sceptre des fidèles disciples de Mahomet. La réunion des forces de ces différents états pouvait s'élever à 50 mille hommes disciplinés à l'instar des troupes européen-

nes, et à 300 mille soldats armés à l'indienne. Si l'impétuosité tumultueuse des Mahrattes, la bravoure chevaleresque des Rajepoutes et l'ambition effrénée de tous ces chefs, avaient voulu se ployer à une règle commune et agir de concert pour la délivrance de l'Inde, nul doute qu'une coalition aussi formidable n'eût bientôt triomphé de l'Angleterre, surtout si une division française, commandée par un homme du caractère de Kléber, eût servi de régulateur aux opérations des forces combinées.

La Compagnie avait alors pour alliés le nizam et deux ou trois nababs plus ou moins mécontents de son joug; encore le premier, en renvoyant les bataillons de sa garde pour se jeter entre les bras de Raymond, laissait croire qu'il reviendrait tôt ou tard à la politique de son prédécesseur, qui avait combattu sous les drapeaux d'Hyder-Ali. Mais la Compagnie était déjà redoutable par elle-même, car les trois présidences dont elle se composait formaient de véritables empires, disposant de près de 20 mille hommes de troupes européennes, de 60 mille hommes de troupes indoues formées, disciplinées et commandées par des officiers anglais, indépendamment des auxiliaires.

Période de l'expédition d'Egypte et de Wellesley (1799 *à* 1803).

Tel était l'état des affaires dans l'Inde, lorsque les victoires des Français en Italie et sur le Rhin amenèrent la paix provisoire de Campo-Formio en 1797, et portèrent la dévorante activité de Bonaparte vers l'Orient. Avide de conquêtes et de gloire, jaloux de porter à l'Angleterre le coup qui pouvait seul lui arracher le sceptre des mers, instruit que depuis Louis XIV plusieurs plans pour la conquête et la colonisation de l'Egypte comme route commerciale de l'Inde avaient été présentés, Napoléon conçut le projet de sa fameuse expédition (1).

Si l'Egypte eût été indépendante et livrée aux seules forces des Mamelouks, le succès aurait pu répondre à son attente. Il était évident que, depuis que l'Angleterre possédait dans l'Inde un empire entier, on ne pouvait plus l'attaquer par de petits débarquements de 2 ou 3 mille hommes sur la côte de Pondichéry. La chose devenait surtout difficile depuis que la prise du Cap de Bonne-Espérance et des ports hollandais de l'île de Ceylan

(1) Les uns font remonter ces projets jusqu'à Leibnitz, d'autres prétendent que ce fut sous Louis XVI seulement qu'il en fut question.

privait les Français des relâches indispensables à de grandes expéditions maritimes. L'idée de s'établir solidement en Egypte avec 30,000 Français victorieux, pour partir de là comme d'une excellente base d'opérations afin de soulever et soutenir efficacement Sindiah et Tippoo, qui régnaient sur 50 millions d'hommes, était une idée grandiose, mais fort exécutable. On sait que, si elle ne réussit pas, cela tint à deux fautes capitales : la première fut la négligence que l'on mit à s'attacher la Porte ottomane, dont l'Egypte n'était alors que tributaire, et plus indépendante peut-être qu'elle ne l'est aujourd'hui ; la seconde, plus grave encore, fut *l'inconcevable imprudence avec laquelle le Directoire provoqua au même instant une nouvelle lutte terrible sur le continent, en envahissant la Suisse, le Piémont, Rome et la Toscane.* Cette agression, faite au mépris des stipulations toutes récentes des traités avec l'Autriche, amena une coalition générale dans laquelle on vit figurer le croissant de Mahomet à côté des aigles russes et autrichiennes et du léopard anglais. A ces fautes premières on doit ajouter celle que commit la flotte française de se faire détruire à l'embossage d'Aboukir au lieu de regagner Toulon.

Le résultat immédiat de l'expédition d'Egypte, exécutée intempestivement et sans négociation préalable, devait être naturellement l'entière de-

struction de Tippoo, qui, de son côté, loin d'agir avec prudence, s'abandonna à des démonstrations propres à accélérer sa catastrophe.

D'après l'état menaçant de l'Inde, dont nous avons tracé une légère esquisse, on pense bien que le gouvernement anglais n'avait pas vu sans inquiétude l'établissement des Français sur les rives du Nil. C'était bien moins les avantages que ceux-ci se promettaient du rétablissement du commerce direct par Suez et Alexandrie, que la possibilité de porter avec le temps un corps de troupes jusque sur la côte de Malabar, pour y soutenir Tippoo et les Mahrattes, qui alarmait le cabinet de Londres. Déjà Bonaparte avait écrit au sultan par la voie de Mascate pour l'instruire de ses vastes projets, sans déterminer néanmoins l'époque de leur exécution ; il comptait, pour établir une communication directe avec l'Inde, sur la division de frégates stationnée à l'île de France, à laquelle on avait donné malheureusement un peu tard l'ordre de se porter à l'entrée de la mer Rouge. Ce retard fut d'autant plus funeste que le bruit de l'expédition d'Egypte avait donné à Tippoo-Saëb une haute idée de la puissance des Français, et qu'il avait de son côté cherché inutilement à correspondre avec Bonaparte ; l'agent qu'il lui députa arriva à Suez dans le mois de décembre, mais après avoir perdu ses

dépêches. Dès lors, les événements ultérieurs enlevèrent tout moyen d'ouvrir une correspondance.

Le gouvernement anglais n'avait pas attendu de connaître les mesures que prendrait la Porte dans une agression qu'elle pouvait considérer comme indirecte : à la première nouvelle des grands armements faits à Toulon, il s'était empressé de diriger sur l'Indostan des coups qui devaient être décisifs, quelle que fût la résolution du divan. Cependant il ne négligea pas ses intérêts à Constantinople, et tandis que lord Elgin et Sidney-Smith s'efforçaient d'exciter les Turcs contre la France, l'amiral Blanquet faisait voile pour les mers de l'Inde avec une division de troupes rassemblées en toute hâte à Gibraltar, afin de mettre le gouvernement de l'Inde en état de prendre l'initiative.

Quoique ces appréhensions parussent prématurées, elles n'étaient du reste point dénuées de fondement. La haine de Tippoo n'était plus un mystère, et tout porte à croire que le gouvernement de l'Inde était parfaitement instruit des relations du sultan avec les différentes nations qui l'entouraient. L'influence de Raymond sur le nizam, et de Perron sur Sindiah, tenait la Compagnie en garde contre une triple alliance qui pouvait amener sa ruine.

Le marquis de Wellesley venait de remplacer lord Teigmouth comme gouverneur général. Il avait amené avec lui son frère, devenu si célèbre depuis sous le nom de Wellington. Peu de temps après son arrivée, il reçut la nouvelle de la descente de Napoléon en Egypte. Le marquis était homme de génie et d'un grand caractère, et, malgré l'heureuse issue de la première guerre contre Tippoo, il ne fallait rien moins qu'un chef de cette trempe pour conjurer l'orage.

La situation de la Compagnie était en effet assez critique. Les provinces du Gange se trouvaient obérées et ruinées par le système d'administration qu'on y avait introduit; on était aux expédients pour solder l'armée. Le Carnatic, abymé par tant de guerres, n'était pas en meilleur état. Il s'agissait cependant de ne pas se laisser prévenir. Heureusement pour la Compagnie que le cabinet de Londres, tout en ignorant le but des armements de Toulon, se douta qu'ils pourraient bien être destinés pour l'Inde, et y envoya, comme on l'a dit plus haut, 5 mille hommes tirés à la hâte de toutes les stations méridionales.

Sans attendre ce puissant secours, Wellesley, déjà instruit des démarches faites par Tippoo près du gouverneur de l'île de France et du nizam, se mit en devoir de le prévenir. Son premier soin

fut d'entrer en négociation avec le nizam, en lui proposant de renouveler l'alliance offensive et défensive qui existait en 1792. Cette négociation paraissait difficile, car peu de temps auparavant les Anglais avaient abandonné ce prince dans sa guerre contre les Mahrattes. Cependant, s'il faut en croire quelques historiens, ils parvinrent à corrompre Azim-el-Omrah, son principal ministre, et le nizam, ne voyant que par les yeux de ce traître, signa, contre ses véritables intérêts, le traité du 1er septembre 1798. Les historiens anglais présentent au contraire cette alliance comme la combinaison la plus naturelle de la part du soubab, qui, toujours tremblant devant les Mahrattes, trouva fort simple de se garder contre eux en faisant de ses états une province anglaise, et en se plaçant sous la tutelle de la Compagnie. Manière assez singulière de défendre son pays!

Quoi qu'il en soit, une des principales clauses de cette convention était le licenciment du corps semi-européen qui avait coûté tant de peines et de soins à organiser, et qui constituait sa principale force. Son chef Raymond, mort, dit-on, empoisonné, venait d'être remplacé par un autre chef que l'on a soupçonné de s'être vendu à la Compagnie. Cette petite armée, honteuse d'un pareil traité, refusait d'y souscrire, et il ne manquait à la perfidie du ministre que de se concerter

avec les Anglais pour arriver au moyen de l'y contraindre. Wellesley, d'accord avec lui, fit marcher les troupes de la Compagnie, entoura les cantonnements, désarma les soldats, et s'empara sans coup férir de l'artillerie et des munitions. Six bataillons anglais, à la solde du nizam, remplacèrent le corps qui venait d'être dissous, et le peu de troupes indigènes qui restaient à ce prince fut placé sous le commandement d'officiers anglais.

Ce coup hardi, en augmentant les forces du gouverneur général, diminuait celles sur lesquelles Tippoo-Saëb avait peut-être compté; mais il restait encore le peischwa et Sindiah, bien plus disposés en faveur de la France que de la Compagnie anglaise. A la vérité, ces deux princes indous étant rivaux naturels du musulman Tippoo, il semblait difficile de les réunir sous une même bannière; il eût fallu pour cela qu'ils y parussent tous trois comme auxiliaires d'une puissance européenne capable de les rallier. Cependant les chefs de l'empire mahratte rejetaient obstinément les propositions de Wellesley, et tout ce que le gouverneur anglais put obtenir de ses démarches insidieuses fut de les empêcher de rien conclure avec Tippoo. Sindiah d'ailleurs n'était pas en mesure, et ses meilleures troupes, commandées par le général Perron, se trouvaient

occupées dans l'intérieur du Mogol, où elles venaient de prendre Delhi et sa citadelle.

Les renforts amenés par l'amiral Blanquet ayant débarqué dans les derniers jours de 1798 à Madras, et le marquis de Wellesley se trouvant alors en état d'accabler le sultan, sans s'inquiéter des Mahrattes, il donna l'ordre aux généraux Harris et Stuart, gouverneurs de Madras et de Bombay, de se préparer à entrer en campagne. Il n'y avait pas de temps à perdre pour devancer la saison des pluies, qui expose ce pays à des débordements et entrave comme on sait les opérations.

L'armée du Carnatic, sous le général Harris, renforcée de 4 mille Anglais tirés du Bengale et des secours d'Europe, réunie à Velore avec le contingent du nizam et comptant alors 22 mille combattants, se dirigea, au commencement de février 1799, sur Seringapatam. Le général Stuart, parti de Cananore, sur la côte de Malabar, avec 6 à 7,000 hommes, devait se joindre par Sédapore à l'armée principale devant Seringapatam. Un troisième détachement déboucherait par le sud de la presqu'île sur Coimbatoor. On voit, par l'énumération de ces forces, que la Compagnie était loin du temps où Dupleix menaçait de la détruire avec une poignée d'Européens.

Quel que fût le projet offensif attribué à Tippoo, le sultan n'était point préparé à cette brus-

que agression, et comptait sans doute ne se déclarer qu'après s'être assuré de l'appui de la France; or le seul secours qu'il en reçut se borna à une centaine d'hommes de la garnison de l'île de France, dont l'assemblée coloniale voulait se débarrasser. Sindiah, méconnaissant ses véritables intérêts, au lieu de s'allier franchement au sultan, dont la cause devait être la sienne, le leurra de vaines promesses jusqu'au dernier moment. On a dit que sa bonne volonté fut paralysée par la rapidité des opérations des Anglais, ou plutôt par l'appât naturel à tous les Mahrattes de chasser de l'Indostan un prince de race musulmane. Dans tous les cas, s'il y mit de la duplicité, il la paya plus tard par la perte de sa puissance.

Tippoo, réduit à ses propres ressources, se hâta de réunir ses troupes, et, dans l'espoir de prévenir ses ennemis, se jeta d'abord sur l'avant-garde de l'armée de Bombay, que le général Stuart avait poussée à Sedesear. Ce corps, enveloppé, allait être obligé de mettre bas les armes, lorsque Stuart, accourant avec la brigade Hartley, le dégagea et repoussa le sultan. Celui-ci, qui avait espéré écraser les divisions anglaises avant leur réunion, leva son camp de Périapatnam et fut tenter le sort des armes à Malaveli, contre la colonne du général Harris, qui venait de passer la frontière.

Douze mille hommes de cavalerie, braves peut-être, mais sans ordre ni expérience, ne pouvaient rien contre le courage impassible et l'admirable discipline de l'infanterie anglaise. Le colonel Wellesley (Wellington), qui commandait l'armée du nizam et ses auxiliaires européens, montra dans cette occasion sa fermeté ordinaire et culbuta même la garde d'élite du sultan. Après quelques charges furieuses, cette multitude, criblée par la mitraille et le feu de mousqueterie, reprit la route de son camp. Vainement Tippoo imagina de donner plus de consistance à cette cohue en faisant monter quelques milliers de fantassins en croupe ; ils ne firent que gêner les cavaliers, sans rendre aucun service, et le désordre fut bientôt à son comble.

Après quelques autres tentatives sur les derrières des Anglais, Tippoo, trahi de nouveau par la fortune, se replia sur sa capitale, où il ne tarda pas à être investi par les deux corps ennemis. L'armée de Harris, après avoir passé la Cavery, culbuta les partis qui tenaient encore la campagne, et ouvrit la tranchée le 7 avril devant Seringapatam.

Défendue par des soldats plus capables de combattre derrière leurs remparts qu'en rase campagne, cette place, malgré l'irrégularité de ses fortifications, semblait devoir faire une longue

résistance, car elle était parfaitement armée et fournie de vivres et de munitions en abondance. L'attaque fut dirigée vers l'angle aigu formé par le front de l'ouest. Le lit de la Cavery, très large sur ce point, était guéable; sa direction permettait d'embrasser concentriquement ce saillant, et d'enfiler une courtine immense qui longeait le rivage du nord. Les batteries avaient commencé à jouer le 12 avril, et celle de brèche le 21. Le 3 mai, la brèche étant praticable, le général Harris ordonna l'assaut, que la brigade Baird, soutenue du reste de l'armée, exécuta avec autant d'intelligence que de bravoure.

Tippoo n'en déploya pas moins que ses adversaires; quoique l'ennemi fût déjà dans la place, il se défendit encore long-temps aux portes de son palais, et tomba enfin sur des monceaux de ruines et de cadavres.

S'il faut en croire les Anglais, 8 mille Indiens ou musulmans périrent dans cet assaut, où la valeur britannique brilla dans tout son éclat. Cependant cette gloire ne fut guère disputée, puisque toute la campagne ne leur coûta pas 800 hommes hors de combat. On est d'autant plus étonné de la modicité de cette perte, que la double tentative de Tippoo décèle du coup d'œil stratégique, tout comme sa mort prouve du courage. Parmi les trophées de la prise de Seringapatam, on ne

comptait pas moins de 920 pièces de canon, dont 360 en bronze. Matériel immense, dont un meilleur emploi aurait dû faire payer plus chèrement une conquête qui décida du sort de l'Inde.

La mort de Tippoo fut le signal de la dissolution de son empire. Les Anglais, pour donner un vernis de justice à leur usurpation, rétablirent sur le trône de Mysore l'héritier de l'ancien rajah, dépossédé par Hyder-Ali; mais cette générosité ne fut qu'illusoire, car ils s'emparèrent du port de Mangalore, de l'île et de la forteresse de Seringapatam, et récompensèrent le nizam aux dépens du nouveau souverain, qui, d'ailleurs, ne fut bientôt plus que leur pensionnaire.

Quant à l'expédition d'Egypte, on pense bien qu'elle ne saurait trouver place dans les étroites limites de cet aperçu; elle est, d'ailleurs, dans la mémoire de tout le monde. On sait assez quelles furent ses alternatives de succès glorieux sous Napoléon et Kléber, et de revers mérités sous l'inepte général Abdalla Menou. Cette période extraordinaire de la carrière de Napoléon, généralement mal appréciée encore, ne fit qu'accélérer le développement de l'empire anglais dans l'Inde, par suite des fautes que nous avons signalées. Si, au lieu de provoquer une lutte à outrance contre l'Autriche et la Russie, le directoire eût tout fait pour maintenir la paix continentale et tourné

tous ses moyens contre l'Angleterre, il eût été facile de renforcer l'armée d'Egypte et de s'y consolider. La promenade de la grande flotte franco-espagnole dans la Méditerranée, sous l'amiral Bruix, en 1799, le prouva suffisamment.

L'empire de Tippoo détruit, le nizam, le Carnatic, le Bengale et le vice-roi d'Oude, devenus des préfectures anglaises, il ne restait plus debout dans l'Indostan que la confédération mahratte, et le nom de confédération annonçait déjà que ce n'était point une puissance constituée pour résister à la Compagnie anglaise, disposant alors d'une force de plus de 100 mille hommes, et dirigée par un homme de la trempe de Wellesley.

Cet habile gouverneur général, décidé à ruiner d'un même coup et la puissance mahratte et le reste d'influence qu'une centaine de Français conservaient à leur patrie par la position qu'ils s'étaient faite en organisant les troupes indigènes, se mit dès 1800 en mesure d'arriver à ce but. Il affecta surtout d'en vouloir au corps semi-européen commandé par le général Perron, assisté d'autres officiers de la même espèce. On les faisait passer pour des agents secrets de la France, comme si le gouvernement d'une grande puissance se fût adressé à un bas officier déserteur de sa marine pour faire ses affaires près des princes

de l'Indostan ! De Boigne lui-même avait été le protégé des Anglais, qu'il avait servis à son arrivée dans l'Inde, et, quoique la Savoie fût alors un département français, il avait toujours agi comme un sujet sarde, jamais comme Français. C'était donc évidemment un prétexte, et ce que l'on voulait uniquement, c'était la destruction d'un noyau d'organisation militaire qui aurait pu faire des Mahrattes un empire formidable. A la vérité, l'usage consacré dans l'Indostan de donner l'administration et les revenus d'un district pour assurer la solde de ces corps avait permis à ce Perron de jouer un rôle important dans l'Inde. Il était devenu presque le maître d'un arrondissement considérable entre le Gange et la Jumna, ce qui pouvait le rendre un jour arbitre de la puissance de Sindiah, car, ce corps ne montant pas à moins de 25 mille hommes, l'arrondissement nécessaire à son entretien formait une partie considérable de cet état.

Bien que l'évacuation de l'Égypte par les Français eût fait évanouir toute idée de danger de ce côté, Wellesley n'en jugea pas moins convenable de détruire ce dernier noyau de résistance. Son plan bien combiné était de chercher d'abord par des négociations à déterminer les Mahrattes de recevoir, comme le nizam, des troupes anglaises à leur solde, pour exiger ensuite d'eux la disso-

lution des corps formés à l'européenne. S'ils s'y refusaient, il sèmerait facilement la division entre eux pour les accabler séparément.

Il comprit que le moyen le plus sûr serait de s'établir près du faible et débile peischwa dans la même position de protectorat que Sindiah avait lui-même prise envers Schah-Allaum, et qui ne différait guère de celle que Clive avait su prendre envers le nabab du Bengale. Les négociations entamées avec Badje-Row pour lui faire prendre à sa solde un corps de ces dangereux protecteurs n'eurent pas d'abord le succès espéré; le jeune peischwa, bien conseillé, recula devant le rôle qu'on lui destinait, et parvint à l'éluder.

Cependant une guerre civile avait éclaté entre Jeswunt-Row, rejeton indirect de la famille Holkar, et Sindiah, qui s'était peu à peu emparé des territoires appartenant à cette famille (1).

Le jeune Holkar, regretté dans les domaines

(1) Tukajée-Holkar avait laissé deux fils légitimes : l'aîné, Casi-Row, était imbécille; le cadet, Mulhar-Row, qui devait succéder à son père, était un guerrier plein d'ardeur. Sindiah ayant voulu s'emparer de sa personne, ce Mulhar fut tué dans la mêlée, et Sindiah, maître du lâche Casi-Row, en fit son instrument. Jeswunt, fils naturel de Tukajée, se sauva par la fuite, jurant de se venger de l'oppresseur de sa famille et de reconquérir ses domaines pour le fils de Mulhar encore au berceau.

de ses pères, et secondé par un Afghan rusé nommé Ameer-Khan, chef de deux mille Pindaris, se voit bientôt à la tête de 70 mille hommes, et remporte une victoire à Oogein sur les troupes de Sindiah.

Wellesley, profitant de cette guerre civile, fait proposer insidieusement à Sindiah un traité de garantie réciproque de leurs possessions, à condition qu'il prendrait un corps anglais à sa solde et renverrait tous les Français de son service. Le gouverneur général daignait promettre au chef mahratte de lui laisser ses états s'il consentait à se faire ainsi préfet de la Compagnie. Le moyen était ingénieux et simple; mais l'armée de Sindiah, sous les ordres de Gatkia, venait à son tour de battre Holkar à Indore, et Dowlut n'était pas d'ailleurs homme à souscrire à un pareil traité, qu'il déclina, sans néanmoins rompre avec la Compagnie.

Jeswunt-Holkar, de son côté, loin d'être découragé par sa défaite, n'en devint que plus ardent à se venger. Après avoir mis à contribution les riches contrées de Kandeish et de la Nerbudda, pour augmenter ses ressources en hommes et argent, il se porte tout à coup par une marche rapide sur Poonah, afin de s'emparer du peischwa et de son influence. Dowlut-Sindiah, accourant au secours du dernier, est battu complétement

sous les murs de la capitale, d'où Badje-Row est forcé de fuir pour chercher un refuge à Bassein, près de Bombay. Holkar, maître de Poonah, s'empresse de nommer un peischwa provisoire dans la personne d'Amrit-Row, fils adoptif du dernier titulaire.

Badje-Row, séparé de Sindiah, et craignant sans doute que les Anglais ne s'alliassent à son antagoniste, sollicite alors le corps auxiliaire qu'il avait précédemment refusé, et signe, le 31 décembre 1802, le fatal traité de Bassein. Le peischwa s'obligeait à prendre à son service une force anglaise permanente, à céder un territoire suffisant à l'entretien de cette troupe, à ne plus faire la guerre sans le consentement de la Compagnie, et à se soumettre à son arbitrage pour tous les différends avec les états voisins; en un mot, il se mettait sur le pied du nabab du Bengale dans la première période de sa soumission sous Clive.

Soit que cet événement eût été provoqué, soit qu'il n'eût été que prévu, Wellesley, dont le caractère réfléchi et décidé suivait avec persévérance un projet arrêté, ne pouvait pas, après un pareil traité, hésiter à se prononcer en faveur de Badje-Row. Aussi fit-il immédiatement marcher son frère (Wellington) avec le corps du Décan sur Poonah, où il entra sans résistance et opéra la restauration du peischwa, qui devait désormais

jouer le rôle de protégé, comme le nabab d'Oude et le nizam.

C'était en tout cas un coup de maître, car Sindiah, privé désormais du principal levier de sa puissance, exposé à la rivalité de Holkar et des Anglais, ne pouvait trouver d'appui que dans le rajah de Berar (Bounsla). Leur alliance ayant été cimentée le 10 mars 1803, leurs forces se rassemblèrent à Bourampour, sur les frontières du nizam.

Forcé de fuir de Poonah devant les Anglais devenus les protecteurs de Badje-Row, Holkar devait naturellement chercher à se rapprocher des autres chefs mahrattes, et il fit en effet des démarches pour entrer dans cette alliance; toutefois, il resta sur la défensive avec ses nombreuses troupes, pensant sans doute qu'il serait temps d'agir lorsque Sindiah, son ennemi juré, aurait été accablé.

Wellesley, qui n'attendait qu'une occasion pour frapper un coup décisif, était préparé de longue main à cet effet (1). Son projet était plus grandiose qu'aucun de ceux qui l'avaient précédé, car il ne s'agissait de rien moins que de

(1) Les historiens de Wellesley veulent faire croire qu'il cherchait à éviter cette guerre contre les Mahrattes...; oui, il voulut l'éviter, mais en proposant à leurs princes

l'entier bouleversement de l'empire mahratte, et, par suite, de l'Inde entière. A la vérité, les moyens dont le gouverneur général disposait étaient aussi fort supérieurs à ceux de ses prédécesseurs; depuis la ruine de Tippoo, les ressources de la Compagnie étaient doublées, tandis que ses adversaires les plus acharnés combattaient aujourd'hui dans ses rangs, et qu'il n'en restait plus qu'un dans la lice.

Le plan consistait à abattre d'un même coup et par une invasion simultanée, les forces des confédérés mahrattes dans leur centre de puissance, et à détruire en même temps le corps semi-français de Perron, qui occupait Delhi et le Doab entre la Jumna et le Gange. Pour faciliter ces deux grandes expéditions, les divisions de Bombay et du Bengale exécuteraient, aux deux extrémités opposées de l'Indostan, des diversions à la fois politiques et militaires.

En conséquence, deux corps d'armée principaux devaient agir simultanément. Au nord, le général Lake attaquerait, avec 14 mille hommes,

---

de confier leurs états à la garde de la Compagnie et de ses armées, ainsi que le vice-roi d'Oude, du Bengale, et du Décan; c'est-à-dire en se faisant des vice-rois anglais pour être ensuite des pensionnaires!!! Manière admirable d'éviter la guerre!

Delhi et le corps organisé par les Français. Au sud, le général Arthur Wellesley assaillirait sur la Nerbudda les états de Sindiah et du rajah de Bérar, avec 23 mille hommes. La division de Bombay, de 7 mille hommes, opérerait par Surate et Baroda dans le nord-ouest; tandis qu'à l'extrémité opposée, celle du général Harcourt, partie de Calcutta, s'emparerait de la riche province de Cuttack sur la côte d'Orissa, appartenant au rajah de Bérar, et où se trouve la fameuse pagode de Jagernaut, objet d'une vénération si extraordinaire de la part des Indous. Outre cela, trois réserves couvriraient les possessions anglaises et alliées : l'une garderait Poonah et le peischwa; la seconde serait établie sur la Kistna pour défendre le Décan; la troisième, placée à Midnapoor et Bénarès, couvrirait la vallée du Gange.

Le projet était vaste, comme on le voit, trop vaste même pour réussir, s'il se fût agi de l'exécuter contre un état européen, car un pareil morcellement de forces sur une échelle si étendue eût entraîné infailliblement la perte successive de tous ces détachements; mais Wellesley savait à qui il avait affaire, et comptait, avec quelque raison, sur un succès certain.

Les motifs d'une semblable agression ne manquent jamais à ceux qui en ont besoin, et indépendamment de l'autorité du peischwa, dont

ils se disaient les protecteurs, les Anglais pouvaient encore alléguer contre Sindiah l'usurpation de celle de Schah-Allaüm. Rendre le pouvoir à ce vieillard aveugle et dégradé par 40 ans d'infortunes souvent méritées, était un prétexte comme un autre : Wellesley somma donc, en proconsul romain, Dowlut-Sindiah de restituer à ce vieux monarque un trône qu'il n'avait jamais occupé que de nom.

Nous n'entrerons pas dans les détails d'exécution de cette grande entreprise, racontés par les historiens anglais avec des particularités fort curieuses sur les campements et les marches de ces armées du nouveau Lucullus; on peut les trouver reproduites dans l'intéressant recueil de M. Barchou de Penhoën. Il nous suffira de dire que le général Lake, arrivé devant Allighur, chef-lieu du territoire confié à Perron, mit le corps de ce général en déroute (1) et le força à chercher un refuge à Agra, après avoir laissé le soin de défendre la forteresse importante d'Allighur à un vieillard français nommé Pedron; ce brave remplit ce devoir avec un dévoûment qui contrastait singulièrement avec la conduite de son chef. Le fort,

(1) Quelques biographes disent même que Perron se retira sans combattre, et livra ainsi Allighur et Agra aux coups des Anglais.

après plusieurs jours de siége, fut pris d'assaut le 5 septembre 1803.

Dès que Perron apprit cet événement à Agra, il se réfugia volontairement à l'armée anglaise, avec laquelle il entretenait depuis long-temps des relations plus que suspectes. L'opinion générale fut qu'il manqua à ses devoirs pour mettre sa fortune à l'abri, et qu'il ne prit aucune mesure pour arrêter Lake, en laissant une partie de ses forces dispersée. Un autre Français, nommé Dudrenai, qui commandait un corps de 15 bataillons, se rendit au général Vandeleur avec quelques uns de ses officiers, et ce corps, ainsi paralysé, ne prit aucune part ni à la bataille ni à la défense d'Allighur et de Delhi. L'armée anglaise continua le 7 septembre sa marche sur la capitale. Le reste du corps de Perron, alors commandé par Bourquin, bon soldat, mais dénué d'instruction et de génie, marche au devant d'elle. La rencontre a lieu le 11 septembre 1803 sur la rivière de Rahna-Nulla, à deux lieues de Delhi. L'armée mahratte occupait un camp très fort qu'on ne pouvait aborder que de front. Lake, l'ayant reconnu avec sa cavalerie, feint de l'attaquer, puis ordonne tout à coup à ses escadrons de battre en retraite. Les Mahrattes, se croyant déjà victorieux, quittent leur position pour se lancer à sa poursuite. Mais Lake, dont l'infanterie arrive à l'in-

stant, se jette à l'improviste sur eux avec le gros de ses forces, et, à la suite d'une décharge générale de mousqueterie, se précipite à la baïonnette au milieu de leur ligne en désordre : tout fuit et s'encombre au passage de la Jumna, que l'armée repasse dans une indicible confusion, en laissant 3 mille hommes et 68 canons sur le champ de bataille, qui ne coûta que 400 hommes aux Anglais. Le vainqueur entre le 14 septembre à Delhi, délivre le vieux Schah-Allaum, et proclame sa restauration sur un trône qui semblait n'être plus qu'un siége d'ignominie.

Après cette victoire, Lake songe à soumettre Agra et le pays situé à la rive gauche de la Jumna; tous les petits rajahs se hâtent de solliciter son alliance; celui de la célèbre forteresse de Bhurtpoure, Rundjet-Sing, devenu depuis roi de Lahore, est un des premiers à le faire, et envoie 5 mille hommes de cavalerie pour se joindre aux Anglais. Muttra, jadis la patrie du dieu Krishna et alors la fonderie de Sindiah, se rend sans coup férir, et le 7 octobre l'armée investit Agra.

Cette grande cité, seconde capitale du Mogol, fondée par Akbar, était gardée par 6 mille hommes, force insuffisante pour son immense étendue; elle fit cependant mine de se défendre; les troupes campées sur les glacis furent culbutées après un combat assez vif et contraintes à se ré-

fugier dans la citadelle. Celle-ci était forte, bien construite, et passait pour la clef de la vallée du Gange; mais des ravins profonds, formant des tranchées naturelles, en facilitaient les approches. Les batteries de brêche furent donc promptement en état d'agir, et, la brêche étant praticable, la garnison capitula le 18 octobre.

Poursuivant toujours ses succès, Lake marcha contre le corps mahratte abandonné par Dudrenay et réuni aux débris de Delhi sous les ordres d'Abajée, un des généraux les plus estimés de Sindiah. Le choc eut lieu le premier novembre dans les plaines de Laswarée et ne laissa pas d'être rude : le corps mahratte fut culbuté avec perte de 4 à 5 mille tués ou blessés; celle des Anglais monta à 800 hommes. La paix vint mettre un terme à ces faciles triomphes.

Tandis que ces événements se passaient au nord de l'Indostan, Arthur Wellesley, de son côté, n'avait pas eu moins de succès dans le sud contre le rajah de Bérar et Sindiah lui-même.

Parti de Poonah à la fin de juin, ce général s'empare d'Amednagur, dont la ville se défendit avec courage, tandis que le fort se rendit lâchement. Il passe ensuite la Godawery le 24 août, et porte le corps du Décan, sous les ordres de Stevenson, sur Auraganbad, tandis qu'il contenait lui-même les forces des Mahrattes. Les deux corps

réunis ensuite le 21 septembre à Budnapoure vont attaquer l'armée de Sindiah. Wellesley ordonne une double attaque pour le 24; mais, tandis que les deux colonnes sont en marche, la sienne rencontre près d'Assye l'armée ennemie forte de 40 mille hommes, dont 10 mille formée à l'européenne. Bien qu'il ait à peine 5 mille hommes, il n'hésite point à l'attaquer sans attendre la colonne de Stevenson. La victoire, vivement disputée, fut néanmoins complète : les Mahrattes eurent plus de 4 mille hommes tués ou blessés; Wellesley n'en perdit pas moins de 1570, dont 60 officiers, c'est-à-dire le tiers des combattants, chose sans exemple dans les guerres de l'Inde. Heureusement, l'arrivée du colonel Stevenson avec le corps du Décan, le soir même de la bataille, le mit à même de poursuivre ses succès. Le rajah de Bérar reprit aussitôt la route de ses états, en laissant néanmoins son fils avec une partie de ses troupes à Sindiah.

Wellesley fit marcher le corps du Décan pour s'emparer de Bourampour et Asserghur; lui-même, après diverses manœuvres motivées par des mouvements ennemis, le rejoignit pour attaquer Gavilghur. Il rencontra le 20 novembre Sindiah dans la plaine d'Argoum; à peine le général anglais eut-il formé son armée qu'il se vit assailli par la cavalerie mahratte; mais celle-ci ayant été

vertement repoussée, toute la ligne, se rappelant le sanglant combat d'Assye, décampa en désordre et fut sabrée par la cavalerie européenne et celle de Mysore.

Pendant ce temps, dix mille Pindaries (les Cosaques Mahrattes), faisant des incursions sur la Kistna, tombèrent sur la réserve du Décan; mais le colonel Campbel surprit de nuit leur camp à Mordianour, les battit à plate coûture et en tua un grand nombre.

Les deux diversions faites à l'ouest par Surate sur le district de Baroch, et à l'est sur la province de Cuttack, eurent le même succès. Ces deux territoires furent facilement soumis et acquis à la compagnie.

Le 30 décembre, la paix termina cette brillante expédition, qui mit le sceau à la puissance anglaise dans l'Inde. Par le traité, Sindiah céda aux Anglais toute la presqu'île du Doab, entre la Jumna et le Gange; les territoires qu'il possédait au nord de Reypor, Gohud et Roorpoor, le district de Baroch dans le Guzarate, le fort et le district d'Amednagur dans le Décan, tous les territoires qu'il possédait au versant méridional des monts Adjuntée dans le Décan, entre autres les districts de Ralnapoore et de Goundapour jusqu'à la rive gauche de la Goldavery. Il renonçait désormais à s'immiscer dans les affaires de Schah-

Alaum, et *s'engageait à n'accueillir aucun Européen à son service sans la permission du gouverneur anglais.*

Le rajah de Berar, moins maltraité, ne perdit que la province de Cuttack, y compris le port de Balasore; c'était cependant un territoire riche et peuplé de 1,200 mille habitants; Bounsla promettait même de n'accueillir aucun étranger, ni même un Anglais ou un Indou des possessions anglaises; *les chaînes de l'Inde étaient rivées.*

Jeswunt-Holkar ne tarda pas à expier la faute qu'une haine irréfléchie lui avait fait commettre en abandonnant Sindiah et ses alliés dans la lutte avec la Compagnie. La paix onéreuse imposée aux princes mahrattes par les traités de Deogaum et de Serjee-Aujengaum lui signala trop tard les dangers auxquels il restait exposé. Toutefois, il espéra ramener à sa cause, et le rajah de Bhurtpour, Rundjet-Sing, Sindiah; et ce dernier, peu satisfait de ses rapports avec la Compagnie, se décida effectivement à le seconder. S'il faut en croire les historiens anglais, Holkar prit lui-même l'initiative de la guerre, soit en mettant à contribution les états rajepoutes alliés à la Compagnie, soit en faisant mourir trois officiers anglais attachés à son service, et qui sans doute ne le servaient que pour épier ses démarches. Quoi qu'il en soit, il envahit l'Indostan, tandis que Amer-

Khan, son lieutenant, pénétrait dans le Boundelcound. Tous les deux ravagèrent le pays sans pitié.

Le général anglais rassembla ses forces pour les combattre, mais ne put rien entreprendre, à cause de la mauvaise saison. Une colonne, sous les ordres de Monson, destinée à opérer dans le sud de concert avec la division de Guzarate, ayant été entourée et harcelée, eut beaucoup de peine à gagner Agra dans un état de délabrement effrayant, et non sans pertes.

Lake avait réuni ses forces vers Jeypoor; mais Holkar, lui dérobant sa marche, se porta rapidement sur Delhi, à la fin d'août, dans l'espoir bizarre de s'emparer de l'aveugle Schah-Allaum, ou plutôt du sceau de l'empire, dont il espérait tirer le même avantage que les deux Sindiah. La vigoureuse résistance du général Ochlerlony le contraignit à y renoncer, ce qui ne l'empêcha pas de se répandre dans le Doab. Lake, s'étant mis à ses trousses, l'atteignit vers Ferrukabad, tandis que Frazer marchait contre une portion de son armée qui occupait le fort de Deeg. Ce dernier remporta, le 13 novembre 1804, une victoire signalée, mais qui lui coûta la vie. Quatre jours après, Lake surprenait Holkar à Ferrukabad, et le culbutait avec une telle impétuosité, que l'armée entière se débanda totalement.

Après ces succès si peu disputés, Lake, maître de la forteresse de Deeg, va mettre le siége devant Bhurtpour, que son rajah, Rundjet-Sing, défendit avec intelligence et courage. Les premières approches faites, le général anglais veut brusquer un assaut, qui est vertement repoussé avec perte de 900 tués ou blessés (21 février 1805).

Lake, sans se décourager, fait élargir les approches et battre un bastion qui flanque la brèche. Il renouvelle l'attaque quelques jours après; mais la garnison, encouragée par le mauvais succès de la première tentative, oppose la plus vigoureuse résistance, et, malgré l'élan extraordinaire des assaillants, qui parviennent à couronner la brèche, celle-ci étant trop dominée, les Anglais sont forcés à l'abandonner en laissant près d'un millier d'hommes sur le carreau; résistance inouïe dans les fastes de l'Inde. Holkar et Amer-Khan tenaient la campagne et inquiétaient les assiégeants, qui, forcés à convertir le siége en blocus, allèrent se venger sur eux de leur peu de succès. Heureusement la paix avec le rajah de Bhurtpour délivra Lake des embarras de ce siége, qui ne coûta pas moins de trois mille hommes aux troupes de la Compagnie (1).

---

(1) Le comte de Biornstierna affirme que le 12e de ci-

Le marquis de Wellesley étant retourné en Europe, le pacifique Cornwallis lui succéda, et accorda à Holkar une paix beaucoup moins dure qu'il n'avait droit de l'espérer. Les démonstrations de Sindiah contribuèrent sans doute à rendre le nouveau go uverneurplus coulant que l'altier Wellesley.

En réfléchissant sur la manière dont les Mahrattes organisés combattirent à Delhi et à Assye; puis, en comparant les pertes éprouvées par les Anglais dans ces trois dernières années avec celles des guerres précédentes, on peut s'assurer que, si la France eût mieux compris ses intérêts, soit en 1754, soit en 1779, soit en 1788, elle eût facilement organisé une résistance efficace à cette domination par l'envoi d'hommes capables de donner plus d'unité et de solidité à ces éléments, et d'instruire les troupes indigènes. Ce soin fut laissé à des aventuriers, parmi lesquels Deboigne seul mérita quelque considération. Les stipulations du dernier traité attestent tout ce que l'Angleterre avait à redouter de ce système si le gouvernement français l'avait bien apprécié et exécuté en temps opportun.

Avant même d'avoir remporté ces succès, le mar-

---

poys enleva la forteresse, ce qui n'est pas conforme aux relations que nous avons sous les yeux.

quis de Wellesley, renchérissant sur la politique de Clive et de Hastings, et se souciant peu des proclamations du parlement, résolut de briser les dernières barrières capables de s'opposer à l'omnipotence de la Compagnie et ne garda plus de ménagements. Forcer tous les alliés de l'Angleterre à n'être plus que des préfets pensionnés; les ruiner jusqu'à ce qu'ils implorent cette pension comme un bienfait; appliquer en un mot, au peishwa, au nizam, au rajah de Mysore, au vice-roi d'Oude, au nabab du Carnatic, le système qui avait si bien réussi envers le successeur de Meer-Jaffier dans le Bengale; leur donner des bayadèdères en échange de la force militaire, politique et financière, qu'on leur enlevait: tel fut le résultat des traités qu'on leur imposa avec des circonstances parfois odieuses et qui amenèrent l'état de choses dont on trouve l'aperçu dans les divers chapitres de cet ouvrage.

Les causes générales de ces étonnants succès n'auront pas échappé à nos lecteurs : supériorité immense de manœuvres, d'instruction, de bravoure et d'armement des troupes européennes; divisions intestines et incessantes des princes musulmans aussi bien que des indous; haine de ceux-ci contre les Mongols. Au milieu de ce dédale de rivalités et d'ambitions personnelles, la politique anglaise offrant au contraire un ensem-

ble admirable de ruse, de force, d'unité, de persévérance, et marchant vers un but unique avec la même puissance irrésistible qu'offrait une colonne ou un carré de troupes manœuvrières et aguerries, au milieu des cohues désordonnées des Mongols ou des Mahrattes. Enfin la faiblesse du gouvernement de Louis XV, les embarras intérieurs de celui de Louis XVI, l'anarchie et l'ignorance des administrations révolutionnaires depuis 1791 à 1799, telles furent les causes multipliées qui amenèrent la domination universelle des Anglais *dans l'Inde comme sur les mers.* Ajoutons encore à cela l'habileté et l'expérience pratique des hommes que l'Angleterre mit à la tête de ses affaires dans l'Indostan, tandis que la France les confiait à un homme inepte comme Godeheu ou à un guerrier sans connaissance de l'Inde comme Lally, et on comprendra bien la raison qui la fit succomber.

Il faut avouer aussi que la Providence se plut à faire d'étonnants miracles en faveur de la Compagnie anglaise en la débarrassant de tous les hommes qui pouvaient compromettre ses destinées. On a vu, par la lettre de Clive à lord Chatam, que le sort des Anglais au Bengale était entre les mains de Meroun, le fils du nabab Meer-Jaffier; selon Clive, il importe de s'emparer du pays avant que ce prince, violent, guerrier et

hostile aux Anglais, ne succède à son père, sinon tout serait perdu; or, peu de mois après, ce Moroun tombe frappé, dit-on, par la foudre dans un orage au milieu d'un combat!! un lâche lui succède et vend son pays à la Compagnie.

Hyder-Ali est près de chasser les Anglais du Carnatic; si Bussy était arrivé en 1781, et même en 1782 avec Suffren, c'était une affaire faite. Malgré ses retards, le corps français arrive enfin, et voilà Hyder-Ali, vieux à la vérité, mais encore plein de vie et de force, qui meurt subitement au moment décisif.

Le Français Raymond a organisé 23 bataillons à l'européenne pour le nizam, qui peut joindre cette force à Tippoo au moment de la lutte décisive, et faire pencher la balance pour lui; et le brave Raymond meurt empoisonné, à ce qu'on assure. Sa mort facilite la dissolution de son corps et son remplacement par les Anglais.

La consolidation des Français en Egypte peut dépendre d'un homme habile : si Kléber eût vécu et reçu de loin en loin quelques légers renforts, l'Egypte serait restée française; et voila Kléber assassiné!

Nous ne prétendons tirer de ces faits aucune induction injurieuse à l'Angleterre, mais on conviendra que leur coïncidence est pour le moins étonnante.

Les philanthropes, dont les vues sont si vastes quand il s'agit d'appliquer leurs doctrines à toute l'espèce humaine, mais si étroites quand il s'agit de politique internationale, pourront nous objecter que l'Europe n'eût rien gagné à ce que la France triomphât de l'Angleterre dans l'Inde; ce serait une étrange erreur... : *La France, vulnérable sur le continent, aurait eu à répondre à toute l'Europe de la rupture de l'équilibre général, soit sur les mers, soit en Asie : car une guerre sur le Rhin et les Alpes aurait pu la forcer à respecter l'indépendance des princes de l'Indostan, et mettre un terme à toute prétention despotique de sa part sur les mers comme dans l'Orient; or, ce résultat devient impossible avec une suprématie insulaire, vérité trop peu appréciée par les hommes d'état de notre siècle.*

Au moment où nos dernières feuilles sont mises sous presse, des soulèvements fort sérieux sont annoncés dans le Kaboul. Il ne faut pas s'en exagérer les suites immédiates, car la Compagnie a vaincu de plus grands obstacles; toutefois, c'est un symptôme grave et qui confirme nos espérances ainsi que les doutes que nous avons manifestés sur les calculs de l'auteur suédois.

Nous n'ajouterons plus qu'un mot : *Si l'Inde ne songe pas elle-même à l'expulsion de la poignée d'Anglais qui la domine, ce ne sera plus*

désormais que par un effort simultané, dirigé à la fois par la Perse, par l'Egypte et par la côte de Malabar, qu'elle pourrait être assaillie.

Le projet de Napoléon, concerté avec Paul Ier, reposait nécessairement sur cette vérité, et, à cette époque de 1800 surtout, n'était point une chimère, comme bien des gens l'ont prétendu. En l'appliquant à tout ce qui s'est passé en 1840 sur la côte de Syrie, on reste stupéfait de l'assistance donnée par l'Europe entière au gouvernement anglais pour consolider sa puissance dans l'Orient... Mais ceci rentre dans le domaine de la politique flagrante, et notre plan ne nous permet point d'aborder ces grandes questions, qui, si elles étaient bien jugées et bien appréciées par tous les intéressés, pourraient seules confirmer ou démentir les calculs et les prévisions de l'illustre auteur suédois que nous traduisons.

Nous terminons comme nous avons commencé, en déclarant qu'aucun sentiment de haine nationale ne nous a dicté ces lignes. Nous admirons le génie de la nation anglaise, qui sut faire par des agents subalternes, dans l'Inde, ce que divers gouvernements français ne surent point exécuter. Nous rendons justice au système philanthropique qui a présidé jusqu'à présent à l'administration intérieure de l'empire indo-britannique, et remercions, comme l'auteur, la Providence, qui s'est ser-

vied'une puissance européenne pour rendre un peu de civilisation au pays qui en fut le berceau. Mais, sous le rapport de politique internationale, nous regretterons éternellement que la domination de l'Inde ne soit pas partagée plus également entre les puissances européennes, au lieu d'être devenue le patrimoine exclusif d'une seule, et, qui plus est, d'une puissance insulaire qu'aucune autre ne saurait atteindre.

Nous appelons de tous nos vœux le moment où l'Inde, rendue à l'indépendance et gouvernée par ses propres habitants, recevra également le pavillon de toutes les nations et ne sera le monopole d'aucune : car nous regardons cet événement comme la seule garantie que l'univers puisse avoir pour la liberté des mers.

Tout concert entre les puissances européennes et américaines ayant une marine et un commerce dont l'union pourrait amener un tel résultat nous paraîtrait un bienfait.

FIN.

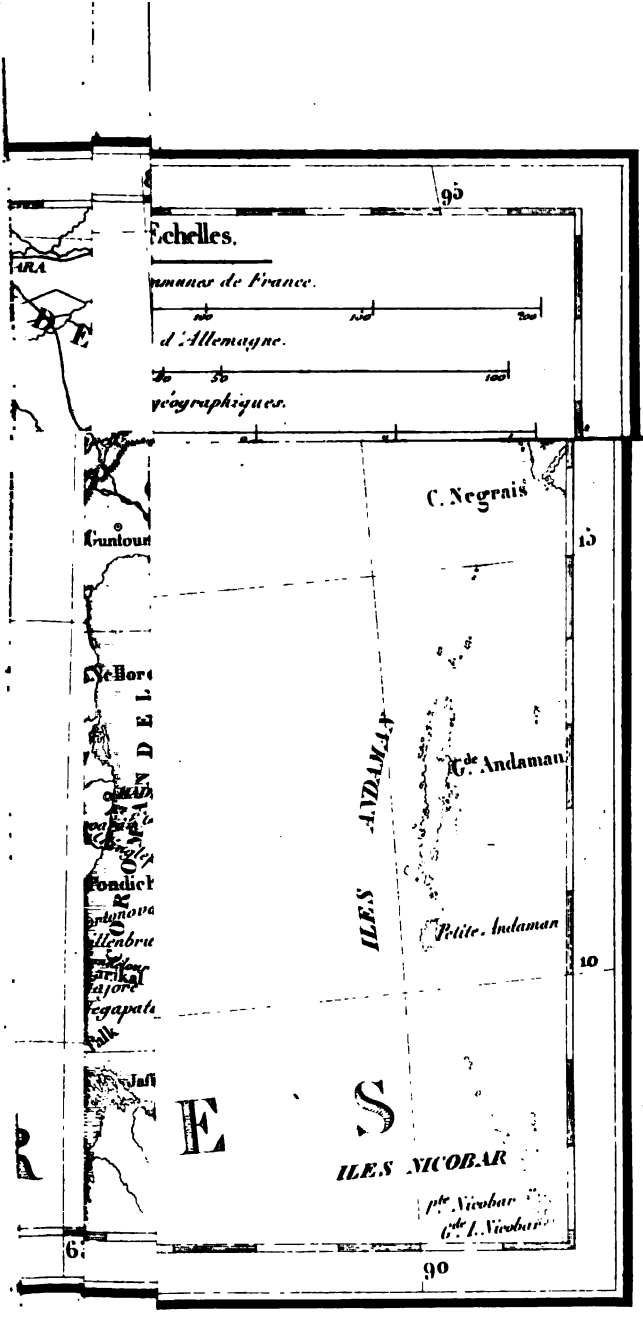
Echelles.
communes de France.
d'Allemagne.
géographiques.
C. Negrais
Guntour
Nellore
Pondich
Jaffn
ILES ANDAMAN
G.de Andaman
Petite Andaman
ILES NICOBAR
pte Nicobar
G.de I. Nicobar
95
15
10
90

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

PRÉFACE du traducteur français 1
INTRODUCTION 9
CHAPITRE 1er De l'antiquité de la civilisation dans l'Inde. 20
— 2 De la théogonie, philosophie et poésie des Indous 47
— 3 Sur le Bouddisme et le Jaïnisme . . . 73
— 4 Sur les races mahométanes, les Guèbres, Parses et chrétiens de Syrie. . . . 83
— 5 Sur la division des Indous en castes . . 96
— 6 Des diverses invasions de l'Indostan . . 118
— 7 Origine, charte et premières destinées de la Compagnie anglaise de l'Inde. . 150
— 8 Gouvernement et mode d'administration de l'Inde. 159
— 9 De l'administration judiciaire de l'empire indo-britannique 170
— 10 De l'administration communale . . . 176
— 11 De la population des possessions anglaises. 180
— 12 Des impôts et des revenus de la Compagnie 184
— 13 De l'armée indo-britannique. 189
— 14 Des princes à subsides ou protégés par la Compagnie; des états alliés . . . 205
— 15 Quels sont les avantages que l'Angleterre retire de l'Inde. 218
— 16 Quelle influence exerce la domination anglaise sur les peuples de l'Inde . . . 225
— 17 Des chances de durée que présente la domination anglaise sous le rapport des dangers intérieurs 243
— 18 Des chances d'une agression étrangère . 259
CHAPITRE 19 OU SUPPLÉMENT. Précis historique de la lutte entre la France et l'Angleterre dans l'Inde . . 311

Première lutte sous Dupleix, 1746-1756. 320
Deuxième période sous Clive et Lally, 1756-1764. . . 350
Troisième période. Guerre avec Hyder-Ali, Mahrattes à Delhi, 1764-1772. 401
Quatrième période sous Hastings. Guerre des Rohillas et Mahrattes, 1772-1780. 421
Cinquième période. Guerre d'Amérique, Suffren. Seconde lutte de Hyder-Ali, 1780-1785. 436
Sixième période. Première lutte de Tippoo-Saëb, 1792, sous Cornwallis 463
Septième période. Expédition d'Égypte, destruction de Tippoo et des Mahrattes sous Wellesley 491

ERRATA.

Page 39,	ligne dernière,		*au lieu de* Timachus, *lisez* Timée.
— 100,	— 25,		*au lieu de* portion, *lisez* fraction.
— 127,	— 14,		*au lieu de* occidental, *lisez* oriental.
— 132,	—		*au lieu de* Nudjib, *lisez* Noudjin.
— 134,	— 8 de la note,		*au lieu de* 1775, *lisez* 1781.
— 179,	— 1,		*au lieu de* se divise en embranchements, va; *lisez* se divise; un embranchement va.
— 303,	— 8,		*au lieu de* ses ministres, *lisez* ces ministres.
— 306,	— 1,		*au lieu de* par trop, *lisez* trop.
— 331,	— 10,		*au lieu de* ne qui, *lisez* qui ne.
— 375,	— 24,		*après* la ville, *ajoutez* de Pondichéry.
— 388,	— 3,		*après le mot* Calcutta, *il faut un point.*
— 389,	— 6,		*au lieu de* créer, *lisez* se créer.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

SEP 6 1896

form 410

B'D JUN 9 1916